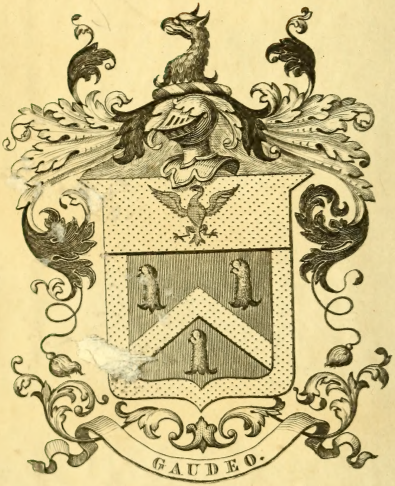
5276
25. Cub.
416
p 181-



John Carter Brown.

VOYAGE
DE
Mr. WAFER,
Où l'on trouve
LA DESCRIPTION
DE L'ISTHME
DE
L'AMERIQUE.

A AMSTERDAM,
Chez la Veuve de PAUL MARRET
dans le Beursstraat.

M DCC XIV.

JOHN CARTER BROWN

VOYAGE DE Mr. WAFER,

Où l'on trouve la description

DE L'ISTHME DE L'AMERIQUE.

Chapitre Premier.

*L'Auteur fait un abregé de ses Voyages. L'accident qui lui arrive sur l'*Isthme *&c.*

CE fut en 1677 que je fis mon premier Voyage sur Mer, à bord de la *Grande Anne* de *Londres*, commandée par le Capitaine *Zacharie Browne*, qui devoit aller à *Bantam* dans l'Isle de *Java*. J'entrai au

ſervice du Chirurgien du Vaiſſeau ; mais j'étois alors ſi jeune, que mes Obſervations n'aboutirent pas à grand' choſe. Nous ne ſéjournames guere plus d'un Mois à *Bantam*, d'où l'on nous fit paſſer à *Jamby* dans l'Iſle de *Sumatra*. Il y avoit alors guerre ouverte entre les *Malayens* de *Jihor*, habituez ſur le Promontoire de *Malacca*, & ceux de *Jamby*; & les premiers tenoient l'embouchure de la Riviere de *Jamby* bloquée avec une Flote de leurs Bateaux, qu'on appelle des *Pirogues*. La Ville de *Jamby* eſt à près de cent Milles de cette Embouchure : mais à quatre ou cinq Milles de la Mer, il y a un petit Bourg ſur la Riviere, qui conſiſte en quinze ou vingt Maiſons, bâties ſur des Poteaux, à la maniere du Païs. On apelle ce Port *Quolla*, qui ſemble être plûtôt un Nom apellatif pour deſigner un Port en général, qu'un Nom propre : Auſſi toutes les fois que nos Matelots *Anglois* de ces Quartiers ont débarqué quelque part, ils diſent, à l'imitation des Naturels du Païs, qu'ils ont été au *Quolla*; ce qui ſignifie l'endroit où l'on débarque, & que les *Portugais* apellent en leur Langue *Barcadero*. Quoi qu'il en ſoit, cette guerre fit quelque obſtacle à nôtre commerce, & nous fumes contraints de reſter quatre Mois à la Rade, avant que nous pûſſions charger quelque poivre. D'ici nous retournames à *Bantam*, pour y prendre le reſte de nôtre charge. Mais le Vaiſſeau, ſur lequel j'étois venu, fit voiles pour l'*Angleter-*

gleterre ſans moi : de ſorte que je paſſai ſur le *Bombay*, commandé par le Capitaine *White*, qui, en qualité de Contre-Maître, avoit ſuccedé au Capitaine *Bennet*, qui étoit mort durant le Voiage.

J'arrivai en *Angleterre* en 1679, & après un Mois de ſejour, j'entrepris un ſecond Voiage à bord d'un Vaiſſeau commandé par le Capitaine *Buckenham*, qui alloit aux *Indes* Occidentales. J'y étois au ſervice du Chirurgien, & à nôtre arrivée à la *Jamaïque*, il ſe trouva que la Saiſon du Sucre n'étoit pas encore venuë ; de ſorte qu'en attendant, le Capitaine reſolut de faire un petit Voiage à la Baye de *Campêche*, pour y prendre du bois de teinture : Mais je ne voulus pas être de la partie, & bien me valut, puis que le Capitaine y fut pris par les *Eſpagnols*, & amené à la Ville de *Mexique*. Un certain *Ruſſel*, qui s'y trouvoit alors priſonnier, & qui eut le bonheur de s'enfuïr, me dit qu'il y avoit vû le Capitaine *Buckenham*, la chaine au pié & une corbeille ſur le dos, crier du pain dans les ruës pour un Boulanger, qui étoit ſon Maître. Quoi que ce Capitaine fût Gentilhomme, & qu'il eût des amis fort riches, qui ofroient une ſomme conſiderable pour ſa rançon, les *Eſpagnols* ne voulurent jamais le relâcher.

J'avois un Frere à la *Jamaïque*, qui étoit emploié ſous le Chevalier *Thomas Muddiford*, dans la Plantation que celui-ci avoit au Quartier, qu'on appelle des *Anges* ; & le plaiſir que je me faiſois de

le voir, étoit le principal motif qui m'avoit porté à faire ce Voiage. Après avoir demeuré quelque tems avec lui, il m'établit dans une maiſon à *Port-Royal*, où j'exerçai la Chirurgie durant quelques Mois. Je trouvai enſuite deux de nos Armateurs, le Capitaine *Cook* & le Capitaine *Linch*, qui alloient de *Port-Royal* vers la côte de *Cartagene*, & qui me prirent avec eux. Nous rencontrames d'autres Armateurs ſur cette Côte; mais le mauvais tems nous en ſépara vers l'*Iſle-d'Or*, qui eſt une des *Samballos*; de ſorte que nous fimes route vers *Baſtimeñtos*, où nous les rejoignimes, avec pluſieurs autres, qui s'y étoient donné rendez-vous, & qui avoient été enſemble à la priſe de *Portobel*. C'eſt ici où je vis Mr. *Dampier* pour la premiere fois, & j'allai avec lui dans la Mer du Sud. Après avoir paſſé nos forces en revûë à l'*Iſle-d'Or*, & débarqué ſur l'Iſthme, nous marchames par terre, nous primes *S. Marie*, & nous fimes toutes ces courſes, que Mr. *Ringroſe* raporte dans la IV Partie de ſon *Hiſtoire des Boucaniers*.

Mr. *Dampier* a dit, dans l'Introduction de ſon *Voiage autour du Monde*, de quelle maniere cette troupe ſe partagea ſur le chapitre du Capitaine *Sharp*. Pour moi, je fus de l'avis de Mr. *Dampier*, & du nombre de ceux qui aimerent mieux repaſſer à l'Iſthme dans des Bateaux, & recommencer un pénible Voiage par terre, que d'obéïr à un Capitaine, qui n'avoit ni

ni bravoure ni conduite. Il a donné auſſi un détail de ce qui nous arriva dans ce retour, juſques au tems que, par l'inadvertence d'un de mes Camarades, je reçus au genou une bleſſure ſi terrible, qu'après quelques jours de marche, je ne fus plus en état de les ſuivre, & qu'on me laiſſa ſur l'Iſthme de *Darien* au milieu des *Indiens* ſauvages.

Cet accident m'arriva le 5 jour de nôtre Voiage, & le 5. du Mois de *Mai*, en l'Année 1681. J'étois aſſis à-terre tout-auprès d'un de nos compagnons de fortune qui ſéchoit de la poudre ſur une aſſiete d'argent, lors que le feu s'y mit par ſon imprudence, & me brula tout le genou, dont la chair fut emportée juſques à l'os, & ma cuiſſe même en ſoufrit beaucoup. J'y apliquai d'abord les remedes que mon Havre-ſac pût me fournir : & dans la crainte qu'on ne me laiſſât derriere, je ſuivis quelques jours avec aſſez de peine. Durant cet intervalle, nos Eſclaves nous abandonnerent avec le Négre, qu'on m'avoit accordé pour me ſervir, & porter les medicamens. Il s'enfuït avec tout ce que j'avois, & il ne me laiſſa rien pour panſer ma plaie. J'y ſentis alors une vive douleur, & hors d'état de fatiguer plus long tems à travers les Forêts & les Rivieres, je pris congé de mes Camarades, & je m'arrêtai à *Darien* le 10 jour de *Mai*.

Mr. *Richard Gopſon*, qui avoit fait ſon aprentiſſage de Droguiſte à *Londres*, me

fit compagnie. Il ne manquoit ni d'esprit, ni de savoir, & il avoit le N. Testament en Grec, qu'il lisoit presque toûjours, & qu'il traduisoit sur le champ en faveur de ceux qui étoient disposez à l'écouter. Un Matelot, nommé *Jean Hingson*, fut aussi de la partie : Ils étoient si fatiguez, l'un & l'autre, qu'ils ne pûrent jamais passer outre. On avoit resolu, d'abord qu'on eut mis pied à-terre, de tuer tous ceux qui s'arrêteroient en chemin : mais cet ordre fut donné pour empêcher qu'aucun de nous ne s'amusât mal-à-propos sur la route, & ne tombât entre les mains des *Espagnols*; qui n'auroient pas manqué de nous mettre à la torture pour découvrir nôtre marche. Aussi ne fut-il pas executé à la rigueur, & la troupe prit congé de nous trois de fort bonne amitié. Deux autres de nos Camarades, *Robert Spratlin* & *Guillaume Bowman* s'étoient déja séparez de nous à la Riviere de *Congo*, le lendemain après mon infortune. L'endroit, où nous passames cette Riviere, étoit assez profond, & le courant en étoit si rapide, qu'il m'entraina plusieurs Pas, jusques à une Pointe, où l'eau rejaillissoit. Malgré tout cela, je franchis cet obstacle; mais ces deux hommes, qui venoient les derniers de tous, & qui virent la peine que j'avois eu dans ce passage, & que la Riviere s'enfloit toûjours, n'oserent me suivre & ils aimerent mieux rester où ils étoient. Ils me joignirent les premiers, & les deux autres bientôt après que toute la trou-

troupe fut partie pour la Mer du Nord, dont je parlerai dans la ſuite. Ainſi nous fumes cinq qu'on laiſſa derriere à la merci des *Indiens*.

Reduit à vivre avec ces Barbares, il ſembloit que je n'avois aucun moien de ſoulager ma douleur; cependant ils entreprirent de me guerir avec de certaines herbes, qu'ils machoient juſques à la conſiſtance d'une pâte, & qu'ils étendoient ſur une feuille de Plantain pour en couvrir ma bleſſure. On renouvelloit cette Emplatre tous les jours, & ſa vertu fut ſi grande, qu'au bout de deux ou trois ſémaines, il ne me reſta plus à ce genou, qu'une foibleſſe qui me dura long tems après, & un engourdiſſement, dont j'ai encore quelquefois des attaques. Mais les *Indiens* ne furent pas tout-à-fait ſi charitables à d'autres égards; il y en avoit quelques uns qui nous regardoient de fort mauvais œil, & qui nous jettoient des Plantains verts, comme on jette des os à un Chien, lors que tout-tranſis de froid nous rampions devant eux. C'étoit là un pauvre ragoût, dont il faloit pourtant ſe contenter: mais le jeune *Indien*, chez qui nous logions, nous en donnoit ſouvent de mûrs, à-l'inſçu de ſes voiſins; ce qui ſervoit beaucoup à nous rafraichir. Cet *Indien* avoit été fait priſonnier par les *Eſpagnols* dans ſon enfance, & mis au ſervice de l'Evêque de *Panama*, où il aprit aſſez bien leur Langue, juſqu'à ce qu'il trouva l'occaſion de s'échaper, & de re-

tourner auprès de ſes compatriotes. Cela nous fut d'un grand ſecours, & nous n'eumes pas de la peine à nous faire entendre, avec quelque teinture que nous avions de l'*Eſpagnol*, quelques mots *Indiens* que nous avions atrapé dans le Païs, & l'uſage des ſignes. D'ailleurs, ce jeune Homme étoit ſi généreux, & il exerça ſi bien l'Hoſpitalité envers nous, que ſi durant le jour, on ne nous donnoit que de méchans Plantains verts, il ſe levoit la nuit pour en cueillir de mûrs à la ſourdine, & il nous les diſtribuoit. Ce n'eſt pas que les autres euſſent de l'inclination à nous maltraiter, puis qu'ils ſont tous d'un naturel débonnaire & franc; mais ils avoient conçu quelque chagrin, de ce que nos Camarades en avoient forcé quelques uns d'entr'eux à leur ſervir de Guides, & que la Saiſon pluvieuſe étoit alors ſi rude, que les *Indiens* même ne ſe ſoucioient pas beaucoup de voiager, quoi qu'ils ne ſe mettent pas fort en peine du mauvais tems, ni de la difficulté des chemins.

Après que *Gobſon*, *Hingſon* & moi eumes paſſé trois ou quatre jours de cette maniere, *Spratlin* & *Bowman* nous vinrent joindre, fort fatiguez d'avoir couru ſans guides entre les Bois & les Rivieres, & ſans autre nourriture qu'un peu de Plantains, qu'ils avoient trouvé ça & là. Ils nous aprirent que *George Gainy* avoit eu le malheur de ſe noier, comme Mr. *Dampier* le raporte, Tome I. p. 22. Ils

le

le virent étendu ſur le bord de la Riviere, après que la Marée fut baſſe, avec une corde entortillée autour de ſes reins, & ſon argent attaché au coû ; mais ils étoient ſi las, qu'ils ne s'amuſerent point à le lui ôter. Ils s'arrêtérent avec nous une quinzaine de jours & nous fumes traitez de la même maniere ; c'eſt-à-dire que nous n'avions pas grand' choſe à manger, & que les *Indiens* nous regardoient de travers, parce qu'ils n'avoient point de nouvelles de leurs amis, que nos gens avoient pris avec eux pour leur ſervir de guides. Malgré tout cela, ils eurent le même ſoin de ma bleſſure, & je me trouvois déja en état de marcher un peu. Mais enfin, lors qu'ils virent que leurs hommes ne revenoient pas, ils commencerent à perdre patience, & il ſembloit à leur mine qu'ils méditoient de ſe vanger ſur nous de la prétenduë injure, que nos camarades avoient faite aux leurs. Dans ce deſſein, ils conſultoient ſouvent entr'eux pour ſavoir de quelle maniere ils diſpoſeroient de nous : Les uns opinoient à la mort, les autres à nous retenir chez eux, & d'autres enfin à nous livrer aux *Eſpagnols*, pour gagner leurs bonnes graces. Mais ils avoient preſque tous une haine ſi mortelle contre cette Nation, que le dernier avis fut bientôt abandonné ; & ils reſolurent qu'on ne nous feroit aucun mal, juſqu'à ce que le tems que leurs amis pouvoient emploier à leur retour ſeroit expiré : Ce terme fut de dix

jours, qu'ils nous venoient compter sur le bout de leurs doigts.

Lors qu'il approcha de sa fin, sans qu'aucun de leurs hommes parût, ils soupçonnerent que nos gens les avoient ou massacrez, ou amenez avec eux; & ils resolurent de nous immoler à leur vangeance. Dans cette vûë, ils dresserent un grand Bûcher le dixiéme jour au matin, & ils nous avertirent que nous y serions brûlez, aussi tôt après le coucher du Soleil; car ils vouloient différer nôtre suplice jusques à cette heure-là. Mais leur Chef *Lacenta*, qui vint à passer par bonheur, les détourna de cette barbarie, & il leur proposa de nous envoier du côté du Nord, avec deux *Indiens*, qui pourroient aprendre des Habitans de la Côte ce qu'étoient devenus les autres Guides. La proposition fut d'abord acceptée, & l'on choisit deux hommes pour nous conduire vers le Nord. L'un de ces *Indiens* avoit toûjours été nôtre ennemi capital; mais l'autre étoit ce généreux *Indien*, qui se levoit la nuit pour nous cueillir des Plantains mûrs.

Nous fumes donc congediez le lendemain avec nôtre escorte, & nous marchames gaiement trois jours de suite, bien persuadez que nos amis n'auroient fait aucun mal à leurs Guides. Nous passames ces trois jours par des chemins marécageux, avec de grosses pluies, acompagnées de tonnerres & d'éclairs; & il nous falut coucher deux nuits sous des arbres, qui ne nous garantissoient pas de l'humidité. Nous cam-

campames la troiſieme ſur une petite Montagne, qui le lendemain matin nous parut une Iſle, tant l'inondation étoit grande aux environs. Cependant nous n'avions eu pour toute pitance, les deux premiers jours, qu'une poignée de Maïz ſec, que nos Guides *Indiens* nous avoient donné : & cela ne fut pas plûtôt conſumé, qu'ils s'en retournerent chez eux, & nous laiſſerent à nôtre conduite.

Nous reſtames le quatriéme jour ſur cette Montagne, & le cinquiéme, après que les eaux ſe furent écoulées, nous pourſuivimes nôtre route vers le Nord, à la faveur d'une petite Bouſſole que nous avions. Nôtre marche continua juſques à ſix heures du ſoir, & alors nous rencontrames une Riviere, qui avoit autour de 40 piez de large, & qui étoit bien profonde. Il y avoit un Arbre abatu qui la traverſoit; ce qui nous fit conjecturer que nos amis avoient paſſé par-là : de ſorte qu'il falut s'aſſeoir pour déliberer ſi nous prendrions cette route.

Après avoir bien raiſonné ſur ce point, il fut conclu que nous traverſerions la Riviere, & que nous chercherions le ſentier que nos gens avoient ſuivi. D'ailleurs, l'eau qui couroit un peu au Nord en cet endroit, nous perſuada que nous étions au de-là de cetre grande chaine de Montagnes, qui ſéparent le côté Septentrional de l'Iſthme du Meridional, & qu'ainſi nous n'étions pas trop éloignez de la Mer du Nord. Mais au lieu d'at-

tribuer aux groſſes pluies qu'il avoit fait le promt accroiſſement & décroiſſement de la Riviere, nous jugeames mal-à-propos que cela venoit de la Marée, & qu'ainſi nous étions près de la Mer. Quoi qu'il en ſoit, nous paſſames la Riviere ſur l'Arbre, que la pluie avoit rendu ſi gliſſant, qu'il n'y avoit pas moien d'y marcher debout ; & nous eumes beaucoup de peine à nous y trainer deſſus à califourchon. Il y en eut pourtant quatre de nous cinq, qui eurent le bonheur de gagner l'autre rive ; mais *Bowman*, qui étoit le dernier, gliſſa, & le courant l'emporta dans une minute hors de nôtre vûë ; de ſorte que nous le crumes noié. Pour ſurcroît d'affliction, il nous fut impoſſible de trouver un ſentier ; parce que l'inondation avoit couvert toutes les terres de bourbe & de vaze. Reduits à cette extremité, nous repaſſames ſur le même arbre, dans le deſſein de ſuivre le cours de cette Riviere, que nous croyions toûjours ſe décharger dans la Mer du Nord. Nous n'avions pas fait plus d'un quart de Mille, que nous aperçumes nôtre Camarade aſſis ſur le bord de la Riviere : Il nous dit à nôtre aproche, que la violence du Courant l'avoit porté là, & qu'à la faveur d'un coude que la Riviere faiſoit, il avoit eu le tems de ſe reconnoître, & de ſaiſir quelques branches qui pendoient dans l'eau, par le moien deſquelles il s'étoit ſauvé. Il avoit alors quatre cens Pieces de huit ſur le dos : il étoit

Tail-

Tailleur de ſon métier & d'une complexion aſſez foible.

Nous reſtames ici toute la nuit; & le lendemain, qui étoit le 6 jour de ce voiage, nous continuames nôtre marche à travers des lieux remplis de cannes creuſes & de ronces, bien afoiblis, manque de vivres: Mais lors que nous étions ſur le point d'expirer, accablez de faim & de laſſitude, la Providence nous fit découvrir un Arbre, qu'on appelle *Maccaw*, & qui porte des baies, dont nous mangeames avidement. Après en avoir en quelque maniere apaiſé nôtre faim, nous en primes un Paquet & nous pourſuivimes nôtre route juſques à la nuit.

Le lendemain, à quatre heures après midi, nous rencontrames une autre Riviere, qui ſe joignoit avec celle que nous avions cotoié juſques-ici; & alors nous nous vimes enfermez, de part & d'autre, ſur une petite Montagne qui étoit à leur confluant. Celle-ci étoit auſſi profonde & auſſi large que la précedente; de ſorte que nous ne ſavions plus que devenir. Il n'y avoit pas moien de les paſſer à gué, ni de trouver un arbre, qui fut aſſez long pour ateindre d'une rive à l'autre, ni même d'en couper un de cette longueur, puis que nous n'avions pour tout inſtrument qu'un grand Couteau. Nous examinames le cours de ce dernier Fleuve par la Bouſſole, & nous trouvames qu'il alloit au Nord: ce qui nous confirma dans nôtre bévûë, que nous étions à la partie Septen-

tentrionale de la grande chaine de Montagnes. Là-dessus nous resolumes de faire deux Radeaux, pour descendre cette Riviere, qui nous devoit conduire, à ce que nous croyions tous, jusqu'à la Côte de la Mer du Nord. Les Bois nous fournissoient des cannes creuses, qui étoient fort bonnes pour cet usage; nous les coupames d'une juste longueur, & nous en attachames quantité, les unes sur les autres, avec des houssines tirées d'un Buisson qui ressembloit à la Vigne.

Nous n'eumes pas plûtôt achevé nos Radeaux, que la nuit survint : de sorte qu'il falut se retirer sur une petite Montagne, où après avoir amassé une Charretée de bois, nous fimes du feu, determinez à nous mettre le lendemain matin sur la Riviere. Mais peu de tems après le Soleil couché, il se mit à pleuvoir d'une si terrible force, qu'on auroit dit que le Ciel & la Terre alloient se confondre; l'orage étoit accompagné de furieux coups de tonnerre, & les éclairs avoient une odeur de soufre si puante, que nous en fumes presqu'étoufez.

La Tempête dura jusques à minuit, & alors nous fumes saisis de fraieur à l'ouïe du bruit que les Rivieres faisoient autour de nous: L'obscurité étoit même si grande, que nous ne pouvions rien découvrir que nôtre feu; à moins que les éclairs ne vinssent à luire. Dans cet instant, nous découvrions toute la Montagne, & nous aperçumes bientôt que l'eau commençoit

à

à nous gagner, puis qu'elle emporta nôtre feu en moins d'un quart d'heure. Chacun pensa d'abord à sauver sa vie, & à monter sur quelque Arbre, pour se garantir du déluge qui nous ménaçoit : Mais il n'y avoit ici que des Cotoniers d'une grosseur prodigieuse, & où il ne paroissoit aucune branche à 40 ou 50 piez de terre ; de sorte qu'il n'y avoit pas moien d'y grimper.

Pour moi, je ne savois de quel côté me tourner, tant ma consternation étoit grande ; mais au milieu de ce peril, j'eus le bonheur de trouver un gros Cotonier, qui étoit pourri de vieillesse, ou par quelque autre accident, & où il y avoit un trou à 4 piez ou environ de terre. Je m'y fourrai le mieux qu'il me fut possible, & j'y trouvai une bosse qui me servit de siege : tapi de cette maniere, & ramassé comme un peloton, sans pouvoir me tenir debout, ni étendre les jambes, j'attendis le jour avec beaucoup d'impatience. D'ailleurs, j'étois si fatigué du voiage, que malgré la faim & le froid, qui me talonnoient, je m'endormis : mais mon sommeil fut bientôt interrompu par le bruit des gros Arbres que la ravine entrainoit, & qui venoient heurter contre le mien avec tant de violence, qu'ils le faisoient branler.

Je me trouvai alors les genoux dans l'eau, quoi qu'il y eût 4 piez depuis la racine de l'Arbre jusques à l'ouverture de ce creux, & l'eau couroit avec la même rapi-

rapidité que celle de la Riviere. L'obſcurité & les éclairs rendoient l'inondation ſi terrible, que j'en oubliai ma faim, & que je ne penſai plus qu'à prier Dieu de me ſauver la vie. Reduit dans ce triſte état, je vis paroitre l'Etoile du matin, qui releva mon courage abatu, & qui fut ſuivie de la pointe du jour en moins d'une demi-heure. Auſſi-tôt la pluie & les éclairs ceſſerent, & l'eau s'écoula ſi vite, qu'il n'en reſta plus au pié de mon Arbre, lors que le Soleil fut levé.

Je ſortis d'abord de ma froide caverne; mais j'étois ſi engourdi, & le terrain étoit devenu ſi gliſſant, que j'eus de la peine à me tenir debout. Malgré tout cela, je me trainai le mieux qu'il me fut poſſible juſques à l'endroit où nous avions allumé du feu, & je n'y trouvai perſonne. J'appellai enſuite mes Camarades à haute voix, & je n'eus pour toute réponſe que celle de l'Echo; ce qui me remplit d'une terreur ſi grande, que j'en tombai preſque mort par terre accablé d'ennui & de faim; puis qu'il y avoit déja ſept jours que nous n'avions mangé autre choſe que ces baies de *Maccaw*, dont j'ai parlé ci-deſſus.

Je reſtai quelque tems ſur la terre humide, ſans eſperance de revoir mes amis, ni de joüir d'aucune conſolation, juſqu'à ce qu'enfin j'entendis une voix autour de moi, qui me redonna la vie, ſur tout lors que je vis que c'étoit Mr. *Hingſon*. Tous les autres, qui s'étoient ſauvez ſur de petits Arbres, nous joignirent bientôt après.

Nous

Nous nous embraſſames les larmes aux yeux, & nous rendimes graces au bon Dieu, de ce qu'il nous avoit délivrez d'un ſi grand peril.

Nous cherchames enſuite nos Radeaux, que nous avions attachez à un Arbre; mais nous les trouvames embourbez & les Cannes remplies d'eau; ce qui nous ſurprit beaucoup, parce que nous croyions qu'elles n'admettoient pas même l'air, & qu'elles étoient comme de groſſes Veſſies enflées. Quoi qu'il en ſoit, il y a grande apparence qu'il y avoit des fentes, & peut-être que nous y en avions fait nous-mêmes par mégarde, lors que nous les joignimes enſemble: du moins les uſtenciles qu'on en fabrique tiennent fort bien l'eau. Ce fut donc un autre ſujet de chagrin, & un nouvel obſtacle à nôtre départ; mais la Providence dirigea toutes choſes pour le mieux; puis que ſi nous avions deſcendu cette Riviere, qui ſe joint à celle de *Cheapo*, & court enſuite vers la Baye de *Panama* & la Mer du Sud, elle nous auroit conduit au milieu des *Eſpagnols* nos ennemis, de qui nous ne pouvions attendre aucun quartier.

Au reſte, le voiſinage des Montagnes, & la pente, qui en eſt roide, ſont la cauſe que les Rivieres s'enflent ainſi tout-d'un coup, après ces violentes pluies, & qu'elles retournent de-même dans leur premier état.

Mais pour revenir à nos Radeaux, ils ne

ne pouvoient plus nous ſervir pour deſcendre ces Rivieres, ni les traverſer; de ſorte que nous fumes bien aiſes de retourner à la Plantation *Indienne*, d'où nous étions partis. Nous reprimes donc la route que nous avions tenu le long de la Riviere; & comme la faim nous obligeoit à porter les yeux ſur tout ce qui pouvoit y remedier, nous découvrimes un Daim profondément endormi. Nous en aprochames de ſi près, que nous aurions pû nous jetter ſur lui & le prendre; ſi un de nos Camarades n'avoit jugé à propos de lui tirer un coup de fuſil à bout touchant : mais il arriva par malheur, que le plomb, qui n'étoit pas bourré, tomba tout juſte avant qu'il lâchât le coup : de ſorte que le Daim n'en reçut d'autre mal, que celui de s'éveiller au bruit de la poudre, & de paſſer la Riviere à la nage. Nous ne fumes pas au reſte peu embarraſſez, lors qu'il nous falut quitter cette Riviere, pour chercher l'habitation des *Indiens*. D'ailleurs, il y avoit huit jours, que nous n'avions eu pour toute nourriture que les baies du *Maccaw*, & la mouelle d'un autre Arbre, appellé *Bibby*, que nous trouvames fort bonne.

Après avoir bien reflechi ſur la route que nous prendrions, il fut reſolu de ſuivre la trace d'un *Pecary*, ou d'un Cochon ſauvage, dans l'eſperance qu'elle nous conduiroit à quelque allée de Plantains, ou à quelque champ ſemé de Potates, où ces

ces Animaux ont accoûtumé d'aller paître : En effet, elle nous mena jusqu'à une ancienne Plantation, & à la vûë d'une nouvelle. C'eſt ici que la peur nous reprit, expoſez d'un côté à mourir de faim, & de l'autre, à eſſuier la mauvaiſe humeur des *Indiens*, que nous croyions toûjours irritez contre nous. Mais il n'y avoit point de milieu, & il fut déterminé que l'un de nous iroit à la Maiſon voiſine, pendant que les autres ſe tiendroient à-l'écart pour en attendre le ſuccès. J'y allai donc moi-même, & il ſe trouva que c'étoit la maiſon, d'où nous étions partis. Les *Indiens* fort étonnez de me voir, commencerent à m'interroger ſur bien des choſes: mais la chaleur du feu, & l'odeur de la viande qu'on y cuiſoit, me firent tomber dans uu évanouïſſement, qui arrêta toutes leurs queſtions. Ils parurent bien empreſſez pour me tirer de cet état, & d'abord que je revins à moi, ils me donnerent un peu à manger. Enſuite ils me demanderent où étoient mes quatre Camarades, & ſur ce que je leur en dis, ils les envoierent chercher auſſi-tôt : mais on n'en ramena que trois, parce que *Gopſon* avoit reſté un peu plus loin. Les Guides étoient à préſent de retour de la côte du Nord, & ils ſe louoient beaucoup de la maniere civile & généreuſe dont nos gens les avoient traitez ; de ſorte que les *Indiens* étoient devenus nos bons amis. Celui qui nous avoit témoigné tant de bienveillance,

ne

ne s'aperçut pas plûtôt que Mr. *Gopſon* n'étoit pas encore arrivé, qu'il lui aporta des vivres, & le conduiſit à la Plantation. En un mot, on eut grand ſoin de nous à tous égards.

Après avoir paſſé huit jours à nous rafraichir, nous reprimes nôtre marche, dans le deſſein de nous rendre à la Mer du Nord le plûtôt qu'il nous ſeroit poſſible. Depuis que nos camarades avoient renvoié leurs Guides avec beaucoup d'honnêteté, & des préſens, comme des haches, des colliers, *&c.* les *Indiens* étoient plus diſpoſez que jamais à nous en fournir. Ils nous procurerent donc quatre jeunes hommes vigoureux, pour nous conduire juſqu'à la Riviere, où nous avions trouvé un Arbre abatu qui la traverſoit: Nous y arrivames dans un jour, parce que nos Guides nous ſervoient de bonne amitié, au lieu que nous y en avions emploié trois le premier Voiage. Arrivez en cet endroit, nous marchames environ un Mille en montant la Riviere, & il nous falut mettre enſuite dans un Canot, pour la remonter. Nos Guides ramerent vigoureuſement juſques à la nuit, & alors nous logeames dans une Maiſon, où ils dirent tant de bien de nos Camarades, qui étoient allez a la Mer du Nord, que le Maître du Logis nous regala de ſon mieux. Nous repartimes le lendemain avec deux nouveaux Rameurs, c'eſt-à-dire que nous en avions ſix en tout, & que nôtre condition étoit alors bien diférente de la premiere.

Quoi

Quoi qu'il en ſoit, au bout de ſept jours, nous arrivames à la maiſon de *Lacenta*, qui nous avoit ſauvé la vie. Ce Palais eſt ſitué ſur une Colline fort agréable, où il y a le plus joli Bocage de Cotonniers, que j'aie vû aucune part. La groſſeur de ces Arbres étoit en général de ſix piez de diametre; & il y en avoit quelques uns de huit, de neuf, de dix, & même d'onze. Quatre *Indiens* & moi, qui nous tenions par la main, nous mimes autour d'un, & il s'en falut plus de trois piez que nous ne puſſions l'embraſſer. Il y avoit auſſi une magnifique allée de Plantains, & un autre Bocage de petits Arbres, dont l'on auroit pû former une eſpece de Labyrinte, ſi l'on y eut emploié quelque induſtrie.

Cette Colline renferme du moins 100 Acres de terre, & c'eſt une Peninſule de figure ovale, preſqu'environnée par deux grandes Rivieres, dont l'une vient de l'Eſt, & l'autre de l'Oueſt. Il n'y a qu'une langue de terre de 40 piez de large, qui les ſépare à l'entrée de la Colline; mais elles ſe joignent enſuite & forment une grande Riviere fort rapide. Ce petit eſpace eſt ſi rempli de Cannes creuſes, de Buiſſons, que les *Anglois* appellent *Têtes de Pape*, & de Poiriers ſauvages, qu'il eſt impoſſible d'en aprocher.

Cinquante des principaux du Païs demeurent ſur cette Colline, ſous la domination de *Lacenta*; qui eſt comme le Prince de toute la Partie Meridionale de *Darien*. Les Habitans du Quartier Septen-

tentrional lui rendent auſſi beaucoup de ſoumiſſion: mais celui du Sud eſt proprement ſon Païs, & cette Colline fait ſon domaine. Il n'y a ici qu'un ſeul Canot, qui ſert à *Lacenta* & à tous les autres qui demeurent ſur cette Peninſule, pour paſſer & repaſſer la Riviere.

Lors que nous y fumes arrivez, *Lacenta* congedia nos Guides, & il nous dit qu'il étoit impoſſible de voiager vers le Nord dans cette Saiſon pluvieuſe, qui étoit alors à ſon plus haut point: mais que nous reſterions avec lui & qu'il auroit ſoin de nous: de ſorte qu'il nous falut accepter ſes ofres.

Bien-tôt après, il ſe trouva une occaſion, qui ſervit beaucoup à augmenter la bonne opinion que *Lacenta* & ſes gens avoient conçu de nous, & à m'attirer leur eſtime d'une façon toute particuliere. Il arriva donc qu'une des Femmes de *Lacenta* devint malade, & qu'on reſolut de lui tirer du ſang: Voici de quelle maniere les *Indiens* s'y prennent; ils font aſſeoir le Malade ſur une pierre, qui eſt dans le Fleuve; enſuite, l'Operateur muni d'un petit arc & de petites fléches, les tire auſſi vîte qu'il peut par tout le corps nud du patient, ſans manquer un ſeul endroit. Il eſt vrai qu'il y a un arrêt aux fléches, & qu'ainſi elles ne pénétrent pas plus avant que nos Lancettes: mais ſi par haſard ils touchent à une veine remplie de vent, & que le ſang en ſorte avec quelque impetuoſité, ils ſautent, ils cabriolent, & font mille

poſ-

postures grotesques, pour témoigner leur joie, comme s'ils avoient remporté une grande victoire.

Je me trouvai présent lors qu'on fit cette operation à l'épouse de *Lacenta*; & surpris de leur ignorance, je ne pûs m'empêcher de lui dire, que s'il vouloit, je lui montrerois une méthode plus aisée & qui ne causeroit pas tant de douleur à la malade. Voions, me dit-il: Là-dessus, je fis une ligature au bras de son épouse avec un morceau d'écorce d'arbre, & je lui ouvris la veine avec ma Lancette: mais peu s'en falut que mon entrepriſe ne me coûtât la vie. *Lacenta* n'eut pas plûtôt vû couler le sang, qui ne venoit d'ordinaire que goute-à-goute, qu'il prit sa lance, & jura, par sa dent, que si sa femme s'en trouvoit mal, il me perceroit le cœur. Je ne témoignai aucune émotion, & je le priai de se donner un peu de patience. Quoi qu'il en soit, je tirai autour de douze onces de sang à la Dame, & après lui avoir bandé le bras, je fus d'avis qu'elle se repoſât jusques au lendemain. Par bonheur, la fiévre diminua, & les accès ne revinrent plus. Ceci m'aquit une si grande reputation, que *Lacenta* vint me voir, & qu'en présence de toute sa Cour, il s'inclina devant moi, & me baisa la main. Alors tous les autres m'environnerent; les uns me baisoient la main, les autres le genou, & quelques uns le pié: Je fus mis ensuite dans un Hamac, & porté sur les épaules des *Indiens*, pendant que *Lacenta* fit un

discours à ma louange, & qu'il m'éleva fort au dessus de tous leurs Docteurs. On me porta de cette maniere d'une Plantation à l'autre, & je vécus, avec beaucoup d'éclat & de reputation, à la faveur des remedes & de la saignée que je faisois à tous ceux qui en avoient besoin. Quoi que j'eusse perdu mes onguens & mes emplâtres, par la fuite du Négre qui m'avoit pris mon havresac, il m'étoit resté dans la poche une boite d'instrumens, & quelque peu de medicamens, que j'y tenois d'ordinaire envelopez dans un morceau de toile huilée.

Je passai de cette sorte quelques Mois parmi les *Indiens*, qui m'adoroient pour ainsi dire. Quelques uns d'entr'eux s'étoient échapez des mains des *Espagnols*, dont ils avoient été les esclaves; & je m'imagine que c'est la raison pour laquelle ils demandoient le baptême : quoi qu'ils le souhaitassent plûtôt, pour avoir un nom *Européan*, que pour aucune connoissance qu'ils eussent du Christianisme.

Pendant mon sejour auprès de *Lacenta*, je l'accompagnai souvent à la chasse, où il se plaisoit beaucoup, & il ne lui manquoit pas du gibier, pour le divertir. Nous allames une fois vers le Sud-Est, à l'entrée de la belle Saison, & nous courumes jusqu'à une Riviere, où les *Espagnols* amassoient de l'Or. Je crus au reste que c'étoit une de celles qui viennent du Sud-Est, & qui vont se rendre dans le Golfe de S. *Michel*. Quoi qu'il en soit, arrivez à la

la hauteur du lieu où ils travailloient, nous esquivames à-travers les Bois, & après nous être postez derriere de gros Arbres, nous les observames long-tems, sans qu'ils nous aperçussent. Voici de quelle maniere ils séparent l'Or: Ils ont de petits Bassins de bois, qu'ils enfoncent peu-à-peu dans l'eau, & qu'ils rempliſſent à demi de sable; ensuite ils les retirent tout-doucement, & ils les secouent en rond: cela fait élever le sable, qui s'échape avec l'eau par dessus le bord du Bassin, pendant que l'Or tombe au fonds. Après l'avoir tiré du Bassin, ils le font sécher au Soleil, & quand il est sec, ils le pilent dans un Mortier. Ensuite ils l'étendent sur du papier, & avec une pierre d'aiman, qu'ils passent dessus, ils attirent tout le fer qu'il y a: Enfin, ils mettent cet Or bien épuré dans des calebasses. D'ailleurs, ils ne s'occupent à ce travail que durant la belle Saison, c'est à-dire trois Mois de l'année; parce que les grosses pluies, qui accompagnent la Saison humide, entrainent l'Or du haut des Montagnes, & que les Rivieres sont impraticables à cause de leur profondeur; mais quand le beau tems est revenu, il n'y a pas plus d'un pié d'eau. Cette belle recolte n'est pas plûtôt finie, que les Moissonneurs s'embarquent sur de petits Vaisseaux pour se rendre à *Sainte Marie*; & j'ai ouï dire à un *Espagnol*, que nous primes dans cette Ville, sous la conduite du Capitaine *Sharp*, que si la Saison est bon-

ne, ils emportent juſqu'à 18 ou 20 mille Livres peſant d'Or. Mais ſoit qu'ils en amaſſent plus ou moins, la quantité, qu'on en tire tous les ans de ces Rivieres, eſt preſque incroiable.

Mes quatre Camarades reſtoient à la Maiſon de *Lacenta*, pendant que je me divertiſſois avec lui. J'avois même ſi bien gagné ſes bonnes graces, qu'il ne vouloit aller aucune part ſans moi: de ſorte que je m'aperçus que ſon deſſein étoit de me retenir tous les jours de ma vie. Cette penſée me cauſa de l'inquietude; mais je la cachai le mieux qu'il me fut poſſible.

Une fois que nous étions à la chaſſe, il arriva que nous fimes lever un *Pecary*, qui fatigua les Naturels du Païs & leurs Chiens pendant la plus grande partie du jour, juſqu'à ce que *Lacenta*, preſqu'épuiſé de forces, manque de nourriture, parut ſi chagrin du mauvais ſuccès de cette journée, qu'il ſouhaita avec ardeur qu'on pût trouver quelque autre méthode plus aiſée pour venir à bout de cette chaſſe.

J'entendois déja paſſablement bien leur Langue, & je me ſervis de cette occaſion pour obtenir ma liberté. Après avoir fait l'éloge de nos Chiens d'*Angleterre*, j'ofris à *Lacenta* de lui en amener quelques uns, s'il vouloit me permettre d'y aller faire un tour. Il demeura un peu interdit, à l'ouïe de cette propoſition; mais enfin il jura par ſa dent, ſur laquelle il mit les doigts, que j'aurois ma liberté & cel-

celle de mes Camarades, pourvû que je lui promiſſe par ma dent, de retourner & de me marier dans ſon Païs; car il s'étoit engagé à me donner ſa fille, qui n'étoit pas encore nubile. J'acceptai la condition; & il me promit d'ailleurs, qu'à mon retour, il feroit pour moi au-delà de tout ce que je pouvois attendre.

Je le remerciai très-humblement, & il me congedia le lendemain, ſous l'eſcorte de ſept hommes vigoureux. Il y eut d'ailleurs quatre femmes, qui ſervirent à porter nos proviſions, & mes habits, qui conſiſtoient en une eſpece de Chemiſe & une paire de Culotes de toile. Je les gardois pour couvrir ma nudité, en cas que je retournaſſe jamais parmi des Chrétiens. Du reſte, j'allois ici tout nud, comme les Sauvages, & leurs femmes m'avoient peint tout le corps de petites taches; mais je ne voulus pas ſoufrir qu'elles me picotaſſent le cuir, à la maniere du Païs, pour y faire entrer la peinture.

Je partis donc du voiſinage de la Mer du Sud, où *Lacenta* ſe divertiſſoit à la chaſſe, pour me rendre à ſon Palais, où j'arrivai dans une quinzaine de jours, au grand contentement de mes Camarades, qui m'y attendoient avec impatience. Après bien des ſalutations de part & d'autre, & quelques larmes, que la joie nous fit verſer, je leur dis de quelle maniere j'avois obtenu ma liberté de *Lacenta*, & ce que je lui avois promis de faire à mon retour. Cette nouvelle les recréa tous, dans l'eſpe-

rance de sortir bientôt d'un Païs sauvage, où nous avions demeuré si long-tems.

Je me rafraichis ici quelques jours, au bout desquels nous partimes sous une bonne escorte d'*Indiens* armez, qui devoient nous conduire vers les Mers du Nord.

Nous traversâmes plusieurs Montagnes fort hautes; mais la derniere les surpassoit toutes; nous fumes quatre jours à la monter, quoi qu'il y eût quelques enfoncemens par-ci par-là. Dès que nous eumes ateint le sommet, je sentis que la tête me tournoit d'une étrange maniere; je le dis à mes compagnons & aux *Indiens*, qui me répondirent tous qu'ils se trouvoient dans le même état. Il y a grande apparence que cela venoit de la hauteur excessive de cette Montagne, & de la subtilité de l'air. Je croi qu'elle étoit plus élevée que celle que nous passâmes avec le Capitaine *Sharp*, ou cette autre que M. *Dampier* & le reste de nos gens traverserent à leur retour: du moins, celles que nous avions passé nous parurent au dessous de celle-ci, & quelquefois même les nuées, qu'il y avoit entre-deux, nous empêchoient de les voir: mais quand les nuages venoient à se dissiper, & à s'élever peu à peu vers le sommet de la Montagne, nous les découvrions alors comme à travers autant de larmiers.

Je priai deux hommes de se mettre sur mes jambes, pendant que je regardois en bas, de cet endroit de la Montagne qui me parut le plus perpendiculaire; mais je ne pûs

pûs voir le fonds à cauſe des nuages, qui en interceptoient la vûë. Les *Indiens* nous conduiſirent à un paſſage ſi étroit, qu'il nous y falût trainer ſur nos feſſes: ils emploierent eux-mêmes cet expedient, & ils ſe donnoient de l'un à l'autre leurs Arcs, leurs fleches & tout leur attirail. Enfin nôtre vertige nous quitta, à meſure que nous deſcendimes.

Arrivez au pié de la Montagne, nous trouvames une Riviere qui couroit vers la Mer du Nord, & quelques Maiſons *Indiennes* tout-auprès, qui nous fournirent aſſez bien de quoi ſatisfaire nôtre apétit. C'étoient les premieres Maiſons que nous euſſions vûës depuis ſix jours; nous y reſtames une nuit, & je dirai en paſſant, que j'eus pour mon lit un Hamac attaché à deux Arbres & une feuille de Plantain pour ma couverture.

Nous partimes d'ici le lendemain matin, & nous arrivames au bord de la Mer en deux jours de tems. Quarante *Indiens*, des plus qualifiez du Païs, nous y joignirent, & après nous avoir félicitez ſur nôtre heureuſe arrivée, ils nous reçurent chez eux. Ils s'étoient tous parez de leurs plus beaux habits, qui conſiſtent en des Robes longues & blanches, qui leur vont juſques à la cheville, & qui ſont garnies de franges par le bas: ils avoient d'ailleurs une demi-Pique à la main. Mais je parlerai plus au long de tout ceci, lors que je ferai la deſcription du Païs, & de toutes les autres particularitez, que j'y ai obſervées.

Nous demandames d'abord aux *Indiens*, s'il devoit arriver ici quelques Vaiſſeaux *Européans*. Ils nous répondirent qu'ils n'en ſavoient rien, mais qu'ils s'en informeroient. Là deſſus, ils manderent un de leurs Devins, qui ſe mit auſſi-tôt en fraix, avec ſes camarades, pour évoquer le Diable, & ſavoir de lui en quel tems il arriveroit un Vaiſſeau. La premiere choſe donc qu'on fit dans la maiſon, où nous étions alors, ce fut de pratiquer une ſéparation avec des Hamacs, afin que les *Pawawers*, c'eſt ainſi qu'ils appellent ces Magiciens, pûſſent être en leur particulier. Ils emploierent quelque tems à leurs ſortileges, & nous les entendimes pouſſer des cris & des hurlemens afreux; tantôt ils imitoient le chant des Oiſeaux & tantôt le cri des Bêtes feroces: ils joignoient à ce bruit le ſon des pierres qu'ils frapoient enſemble, des Conques, & d'une méchante eſpece de Tambour fait de cannes creuſes; tout ce tintamarre étoit accompagné du bruit confus de quelques oſſemens de Bêtes, attachez les uns aux autres avec des cordons: ils ſe mettoient quelquefois à hurler d'une maniere terrible, & tout d'un coup ils tomboient dans un profond ſilence. Après s'être bien eſcrimez, ſans avoir pû obtenir aucune réponſe, ils conclurent que cela venoit de ce que nous étions dans la maiſon: de ſorte qu'ils nous en firent ſortir, & qu'ils recommencerent tout-de-nouveau leur manége. Ils n'y réüſſirent pas mieux cette fois; ce qui les obligea

gea, au bout d'une groſſe heure, de fouiller encore nôtre apartement, où ils trouverent quelques unes de nos hardes penduës à la muraille: ils les jetterent avec dédain hors de la maiſon, & ils reprirent d'abord leur exercice. Bientôt après, ils ſortirent avec la réponſe; mais ſi trempez de ſueur, qu'ils furent obligez de ſe laver dans la Riviere. Enſuite ils nous prononcerent l'oracle, qui portoit en ſubſtance: „ Que le 10. jour ſuivant il arriveroit „ deux Vaiſſeaux; que le matin du même „ jour nous entendrions tirer un coup de „ Canon, & quelque tems après un autre: „ Que l'un de nous mourroit bientôt après „ & qu'en allant à-bord de ces Vaiſſeaux; „ nous perdrions un de nos Fuſils.

Tout ceci s'accomplît au pié de la lettre: Le 10 jour au matin nous entendimes un coup de Canon, & quelque tems après l'on en tira un autre. Nous perdimes un de nos Fuſils en allant à bord des Vaiſſeaux, & voici de quelle maniere: nous étions nous cinq, avec trois *Indiens*, dans un Canot, qui ſe renverſa, lors que nous paſſions ſur la barre; peu s'en falut que *Gopſon* ne ſe noiât, & nous eumes de la peine à le tirer de l'eau; mais il y perdit ſon Fuſil, qu'il n'avoit pas ſans doute bien attaché. Nous ſauvames les autres qui étoient amarrez aux côtez interieurs du Canot, & c'eſt ce que l'on obſerve toujours dans les *Indes* Occidentales. La moindre choſe peut faire tourner cette machine, & l'on riſqueroit ſouvent de perdre

dre ſes armes, ſi l'on n'avoit le ſoin de les attacher aux côtez ou aux bancs du Canot.

Quoi qu'il en ſoit, nous gagnames le bord le mieux qu'il nous fut poſſible, & nous courumes enſuite plus près de terre juſques à l'Iſle de *la Sonde*. Nous vimes alors un Vaiſſeau *Anglois* & une Tartane *Eſpagnole*, que nous reconnumes à ſa fabrique, & que l'*Anglois* avoit priſe depuis deux ou trois jours. Mais nous ne pouvions pas deviner lequel de ces deux Bâtimens étoit au pouvoir de l'autre; cependant fort ennuiez de vivre avec les *Indiens* ſauvages, nous primes le parti de les aborder à tout hazard. Nous eumes beaucoup de peine à y reſoudre nos Rameurs, qui craignoient plus que nous d'y trouver des *Eſpagnols*, nos ennemis communs. La raiſon qu'ils en avoient & qui mérite d'être remarquée, c'eſt que la réponſe de leurs Démons ſur ces deux Vaiſſeaux, étoit poſitive à l'égard de l'*Anglois* & bien douteuſe pour l'autre. En effet, la Tartane étoit *Eſpagnole* & au pouvoir des *Eſpagnols* dans le tems que les Magiciens firent leurs ſortileges, & même quelques jours après.

Nous allames donc à-bord du Vaiſſeau *Anglois* avec nos *Indiens*, & l'on nous y reçut avec beaucoup d'amitié. Mes quatre camarades furent auſſi-tôt connus & careſſez de tout l'équipage; Pour moi, qui étois peint & tout nud, avec une ſimple ceinture autour des reins, & une plaque d'or,

d'or, qui me pendoit du nez sur la bouche, je demeurai quelque tems assis sur le gras de mes jambes, à la maniere des Naturels du Païs, pour voir si l'on me reconnoitroit. Il se passa plus d'une heure avant que personne prit garde à moi : mais enfin un homme de l'Equipage me regarda plus fixement que les autres, & il se mit à crier tout-d'un coup, *Eh! voici nôtre Docteur.* Il n'eut pas plûtôt lâché ces mots, qu'ils s'empresserent tous à me féliciter sur mon heureuse arrivée auprès d'eux. Je travaillai d'abord à laver ma peinture, & malgré tous mes soins, il s'écoula presque un Mois entier avant que j'en pûsse venir à bout en quelque maniere; elle étoit si bien imprimée dans mon cuir, soit par la longueur du tems ou l'ardeur du Soleil, qu'il n'y avoit pas moien de léfacer, sans que la peau suivît. A l'égard du pauvre *Gopson*, quoi qu'il fût en vie à nôtre arrivée à bord du Vaisseau, il ne revint pas de ses fatigues, ni du mal qu'il avoit reçu à la culbute de nôtre Canot: il languît deux ou trois jours, & il mourut à l'Isle de *la Sonde.* C'est ainsi que sa mort verifia une autre partie de la prédiction des *Pawawers.* Après qu'on eut regalé six ou sept jours nos *Indiens* sur le Vaisseau ; qu'on y en eut reçu plusieurs autres, qui alloient & venoient avec leurs femmes & leurs enfans, & que *Lacenta* lui-même nous eut visitez pendant quinze jours ou trois semaines, nous primes congé de tous les *Indiens*, à la reserve de deux ou de

trois, qui nous voulurent accompagner jusques à ce que nous fussions au dessus du Vent, & nous fimes route avec la Tartane vers les Isles des *Sambalos*, qui sont le plus à l'Est, d'où nous tournames vers la côte de *Cartagene*.

Mais je n'entrerai point dans le détail du reste de ce Voiage, puis que Mr. *Dampier*, qui étoit avec nous, l'a déja fait d'une maniere fort exacte. Il me sufira d'avertir que nous croisames ensemble sur les Côtes & les Isles des *Indes* Occidentales, en partie sous le Capitaine *Wright*, & en partie sous le Capitaine *Yanky*, jusqu'à ce que ces deux Officiers se quiterent à l'Isle de *Tortuga la Salée*, comme Mr. *Dampier* le raporte dans son *Voiage autour du Monde* Tome I. p. 66. Il se joignit au premier, & moi j'allai avec l'autre à l'Isle d'*Ash*, ou de la *Vacca*, où nous fumes dépouillez par les *Francois* & remis à terre: mais *Tristian*, un de leurs Capitaines, nous prit sur son Bord, au nombre de neuf ou dix, & nous amena fort près du *petit-Guaves*. Lors qu'il fut à terre, nous nous saisimes de son Vaisseau, & nous retournames à l'Isle d'*Ash*, où nous primes le reste de nôtre Equipage. Nous nous emparames d'un Vaisseau *François* chargé de Vin, & d'un autre, que le Capitaine *Cook*, qui étoit alors avec nous, monta pour aller à la Mer du Sud, après avoir été à la *Virginie*, où nous arrivames huit ou neuf Mois après Mr. *Dampier*. Celui-ci nous rejoignit, & nous fumes ensem-

ſemble à la Mer du Sud avec le Capitaine *Cook*, quoi qu'il aît oublié de parler de moi à cette occaſion. Nous fimes le tour de la Terre *del Fuego*, & nous courumes le long du *Chili*, du *Perou* & du *Mexique*, pour nous rendre à la Mer du Sud. C'eſt ce que Mr. *Dampier* raporte fort au long Tom. I. Chap. IV. p. 75, 76, *&c.* & Chapp. V. VI. VII. & VIII. Il dit d'ailleurs p. 239. de quelle maniere le Capitaine *Davis*, qui avoit ſuccedé au Capitaine *Cook*, rompit avec le Capitaine *Swan*, que nous avions trouvé dans la Mer du Sud, & comment il paſſa ſur le Bord du dernier, pour ſatisfaire l'envie qu'il avoit d'aller aux *Indes* Orientales. Pour moi, je reſtai, avec le Capitaine *Davis*, & nous retournames enſemble par la même route que nous avions déja tenuë. Je remarquai dans ce retour quelques particularitez, dont je ferai le détail à la fin de ce Livre. Cependant, après avoir donné cette courte relation de mes Voiages, depuis la premiere fois que Mr. *Dampier* me quitta ſur l'Iſthme, juſques à nôtre derniere ſéparation dans les Mers du Sud, je m'en vai décrire à préſent l'Iſthme de *Darien*; ce qui eſt le but principal que je me ſuis propoſé dans cet Ouvrage.

CHAPITRE II.

*Description de l'Isthme de l'*Amerique.

LA partie la plus étroite de l'Isthme de l'*Amerique*, est ce qu'on appelle proprement l'Isthme de *Darien*, du nom sans doute de la grande Riviere qui borne sa côte Septentrionale à l'Est : Car au delà de cette Riviere, le Païs s'élargit tant vers l'Est & le Nord-Est, de même que sur l'autre Côte vers le Sud & le Sud-Est, qu'on ne sauroit plus l'appeller un Isthme. Il est presque tout renfermé entre le 8 & le 10 deg. de Latitude Septentrionale, & sa moindre largeur n'est qu'autour d'un degré. Mais je ne saurois dire précisement jusqu'à quelle étenduë à l'Oüest il porte le nom d'*Isthme de Darien* ; si c'est jusqu'aux *Honduras*, ou *Nicaragua*, ou si ce n'est pas plus loin que la Riviere de *Chagre*, ou les Villes de *Portobel* & de *Panama*.

Cette derniere Place me servira de bornes dans ce que je veux décrire : mais j'insisterai davantage sur tout ce qui regarde le milieu de ce Païs, où j'ai fait le plus long sejour, & qui a été, pour ainsi dire, le théatre de mes avantures. Cependant ce que je dirai de cette partie l'Isthme, pourra s'apliquer, en quelque maniere, à ce qui est même au-delà de *Panama*.

S'il

S'il me faloit fixer les limites de cette partie la plus étroite de l'Iſthme, je tirerois, pour ſa borne Occidentale, une ligne qui paſſeroit de l'embouchure de la Riviere de *Chagre*, dans l'endroit où elle ſe dégorge dans la Mer du Nord, à la partie la plus prochaine de la Mer du Sud, & à l'Oueſt de *Panama*; de ſorte que j'y renfermerois cette Ville & *Portobel*, avec les Rivieres de *Cheapo* & de *Chagre*. D'un autre côté, pour ſa borne Orientale, je tracerois une ligne depuis la Pointe *Garachina*, ou le Sud du Golfe de S. *Michel*, tout droit à l'Eſt, juſques à la partie la plus prochaine de la grande Riviere de *Darien*, & j'enclaverois ainſi dans l'Iſthme la Baye de *Caret*. Il eſt aſſez borné au Nord & au Sud par l'une & l'autre de ces vaſtes Mers : Et ſi l'on prend garde que c'eſt le terrain le plus étroit qui les ſépare, & qu'il faut faire un prodigieux circuit pour aller d'un rivage à l'autre par Mer, l'on avouëra que ſa ſituation eſt fort ſinguliere & très-agréable.

D'ailleurs, les côtes de ces Mers ne ſont pas ouvertes par tout; il y a quantité de grandes Iſles, diſperſées çà & là. On voit au Nord *Baſtimentos*, & cette longue ſuite des *Sambalos* : & l'on trouve au Sud les Iſles du *Roi* ou des *Perles*, *Perica* & pluſieurs autres dans la Baye de *Panama*. Cette Baye ſe formê par la courbure de l'Iſthme, & pour la grandeur dont elle eſt, il n'y en a peut-être pas une au Monde qui ſoit plus

plus agréable & plus commode.

Le terrain de ce Païs eſt preſque par tout inégal, entremêlé de Montagnes & de Vallées, qui varient beaucoup pour la hauteur, la profondeur & l'étenduë. On y voit quantité de Rivieres, de Ruiſſeaux & de Fontaines qui ne tariſſent jamais. Les unes ſe déchargent dans la Mer du Nord, & les autres dans celle du Sud : La plûpart de ces Fleuves prennent leur ſource de cette chaîne de hautes Montagnes, qui courent à travers la longueur de l'Iſthme, & qui ſont en quelque maniere paralleles au rivage. Afin même de la diſtinguer des autres, je l'appellerai la *Chaîne principale.*

Ces Montagnes ne ſont pas également larges, par tout, & forment une eſpece d'Arc de même que l'Iſthme. Elles approchent plus de la Mer du Nord que de celle du Sud, & n'en ſont éloignées que de 10. ou de 15 Milles. De leur ſommet, nous pouvions toûjours voir la premiere de ces Mers ; & la varieté de ſon rivage, accompagnée de la vûë des Iſles adjacentes, rendoient cette perſpective fort agréable ; mais je ne pûs jamais découvrir la Mer du Sud, d'aucun endroit de cette chaine. Ce n'eſt pas que la vûë n'y pût atteindre, s'il n'y avoit des obſtacles entre-deux : mais quoi qu'il y aît des Plaines & des Vallées fort vaſtes, il y a d'ailleurs de grandes Montagnes, ſi couvertes de Bois de haute futaie, que les yeux n'y ſauroient pénétrer. Auſſi quand on eſt de

l'au-

l'autre côté vers la Mer du Sud, ces mêmes Montagnes empêchent qu'on puiſſe voir la chaîne principale; & ce fut à nôtre retour de cette Mer, que nous primes les unes pour les autres, & qu'arrivez à leur ſommet, nous comptions de voir la Mer du Nord. Au reſte, quoi que ces Montagnes, que nous traverſames alors, nous paruſſent plus grandes à meſure que nous avançions de ce côté-là; cependant elles ſervirent à nous rendre la hauteur de la chaîne principale moins ſenſible, que ſi nous y avions grimpé à la ſortie du plat Païs.

Au Nord de cette chaîne, il n'y a que peu ou point de Montagnes; & les hauteurs qu'on y voit ne ſont que des pentes douces de la chaîne même. Quoi que ce Quartier du Païs ne ſoit, pour ainſi dire, qu'une Forêt épaiſſe, l'œuil y domine par tout du haut de cette éminence, & l'on découvre avec plaiſir le rivage du Nord, qui en eſt le plus proche.

La croupe de cette chaîne n'eſt pas également continuée par tout; c'eſt plûtôt une ſuite de pluſieurs Montagnes ſéparées les unes des autres par de grandes Vallées, qui les rendent plus utiles & plus habitables, & qui ſont ſi profondes, qu'elles ſervent, en quelques endroits, de paſſage aux Rivieres. C'eſt ainſi que la Riviere de *Chagre*, qui prend ſa ſource à quelques Montagnes près de la Mer du Sud, court obliquement au Nord-Oueſt, juſqu'à ce qu'elle s'ouvre un paſſage dans la Mer du Nord;

Nord; quoi que la Chaîne des Montagnes s'étende beaucoup plus avant à l'Oueſt, & qu'elle aille, ſi je ne me trompe, juſques au Lac de *Nicaragua*.

Quelques unes des Rivieres, qui arroſent le Païs, ſont aſſez grandes; mais il y en a peu de navigables, parce qu'elles ont preſque toutes des barres à leurs embouchures. La plûpart de celles qu'on voit ſur les côtes de la Mer du Nord, ſont fort petites: La chaîne principale, d'où elles viennent, eſt ſi proche du rivage, que leurs eaux ne ſauroient groſſir dans un ſi court trajet. Il eſt vrai que la Riviere de *Darien* eſt fort grande; mais ſa profondeur à l'entrée ne répond pas à l'étenduë de ſon embouchure, quoi qu'il y aît aſſez de fonds au delà. D'ici à *Chagre*, tout le-long de la Côte, ce ne ſont à peu-près que des Ruiſſeaux, & la Riviere de la *Conception*, qui ſort vis-à-vis de l'Iſle de la *Sonde*, une des *Sambalos*, ne mérite pas un meilleur titre. Celle de *Chagre*, qui prend ſa ſource au Sud-Eſt de l'Iſthme, & court une longue étenduë de la Côte qui va en ſerpentant, eſt aſſez conſiderable. En un mot, cette partie du Nord eſt très-bien arroſée, ſur tout par des Fontaines & de petits Ruiſſeaux qui coulent des Montagnes voiſines.

Le terroir ſur cette Côte du Nord n'eſt pas également fertile ni uniforme: on peut dire en général qu'il eſt bon, & plein de hauteurs: mais proche de la Mer, il y a quelques Marais, dont les plus grands n'ont gué-

guére plus d'un demi Mille de large.

Depuis la Baye de *Caret*, qui eſt le ſeul Havre qu'on trouve dans la Riviere de *Darien*, juſques au Promontoire voiſin de l'*Iſle d'Or*, le rivage de l'Iſthme eſt aſſez fertile, & couvert de ſable en quelques endroits; mais il y en a d'autres pleins de Mangles & ſi marécageux, qu'on ne ſauroit y aller ſans ſe mettre dans la bourbe juſques à la ceinture. Le rivage de cette Côte s'éleve bientôt en Collines; & la Chaîne principale n'en eſt qu'à 5 ou 6 Milles de diſtance. Je n'ai jamais été à la Baye de *Caret*; mais j'ai ouï dire qu'il y a deux ou trois petits Ruiſſeaux d'eau douce qui s'y rendent. C'eſt une petite Baye, & deux petites Iſles qu'il y a devant, ſervent à y former un aſſez bon Havre: Le fonds y eſt d'un ſable pur, ſans aucun rocher. Ces Iſles ſont aſſez hautes, & garnies de quantité d'Arbres.

A l'Oueſt du Cap & à l'entrée de la Riviere de *Darien*, il y a une autre jolie Baye ſablonneuſe, qui renferme dans ſon baſſin une petite Iſle baſſe, pleine de marais, entourée de bancs, & où le fonds eſt ſi vaſart, qu'on n'y ſauroit mouiller. Le rivage de l'Iſthme, tout-auprès de cette Baye & au-delà, eſt marécageux & couvert de Mangles; mais au bout de trois ou quatre Milles, le terrain s'éleve peu-à-peu juſques à la Chaîne principale. Quoi que le baſſin de cette Baye ſoit ſi mauvais, il y a beaucoup d'eau à ſon entrée; le fonds

y

y eſt d'un ſable dur, où l'on ancre ſûrement, & trois Iſles, qui occupent l'ouverture, rendent le Havre merveilleux. La plus Orientale des trois eſt la petite *Iſle d'Or*, où il y a un beau Canal, bien profond, entr'elle & la haute Mer. On n'y voit que des rochers eſcarpez tout-au-tour, ce qui lui ſert de fortification naturelle, & il n'y a qu'un ſeul endroit par où l'on y puiſſe aborder, qui eſt une petite Baye ſablonneuſe au Sud, vers le Havre, d'où le terrain s'éleve inſenſiblement. Elle eſt d'une hauteur médiocre, & couverte de petits arbres ou de buiſſons. Le terroir oppoſé de l'Iſthme, au Sud-Eſt, paroit très-fertile, de couleur noirâtre, mêlé de ſable, & aſſez uni durant 4 ou 5 Milles, juſqu'à ce qu'on vienne au pié des Montagnes. Ce fut ici où nous abordames, lors que j'allai dans la Mer du Sud avec le Capitaine *Sharp:* Je fus auſſi ſur l'*Iſle d'Or*, & je reſtai dans le Havre une quinzaine de jours. Près de la Pointe Orientale de la Baye, qui n'eſt pas à plus d'un demi-Mille de l'*Iſle d'Or*, il y a un petit Ruiſſeau de très-bonne eau douce.

La plus grande de ces trois Iſles, qui font face à la Baye, eſt à l'Oueſt de l'*Iſle d'Or*; elle eſt baſſe, marécageuſe, & ſi couverte de Mangles, qu'on a de la peine à y aborder; auſſi aucun de nous ne s'aviſa d'y mettre pié à terre. Elle eſt fort près d'une des Pointes de l'Iſthme, dont le terroir n'eſt pas meilleur, pendant un Mil-

le

le ou deux de distance vers l'Oueſt: celui qu'on voit de l'autre côté eſt à peu-près de la même nature juſques au cul de la Baye. Cette Iſle n'eſt ſéparée de l'Iſthme qu'en haute marée, & alors même les Vaiſſeaux ne ſauroient paſſer entre-deux.

L'Iſle des *Pins* eſt une petite Iſle, ſituée au Nord des deux autres, qui forment avec elle une eſpece de Triangle. Son terrain eſt fort remarquable quand on vient de la haute Mer, & il paroit diviſé en deux Montagnes. Elle eſt couverte de grands Arbres, qui ſont propres à toute ſorte d'uſage, & il y a un joli petit Ruiſſeau d'eau douce. On ne voit que des rochers à ſon Nord, de même qu'à l'endroit oppoſé de l'Iſthme. On peut aborder au Sud de cette Iſle dans une Baye ſablonneuſe, qui eſt admirable & renfermée entre deux Pointes, qui font une demi-Lune; l'ancrage y eſt d'ailleurs très-bon. L'on peut cingler auſſi tout-autour de cette Iſle; mais pour aller au Havre de l'*Iſle d'Or*, il faut entrer par le bout Oriental des *Iſles d'Or*, entre ce côté & la haute Mer; car il n'y a pas moien de paſſer entre celle-ci & la grande Iſle baſſe.

Depuis ces Iſles, & la Pointe baſſe & marécageuſe qui leur eſt oppoſée, la Côte s'étend au Nord-Oueſt juſques à la Pointe de *Sanballas*. Durant les trois premieres lieuës, elle eſt bordée de briſans, dont les uns ſont cachez ſous l'eau, & les

les autres paroiſſent au deſſus; mais une Chaloupe n'y ſauroit aborder. Ces roches, diſperſées ça & là, ne ſont pas d'une égale étenduë par tout; il y en a qui vont juſques à un Mille du rivage, & d'autres juſques à deux. Au Nord-Oueſt de ces rochers, il y a une petite Baye ſablonneuſe, fort jolie, où le mouillage eſt bon, & où l'on peut aborder commodément, à ce que diſent les Armateurs. Ces baſſes d'un côté, & quelques unes des *Samballos*, dont la chaîne commence ici, de l'autre, la mettent à l'abri des houles de la Mer, & en font un Havre ſi merveilleux, que nos Armateurs, qui le fréquentent beaucoup, de même que les autres Bayes du voiſinage, l'appellent le Havre *deſiré*.

Les *Samballos* s'étendent juſques à la Pointe de *Sanballas*; il y en a un nombre infini qui ſe ſuivent en ligne directe, & d'autres ſont ſur les côtez, à des diſtances fort inégales du rivage & entr'elles; quelques unes à un Mille, d'autres à deux, ou à deux & demi. Leur vûë, jointe aux Montagnes & aux grandes Forêts qu'on voit ſur la côte, quand on vient de la Mer, fait une perſpective charmante. Il y a trop de ces Iſles, pour les pouvoir repréſenter toutes dans une Carte, outre qu'il y en a quelques unes de fort petites. Elles ſemblent ſéparées en divers amas, & l'on y trouve en général de bons Canaux pour aller de l'une à l'autre. La Mer, qui eſt entre cette Chaîne & l'Iſthme, eſt auſſi

auſſi navigable d'un bout à l'autre ; le mouillage y eſt bon par tout, dans un fond de ſable dur, & l'on peut aborder ſans peine aux Iſles & à la Côte. Quel vent qui ſoufle, un nombre conſiderable de Vaiſſeaux peuvent toûjours trouver des endroits propres à mouiller dans la partie interieure de l'une ou l'autre de ces petites Iſles ; auſſi étoit-ce le rendez-vous le plus ordinaire des Armateurs ; ſur tout l'Iſle de *la Sonde*, ou celle de *Springer*, s'ils faiſoient quelque ſejour ſur la Côte ; parce qu'il y a un fort bon abri pour carener, & que l'on y trouve, en creuſant, de l'eau douce, qui manque à la plûpart des autres. Le terrain de preſque toutes les *Samballos* eſt plat, bas, ſablonneux & couvert de pluſieurs ſortes d'Arbres : on y voit par exemple des *Mammées*, des *Sapadillos*, des *Manchinéels*, &c. Outre le Poiſſon à coquille, elles fourniſſent dequoi rafraichir les Armateurs. Les plus voiſines de la haute Mer ſont couvertes de rochers de ce côté-là, & on les appelle pour cet éfet les *Iſles des briſans* ; quoi qu'elles ſoient ſablonneuſes de l'autre côté, de même que les Iſles qui ſont près du rivage. Il y a, qui plus eſt, une chaîne de ces briſans, ſéparez du corps des Iſles, qui s'avancent vers la Mer autour d'un demi Mille, & s'étendent juſques à l'Iſle de la *Sonde*, ſi ce n'eſt pas même plus loin.

Le Canal, qui court entre les *Samballos* & l'Iſthme, eſt de deux, trois & quatre

tre Milles de large ; & la Côte de l'Iſthme eſt compoſée en partie de Bayes ſablonneuſes, & en partie d'un terrain couvert de Mangles, juſques à la Pointe *Sanballas*. Les Montagnes ſont à-peu-près à 6 ou 7 Milles de diſtance du bord ; mais vers la Riviere de la *Conception*, qui ſort à un Mille ou deux à l'Eſt de l'Iſle de *La Sonde*, la Chaîne principale en eſt un peu plus éloignée. Il y a quantité de petits Ruiſſeaux qui tombent dans la Mer, de l'un & l'autre côté de cette Riviere ; & dont quelques-uns ſe rendent dans les Bayes ſablonneuſes, & les autres dans le terrain couvert de Mangles. Ceux-ci deviennent ſomaches à cauſe de l'eau ſalée qui forme ces marécages ; mais les autres conſervent la douceur de leurs eaux. Quoi qu'il y aît beaucoup de Rivieres ſur cet endroit de la Côte ; il n'y en a point d'aſſez profondes pour admettre aucun Navire ; on n'y peut aller qu'en Canot, non pas même ſur la Riviere de la *Conception* ; mais le mouillage eſt ſi bon dans le Canal, qu'on n'a pas beſoin d'aucun autre Port. Je l'ai preſque parcouru de tous côtez, & j'ai mis pied à terre ſur pluſieurs des Iſles, où il eſt aiſé d'aborder en tout tems. Il eſt vrai que les houles, qui viennent briſer contre l'Iſthme, ſont ſi groſſes, lors que le Vent de Mer ſoufle, ſur tout aux endroits, où il y a un Canal entre les Iſles, qu'on n'eſt pas trop en ſûreté dans un Canot : J'y ai été renverſé deux fois moi-même ſur des Rivieres ; l'une en allant

à ter-

à-terre, & l'autre, vers la Mer. Le terrain de ce Quartier, à quelque distance de la Côte, est agréable à voir; il s'éleve insensiblement jusques à la Chaîne principale, & ce n'est qu'une Forêt continuelle de beaux Arbres de haute futaie.

La Pointe *Sanballas* est un rocher assez long & bas, qui est si environné de brisans à un Mille de distance en Mer, qu'il est dangereux d'en aprocher. D'ici jusques à *Portobel*, la Côte s'étend à l'Oüest, & un peu au Nord. A trois lieuës ou environ à l'Oüest de cette Pointe, on trouve le Port *Scrivan*. La Côte entre-deux est toute pleine de rochers, & l'interieur du Païs est couvert de Forêts épaisses.

Le Port *Scrivan* est bon, lors qu'on y est une fois à l'ancre, mais l'entrée, qui a moins de cent cinquante Pas de large, est si bordée de rochers de part & d'autre, sur tout à l'Est, qu'il est dangereux d'y passer. Il semble même qu'il n'y ait pas du fond pour recevoir des Vaisseaux de quelques grosseur, puis qu'on n'y trouve presque par tout que huit ou neuf piez d'eau. L'interieur du Port pénétre assez avant dans le Païs, & l'ancrage est merveilleux vers le cû de sac, où il y a un fond de sable. Le terroir, qui est vis-à-vis, paroît fertile, & l'on y trouve de bonne eau douce. On peut aussi aborder facilement à l'Est & au Sud, où le terrain est bas & ferme, l'espace de deux ou trois Milles; mais à l'Oüest, il y a un marécage couvert de Mangles rouges. Ce fut à cet endroit.

tout incommode qu'il eſt, que le Capitaine *Coxon*, *La Sonde*, & leurs autres Camarades aborderent en l'Année 1679, pour aller prendre *Portobel*. Leur marche fut ainſi fort longue & fort pénible; mais ils aimerent mieux s'expoſer à cette fatigue, que d'aborder à *Baſtimentos*, ou à quelque autre lieu plus près de la Ville, afin de n'être pas découverts par les Sentinelles, que les *Eſpagnols* tiennent toûjours dans leur voiſinage, & de les ſurprendre plus facilement. En effet, on ne les aperçut qu'à une lieuë de *Portobel*, après qu'ils eurent marché cinq ou ſix jours dans le Païs. Les *Eſpagnols* ne font aucun uſage de ce Port *Scrivan*; à moins qu'un Armateur, ou quelque petit Vaiſſeau, qui s'eſt écarté de ſa route, n'y entre par hazard, il ſe paſſe bien des années ſans qu'aucun Navire y touche.

Du Port *Scrivan* juſques à l'endroit où la Ville de *Nombre de Dios* étoit autrefois ſituée, il y a 7 ou 8 Lieuës de chemin à l'Oueſt. Le terrain, qui eſt enfermé dans cet eſpace, eſt fort inégal, entremêlé de petites Montagnes, qui ſont eſcarpées du côté de la Mer, & de Vallées, que de méchantes petites Rivieres arroſent. Ces Montagnes ne ſont que de Roc tout pur, & ne portent que de petits Arbriſſeaux; à l'égard des Vallées, il y en a quelques unes, dont le terroir eſt bon, & d'autres marécageuſes, où l'on ne voit que des Mangles. La Chaine principale paroit ici aſſez éloignée de la Mer; & les Armateurs, dont

dont je viens de parler, ne la découvrirent point du rivage, lors qu'ils marchoient vers *Portobel*. La Ville de *Nombre de Dios* étoit bâtie au fonds d'une Baye, tout-auprès de la Mer, dans un lieu, qui eſt à-préſent ſi rempli d'une eſpece de Cannes ſauvages, qui reſſemblent beaucoup à celles, dont nos Pêcheurs à la Ligne ſe ſervent en *Angleterre*, qu'il n'y a plus de traces d'aucune maiſon. Cette ſituation ne paroit pas avoir été fort avantageuſe, puis que la Baye eſt toute ouverte à la Mer, & qu'il n'y a preſque point d'abri pour les Vaiſſeaux. C'eſt auſſi la raiſon, à ce qu'on dit, qui obligea les *Eſpagnols* à l'abandonner; & peut-être que l'intemperie de l'air, qui eſt fort mal-ſain dans ce Païs bas & marécageux, en fut une autre. Cependant il y a un petit Ruiſſeau d'eau douce, qui coule à l'Eſt de cette place. L'embouchure du Havre eſt fort large; & quoi qu'il y aît deux ou trois petites Iſles, ou Rochers, qui le couvrent, on n'y étoit pas trop en ſûreté. Ainſi, les *Eſpagnols* firent très-bien d'abandonner ce poſte, pour s'aller établir à *Portobel*, où le Havre eſt merveilleux & facile à défendre, quoi que l'air y ſoit auſſi mauvais.

A un Mille ou deux à l'Oueſt de ces petites Iſles, qui ſont à l'Embouchure de la Baye de *Nombre de Dios*, & à un demi-Mille ou plus du rivage, on voit les Iſles nommées *Baſtimentos*; dont l'une s'éleve en pointe, la plûpart des autres ſont d'une bonne hauteur, & toutes

en général sont couvertes de Bois. Il y a une source de très-bonne eau sur une de ces Isles, dont une partie consiste en une Baye sablonneuse, où il est facile d'aborder & l'ancrage y est bon. Je fus à terre sur celle-ci, & nous louvoiames entre les autres, qui forment toutes ensemble un excellent Port jusques à l'Isthme. Le fonds y est de bonne tenuë, & l'on y peut passer commodément, avec le Vent de Mer, entre la plus Orientale de toutes & celle qui lui est opposée, & en sortir par le même chemin avec le Vent de terre : d'ailleurs, c'est ici le passage principal. Un peu plus à l'Oüest, avant que d'arriver à *Portobel*, il y a deux petites Isles plates, sans eau & sans Forêts. Elles sont assez près l'une de l'autre, & je descendis sur l'une des deux. Leur terrain est sablonneux, & du côté de la Mer elles sont environnées de battures ; elles sont si près de l'Isthme, qu'il n'y a qu'un Canal fort étroit qui les en sépare, & où les Vaisseaux ne sauroient aller.

Après avoir passé une Chaine de brisans, qui s'étendent vers *Bastimentos* depuis la Baye de *Nombre de Dios*, le rivage de l'Isthme ne consiste presque par tout qu'en Bayes sablonneuses. Au-delà de *Bastimentos* & jusques à *Portobel*, la Côte est en général pleine de rochers. Dans l'interieur du Païs, l'on ne voit que de hautes Montagnes escarpées, dont le terroir est pourtant bon, & où il y a de grandes Forêts,

rêts, excepté dans les endroits que les *Indiens Eſpagnols*, tributaires de *Portobel*, où ils vont à l'Egliſe, ont défriché pour y faire des Plantations. Ce ſont ici les premiers qu'on trouve ſur cette Côte ſous le Gouvernement *Eſpagnol*, & l'on ne voit enſuite juſques à *Portobel*, & même au-delà, que des Maiſons ſeules diſperſées d'un côté & d'autre, ou de petits Villages. On tient d'ailleurs quelques Sentinelles vers la Mer pour la ſûreté de la Ville. Dans tout le reſte du Nord de l'Iſthme, que j'ai décrit juſques-ici, les *Eſpagnols* n'avoient ni autorité ſur les *Indiens*, ni commerce avec eux, lors que j'y étois, quoi que les derniers habitaſſent par tout le continent : mais une perſonne m'a dit depuis, que les *Eſpagnols* les ont gagnez par la douceur.

Portobel eſt un Havre vaſte & fort commode ; l'abri & le mouillage y ſont merveilleux, & l'embouchure en eſt étroite. Les Galions d'*Eſpagne* y chargent les tréſors du *Perou*, qu'on y conduit de *Panama* par terre. Il y a un bon Fort ſur la droite, & une Plate-forme à la gauche, qui en défendent l'entrée. La Ville eſt ſituée au fond du Havre en maniere de Croiſſant, ſur le milieu duquel & tout auprès de la Mer il y a un autre petit Fort aſſez bas, qui eſt environné de maiſons du côté de la Place. A ſon Oueſt, & à cent cinquante Pas ou environ du rivage, l'on en voit un autre aſſez grand & bien conſtruit ſur une petite éminence ; mais il eſt

commandé par une Montagne voiſine, dont le Chevalier *Henri Morgan* ſe ſervit pour le prendre. Il y peut avoir dans tous ces Forts 2 ou 300 Soldats *Eſpagnols* en garniſon. La Ville eſt étroite & longue: il y a deux ruës principales, outre celles qui croiſent, avec une petite Place d'armes au milieu, qui eſt environnée d'aſſez jolies maiſons. Les autres ne ſont pas laides, non plus que les Egliſes, & tous ces bâtimens ſont faits à la maniere d'*Eſpagne*. Il n'y a ni murailles ni ouvrages de dehors à cette Ville, & l'on trouve à l'Eſt le grand chemin qui conduit à *Panama*, avec une longue Ecurie, qui s'étend au Nord & au Sud de *Portobel*, dont elle n'eſt pas ſéparée. D'ailleurs, le paſſage le plus court ſeroit au Sud de la Ville; mais les Montagnes qu'il y a de ce côté-là s'y oppoſent, & font un obſtacle inſurmontable. Quoi qu'il en ſoit, cette Ecurie eſt deſtinée pour les Mules du Roi qui vont d'ici à *Panama*. La maiſon du Gouverneur eſt tout auprès du grand Fort, ſur la même éminence, & à l'Oueſt de la Ville. Entre la Place d'armes & cette maiſon, il y a un petit Ruiſſeau, ſur lequel on a bâti un Pont; & à l'Eſt, proche de l'Ecurie, il y en a un autre d'eau douce. J'ai déja dit que l'air y eſt mauvais. Auſſi le terrain y eſt-il bas & marécageux à l'Eſt, & lors que la Mer ſe retire, on voit ſur le rivage une bourbe noire & puante, qui ne peut qu'exaler de pernicieuſes vapeurs dans un Climat auſſi

auſſi chaud que celui-ci. Au Sud & au Nord, le terrain s'éleve inſenſiblement juſques au ſommet des Montagnes, qui ſont en partie couvertes de Bois, & en partie de Savanes ; mais il n'y a pas beaucoup d'Arbres fruitiers ni de Plantations près de la Ville. J'ai eu cette relation de divers Armateurs, qui revenoient de *Portobel*, où je n'ai pas été moi-même.

Pour la Côte qui eſt plus avant à l'Oueſt, juſques à l'Embouchure de la Riviere de *Chagre*, je ne l'ai vûë qu'en Mer : ainſi je n'en puis dire autre choſe, ſi ce n'eſt qu'il y a des Montagnes en certains endroits, & qu'en d'autres elle eſt fort marécageuſe. D'ailleurs, diverſes perſonnes m'ont dit qu'il n'y a point de communication entre *Portobel* & l'Embouchure de cette Riviere.

Quoi qu'il en ſoit, je fus encore plus à l'Oueſt, avant que de traverſer l'Iſthme avec le Capitaine *Sharp* : nous rangeames la Côte fort loin & nous carenâmes à *Bocca Toro* & à *Bocca Drago* : mais ceci eſt hors des bornes que je me ſuis preſcrites.

Après avoir donc examiné la Côte Septentrionale de l'Iſthme, je ne tracerai qu'un leger craïon de celle du Sud ; parce que Mr. *Dampier* en a déja fait quelque deſcription dans ſon *Voyage autour du Monde*.

Je commence par la Pointe *Garachina*, ſituée à l'Oueſt de la Riviere de *Sambo*, &

qui eſt aſſez haute; mais au delà, vers la Riviere, le terrain eſt bas, marécageux & couvert de Mangles, de même que toutes les autres Pointes juſques au Cap. S. *Lorenço*.

Je n'ai pas vû la Riviere de *Sambo*, mais on dit qu'elle eſt aſſez grande. Son embouchure s'étend vers le Nord, & la Côte tourne enſuite au Nord-Eſt juſques au Golfe de S. *Michel*. Ce Golfe eſt produit par le dégorgement de pluſieurs Rivieres, dont les principales ſont celles de S. *Marie* & de *Congo*, quoi qu'il y en aît d'autres fort conſiderables. On en voit une au Sud de S. *Marie*, qu'on nomme la Riviere d'*Or*, où l'on trouve quantité de poudre de ce riche metal, & où les *Eſpagnols* de *Panama* & de S. *Marie* envoient leurs Eſclaves pour l'amaſſer.

La Riviere qui vient après celle d'*Or*, eſt la riviere de S. *Marie*, qu'on appelle ainſi du nom de la Ville, ſituée ſur le côté Méridional de ce Fleuve. Nous vinmes tout-le-long de cette riviere, lors que nous entrames pour la premiere fois dans les Mers du Sud avec le Capitaine *Sharp*, & nous la parcourumes depuis la Baye, qui eſt auprès de l'Iſle d'Or, où il n'y avoit que 200. Soldats *Eſpagnols* en garniſon; mais cette Place n'étoit pas extremement forte, puis qu'il n'y avoit point de murailles; & le Fort même n'étoit défendu que par des paliſſades. C'eſt une Ville que les *Eſpagnols* de *Panama* ont nouvellement bâtie, pour y tenir garniſon avec

avec leurs Magasins, & servir de Quartier de rafraichissement aux Esclaves qu'ils font travailler à la riviere d'*Or*. Le Païs est bas & couvert de Forêts dans tout le voisinage; & l'air y est très-mal sain; ce qui peut venir de la vase puante des Rivieres. Mais le petit Village de *Scuchadero*, situé sur le côté droit de la riviere de S. *Marie*, tout-auprès de son Embouchure, est bâti sur une éminence, vis-à-vis du Golfe de S. *Michel*, & il reçoit les Brises de la Mer: de sorte que l'air y est assez bon, & qu'il sert à rafraichir ceux qui travaillent aux Mines. Il y a d'ailleurs un petit Ruisseau de très-bonne eau douce, au lieu que celle des Rivieres est somache bien avant dans le Païs.

La Riviere de *Congo* se décharge dans le Golfe de S. *Michel*, entre *Scuchadero* & le Cap S. *Lorenzo*, qui est au Nord de ce Golfe; & cette Riviere est formée de quantité de petits Ruisseaux, qui tombent des Montagnes voisines & se joignent ensemble. Son embouchure est bourbeuse, & il n'y a presque point d'eau en basse marée qu'au milieu de son lit; de sorte que les Vaisseaux n'y sauroient mouiller. Mais plus avant, elle est assez profonde, & si les Vaisseaux y entroient en pleine marée, ils y pourroient trouver un fort bon Havre. Le Golfe renferme plusieurs Isles, & l'ancrage y est bon en différens endroits, dans un fond vasart. Ces Isles, sur tout celles qui sont vers l'embouchure, en rendent l'abri merveilleux; & le

Golfe eſt aſſez vaſte pour contenir grand nombre de Vaiſſeaux. On ne voit de toutes parts ſur les côtez que des Mangles, qui croiſſent dans un terrain humide & marécageux.

Au Nord de ce Golfe, il y a une petite Crique, où nous abordames à nôtre retour de ces Mers; & l'eſpace, qui eſt entre-deux, eſt en partie couvert de Mangles, & en partie de Bayes ſablonneuſes. Depuis cet endroit, le rivage s'étend plus loin au Nord, mais il ſe recourbe enſuite tout-doucement à l'Oueſt. Le mélange du terrain eſt ici à peu-près le même, que celui dont je viens de parler, juſques à la Riviere de *Cheapo*: & il y a des Bancs de ſable en pluſieurs endroits, qui s'avancent un Mille ou un demi-Mille en Mer. On voit auſſi paroître de petites Montagnes à cinq ou ſix Milles du rivage, & tout le Païs eſt couvert de Forêts. Il n'y a qu'une ſeule Riviere un peu conſiderable entre *Congo* & *Cheapo*, quoi qu'il y aît pluſieurs Criques: mais dans la belle Saiſon, l'on ne trouve point d'eau douce ſur cette Côte, du moins que je ſache: Du reſte, il n'en manque pas dans la Saiſon pluvieuſe, & s'il n'en couloit pas des Montagnes pour former des Etangs, les Arbres ſeuls en fourniroient aſſez.

Cheapo eſt une grande Riviere, dont l'entrée n'eſt pas bonne à cauſe des bancs de ſable. Elle prend ſon cours du voiſinage de la Mer du Nord, & le continue bien loin vers l'Eſt. Le Païs change en quel-

que

que maniere de face autour de cette Riviere, puis que s'il y a des Forêts à l'Eſt, on voit des Savanes à l'Oueſt. La Ville de *Cheapo* eſt ſur ce dernier côté, à quelque diſtance de la Mer; mais elle eſt petite & fort peu conſiderable. D'ailleurs, on peut dire qu'elle ne ſubſiſte que par le moien de ſes pâturages, où l'on nourrit du gros Bêtail.

Ces Savanes au reſte ne ſont pas unies par tout, il y a de petites Montagnes & des Vallées, avec d'agréables Forêts; & c'eſt de quelcune de ces Montagnes, que la Riviere de *Chagre*, qui ſe dégorge dans la Mer du Nord, prend ſa ſource. Elle court d'ici à l'Oueſt; & *Venta de Cruzes*, petit Village rempli d'Hôteleries & de Magaſins, eſt ſitué ſur ſon bord Méridional, aſſez près de *Panama*, d'où l'on y tranſporte les marchandiſes ſur des Mules, pour y être embarquées ſur la Riviere de *Chagre* dans des Canots & des Pirogues; mais les lingots ſont voiturez par terre juſques à *Portobel*. Le Païs de ce côté eſt auſſi entremêlé de Savanes, de Bois, & de groſſes Montagnes de peu d'étendue, ſur tout vers *Panama*.

Entre la Riviere de *Cheapo* & *Panama*, plus à l'Oueſt, il y a trois Rivieres, qui ne ſont pas de grande conſéquence, & qu'on voit de la Mer. La Côte eſt baſſe & unie, ſeche preſque par tout, & couverte, en quelques endroits près du rivage, de petits Buiſſons. L'ancienne *Panama*, qui étoit autrefois une grande Ville, étoit

ſituée ſur la plus Occidentale de ces Rivieres; mais il n'en reſte plus rien aujourd'hui que le débris, & quelques maiſons habitées par de pauvres gens. Le Port n'en étoit pas bon; auſſi les *Eſpagnols*, qui penſoient à l'abandonner avant que le Chevalier *Henri Morgan* la brulât, ne balancerent plus après cet incendie, & au lieu de la relever, ils en bâtirent une autre à l'Oueſt. La Riviere de l'ancienne *Panama*, qui peut recevoir de petites Barques, coule entre deux, mais plus près de la nouvelle que de l'ancienne Ville.

Le principal avantage, dont la nouvelle *Panama* jouït au deſſus de l'ancienne, conſiſte en ſa Rade, qui eſt auſſi bonne qu'un Havre pour de petits Vaiſſeaux. Elle en eſt redevable aux trois Iſles de *Perica*, qui la couvrent & qui ſe ſuivent dans une ligne parallele au rivage. On peut mouiller ſûrement à une bonne diſtance de la Ville, comme font la plûpart des Vaiſſeaux, parce qu'entre cette Place & la Rade, il y a un Banc ou une langue de terre, qui les empêche d'en aprocher, & les oblige de ſe tenir plus près de *Perica*; mais auſſi la Ville n'en eſt-elle pas ſi bien la maîtreſſe. *Panama* eſt bâtie ſur un terrain uni, & revêtue de hautes murailles, ſur tout du côté de la Mer. Elle n'a d'autre Fort que ſes murailles, qui ſont baignées à chaque flux, & dont la violence des vagues emporte quelquefois de bons morceaux. Les Egliſes & les grandes Maiſons, qui dominent ſur les autres, en

ren-

rendent la vûë fort agréable en Mer. Tous ces Edifices paroiſſent blancs, de même que les murailles, qui ſont bâties de pierre ; & les toits ſemblent rouges, parce ſans doute qu'ils ſont couverts de tuiles, dont les *Eſpagnols* ſe ſervent beaucoup dans toutes les *Indes* Occidentales. La Ville eſt environnée de Savanes, de Collines, dont la pente eſt douce, & de Bois taillis; ce qui ne contribuë pas peu à relever la beauté de la perſpective. On y voit d'ailleurs quelques Fermes diſperſées ça & là, où l'on nourrit du Bêtail, c'eſt-à-dire des Bœufs, des Chevaux & des Mules. Cette Ville eſt le rendez-vous général de tout ce quartier de la Mer du Sud ; & l'on y reçoit les tréſors qui viennent de *Lima* & des autres endroits du *Perou*: Elle fait auſſi quelque négoce vers le *Mexique*; mais cela ne s'étend gueres au delà du Golfe de *Nicaragua*. Le Roi d'*Eſpagne* y tient un Préſident, qui agit de concert avec ſon Conſeil ; & le Gouverneur de *Portobel* eſt ſous lui. Sa juriſdiction renferme *Nata*, *Lavelia*, *Leon*, *Realeja*, *&c.* juſqu'à ce qu'on arrive au Gouvernement de *Guatimala*, & il commande vers l'Eſt à toute cette partie de l'Iſthme, ſur l'une & l'autre Mer, qui a ſubi le joug des *Eſpagnols*. Cette Place, quoi que ſituée dans un bon Païs, eſt fort mal ſaine ; mais peut-être que ce n'eſt qu'à l'égard de ceux qui ſont accoutumez à l'air pur & ſec de *Lima*, de *Truxillo* & des autres Quartiers du *Perou* ; du moins ils tombent

malades presqu'aussitôt qu'ils arrivent ici, & ils sont obligez de se faire couper les cheveux. Cependant, l'air y est beaucoup meilleur qu'à *Portobel.*

A une Lieuë ou environ à l'Oüest de *Panama*, l'on trouve une Riviere, qui est appellée par quelques uns *Rio grande.* Il y a un bas fond à son entrée; mais elle est si rapide, que les Vaisseaux n'y sauroient aller. On voit des Fermes & des Plantations de sucre sur son bord Occidental; mais comme le rivage s'étend ici de nouveau vers le Sud, je ne pousserai pas plus loin ma description de la Côte Meridionale de l'Isthme.

Le rivage, entre la Pointe *Garachina* & cette Riviere jusques à *Punta mala*, fait la plus grande partie d'un demi-Cercle fort regulier, & l'on appelle cet enclos la Baye de *Panama.* Elle renferme quantité d'Isles, aussi jolies que l'on en puisse trouver aucune autre part, comme les Isles *du Roi* ou des *Perles*, *Pacheque*, *Chepelio*, *Perica*, *&c.* & le mouillage y est bon en divers endroits. Mais Mr. *Dampier* a donné un détail si exact de tout ceci dans le VII. Chap. de son *Voiage autour du Monde*, que je ne m'y arrêterai pas plus longtems. Tout ce que j'en puis dire en peu de mots, c'est que la Baye est magnifique, & que si d'un côté l'abri & l'ancrage y sont merveilleux, de l'autre les Isles fournissent quantité de bois, d'eau, de fruits, de volaille & de Cochons, pour fer-

ſervir aux beſoins des Navires qui abordent ici.

Dans l'interieur du Païs, le terroir eſt fort bon preſque par tout, & de couleur noire. Depuis le Golfe de S. *Michel* juſques à la chaîne des Montagnes, qui ſont à la hauteur de la Baye de *Caret*, on ne trouve que des Vallées, que les Rivieres, qui tombent dans ce Golfe, arroſent de tous côtez: mais vers le bord du Golfe, le terrain eſt ſi rompu & inondé, qu'il eſt preſque impoſſible de marcher le long du rivage. A l'Oueſt de la Riviere de *Congo*, le Païs eſt plus ſec & montagneux, entremêlé de Vallons fertiles, juſqu'à ce qu'on ait paſſé la Riviere de *Cheapo*; & ce n'eſt, pour ainſi dire, qu'une Forêt continuée. Les Savanes commencent ici, avec cette agréable varieté de Bois & de petites Montagnes, qui ſont fertiles par tout juſques à leur ſommet, quoi qu'elles produiſent davantage vers le bas. La croupe même de celles qui forment la principale Chaine, eſt couverte de très-beaux Arbres. Mais les Montagnes, d'où la Riviere d'*Or* découle, près de S. *Marie*, ſont plus ſteriles vers le ſommet, & ne portent que de petits Buiſſons diſperſez ça & là. En un mot, le terroir de ce Quartier eſt ſi bon, que la *Jamaïque* ne produit rien, ſi je ne me trompe, qui ne pût venir ici avec beaucoup de ſuccès.

Les Bois, qu'on trouve dans l'interieur du Païs, ſur le ſommet ou les pentes des Montagnes, ne ſont pas de la même nature

ture que ceux qu'on voit proche de la Mer. Les premiers sont de grandes Forêts de haute futaie, ou de jolis Bôcages, pleins de très-beaux Arbres de diverses sortes, avec peu ou point de bois taillis. Ajoutez à ceci que les Arbres y croissent à une telle distance les uns des autres, qu'un Cheval y pourroit galoper entre-deux un bon espace de chemin, & les éviter facilement. Les têtes de ces Arbres sont pour la plûpart fort grosses, & je m'imagine que leur ombre & les feuilles qui en tombent empêchent que rien vienne au dessous, quoi que le terroir soit exquis; du moins, dans les Savanes ou dans les endroits que l'on cultive pour y faire des Plantations, il y naît une infinité de Plantes & de Végétaux. Mais sur le rivage de la Mer, où le terrain est presque par tout marécageux & inondé, sur tout vers l'embouchure des Rivieres, les Arbres y sont petits & raboteux, tels que sont les Mangles, & il y croît des ronces, des cannes creuses, *&c.* Ils n'y sont point disposez en échiquier comme dans les Bôcages, & ils sont si serrez les uns auprès des autres, qu'il est bien dificile de passer à travers.

La temperature de l'air est ici la même à peu-près que dans les autres lieux de la Zone torride qui se trouvent à cette Latitude, quoi que l'humidité l'emporte de beaucoup. La saison pluvieuse commence dans le Mois d'*Avril* ou de *Mai*, & les pluies sont très-violentes durant les Mois de *Juin*, *Juillet* & *Août*. Mais en ce

ce tems-là même, ſi le Soleil vient à percer un nuage, il fait une chaleur étoufante, parce qu'alors les Briſes, qui ſervent à rafraichir l'air, ne ſouflent pas d'ordinaire. Vers le Mois de *Septembre*, les pluies commencent à diminuer ; mais elles ne finiſſent guéres qu'en *Novembre* ou *Decembre*, & quelquefois même en *Janvier* : de ſorte que ce Païs eſt fort humide, & que les pluies y durent huit ou neuf Mois de l'Année. Elles viennent à peu-près comme nos ondées du Mois d'*Avril*, & il n'y en a d'abord qu'une dans un jour. Enſuite, cela va juſques à deux ou trois par jour, & enfin à une toutes les heures. Ces ondées ſont le plus ſouvent accompagnées d'éclairs & de furieux coups de tonnerre, & l'air eſt infecté d'une odeur de ſoufre, capable d'ôter la reſpiration, ſur tout au milieu des Bois. Après ce tems variable, il y a de groſſes pluies, cinq ou ſix ſemaines de ſuite, qui durent quelquefois nuit & jour, ſans tonnerre ni éclairs. Mais au plus fort de cette Saiſon pluvieuſe, on voit de beaux jours qui ne ſont interrompus que par quelques Tourbillons, ou des ondées accompagnées de tonnerre. Celles-ci cauſent d'ordinaire un gros Vent qui rafraichit l'air, & qui ſecouë ſi bien les Arbres de cette vaſte Forêt, que l'eau, qui en dégoute, eſt auſſi incommode que la pluie même. Lors que l'ondée a paſſé, vous entendez, durant un long

eſpa

eſpace de chemin, les Grenouilles & les Crapauds qui coaſſent, les Moucherons qui bourdonnent, les Serpens qui ſiflent, & le bruit confus & deſagréable de pluſieurs autres Créatures, dont quelques unes barbotent comme les Oies. Les Moucherons infeſtent ſur tout les endroits bas & marécageux, où il y a des Mangles, tout auprès des Rivieres ou de la Mer, quoi que ce Païs n'en ſoit pas ſi incommodé que divers autres Climats chauds. Les pluies qui tombent ſur les arbres, cauſent un bruit ſourd, & leurs inondations les entrainent ſouvent, comme je l'ai remarqué dans la relation du Voiage que je fis par terre. Il y a même de ces arbres, qui, renverſez les uns ſur les autres, forment une digue & bouchent le paſſage des Rivieres, juſqu'à ce qu'une autre ravine les écarte & les remette à flot. Quelquefois auſſi les torrens inondent de grandes Plaines, qui paroiſſent alors comme des Lacs. Le tems le plus frais de l'année eſt ici vers nôtre Noël, lors que la belle Saiſon commence à venir.

CHA-

CHAPITRE III.

*Des Arbres, des Fruits, &c. que l'on trouve dans l'*Iſthme *de l'*Amerique.

IL y a dans ce Païs une infinité d'Arbres, qui nous ſont inconnus en *Europe*, tant à-l'égard des Arbres fruitiers que des autres.

Le *Cotonnier* eſt le plus gros de tous, & l'on en trouve quantité dans la plûpart des endroits de l'iſthme; mais je ne ſache pas d'en avoir vû ſur les *Samballos*, ou ſur aucune autre des iſles voiſines. Cet Arbre porte un fruit de la groſſeur d'une Noix muſcade, plein d'une laine courte, qui en ſort quand il eſt mûr, & dont on ne fait pas grand cas. Le principal uſage auquel on deſtine les Cotonniers, c'eſt d'en faire des Canots & des Pirogues; celles-ci différent des autres, à peu-près comme nos petites *Berges* différent des *Bachots*. Les *Indiens* les creuſent par le moien du feu; mais les *Eſpagnols* les taillent avec le Ciſeau; d'ailleurs, le bois en eſt plus tendre que celui du Saule, & il eſt facile à être mis en œuvre.

Les *Cédres* de ce Païs ſont d'une hauteur & d'une groſſeur conſiderable; il y en a de très-beaux ſur le continent; mais je ne me ſouviens pas d'en avoir vû dans les

les Iſles. Ils croiſſent vers l'une & l'autre des Côtes maritimes ; ſur tout vers celle du Nord. Le bois en eſt fort rouge, odoriferant & d'une jolie contexture. Mais on n'en fait pas meilleur uſage que des Cotonniers ; & ils ne ſervent que pour des Canots ou des Pirogues. Lors même que les *Indiens* veulent faire un Canot, il y a tant de Cédres, qu'ils ne ſe donnent pas la peine d'en aller chercher un, pour ſi beau qu'il ſoit, à cent pas de la Riviere, où ils ont deſſein de le lancer, parce qu'ils en trouvent aſſez ſur ſon bord.

Il y a ſur le Continent pluſieurs ſortes de *Palmiers*, entre leſquels on peut ranger le *Macaw*, qui croît en abondance dans les endroits humides & marécageux. Il ne me ſouvient pourtant pas d'en avoir vû aucune autre part qu'au Sud de l'Iſthme, où le terrain eſt en général de cette nature-là. Cet Arbre n'eſt pas fort haut ; ſa tige peut avoir dix ou douze piez ; elle eſt droite & garnie d'anneaux épais, à certaine diſtance les uns des autres, qui ſont tout couverts de longs piquants. Le cœur eſt rempli de mouelle, qui ocupe plus de la moitié du diamétre du tronc, de même que le Sureau. La tige eſt toute nuë juſques vers le ſommet, ſes feuilles ou ſes branches ſont de 12 ou de 14 piez de long, d'un pié & demi de large, & s'étreciſſent peu à-peu vers le bout. La côte de cette feuille eſt toute garnie de piquants, à l'endroit exterieur ; & la feuille

feuille même eſt dentelée aux extremitez & de l'épaiſſeur de la main, à l'endroit le plus large. Le fruit, qui eſt de la groſſeur d'une petite Poire, croît entre les racines des feuilles, en forme de grape de raiſin, où il y a pluſieurs vingtaines de dates enſemble. Elles aprochent de la figure ovale, & ſont jaunes ou rouges quand elles ſont mûres. La chair en eſt alors coriace & viſqueuſe, d'un goût apre, mais qui n'eſt pas deſagréable, & il y a un noiau dans le milieu. On mord ſur cette ſubſtance charnue, qu'on ſépare du noiau, & après l'avoir machée, on jette la partie coriace qui reſte dans la bouche. Les *Indiens* coupent ſouvent l'Arbre pour en avoir le fruit; mais il y en a, qui ſont aſſez bas & déliez pour les pouvoir courber, & en cueillir les Dates Le bois de cet Arbre eſt fort dur, noir, peſant, & d'un grand uſage. On peut le fendre ſans peine, & les *Indiens* l'emploient à bien des choſes; ils en font de petites planches ou des chevrons, qui ſervent à la ſtructure de leurs Cabanes: ils en tirent auſſi la pointe de leurs fleches, & les femmes en fabriquent des navettes pour faire leurs toiles de Coton, *&c.*

L'Arbre appellé *Bibby*, à cauſe de la liqueur qui en découle, & que nos *Anglois* appellent de ce nom, croît de-même ſur le Continent. Sa tige eſt droite & déliée, de la groſſeur de la cuiſſe & haute de 60 ou 70 piez, ſans feuilles ni branches juſques au ſommet, & garnie de piquants.

Le

Le fruit vient autour de la racine des branches, en forme de guirlandes. La mouelle court tout le long du tronc en petite quantité; le bois eſt fort dur & auſſi noir que de l'ancre. Les *Indiens* ne le coupent pas; mais ils le brûlent pour en avoir le fruit, qui eſt blanchâtre, huileux & de la groſſeur à-peu-près d'une Noix muſcade. Ils le pilent dans des mortiers ou des auges; enſuite ils le font bouillir, & le paſſent à travers quelque linge; & à meſure que cette liqueur ſe refroidit, ils écument de la ſuperficie une huile fort claire, & d'une grande amertume. Ils s'en ſervent pour s'oindre, & la mêlent avec les couleurs, dont ils ſe peignent le corps. Quand l'Arbre eſt jeune, ils le percent, & ils mettent une feuille dans le trou, d'où le *Bibby* coule en abondance. C'eſt une liqueur qui aproche du petit lait, d'un goût piquant & agréable, & les *Indiens* la boivent, après l'avoir gardée un ou deux jours.

Il y a des *Cocotiers* dans les Iſles, & non pas ſur l'Iſthme, du moins qu'il m'en ſouvienne; mais on ne trouve point des Arbres de *Cacao* dans aucun de ces endroits.

On voit un Arbre ſur le Continent, qui porte un fruit ſemblable à la Ceriſe, mais qui eſt plein de noiaux & toûjours dur.

On trouve auſſi ſur le Continent quantité de *Plantains*. La tige de cet Arbre eſt couverte de feuilles ou d'envelopes, qui

qui pouſſent les unes dans les autres juſques au ſommet, où vient le fruit d'une figure oblongue. Ces feuilles, qui ſont fort longues & larges, s'écartent du tronc & forment une eſpece de panache tout autour. Elles ne s'abatardiſſent jamais, & ſi, dans la Saiſon pluvieuſe, les Rivieres les entrainent ſur quelque autre terrain, elles y prennent racine. Les *Indiens* les plantent en ſillons ou en haiës, ſans aucun apui ; & l'on en voit des Bocages fort agréables. Ils coupent les Arbres pour en avoir le fruit, & comme ils ſont verds & ſpongieux, il eſt facile de les abatre d'un ſeul coup de hache.

Les *Bonanos* croiſſent auſſi en abondance ſur l'Iſthme. C'eſt une ſorte de *Plantain*, dont le fruit eſt court, gros, doux & farineux. On le trouve meilleur tout crud, & le *Plantain* a plus de goût lors qu'il eſt bouilli.

Il y a quantité de *Mammees* ſur les Iſles. Le tronc de cet Arbre eſt uni, droit, & de 60 piez de haut, ou même davantage. Le fruit en eſt ſain & délicieux, de la figure à-peu-près d'une Poire de livre, mais beaucoup plus gros, & il a un ou deux petits noiaux.

Le *Mammee-Sappota* différe un peu du précédent; le fruit en eſt plus petit & plus ferme, & d'une très-belle couleur quand il eſt parvenu à ſa maturité. On n'en trouve guére de celui-ci ſur les Iſles, & il n'y en a ſur l'Iſthme ni de l'un ni de l'autre.

Les

Les *Sapadillos* ne viennent pas non plus sur le Continent, quoi qu'il y en aît quantité sur les Isles. Cet Arbre n'est pas si haut que les deux derniers, dont je viens de parler ; il n'a point de branches jusques au sommet, où il forme une tête comme celle d'un Chêne. Son fruit est d'un goût fort agréable, de la grosseur d'une Poire de Bergamote, & couvert d'une peau, qui aproche de celle de la Pomme Reinette.

On trouve sur l'Isthme ce fruit délicieux, que nous appellons *Pomme de Pin*, qui ne ressemble pas mal à un Artichau, & qui est aussi grosse que la tête. Il vient en forme d'une Couronne au bout d'une tige, qui est de la grosseur du bras & longue d'un pié & demi. Il pese d'ordinaire six Livres, & il est environné de feuilles courtes, garnies de piquants, comme un Artichau. On n'arrache pas ces feuilles pour venir au fruit, qui est sans pepins & sans noiau, mais on les pele. Il est fort succulent, & quelques personnes trouvent qu'il a tous les goûts ensemble des fruits les plus délicieux que l'on puisse s'imaginer. Il mûrit dans toutes les saisons de l'année, & pour cet effet l'on en éleve de jeunes plants. Les feuilles de cette Plante sont larges, à peu-près de la longueur d'un pié, & sortent de la racine.

Le *Poirier piquant* croît aussi sur l'Isthme. C'est un Arbrisseau, qui a quatre piez ou environ de hauteur, dont les feuilles sont épaisses, & qui est rempli par tout de

de piquants. Ce qu'on appelle la Poire vient à l'extremité de la feuille, & c'eſt un bon fruit, dont les *Indiens* mangent beaucoup.

On trouve ſur le continent ce que nous appellons *Têtes de Pape*; c'eſt un Buiſſon qui a la figure d'une Taupiniere, & qui eſt garni d'éperons de la longueur d'un pan, aigus, durs, épais & noirs à la pointe. Il eſt dificile d'en aprocher, ſans en avoir les piez & les jambes piquées.

Il y a des *Cannes de Sucre* dans l'Iſthme; mais tout l'uſage que les *Indiens* en font, c'eſt de les macher & d'en ſucer la moëlle.

On voit dans les Iſles un Arbre appellé *Manchinel*. Son fruit, qui porte le nom de *Pomme de Manchinel*, a une odeur agréable & l'apparence d'une jolie petite Pomme; mais c'eſt un vrai poiſon, & ſi l'on vient à manger de la chair de quelque animal, qui s'en ſoit nourri, l'on eſt empoiſonné à coup ſûr, quoi que peut-être l'on en puiſſe revenir. Cet Arbre croît dans les prairies; il eſt bas; il a le tronc gros & la tête bien toufue. J'ai ouï dire que ſon bois, qui eſt fort joliment marbré, ſert à de beaux ouvrages de ſculpture & de marqueterie. Mais il y a du danger à le couper, puis que les éclats qui en ſautent, font venir des veſſies à tous les endroits du corps qu'ils touchent. Il me ſouvient même que dans une des *Samballos*, un *François* de nos camarades ſe mit ſous un de ces Arbres pour ſe rafraichir, & que la

pluie, qui lui découla sur la tête & sur la poitrine, lui fit venir des ampoules par tout le corps, comme si on lui eut apliqué des Mouches Cantarides. On eut de la peine à le sauver; & après sa guerison, il lui resta des cicatrices, comme à ceux qui ont eu la petite verole.

Le *Mabo* qui croît ici, est à-peu-près de la grosseur du Frêne. Il y en a de communs, qui sont plus petits, & qui viennent dans les endroits marécageux, sur le bord des Rivieres, ou proche de la Mer. L'écorce de cet Arbre se déchire comme de la toile pourrie; si l'on en prend un morceau par le bas, on le peut découdre jusques au sommet: les fils en sont déliez & très-forts. On en fait des cordes qui servent de cables, & d'agrêts pour les petits Vaisseaux. Les *Indiens* s'y prennent de cette maniere: ils partagent l'écorce en plusieurs grandes pieces, d'où ils tirent des éguilletes, plus ou moins grosses, comme il leur plait; ils batent celles-ci, & après les avoir netoiées, ils les tordent, en les roulant avec la paume de la main sur la cuisse ou le genou, comme nos Cordonniers tordent leur ligneul, mais ils le font beaucoup plus vite. De ces Cordons ainsi tors, ils en composent des Filets, qui ne servent qu'à prendre des *Tarpoms*, ou tels autres Poissons de cette grosseur.

L'Arbre qui porte la *Calebace* est court & ramassé. Elle croît ça & là entre les branches, de même que nos Pommes; elle est

eſt ronde, ſon écorce eſt dure, & quand la ſubſtance, qu'elle renferme, en eſt ôtée, il y en a qui peuvent contenir 2, 3, 4, ou 5 Pots de liqueur. Les *Indiens* s'en ſervent en guiſe de vaiſſeaux pour bien des choſes. On trouve deux ſortes de ces Arbres, qui diférent ſur tout à l'égard du fruit, dont l'un eſt doux, & l'autre amer. Leur ſubſtance eſt également ſpongieuſe & ſucculente; mais celle qui eſt douce a quelque apreté, qui n'eſt pas trop agréable. Cependant les *Indiens* en mangent beaucoup lors qu'ils ſont en voiage; ils en ſucent le jus, & ils jettent le reſte. Celle qui eſt amére, n'eſt pas bonne à manger, mais elle eſt fort purgative. On s'en ſert utilement dans les Fiévres tierces, & un clyſtere fait de ſa décoction eſt un Specifique merveilleux pour le Miſérére, ou la ſimple colique. L'écorce des *Calebaces* eſt preſque auſſi dure que celle des Noix de *Coco*, mais elle n'eſt pas la moitié ſi épaiſſe. Les *Calebaces* de *Darien* ſont peintes, & fort eſtimées par les *Eſpagnols*.

D'ailleurs, il y a grande quantité de *Courges*, qui rampent ſur la terre, ou le long des Arbres, comme les Citrouilles ou la Vigne. On en trouve de même deux ſortes de celles-ci, des douces & d'améres. Les douces ſe peuvent manger, quoi qu'elles ne ſoient pas fort bonnes, mais les autres priſes en clyſtere ſont purgatives & un reméde pour les douleurs des reins, les Fiévres tierces, la conſtipation, *&c.*

Les *Indiens* eſtiment les deux ſortes, à cauſe ſur tout de l'écorce : ils ſont une eſpece de Seau des plus groſſes; de même que les Calebaces leur ſervent de Plats, de Coupes & d'Ecuelles pour boire.

Ils ont auſſi une Plante qui leur eſt fort utile, & que nous appellons *Herbe de Soie*; quoi que ce ſoit plûtôt une eſpece de Lin. Il y en a quantité dans les endroits humides ſur les côtez des Montagnes. La racine eſt pleine de nœuds; ſes feuilles ſont comme une lame d'Epée, de l'épaiſſeur de la main dans le milieu vers la racine, plus minces vers les bords & le ſommet, où elle ſe termine en pointe aigue, tout comme les Pavillons de nos Vaiſſeaux, excepté que ſa feuille eſt beaucoup plus large, qu'elle a une ou deux verges de long, & qu'elle eſt dentelée comme une Scie. Les *Indiens* coupent ces feuilles, quand elles ſont parvenuës à une certaine grandeur raiſonnable, & après les avoir ſechées au Soleil, ils les batent, & ils en tirent un beau Lin, plus fort que le Chanvre ou le Lin qu'on voit chez nous: Auſſi la feuille ne paroît-elle qu'un amas de fils enfermez dans une peau. Ils les tordent enſemble comme ceux du *Maho*; ils en font des cordons pour les Hamacs, toute ſorte de cordages, & une eſpece de Filet plus fin pour prendre le petit Poiſſon. Les Cordonniers de la *Jamaique* ſe ſervent de ce fil pour coudre les Souliers, parce qu'il eſt plus fort qu'aucun autre. Les *Eſpagnoles* en

en tricotent des Bas, qui ſe vendent bien cher. Elles en font auſſi une eſpece de Dantelle jaunâtre, que les Metives portent beaucoup dans les Plantations des *Indes* Occidentales.

Il croît ici un Arbre de la groſſeur à-peu-près d'un Orme, dont le bois eſt fort leger, & que nous appellons à cauſe de cela *Bois leger*. Il a le tronc droit & la feuille grande comme celle du Noyer. Un homme en porteroit beaucoup ſur le dos, quand il eſt coupé : il reſſemble à du liége; il eſt d'une couleur blanchâtre, & il a le grain auſſi groſſier que le Coton, & plus même que le Sapin. Je ne ſai s'il eſt auſſi ſpongieux que le Liége; mais il me ſemble qu'il ſeroit excellent pour en faire des bouchons aux Pieces d'Artillerie. Il eſt ſi léger, que de trois ou quatre Billots, chacun de quatre piez de long & de la groſſeur de la cuiſſe, on en feroit un bon Radeau, ſur lequel deux ou trois hommes pourroient ſe mettre en Mer. Les *Indiens* en font d'autres plus grands, & voici de quelle maniere ils s'y prennent. Ils attachent pluſieurs pieces de ce bois enſemble avec des cordes de *Maho*, & en font une eſpece de plancher ; enſuite ils en mettent deſſus un autre rang en travers, à quelque diſtance les unes des autres, & ils les joignent aux premieres par le moien de longues chevilles de bois de *Macaw*. Le *Bois leger* eſt ſi tendre, & d'ailleurs ſi ténace, qu'il admet facilement les chevilles qu'on

y enfonce, & qu'il les ſerre bien ferme. Si ces Radeaux étoient garnis de planches, ils ne reſſembleroient pas mal à ceux que nos Teinturiers de *Londres* ont ſur la *Tamiſe*. Les *Indiens* s'en ſervent ſur tout pour traverſer de grandes Rivieres, lors que les Canots ou les autres Arbres leur manquent, & pour aller à la pêche.

Il y a un autre Arbre, que nous appellons *Bois blanc*. Sa tige eſt à-peu-près de la groſſeur de la cuiſſe, & peut avoir 18 ou 20 piez de haut, comme celle d'un grand Saule. Sa feuille eſt auſſi petite que celle du Sené. Le bois en eſt fort dur, ſerré, peſant, d'une blancheur, qui ſurpaſſe celle de tous les autres bois que j'ai vû en *Europe*, & d'un très-beau grain: de ſorte qu'il me paroit fort propre pour tous les ouvrages de marqueterie. D'ailleurs, je n'ai jamais vû cet Arbre aucune autre part que ſur cet Iſthme.

On trouve ici des *Tamarins* bruns & de bon goût; mais qui ne ſont pas bien cultivez. L'Arbre qui les porte eſt beau, bien touſu, fort gros pour ſon eſpece, & il croît d'ordinaire dans un terrain ſablonneux, tout-auprès des Rivieres.

On y voit auſſi des *Carrouges*, & ſur tout des ſauvages, qui ne reſſemblent pas mal au *Tamarin*.

L'Arbre qui porte la *Canelle batarde*, a une gouſſe plus courte que celle de la Féve, mais plus épaiſſe, & il ne croît que ſur le Continent.

Il

Il n'y a que trop de *Bamboes* ou de *Cannes* dans ce Païs: vous diriez que ce ſont autant de Bruieres & de Bois taillis impratiquables. Il en ſort juſques à vingt, ou trente tiges, & même plus, d'une ſeule racine, toutes garnies de piquants. Elles viennent preſque toûjours dans un terrain marécageux, ou ſur le bord des Rivieres; & l'on en trouve beaucoup plus ſur l'Iſthme, que ſur les Iſles, où il n'y en a que fort peu.

Une autre eſpece de *Bamboes* ou de *Cannes creuſes* ne ſe trouve que ſur le continent. Elles ſont longues de vingt ou trente Piez, de la groſſeur de la cuiſſe, & couvertes de nœuds, à un Pié & demi de diſtance les uns des autres. L'eſpace d'un nœud à l'autre eſt vuide, & peut contenir quatre Pots de liqueur, ou même davantage. Ces Cannes ſont utiles en diférentes occaſions; elles viennent, auſſi bien que les autres, en forme de Bois taillis, & leurs feuilles, qui reſſemblent à celles du Sureau, ne jettent qu'une touſe au ſommet de la Canne.

Les *Mangles* croiſſent dans l'eau, ſur les Iſles & ſur le Continent, & ils ont pluſieurs racines, entrelacées les unes avec les autres, ſur leſquelles ils s'élevent comme ſur autant d'échaſſes. Ces racines ſortent quelques piez hors de l'eau, quoi qu'elle ſoit bien profonde, & vont s'unir toutes enſemble en forme d'Arcades au tronc d'un bel Arbre, qui peut avoir un ou deux Piez de Diamétre.

On ne sauroit presque passer dans les lieux où ces Arbres viennent, tant les racines sont engagées les unes dans les autres. L'écorce des *Mangles*, qui croissent dans l'eau salée, est rouge, & l'on s'en sert pour taner le cuir. J'ai d'ailleurs quelque raison de croire que l'Arbre, d'où l'on tire l'*Ecorce Peruvienne*, ou le *Quina-Quina*, est une espece de *Mangle*; du moins lors que j'étois à la Ville d'*Arica* dans le *Perou*, je vis une Caravane d'une vingtaine de Mules qui portoient de cette Ecorce, que l'on déchargeoit actuellement dans un Magasin. Un de mes camarades, qui entendoit l'*Espagnol*, c'est-à-dire la Langue de celui qui conduisoit les Mules, lui demanda où il avoit été prendre cette Ecorce. L'autre lui répondit, que c'étoit à un grand Lac d'eau douce derriere une Montagne fort avancée dans le Païs; & en même tems il montra du doigt une chaine de hautes Montagnes que nous vîmes fort loin de nous, & de la Mer. Interrogé de nouveau sur l'Arbre qui la portoit, il en décrivit si bien les racines entortillées & quelques autres particularitez, que nôtre homme s'écria d'abord : *Il faut sans doute que ce soit un Mangle!* L'*Espagnol* répondit qu'oui, & que c'étoit un *Mangle* d'eau douce : mais il ajouta que c'étoit un fort petit Arbre; ce qui ne s'accorde pas avec le *Mangle*, à moins que ce ne fût une espece de *Mangle* nain. Nous primes plusieurs Paquets de cette Ecorce,

&

& je la trouvai de la bonne ſorte, par le fréquent uſage que j'en fis à la *Virginie* & ailleurs; J'en ai même encore quelque peu.

On trouve ici deux ſortes de *Poivre* en grande quantité, & les *Indiens* s'en ſervent beaucoup; L'une s'appelle *Poivre en Cloche*, & l'autre *Poivre des Oiſeaux*. Ils viennent tous deux ſur un Arbriſſeau, qui peut avoir une Verge de long. Le dernier a la feuille plus petite, & les *Indiens* l'eſtiment davantage.

Il y a ſur le Continent une eſpece de *Bois rouge*, qui pourroit être fort bon pour la teinture. Il croît ſur tout vers la Côte de la Mer du Nord, le long d'une Riviere qui court vers les *Samballos*, à deux Milles du rivage de la Mer. J'y vis quantité de ces Arbres, qui ſont à-peu près de la groſſeur de la cuiſſe & qui ont 30. ou 40 Piez de haut : leur écorce eſt remplie de cavitez ou d'entaillures, & quand le bois eſt coupé, il paroit d'un rouge qui tire vers le jaune. C'eſt avec ce bois & une eſpece de terre, qu'on trouve dans l'interieur du Païs, que les *Indiens* teignent le Coton pour en faire des Branles & des Robes. Je l'eſſaiai moi-même, & après avoir fait bouillir quelque peu de ce bois dans de l'eau claire, l'eſpace de deux heures, elle devint rouge comme du ſang. J'y trempai du Coton, qui fut teint en beau rouge, éclatant & fort vif; & quoi que je le lavaſſe enſuite, il ne fit que dévenir un peu plus pâle; ce que j'at-

tribuai au défaut de quelque chose qu'il y manquoit pour fixer la couleur : mais il n'y eut pas moien de lui faire perdre la teinture.

Les *Indiens* ont plusieurs Racines qu'ils plantent ; comme les *Potates*, qu'ils mangent roties ; aussi-bien que les *Yams*, dont il y a deux sortes, l'une de blancs, & l'autre couleur de pourpre.

La *Cassave* ne ressemble pas mal aux Panais. Il y en a de douces & de venimeuses. Les premieres se mangent roties, & l'on fait du Pain des autres, après en avoir exprimé le jus, qui est un poison. Voici de quelle maniere les *Indiens* s'y prennent ; Lors que cette racine est séche, ils la rapent & la réduisent en poudre ; ensuite ils mettent une pierre plate sur le feu, & quand elle est bien chaude, ils y versent de cette farine petit-à-petit, jusqu'à ce qu'il s'en forme un Gâteau, dont le dessous devient dur & brun, mais le dessus est inégal & blanc, comme nos * *Oat-cakes* : D'ailleurs, ils les pendent aux murailles de leurs maisons ou sur les haiës, où ils séchent & deviennent rissolez. On s'en sert beaucoup, au lieu de pain, à la *Jamaïque*, & dans les autres Isles des *Indes* Occidentales.

Ces *Indiens* ont du *Tabac* qui croît chez eux ; mais il n'est pas si fort que celui de la *Virginie*, soit parce qu'ils ne le transplantent point, ou qu'ils ne le savent pas cultiver. Lors qu'il est sec & purifié, ils le

* C'est une espece de Gâteau à l'Angloise.

le dépouillent de ſes côtes ; enſuite ils en mettent deux ou trois feuilles enſemble, qu'ils roulent en long ; mais ils laiſſent un petit vuide au milieu ; après quoi, ils en roulent d'autres par deſſus, qu'ils ſerrent davantage, juſqu'à ce qu'ils en aient fait un rouleau de la groſſeur du poignet, & de deux ou trois Piez de long. Quand ils ſe trouvent en compagnie & qu'ils veulent fumer, un jeune Garçon met le feu au bout d'un de ces Rouleaux, qu'il reduit preſqu'en charbon, & il mouille la partie qui eſt au-deſſus de cet endroit, afin que le reſte ne brule pas trop vite. Cela fait, il embouche ce bout-là, & il ſoufle la fumée ſur le nez de chacun, quand ils ſeroient au nombre de deux ou trois cens. Alors les *Indiens*, aſſis ſur des Bancs à la maniere du Païs, tiennent leurs mains autour du nez, & en font une eſpece de tuiau pour recevoir ce parfum. Ils l'avalent à longs traits, & ils le tirent avec tant de force, qu'on diroit à les voir qu'ils s'eſtiment heureux dans cette ſituation, & que cet exercice les rafraichit beaucoup.

CHAPITRE IV.

Des Bêtes à quatre piez, & des Reptiles.

IL n'y a pas grande varieté de Bêtes dans ce Païs; mais le terroir en eſt ſi fertile, que, ſi l'on venoit à défricher une bonne partie des Bois qu'on y trouve, il produiroit ſans doute d'excellent pâturage, pour l'entretien du gros Bêtail, des Cochons & des autres Animaux qu'on amene de l'*Europe* dans ces Climats.

On voit pourtant ici une eſpece de Cochon, qu'on appelle *Pecary*, & qui ne difére pas trop des Cochons de la *Virginie*. Il eſt noir, il a de petites jambes courtes, & avec tout cela, il marche aſſez vîte. Mais ce qu'il y a d'étrange, c'eſt qu'il a le nombril ſur le dos, & que ſi on ne le coupe pas, trois ou quatre heures au plus tard, après qu'il eſt tué, ſa chair en eſt ſi gâtée qu'on ne ſauroit la manger, & qu'il la rend d'une puanteur inſuportable. Autrement, elle ſe conſerve bien fraiche pluſieurs jours de ſuite, & c'eſt une viande fort ſaine, de bon goût & nourriſſante. Les *Indiens* la fument lors qu'ils la veulent garder longtems; & je décrirai ailleurs la maniere dont ils s'y prennent. Ces Animaux s'atroupent d'ordinaire, & vont ainſi par tout

tout le Païs. Les *Indiens* les courent avec leurs Chiens, & après les avoir reduits aux abois, ils les dardent avec leurs Lances, ou ils les percent à coups de fléches, suivant que l'occasion se présente.

Le *Warree* est une autre espece de Cochon sauvage qu'on a ici, & qui est un fort bon manger. Il a de petites oreilles, mais de grosses défenses, & il est couvert par tout le corps d'une soie longue, épaisse & bien forte. C'est un Animal furieux, qui se bat contre le *Pecary*, ou toute autre Bête qu'il trouve sur son chemin. Les *Indiens* le courent de la même maniere que l'autre, & ils en accommodent la chair tout-de-même, excepté qu'ils ne sont pas obligez à la même précaution à-l'égard du nombril; ce qui est particulier au *Pecary*.

Ils ont aussi quantité de *Cerfs*, qui ressemblent beaucoup aux nôtres; mais ils n'en tuent jamais, & ne veulent pas même goûter de leur chair, quoi qu'elle soit fort bonne. Je ne sai si c'est par superstition, ou par quelque autre motif, qu'ils s'en abstiennent; mais nous n'étions pas si scrupuleux, & lors qu'ils nous en voioient manger quelquefois, ils ne refusoient pas seulement de se joindre avec nous; ils témoignoient d'ailleurs quelque chagrin de nous voir faire. Malgré tout cela, ils ornent leurs Maisons des têtes que les Cerfs posent; mais je n'y ai jamais vû aucune tête ni aucune peau, d'où l'on pût conjecturer qu'ils les tuent. Enfin

ces Animaux sont trop legers à la course pour le *Warree*, & il semble même qu'ils pourroient se défendre contre lui.

Les *Chiens* qu'on a ici sont petits & mal faits : ils ont le poil rude & long, comme nos Chiens métis. Ils ne servent qu'à faire lever le Gibier, & par leur aboi, avertir les Chasseurs de se tenir prêts à tirer leurs fléches. Ils courent de cette maniere depuis le matin jusques à la nuit ; mais de 2 ou 300 Bêtes fauves qu'ils lanceront dans un jour, à-peine en feront-ils prendre plus de deux ou trois. Encore ne les forcent-ils point, & ils ne servent qu'à les pousser vers quelque Baye, où ils les tiennent assiegées jusqu'à ce que les Chasseurs y puissent arriver. Il n'y a nul doute que de bons gros Chiens ne se tirassent beaucoup mieux d'afaires, & que les *Indiens* ne fussent bien aises qu'on leur en amenât de cette sorte : Mais alors il faudroit les tenir à l'atache ; puis qu'autrement ils courroient grand risque de se rendre sauvages dans ce Païs.

On trouve ici des *Lapins* aussi gros que nos Liévres ; mais je ne sache pas qu'il y ait de ces derniers Animaux. Ces Lapins ont les oreilles courtes, & les ongles longs ; mais ils n'ont point de queuë. Ils nichent dans les racines des Arbres, sans faire aucun trou. Les *Indiens* vont à la chasse de ce gibier, qui n'est pas fort abondant ici. La chair en est d'ailleurs très-bonne, & plus succulente que celle des nôtres.

Il

Il y a de grands troupeaux de *Singes*, dont quelques uns ſont blancs, & la plûpart noirs ; les uns ont de la barbe, les autres n'en ont point. Ils ſont d'une taille médiocre, mais fort gras, dans la belle Saiſon, lors que les fruits ſont mûrs ; la chair en eſt exquiſe, & nous en mangions beaucoup. Les *Indiens* ſe faiſoient d'abord quelque peine d'en goûter ; mais lors qu'ils nous en virent manger de ſi bon apétit, ils ſuivirent bien-tôt nôtre exemple. Dans la Saiſon pluvieuſe, ces Animaux ont quantité de Vers dans les entrailles. J'en tirai une fois ma pleine main du corps d'un que nous ouvrimes, & il y en avoit de 7 ou 8 piez de long. Ces Singes ſont fort droles ; ils faiſoient mille poſtures groteſques, lors que nous traverſions les Bois ; ils ſautoient d'une branche à l'autre, avec leurs petits ſur le dos ; ils faiſoient des grimaces contre nous, craquetoient des dens, & cherchoient l'occaſion de piſſer ſur nous. Quand ils veulent paſſer du ſommet d'un Arbre à un autre, dont les branches ſont trop éloignées pour y pouvoir ateindre d'un ſaut, ils s'attachent à la queuë les uns des autres, & ils ſe brandillent ainſi, juſqu'à ce que le dernier atrape une branche de l'Arbre voiſin, & tire tout le reſte après lui.

On ne voit dans ce Païs ni Bœufs, ni Chevaux, ni Anes, ni Brebis, ni Chévres, ni aucune de ces autres Bêtes que nous avons en *Europe*, ſoit pour la nourritu-

riture ou le ſervice. Mais on y eſt empeſté de Rats & de Souris, la plûpart de couleur griſe; de ſorte que ſi l'on envoioit des Chats aux *Indiens* pour les en délivrer, on ne leur feroit pas moins de plaiſir, que de leur procurer de bons Chiens pour la Chaſſe. Quand je partis de l'Iſthme, deux *Indiens*, qui vinrent ſur nôtre Bord aux *Samballos*, croiſerent avec nous vers les *Iſles des Perles*, (que les Boucaniers appellent *Iſles du blé*,) & vers *Cartagene*. Lors qu'ils furent prêts à s'en retourner, & que nous cherchions à leur faire quelque préſent, l'un d'eux vit un Chat, qu'il nous demanda: Auſſi-tôt qu'on le lui eut donné, lui & ſon Camarade ſe jetterent dans leur Canot, ſans attendre aucune autre choſe, & ils ſe mirent à ramer au plus vîte, très-contens d'avoir un Chat, dont ils avoient apris l'uſage à bord du Vaiſſeau.

Les Serpens n'y manquent pas; mais j'en ai oublié les diférentes eſpeces; d'ailleurs, je n'y ai point vû ni entendu aucun Serpent à Sonnette. Il y a quantité de fort groſſes Araignées, qui ne ſont pas venimeuſes. Les *Indiens* ont des poux à la tête, qu'ils prennent avec leurs doigts & qu'ils avalent.

On trouve ſur les *Samballos* une eſpece d'Inſecte, qui reſſemble au Limaçon, & qu'on appelle l'Inſecte *Soldat*; mais je ne ſache pas d'en avoir jamais vû ſur le Continent. On lui a donné ce nom à cauſe de la couleur rougeâtre du tiers de ſon corps, qui

qui paroit avec la tête hors de la coquille, & qui a la figure & la couleur d'une Chevrette bouillie, avec de petites pates & deux bras qui reſſemblent à ceux de l'Ecreviſſe. Cette partie qui eſt enfermée dans la coquille, & ſur tout la queuë, eſt de très-bon goût & un manger délicieux, qu'on prendroit pour de la moëlle. On en met pluſieurs enſemble dans une brochette & on les rôtit de cette maniere, après en avoir retranché la partie anterieure, qui eſt compoſée d'os. Cet Inſecte rampe ſur la terre & ſe nourrit de ce qui tombe des Arbres: Il a une petite bourſe ſous le menton, où il cache quelque pitance, & une autre dans le corps pleine de ſable, qu'il faut ôter avant qu'on le mange. Les Conques, les Pétoncles, & d'autres Poiſſons à coquille ont auſſi du ſable dans une eſpece de boiau, qui regne tout-le-long du corps, & qu'on jette d'ordinaire. D'ailleurs, ſi l'Inſecte *Soldat* vient à ſucer des Pommes de *Manchineel*, ſa chair en eſt ſi envenimée, qu'elle empoiſonne preſque ceux qui en mangent. Quelques uns même de nôtre Equipage ſe trouverent fort mal pour en avoir goûté alors; mais cela ſe paſſa quelque tems après, & ils ne reſſentirent plus rien. L'huile de cet Inſecte eſt un ſouverain remede pour les Entorſes & les Contuſions. J'en ai fait l'experience moi-même avec pluſieurs autres perſonnes: Les *Indiens* s'en ſervent en pareils cas avec beaucoup de ſuccès, auſſi bien que les

Bou-

Boucaniers dans les *Indes* Occidentales : & nos gens recherchoient autant ces Insectes pour en avoir l'huile, que pour les manger. Elle eſt jaune comme de la Cire, mais de la conſiſtance de l'huile de Palme.

Il n'y a que fort peu d'*Ecreviſſes de Terre* ſur les *Samballos*, ſi je ne me trompe. Mais ſur les Iſles *Caribes*, où nous croiſâmes quelque tems, & en particulier ſur *Anguilla*, il s'y en trouve une quantité prodigieuſe, dont quelques unes ſont auſſi groſſes que les plus groſſes Ecreviſſes de Mer qui ſe vendent à *Londres*. Tout auprès d'*Anguilla*, on voit une petite Iſle qui en eſt ſi pleine, qu'on lui donne le nom d'*Iſle des Ecreviſſes*. On en trouve auſſi ſur d'autres Iſles des *Indes* Occidentales. C'eſt un excellent manger, & le principal ſoutien des Habitans, qui vont à leur chaſſe après une ondée de pluie ; parce qu'alors elles ſortent de leurs trous, où elles ſe tiennent comme les Lapins, & qu'elles creuſent avec leurs piez. Quand elles ſont en marche, elles vont tout droit, & franchiſſent tout ce qui ſe préſente ſur leur chemin, ſans jamais tourner le dos : elles portent leurs bras un peu élevez pour leur ſervir de défenſe, & l'on peut compter qu'elles ſerrent bien ferme tout ce qu'elles ſaiſiſſent. Les Habitans de quelques unes de ces Iſles les mettent trois ou quatre jours dans un champ ſemé de *Potates*, où elles s'engraiſſent, & l'on dit qu'alors elles ſont beaucoup meilleures.

Les

Les *Alligators* & les *Guanos* ſont auſſi de très-bon goût, ſur tout la queuë de l'*Alligator*, & j'en ai mangé en divers endroits des *Indes* Occidentales: mais autant qu'il peut m'en ſouvenir, je n'en vis ſur l'Iſthme ni des uns ni des autres. Le *Guano* eſt excellent, & on le préfere à une Volaille ou à un Poulet, ſoit qu'on le rôtiſſe ou qu'on en faſſe du bouillon. Ses œufs ſont auſſi d'une grande bonté; mais ceux de l'*Alligator* ſentent trop le muſc. Il y a quantité de Leſards verds & marquetez de rouge ſur l'Iſthme; mais ceux qu'on trouve dans les endroits humides & dans les Bois taillis ſont d'une couleur plus ſombre & noirâtres. Ils ne ſont pas gros ni les uns ni les autres, & ils ont moins d'un Pan de longueur. Ils ſont ſi familiers, que les *Indiens* les ſoufrent dans leurs Maiſons, où ils courent ça & là, ſans faire mal à perſonne.

Enfin on trouve ici des Grénouilles & & des Crapauds, avec d'autres plus petites Créatures, dont je ne pris pas connoiſſance.

CHAPITRE V.

Des Oiſeaux de Terre & de Mer, & des Inſectes volans.

ON voit ici pluſieurs ſortes d'Oiſeaux, dont quelques uns nous ſont inconnus,

nus, & dont le plumage eſt auſſi beau, que leur chair eſt d'un goût exquis.

Il y en a une eſpece d'une beauté charmante, qui ſont fort communs dans les Bois de l'Iſthme, & que les *Indiens* appellent *Chicaly-Chicaly*. Le bruit que cet Oiſeau fait aproche en quelque maniére de celui du Coucou, mais il eſt plus perçant & plus rapide. Il eſt d'une bonne groſſeur: il a la queuë longue, & il la porte droite comme le Coq. Son plumage eſt pennaché de diverſes couleurs vives, de rouge, de bleu, &c. Les *Indiens* font une eſpece de Tablier, qu'ils ne portent que rarement, des plumes qu'il a ſur le dos. Il vole ſur les Arbres, où il ſe tient preſque toûjours, & on ne le voit que fort peu à terre. Il vit de fruit; ſa chair eſt noirâtre & groſſiere, mais d'aſſez bon goût.

Le *Quam* eſt un autre gros Oiſeau long, qui vit auſſi de fruits, & qui voltige ſur les Arbres. Il a les aîles de couleur brune, mais ſa queuë eſt plus obſcure, courte, ramaſſée & droite. Sa chair a beaucoup meilleur goût que celle du précédent.

Il y a un Oiſeau rouſſelet, qui a la queuë courte, & qui ne reſſemble pas mal à la Perdrix, excepté qu'il a le cou plus long, de même que les jambes. Il court preſque toûjours à terre; il ne vole que rarement, & c'eſt un fort bon manger.

Le *Corroſou* eſt noir, peſant & de la groſſeur d'une Poule-d'Inde; mais la femel-

melle n'eſt pas ſi noire que le mâle. Celui-ci a ſur la tête une belle hupe de plumes jaunes, qu'il remuë d'un côté & d'autre comme il lui plait, & des ouïes comme un Coq-d'Inde; mais la femelle n'a ni hupe ni ouïes. Ces Oiſeaux ſe tiennent ſur les Arbres, & ſe nourriſſent de fruits. Leur chant eſt gros & fort, mais avec tout cela doux & agréable; ſur tout pour les *Indiens*, qui tâchent de les imiter, & qui découvrent de cette maniére les lieux qu'ils fréquentent. Les *Corroſous* leur répondent quelquefois, & c'eſt par le moien de ce même ſon qu'ils appellent leurs petits. La chair en eſt un peu coriace, mais d'ailleurs elle eſt de très-bon goût. Les *Indiens* en jettent les os dans les Rivieres, ou ils les enterrent, pour prévenir que leurs Chiens en mangent, parce que ſi cela leur arrivoit, ils deviendroient enragez, à ce qu'ils diſent. Quoi qu'il en ſoit, nos *Anglois*, qui ſont dans les *Indes* Occidentales, ne permettent pas non plus que leurs Chiens en mangent. Au reſte, les *Indiens* tirent tous ces Oiſeaux, dont je viens de parler, à coup de fléches.

On trouve ici quantité de *Perroquets*, les uns bleus, les autres verds, & qui ſont à-peu-près de la groſſeur de la plûpart de ceux qu'on nous envoie de la *Jamaïque*. Il y en a une infinité de ſortes, & leur chair eſt un très-bon manger.

Il n'y manque pas non plus de *Perruches*, dont la plûpart ſont vertes, & qui ne

ne diférent preſque point de celles des autres Quartiers. Elles ne font aucune ſocieté avec les Perroquets ; mais vont toûjours enſemble par grandes troupes.

Il y a bon nombre auſſi de *Macaws*, qui ne reſſemblent pas mal aux Perroquets pour la figure, mais qui ſont la moitié plus gros. Ils ont le bec comme celui du Faucon, & la queuë épaiſſe, avec deux ou trois longues plumes, toutes rouges ou bleuës. Leur plumage eſt de diverſes couleurs vives & agréables, ſemé de bleu, de verd & de rouge. Quelques-uns ont le bout des aîles tout rouge, d'autres tout bleu, & le bec jaune. Ils font grand bruit le matin, & leur voix eſt fort rauque, comme celle d'un homme qui parle beaucoup du goſier. Les *Indiens* aprivoiſent ces Oiſeaux, de même que nous aprivoiſons les Perroquets, ou les Pies ; mais après qu'ils les ont tenus enfermez quelque tems, & qu'ils leur ont apris à dire quelques mots de leur Langue, ils leur donnent la liberté, durant le jour, de s'aller promener dans les Bois avec les ſauvages ; d'où ils ne manquent pas de revenir le ſoir à la Maiſon ou à la Plantation de leurs Maîtres, & de les en avertir par leur caquet & le bâtement de leurs aîles. Ils imitent la voix des *Indiens*, & leur maniére de chanter, avec une exactitude ſurprenante ; & ils copient de même le ton du *Chicaly-Chicaly*, auſſi juſte que les *Indiens* les plus experts. En un mot, c'eſt le plus bel

bel Oiſeau & le plus agréable que j'aie vû de ma vie : ſa chair eſt d'aſſez bon goût, quoi que noire & coriace

On voit ici une ſorte de *Piverts*, qui ont le bec long & delié comme les autres de cette eſpece; mais ceux-ci ont les ongles forts, avec leſquels ils grimpent le long des Arbres, & s'y acrochent bien ferme. Ils ſont marquetez de blanc & de noir comme les Pies; mais d'une maniére plus fine & proportionnée à la difference de leur groſſeur. La chair de cet Oiſeau eſt de mauvais goût & ſent à la terre: auſſi les *Indiens* n'en mangent-ils pas. Il me ſouvient d'en avoir goûté, lors que j'étois en voiage avec mes Camarades, & que nous étions ravis de trouver quelque choſe pour apaiſer la faim qui nous talonnoit.

La Volaille domeſtique y abonde, & il y en a de deux ſortes. La plus groſſe reſſemble beaucoup à la nôtre, & pour les couleurs & pour les différentes races: on y en voit des hupées, des communes, telles que les Coqs & les Poules de nos Baſſe-Cours, & des Coqs qui ſont propres pour le combat, quoi que les *Indiens* de ce Païs ne ſe plaiſent pas tant à cet exercice que ceux de *Java*. Les Volailles de la plus petite ſorte ont les jambes couvertes de plumes, comme les Pigeons patus, la queuë fort épaiſſe, qu'elles portent droite, & le bout des aîles noir. Celles-ci ſe tiennent ſéparées des autres : mais tous les Coqs chantent

avant

avant le jour, de même que les nôtres. Ces Poules ne s'écartent pas des Maisons pour aller courir dans les Bois ; la chair en eſt fort bonne auſſi bien que les œufs, & nous n'avons pas de meilleure Volaille en *Angleterre :* elle eſt même plus graſſe que la nôtre, parce que les *Indiens* lui donnent quantité de Maïz, qui engraiſſe beaucoup.

Ce ſont-là tous les Oiſeaux de terre que je remarquai ſur l'Iſthme ; quoi qu'il y en aît pluſieurs autres petits, d'une grande beauté, qui chantent merveilleuſement bien, & dont je ne pris pas une exacte connoiſſance.

Pour les Oiſeaux de Mer, on en trouve une infinité le long de la Côte, ſur tout à celle du Nord, vers les *Samballos* & les autres Iſles. Mais il n'y en a que fort peu en comparaiſon ſur la Côte Méridionale de l'Iſthme, ſoit que cela vienne de ce que la Baye de *Panama* n'eſt pas à beaucoup près ſi poiſſonneuſe que la Côte autour des *Samballos*, ou de quelque autre cauſe. Par exemple, entre ces derniéres Iſles, & tout-le-long de la Côte des *Indes* Occidentales, on voit bon nombre de *Pélicans*, & je ne ſache pas d'en avoir jamais vû aucun dans les Mers du Sud.

Le *Pélican* eſt un Oiſeau d'une bonne groſſeur, qui a le bec grand, les jambes courtes comme l'Oië, & le coû long, qu'il tient droit de même que le Cigne. Son plumage eſt d'un gris obſcur ; il a le

le pié plat, & une poche ſous la gorge, qui eſt auſſi groſſe que les deux poings, lors qu'elle eſt pleine. La ſubſtance de cette poche eſt une membrane déliée, d'un beau gris cendré. Les Matelots tuent les *Pélicans*, pour avoir cette poche, où ils mettent leur tabac : elle en peut contenir une Livre, lors qu'elle eſt ſéche, & qu'on lui a donné la figure d'une bourſe, par le moien d'une bale qu'on y met au fonds. Cet Oiſeau vole bas & peſamment; il ne vit que de poiſſon, & l'on ne trouve autre choſe dans ſon goſier & ſa poche, qui ſemble être deſtinée à lui ſervir de magaſin. Je n'ai jamais vû perſonne qui mangeât de vieux *Pélicans*; mais on dit que les jeunes ſont aſſez bons; Pour moi, je n'ai jamais goûté ni des uns ni des autres.

Il y a des *Cormorans* entre les *Samballos*. Pour la figure & la groſſeur, ils reſſemblent aux Canards, ou ſont même plus petits. Leur plumage eſt noir par tout, excepté ſur le jabot, qui eſt blanc. Quoi qu'ils aient le pié plat, comme les autres Oiſeaux de Riviere, ils ſe perchent ſur les Arbres & les Buiſſons. La chair en eſt ſi dure & ſi mauvaiſe, qu'il n'y a perſonne, qui en mange, du moins que je ſache.

On trouve ſur cette Côte bon nombre de *Mouettes* & de *Pies-de-Mer*, qui ne ſont pas tout-à-fait ſi groſſes que les nôtres; mais qui du reſte leur reſſemblent beaucoup. On les mange communé-

ment, & la chair en eſt aſſez bonne, quoi qu'elle ſente le poiſſon, de même que la plûpart des Oiſeaux de Mer. Pour corriger ce goût, lors qu'il nous arrivoit d'en tuer quelques uns auprès du rivage, fûtce des *Mouettes*, des *Pies de Mer*, des *Boubis*, ou tels autres Oiſeaux de cette eſpece, nous faiſions un trou dans le ſable chaud, & nous les y enterrions neuf ou dix heures de ſuite, avec leurs plumes & ſans les éventrer. La chair en étoit alors beaucoup plus tendre, & n'avoit pas ſi mauvais goût.

On voit ſur l'Iſthme des *Chauve-ſouris*, qui ſont auſſi groſſes que des Pigeons, & dont les ailes ſont longues & larges à proportion de leur corps. Les griſes, qu'elles ont à la jointure des ailes, leur ſervent à s'acrocher par tout. Elles hantent d'ordinaire les vieux bâtimens & les Plantations deſertes.

Outre les Moucherons, dont j'ai déja parlé, il y a en divers endroits de l'Iſthme des Guêpes, des Cerfs volans, & pluſieurs ſortes de Mouches; ſur tout de celles qui luiſent la nuit, comme nos Vers luiſans. Lors qu'il y en a quantité dans un Bois taillis, il ſemble qu'on voit briller autant d'étinceles de feu.

On y trouve auſſi des *Abeilles*, & par conſéquent du miel & de la cire. Il y en a de deux ſortes; les unes courtes & ramaſſées, & d'une couleur qui tourne vers le rouge; les autres longues, déliées & noirâtres. Elles font leurs ruches ſur

ſur le ſommet, ou dans les creux des Arbres. Les *Indiens* y eſcaladent, & ils fourrent leurs bras dans la ruche, pour en tirer les raions de miel, ſans être piquez par les Abeilles, quoi qu'ils en aient les bras tout-couverts. J'en ai eu moi-même pluſieurs à la fois ſur le corps, ſans en recevoir aucune piqueure; ce qui me faiſoit croire qu'elles n'avoient point d'aiguillon: mais je ne l'ai pas examiné. D'ailleurs, ſi les Arbres ſont trop hauts & dificiles à grimper, les *Indiens* y mettent le feu, & les renverſent de cette maniere, pour atteindre au miel, qu'ils détrempent avec de l'eau, & qu'ils boivent. Pour la cire, je n'ai pas remarqué qu'ils en fiſſent aucun uſage; mais ils ont une eſpece de bois leger qu'ils allument & qui leur ſert de chandelles.

Il y a des *Fourmis* ailées, qui ſont auſſi groſſes & longues, que celles qui n'ont que les piez. Elles élevent la terre ſur leurs trous de-même que les nôtres; elles piquent & ſont fort incommodes; ſur tout lors qu'elles entrent dans les Maiſons, ce qui leur arrive ſouvent. On en voit une quantité prodigieuſe ſur les *Samballos*, & les autres Iſles du voiſinage, auſſi bien que ſur l'Iſthme; & il eſt impoſſible de dormir en repos dans aucun endroit où il y en a. Les *Indiens* ne ſe hazardent pas non plus d'attacher leurs Branles aux Arbres qui ſont auprès des Fourmilleres; car ces petits animaux ne manqueroient pas d'y eſcalader & de les inquieter toute la nuit.

CHAPITRE VI.

Du Poiſſon de Mer & d'eau douce.

J'Ai déja inſinué que la Côte de la Mer du Nord abonde en Poiſſon, & qu'il y en a de pluſieurs eſpeces. Voici une liſte de ceux que j'ai vû moi-même.

Le *Tarpom* eſt un gros Poiſſon, qui a la chair ferme & qu'on mange par rouelles de même que le Saumon ou la Morue fraiche. Il y en a qui peſent juſques à 50. ou 60. livres & même au-delà. Il me ſouvient qu'en croiſant vers la côte de *Cartagene*, dix que nous étions fimes un dîner d'un ſeul de ces *Tarpoms*, outre une bonne quantité d'huile que nous tirames de la graiſſe.

On trouve auſſi dans ces Mers une eſpece de *Goulus*, que nous apellons *Sharks*; mais ils ne ſont pas ſi communs entre les *Samballos*, que ſur les autres Côtes des *Indes* Occidentales.

Il y a un autre Poiſſon qui reſſemble au *Shark*; mais qui eſt beaucoup plus petit & de meilleur goût. Il a même le muſeau plus long & plus étroit, avec une ſeule rangée de dents. C'eſt celui-ci que nos Matelots appellent *Chien-marin*.

Le *Cavalli* ſe trouve autour des *Samballos*.

ballos. C'eſt un petit Poiſſon fort joli, vif, long & délié, à peu-près de la groſſeur du Maquereau, & qui a l'œil gros & brillant. Sa chair eſt très-bonne, ſucculente & de bon goût.

On y rencontre auſſi une ſorte de Poiſſon plat, qui n'eſt pas mauvais, & que nos Matelots apellent *Old-wife*, c'eſt-à-dire *vieille-Femme.*

Les *Paracoods* n'y manquent pas non plus. C'eſt un Poiſſon rond, de la groſſeur d'un bon Brochet; mais beaucoup plus long d'ordinaire. La chair en eſt très-bonne; ſur tout de ceux que l'on pêche ici: mais il y a quelques Bancs en Mer, où l'on n'en trouve que des vénimeux. Je ne ſaurois déterminer, ſi cela vient de la nourriture qu'ils y ont, ou de quelque autre cauſe. Quoi qu'il en ſoit, j'ai connu diverſes perſonnes qui en ont été empoiſonnées, juſques à perdre leurs cheveux & leurs ongles; & d'autres en ſont morts. On dit que l'arête de ce Poiſſon ſechée, réduite en poudre & priſe dans quelque liqueur que ce ſoit, eſt un antidote contre le venin de ſa chair. Je ne réponds pas du ſuccès du reméde; mais pluſieurs m'on dit qu'ils s'en étoient ſervis en pareil cas, & qu'ils n'en avoient eu d'autre mal, qu'une foibleſſe & un engourdiſſement de tous leurs membres, qui leur avoit duré quelque tems. Il y a des perſonnes qui prétendent diſtinguer le *Paracood* venimeux du ſain, par le foie, qu'on lui arrache auſſi-tôt qu'on l'a

pris & qu'on goûte. S'il eſt doux, on peut manger le Poiſſon ſans aucun riſque; mais s'il eſt amer, ou qu'il pique la langue comme le poivre, le Poiſſon ne vaut rien, & on le jette.

On voit auſſi ſur la côte de la Mer du Nord des Poiſſons que nos Matelots appellent des *Gars*; dont quelques-uns ont preſque deux piez de long. Ils ont un os ſur le muſeau, qui eſt fort pointu au bout, & qui peut avoir le tiers de la longueur de tout leur corps. Ils friſent l'eau avec autant de rapidité qu'une Hirondelle, & ils s'élancent de cette maniere à diverſes repriſes, juſqu'à 30. ou 40. fois de ſuite. J'ai même ouï dire qu'ils ſe dardent avec tant de force, qu'ils engagent quelquefois leur muſeau dans les côtez d'un Canot : & un homme qui nage dans les endroits où il y a de ces Poiſſons, court riſque d'en être percé. Leur arête eſt bluatre, & d'une couleur qui tire vers le Saphir. La chair en eſt d'ailleurs très-bonne.

Les *Sculpins*, qu'on trouve ici, ont autour d'un pié de long, & leur peau eſt couverte de piquans. On les écorche pour les cuire, & c'eſt un fort bon manger.

Outre ces Poiſſons, il y en a quantité d'autres dans la Mer du Nord : tels ſont les *Sting-rays*, ou les Raies piquantes, le *Parrot-fish* ou le Poiſſon-Perroquet, les *Snouks*, les *Congres*, & pluſieurs autres ſans doute, que je n'ai jamais vû, & dont de n'ai pas entendu parler.

Pour

Pour ce qui eſt du Poiſſon à coquille, il y a une infinité de *Conques* tout le long des *Samballos*. Leurs coquilles ſont fort grandes & vont en ligne ſpirale comme celle de l'Eſcargot; l'orifice en eſt plat, & bien large, à proportion de leur groſſeur. Le dedans reſſemble à la Nacre de perle; mais le déhors eſt inégal & raboteux. Le Poiſſon eſt gluant, ſur tout la partie exterieure, qu'il faut auſſi bien nettoier avant qu'on l'aprête; mais ce qui eſt enfermé dans la Coquille eſt ſi coriace, qu'il faut le batre pour l'atendrir : alors c'eſt un Poiſſon fort délicat.

Il y a, entre les rochers, quantité de *Petoncles*, qui ſont fort bons, & qu'on tire avec une épingle, quand on les veut manger.

Les *Limpits* s'attachent tout de même aux rochers; & ils ſont pour le moins auſſi bons, ou plûtôt meilleurs que les *Petoncles*.

On ne voit point d'Huitres ni d'Ecrevices ſur la Côte de l'Iſthme; Il y a quelque peu de Cancres, qui ne ſont pas trop bons, & l'on trouve une eſpece de petites Ecrevices, entre les rochers des *Samballos*, qui n'ont point les deux bras; mais qui ſont fort délicates.

Les Rivieres de l'Iſthme ne manquent pas de Poiſſon : mais je ne pris pas bien garde à leurs diférentes eſpeces. Il y en a qui reſſemblent à nos Rougets, & qui ſont noirâtres, pleins d'arêtes, de la longueur d'un pié ou environ, dont la

chair eſt ferme & de très-bon goût.

J'en ai vû d'une autre ſorte, qui ont la figure du *Paracood*, mais qui ſont beaucoup plus petits, & fort bons.

Il y en a un qui reſſemble au Brochet; mais qui n'a pas plus de 8 ou 10 pouces de long. Il a le muſeau fait à-peu-près comme celui du Lapin, les dents avancées dans la machoire, & les lévres cartilagineuſes. C'eſt d'ailleurs un très-bon manger.

Pour ce qui eſt de la pêche des *Indiens*, ils s'y prenent de diférentes manieres, ſelon les endroits où ils ſe trouvent. A l'embouchure des Rivieres, ſur les Côtes de la Mer, & dans les Bayes ſablonneuſes, où il n'y a point de rochers, ils emploient des Filets, qui reſſemblent à nos Traineaux, & qui ſont faits d'écorce de *Maho*, ou d'*Herbe de ſoie* : Ils y vont dans leurs Canots, & ils jettent ces Filets comme nous. Mais dans le Païs des Montagnes, où les courans ſont clairs, & bordez ça & là de rocs, ils marchent le long des Rivieres, & auſſi-tôt qu'ils découvrent quelque Poiſſon qui leur plait, ils ſautent dans l'eau & ils le pourſuivent, ſoit à gué, ou à la nage. S'il s'enfuit dans des trous, ils y fourrent la main, & ils les atrapent, comme nous prenons les petites Ecrevices dans nos Rivieres. Ils y vont auſſi de nuit, avec des torches de bois leger, qu'ils allument.

Avant que d'apréter le Poiſſon, ils l'éventrent; enſuite ils le font bouillir dans un Pot de terre, ou bien ils le grillent.

Ils

Ils tirent leur Sel de l'eau de la Mer, qu'ils cuiſent dans des Pots de terre, juſqu'à ce qu'elle ſoit évaporée, & que le Sel reſte au fonds en forme de Gâteau. Ils en coupent à meſure qu'ils en ont beſoin : mais cette voie eſt ſi longue, qu'ils n'en peuvent pas faire en grande quantité, & qu'ils l'épargnent beaucoup. Ils ne ſalent pas leur Poiſſon pour le garder, mais lors qu'ils en mangent de bouilli, le poivre n'y manque pas, non plus qu'à tous leurs ragouts. Je parlerai dans un autre endroit de la maniere, dont ils font la cuiſine.

CHAPITRE VII.

Des Naturels du Païs, de leurs Coutumes, &c.

LE nombre des *Indiens* qui habitent ſur l'Iſthme n'eſt pas fort conſiderable : L'endroit où il y en a le plus eſt du côté du Nord, ſur tout le long des Rivieres. Les Sauvages du Sud demeurent la plûpart vers le *Perou* : mais il y a des *Indiens* diſperſez ça & là par tout l'Iſthme.

La taille des hommes eſt d'ordinaire de 5 ou 6 piez de haut. Ils ſont droits & d'une jolie tournure ; ils ont la jambe fine, les bras bien faits, la poitrine large & les os d'une bonne groſſeur. Je n'en ai jamais vû aucun qui fut boſſu ou diforme. Ils ſont légers à la courſe & actifs.

Les femmes ſont petites & ramaſſées, & n'ont pas la vivacité des hommes; quoi que les jeunes aient de l'embonpoint, la taille jolie, & l'œil vif. Mais les vieilles ont le cuir ſi flaſque & le ſein ſi ridé, qu'elles ſont fort deſagréables. Les uns & les autres ont le viſage rond, le nez gros & court, les yeux grands, & pour la plûpart gris; mais avec tout cela petillans & pleins de feu dans leur jeuneſſe, le front élevé, les dents blanches & bien rangées, les lévres minces & la bouche d'une grandeur médiocre. Du reſte leurs jouës ſont bien proportionnées avec le menton, & l'on peut dire en général qu'ils ont les traits jolis; mais ſur tout les hommes plus que les femmes.

Les uns & les autres ont les cheveux noirs, longs, plats, minces & rudes; ils leur pendent d'ordinaire juſques au milieu du dos, ou plus bas; & il n'y a que les femmes qui les attachent avec un cordon tout juſte derriere la tête. Les hommes & les femmes ſe piquent beaucoup d'avoir les cheveux longs, & ſouvent ils y paſſent les doigts pour les débrouiller, ou bien ils les cardent avec une eſpece de peigne fait de bois de *Macaw*. C'eſt un inſtrument compoſé de pluſieurs buchettes, de 5 ou 6 pouces de long chacune, & qui ſont à-peu-près de la figure des Fuſeaux de nos Gantiers. Ils en attachent 10 ou 12 enſemble par le milieu, à quelque diſtance les unes des autres, & ils s'en ſervent ainſi des deux côtez pour ſéparer leurs che-

cheveux; mais s'ils veulent atraper les poux, il faut qu'ils y mettent les doigts. Ils prennent beaucoup de plaisir à se peigner de cette maniere, & quelquefois ils feront ce manége une heure de suite. Ils se dépilent tout le corps, excepté les sourcils & les paupieres. D'ailleurs, les hommes auroient de la barbe, s'ils ne se l'arrachoient, ou plûtôt les femmes pour eux; puis qu'elles sont les Operatrices en tout ceci, & qu'elles y emploient deux petits bâtons, faits exprès pour cet usage, & qui leur servent de Pincettes pour tirer le poil. Ce n'est pas que les hommes ne se coupent les cheveux en certaines occasions; & c'est même une marque d'honneur & de triomphe qui les distingue des autres, lors qu'ils ont tué un *Espagnol*, ou quelque autre Ennemi. Ils se teignent même en pareil cas de noir, ce qu'ils ne font jamais autrement, & ils gardent cette couleur, autant qu'il peut m'en souvenir, jusques à la nouvelle Lune qui suit l'action.

Ils ont le teint basané, de couleur de Cuivre jaune, ou d'Orange, & les sourcils noirs comme du jaiet. Ils n'usent d'aucun artifice pour rendre leurs cheveux plus obscurs & leurs sourcils plus noirs; mais ils les frotent avec une espece d'huile pour les faire paroitre plus luisans. Ils s'oignent d'ailleurs tout le corps, de même que les autres *Indiens*; mais je ne sai pas s'ils le font pour la beauté, pour avoir le cuir plus doux & plus uni, ou se

le rendre plus ſouple & moins ſenſible à l'ardeur du Soleil, ou enfin pour empêcher la trop grande tranſpiration qui ſe fait dans ces Climats brulans.

Il y a de certaines perſonnes dans ce Païs, qui ont un teint fort particulier. Je n'en ai vû de ma vie aucune autre part, ni même ouï dire qu'il y en eut ailleurs. Ceci pourra ſembler étrange; mais il n'y a point de Boucaniers qui aient été ſur l'Iſthme, qui ne le puiſſent confirmer, du moins pour l'eſſentiel; quoi qu'il y en aît peu qui aient eu l'occaſion de s'en inſtruire auſſi bien que moi.

Ces gens ſont donc blancs, & il y en a de l'un & de l'autre Sexe; mais leur nombre eſt ſi petit, comparé à celui des autres, qu'il n'y en a peut-être pas un ſur deux ou trois cens de ceux qui ont la couleur jaune. D'un autre côté, leur blancheur n'eſt pas de celle de nos *Européans*, mêlée d'incarnat, ni de nos gens pâles; c'eſt plûtôt un blanc de lait, qui aproche beaucoup du poil d'un Cheval blanc. Leur cuir eſt auſſi tout couvert, plus ou moins, d'une eſpece de Duvet court & blanchâtre, qui en releve l'éclat; mais qui n'eſt pas ſi épais, ſur tout aux joues & ſur le front, qu'on ne puiſſe bien diſtinguer la peau. Les hommes auroient ſans doute la barbe blanche & fort rude, s'ils n'avoient le ſoin de la déraciner, auſſitôt qu'elle commence à paroitre: mais ils ne cherchent pas à ſe dépouiller de leur

leur Duvet. Leurs ſourcils ſont auſſi d'un blanc de lait, de-même que leurs cheveux, qui ſont très-beaux, de la longueur de ſept ou huit pouces, & à demi friſez.

Ces *Indiens* ne ſont pas ſi gros que les autres; & ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt que leurs paupieres ſont d'une figure oblongue, ou plûtôt en forme de croiſſant, dont les pointes tournent en bas. C'eſt à cauſe de ceci, & de ce qu'ils y voient ſi bien au clair de la Lune, que nous les apellions *Yeux de Lune*. Ils les ont ſi foibles, qu'ils n'y voient preſque pas en plein jour, & que l'eau en découle d'abord que le Soleil vient à les fraper. Auſſi n'aiment-ils pas trop de ſortir de jour, à-moins que le Ciel ne ſoit couvert de nuages. Ils ſont d'ailleurs d'une conſtitution fort délicate à l'égard des autres, & ils ne ſe plaiſent point à la chaſſe ni à de tels exercices pénibles, pour leſquels ils ne ſont guére propres. Mais quoi qu'ils ſoient ſi lâches, endormis & tranquilles durant le jour; auſſi tôt que la Lune paroit, ils ſont tout feu, & tout action; ils courent dans les endroits les plus ſombres des Forêts, auſſi vîte que les autres le peuvent faire de jour, à cela près qu'ils ne ſont pas ſi robuſtes ni ſi vigoureux; & ils y ſautent comme des Chevreuils.

Il ſemble que les autres *Indiens* les mépriſent & qu'ils les regardent comme une eſpece de Monſtres. Quoi qu'il en ſoit,

il n'y en a pas une race particuliere & distincte; mais il arrive quelquefois qu'un Pere & une Mere de couleur de cuivre jaune ont un Enfant de cet ordre; & j'en ai vû moi-même un qui n'avoit pas une année complete. On pourroit soupçonner que ces blancs descendent de quelque Pere *Européan*; mais outre que les *Européans* ne viennent guéres ici, & qu'ils ont peu de commerce avec les *Indiennes* lors qu'ils y sont, ces blancs ne diférent pas moins des *Européans* à quelques égards, que des *Indiens* basanez à d'autres. D'ailleurs, l'enfant, qui naît d'un *Européan* & d'une *Indienne*, est toûjours *Mestif*, ou basané, comme le savent tous ceux qui ont été dans les *Indes* Occidentales, où il y a des *Mestifs*, des *Mulattos*, &c. de plusieurs degrez entre le blanc & le noir, selon la couleur du Pere & de la Mere. Cela peut aller jusques à un dixieme; par exemple un *Mulatto-Fina* est l'enfant d'un *Mulatto* & d'une *Mestive*, &c.

D'un autre côté, les enfans de ces *Indiens* ne sont pas blancs comme leur Pere & Mere, mais de couleur de cuivre jaune, comme étoient leurs Ancêtres. *Lacenta* me le dit lui même, & il conjecturoit que cette blancheur étoit dûë à l'imagination vive de la Mere, qui regardoit la Lune au tems de la conception; je laisse à d'autres à examiner si c'en est la véritable cause. Il m'assûra de plus que ces *Indiens* mouroient fort jeunes.

Ceux

Ceux-ci & les autres se peignent tout le corps, & quelquefois ils barbouillent leurs enfans à la mammelle. Ils tracent des figures d'Oiseaux, de Bêtes, d'Hommes, d'Arbres, & de toute autre chose dans tous les endroits du corps, sur tout au visage: mais ces figures, qu'ils font grandes ou petites, suivant leur fantaisie, n'imitent pas trop bien le naturel.

Les Femmes sur tout s'exercent à ce métier, & s'y plaisent beaucoup. Le rouge, le bleu & le jaune sont les couleurs qu'elles aiment le plus, à cause de leur éclat & de leur agrément. On les détrempe avec une espece d'huile, & on les garde dans des Calebaces pour s'en servir au besoin. Les Femmes étendent ces couleurs sur le cuir avec un Pinceau de bois, dont l'un des bouts est mâché & par ce moien rendu souple comme une brosse. Cette Peinture peut tenir quelques semaines, & on la renouvelle de tems en tems. C'est ainsi qu'on me peignit moi-même.

Mais les plus experts dans cet Art font des Figures plus délicates, & ils les impriment de cette maniere. Ils tracent d'abord avec leur pinceau une ébauche de la figure qu'ils veulent peindre; ensuite ils la piquent par tout avec une épine, jusqu'à ce que le sang en sorte; après ils frotent l'endroit avec la main, teinte de la couleur qui leur plait; & alors cette peinture est inéfaçable. Mais de quarante à peine y en a-t-il un parmi eux, qui soit ainsi

ainſi peint.

Un de mes Compagnons de voiage, nommé *Bullman*, me pria de lui ôter une de ces Figures, que les *Négres* lui avoient imprimée ſur la jouë: mais après l'avoir bien ſcarifié & lui avoir enlevé une bonne partie du cuir, il me fut impoſſible d'en venir entierement à bout. Lors que les hommes vont à la guerre, ils ſe peignent tout le viſage de rouge, & ils ſe couvrent les épaules, la poitrine, & le reſte du corps, de grandes taches noires, jaunes, ou de telle autre couleur qui leur vient en fantaiſie: mais la nuit, avant que de ſe coucher, ils ne manquent pas de ſe laver dans les Rivieres, pour emporter tout ce plâtre.

Ils vont d'ordinaire tout-nuds; mais les femmes ont une eſpece de Tablier fait de toile de Coton, qu'elles attachent par derriere avec un bout de fil, & qui leur pend juſques au genou, ou même juſques à la cheville, ſi elles en peuvent trouver un morceau de cette longueur. Elles atrapent quelquefois de vieilles hardes par des trocs qu'elles font avec les *Indiens* ſoumis aux *Eſpagnols*, & alors elles s'en parent avec beaucoup de faſte. Mr. *Dampier* raporte qu'il gagna un *Indien* bourru & en obtint ce qu'il lui demandoit, par un préſent qu'il fit à ſa femme d'une Jupe, couleur de bleu céleſte. En un mot, il n'y a rien qui faſſe plus de plaiſir aux femmes que de leur donner des habits, ſur tout d'une couleur gaie.

Les

Les hommes n'ont pas le moindre haillon ſur le corps pour couvrir leur nudité, quoi que la plûpart des autres *Indiens* aient tous quelque choſe. Mais ceux-ci ont un petit Vaiſſeau d'or ou d'argent, ſelon leurs moiens, ou un morceau de feuille de Plantain, qui eſt de figure conique, & qui reſſemble à un Eteignoir. Ils font entrer leur *Penis* avec force dans ſon envelope, & ils le couvrent enſuite avec cette eſpece d'Entonnoir, qu'ils attachent ferme avec un cordon autour de leurs reins. Pour le *Scrotum*, il eſt expoſé à la vûë de tout le monde, & ils n'ont pas à cet égard la même pudeur qu'ils ont pour le *Penis*, qu'ils ne montrent jamais à découvert. S'il arrive même, par quelque accident, qu'il vienne à paroître, les autres en détournent les yeux; & lors qu'ils ont beſoin de faire de l'eau, ils ſe tirent à quartier, ils ſe tapiſſent, ôtent l'Entonnoir d'une main, & d'abord qu'ils ont fait, ils le remettent au-plus-vite. Les hommes & les femmes vont toûjours à la ſelle dans les Rivieres, & ils ont beaucoup de pudeur ſur ce chapitre. En général, les uns & les autres ont de la modeſtie, & ils aiment la propreté.

Cependant, les hommes ne mépriſent pas tout-à-fait les habits; & lors que nous donnions une vieille chemiſe a quelcun d'entr'eux, il ne manquoit pas de s'en couvrir, & de troter enſuite avec plus d'emphaſe qu'à l'ordinaire. D'ailleurs, ils

ils ont une espece de Robe longue faite de toile de Coton, qui est de la figure des Soquetilles de nos Chartiers, & qui leur pend jusques aux talons, avec une frange du même fil, d'environ un pan de hauteur, & des manches ouvertes, larges, & qui ne vont qu'à la moitié du bras. Ces Robes sont ou blanches, ou d'un noir de suie, & ils les mettent par dessus la tête ; mais ils ne s'en servent que pour des occasions extraordinaires, lors qu'il s'agit, par exemple, d'accompagner leur Roi ou leur Chef à une Fête, ou à des Noces, ou de se trouver au Conseil, & en pareilles rencontres. Ils ne vont pas au lieu du rendez-vous avec ces Robes sur le dos; mais les femmes les portent après eux dans des paniers avec leurs autres ornemens; & lors qu'ils sont arrivez au lieu de l'assemblée, ils s'ajustent le mieux qu'ils peuvent. Quelquefois, ils se promenent dans cet équipage autour de la Plantation, ou de l'endroit, où ils se rendent; & je vis un jour *Lacenta* qui marchoit accompagné de 2 ou 300 hommes équipez de cette maniere, & qu'il sembloit passer en revûë. Je pris garde même que ceux qui avoient les Robes noirâtres alloient devant lui ; que ceux qui portoient les blanches suivoient, & que les uns & les autres étoient armez de lances de la couleur de leurs Robes.

Outre le rouge, dont les hommes se teignent le visage lors qu'ils vont à la guerre, ils portent toûjours une petite lame d'or-

d'orfevrerie, qui leur couvre la bouche. La plûpart en ont d'argent, & il n'y a que les principaux qui en aient d'or. Elle eſt de figure ovale, & de la longueur de la bouche. Il y a une ouverture en forme de croiſſant, dont les pointes ſerrent l'entre-deux des narines, d'où elle eſt ſuſpenduë & tombe ſur la lévre inferieure. Elle peut avoir l'épaiſſeur d'une Guinée au milieu ; mais elle eſt plus mince vers les extremitez. Ils ſe parent d'une lame de cette grandeur, lors qu'ils vont à quelque Feſtin, ou au Conſeil ; mais à l'ordinaire, ou dans une longue marche, ou à la Chaſſe, ils en portent une beaucoup plus petite, & qui ne leur couvre pas les lévres, quoi qu'elle ſoit de la même figure. J'en portois une d'or de cette eſpece, lors que j'étois avec eux.

Au lieu de cette lame, les femmes portent un Anneau rond, qui paſſe à-travers l'entre-deux des narines, & qui difére pour la grandeur & le métal, ſelon le rang quelles tiennent & les occaſions. Les plus gros ſont de la groſſeur du tuiau d'une plume d'Oie, & il arrive ſouvent qu'à la longue & par leur poids, ils font deſcendre l'entre-deux des narines juſques à la bouche, ſur tout aux vieilles femmes.

Lors que les hommes & les femmes ſe trouvent à quelque repas ſolennel, ils ôtent ces lames & ces anneaux juſqu'à ce qu'ils aient achevé de manger ; enſuite ils les remettent, après les avoir frotez & ren-

rendus bien luisans. Mais à l'ordinaire, quand ils mangent ou boivent, ils se contentent d'élever, avec la main gauche, les petites lames ou les anneaux qu'ils portent alors, (& les anneaux des femmes ne sont jamais si petits qu'ils ne tombent sur les lévres) pendant qu'ils se servent de la main droite pour mettre le morceau ou la coupe à la bouche. Je remarquerai d'ailleurs en passant qu'ils emploient toûjours la main droite dans tout ce qu'ils font, & que je n'ai point vû de gauchers parmi eux. D'un autre côté, ces anneaux & ces lames ne les empêchent pas beaucoup de parler, quoi qu'ils leur batent sur les lévres.

En certaines occasions extraordinaires, le Chef ou le Roi, & quelques uns des plus considerables du Païs portent à chaque oreille deux grosses pieces d'or attachées à un anneau, & dont l'une vient sur la poitrine & l'autre est suspenduë derriere l'épaule. Elles ont à peu-près un pan de long, la forme d'un cœur, qui a la pointe en bas, & une lame étroite à la la partie superieure, de trois ou quatre pouces de longueur, où il y a un trou à-travers lequel on fait passer l'anneau. Ces pendans, à force d'être portez, alongent les oreilles, & y font de gros trous.

Je vis un jour *Lacenta*, dans un grand Conseil, avec un Diadéme d'Or autour de la tête, de huit ou neuf pouces de large, dentellé au-dessus comme une Scie, & doublé en dedans d'un réseau de petites

tites cannes. Tous les hommes armez qui étoient avec lui, avoient un bandeau de la même figure, qui reſſembloit à un Panier, fait de Cannes, bien travaillées & fort joliment peintes, la plûpart de rouge ; & qui, ſans être couvert d'une lame d'or, étoit environné de longues plumes bigarrées de divers Oiſeaux : mais *Lacenta* n'avoit point de ces plumes à ſon Diadéme.

Outre ces ornemens particuliers, il y en a d'autres qui ſont de tous les âges, de tous les Sexes & de toutes les conditions: je veux dire des Colliers compoſez de dents, de coquilles, de grains de verre, ou d'autres choſes de cette nature, & qui leur pendent juſques au creux de l'eſtomac. Les premiers ſont ajuſtez avec beaucoup d'art ; on en met pluſieurs enſemble, & les dents, qui ſont en forme de ſcie, s'enchaſſent ſi bien les unes avec les autres, qu'on les prendroit pour une ſeule maſſe d'os continuée. Il n'y avoit que *Lacenta*, & un petit nombre des principaux, qui s'ornaſſent de ces Colliers en certaines occaſions extraordinaires, & ils les plaçoient toûjours au deſſus des autres. Je ne ſai pour quel ſujet mes Camarades & moi croïions que c'étoient des dents de Tigre ; puis que je n'y avois jamais vû aucun de ces animaux. J'ai pourtant ouï dire qu'il y en a ſur l'Iſthme, & quelques uns de mes compagnons de fortune m'aſſûrerent qu'ils y en avoient tué un. Lors même que j'y paſſai avec

avec le Capitaine *Sharp*, quelques hommes de l'équipage nous raporterent, qu'ils en avoient vû un d'aſſez proche, qui les avoit regardez fixement. On m'a dit auſſi qu'à la Baye de *Campéche*, il s'en trouve une ſorte de petits, qui ſont bien furieux.

Pour revenir aux Colliers, les autres perſonnes, hommes & femmes, n'en portent point avec des dents, excepté qu'ils en fourrent quelques unes ça & là entre le reſte de leurs babioles. Une ſeule perſonne en a quelquefois 3. ou 400. cens autour du cou, les uns de grains de verre, les autres de Coquilles, *&c.* diſpoſez en ſept ou huit rangs, formez chacun de pluſieurs fils qui ſont enſemble une eſpece de corde, les uns plus haut & les autres plus bas; quoi qu'ils n'y obſervent guére de ſymmetrie; ſur tout les femmes qui portent les leurs preſqu'en un monceau. Tous les colifichets qui leur tombent ſous la main, trouvent leur place dans ces Colliers, & plus ils ſont peſans, plus on les eſtime. Il faut qu'une femme ſoit bien pauvre, ſi elle n'en a pas le poids de quinze ou vingt livres ſur le coû; quelques unes en portent juſqu'à trente livres ou même davantage. Les hommes en ont preſque le double, ſuivant que leurs forces & leurs richeſſes le permettent.

Lors qu'ils demeurent à la maiſon, & qu'ils vont à la chaſſe, ou à la guerre, ils ne portent point de ces Colliers; mais ils s'en équipent, quand il s'agit de pa-

paroitre en cerémonie à un Feſtin, à des Noces, ou à quelque autre Aſſemblée publique. Dans ces occaſions, les femmes ſuivent les hommes juſques au lieu du rendez vous, & leur portent ces Colliers avec tout leur autre attirail dans des Paniers; c'eſt-à-dire qu'une femme en porte deux, un à chaque bout d'un bâton qu'elle met ſur l'épaule. Ils ne ſont pas plûtôt arrivez au lieu marqué, qu'ils ſe parent de tous ces ornemens, & ſe promenent d'un côté & d'autre : quelquefois même ils danſent avec cet équipage, & ne ſe donnent point de relâche, qu'ils ne ſoient tout-trempez de ſueur. Lors qu'ils prennent leurs repas, ils ôtent ces Colliers, & ils les remettent enſuite.

Les enfans en portent quelques uns aſſez petits, & ceux qui ſont à la mammelle en ont un ou deux de grains de verre. Outre ces Colliers, les femmes portent auſſi quelquefois des Bracelets, compoſez d'un petit nombre de ces mêmes grains, & qui font pluſieurs tours. Lors que les hommes & les femmes s'ajuſtent avec toutes ces galanteries, & qu'il ſe peignent le cuir, ils n'ont pas tant méchante mine.

La plûpart des Maiſons où ils habitent, ſont diſperſées ça & là, ſur tout dans les nouvelles Plantations, & toûjours ſituées au bord d'une Riviere. Il y en a pourtant en quelques endroits pluſieurs enſemble, qui peuvent former un Bourg ou une Ville, quoi qu'elles ne ſoient

pas

pas rangées de ſuite, ni vis-à-vis les unes des autres pour faire des rues. Il en eſt à-peu-près de ces Maiſons comme de certains Villages qu'il y a chez nous dans le Païs de Forêts, & ailleurs. Ils ont leurs Plantations dans le voiſinage, à différentes diſtances, & il y a toûjours une place de reſerve pour y bâtir le Magaſin commun. Ils ne changent pas ſouvent de demeure, à moins qu'ils ne craignent l'aproche des *Eſpagnols*, ou que la graiſſe de leurs terres, qu'ils ne cultivent jamais, ne ſoit épuiſée.

Ils ne jettent aucun fondement pour bâtir, & ils ſe contentent de faire des trous, à deux ou trois piez de diſtance les uns des autres, où ils fichent de petits pieux, d'une égale hauteur, & de 6, 7, ou 8 piez de long. L'entre-deux eſt rempli de bâtons, qu'on enduit de terre; & cela fait les murailles: On éleve enſuite le toit en talus ſur de petits Chevrons, & on le couvre avec des feuilles de Palmier. Tout ce bâtiment eſt fort irregulier; il peut avoir 24 ou 25 piez de long, & il eſt large à-proportion. Il n'y a point de Cheminée; de ſorte qu'on alume le feu au milieu de la place, & que la fumée ſort par un trou qui eſt ſur le toit, ou à-travers les crevaſſes qu'il y a. Ce n'eſt pas tant une Maiſon partagée en chambres, qu'un amas de Cabanes jointes enſemble. Il n'y a ni Etages, ni Portes, ni Armoires; & les Sieges ne ſont que des troncs de bois. Tous ceux de

la Famille ont un Branle chacun, & ils le ſuſpendent d'un bout à l'autre de ces Cabanes.

Les habitans d'un Village, ou pluſieurs Maiſons voiſines, ont un Magaſin ou un Fort en commun, qui eſt d'ordinaire de 120 ou de 130 piez de long, & de 25 de large: La muraille peut avoir 9 ou 10 piez de haut, & autour de 20 juſques au faîte: Le toit eſt couvert de feuilles comme celui des autres Maiſons. Les materiaux, & la ſtructure en ſont auſſi à-peu-près les mêmes; excepté qu'il n'y a nulle ſéparation. Toutes les faces de ces Magaſins ſont remplies de trous, de la groſſeur du poing; diſperſez de tous côtez ſans aucun ordre, & dont la figure eſt irreguliére. C'eſt par ces trous qu'ils découvrent un ennemi qui aproche, & qu'ils tirent leurs fléches; mais ils ne ſavent ce que c'eſt que de le prendre en flanc. Ils bâtiſſent toûjours ces Maiſons ſur un terrain uni, au pié d'une Colline, & ils arrachent les arbres & les buiſſons tout autour à la portée d'une fléche. Il y a une ouverture à chaque extremité, qu'ils barricadent avec une eſpece de porte faite de bois de *Macaw* & de Cannes, partagées en deux & liées enſemble avec une ſorte d'osier. Cette porte peut avoir un pié d'épaiſſeur: ils la tiennent prête pour en fermer ces ouvertures & empêcher les ennemis d'y entrer; d'ailleurs, il y a deux ou trois pieux enfoncez en terre pour la ſoutenir. Le mal que je vois à ces Forts,

c'eſt qu'on y peut mettre aiſément le feu ; & les *Eſpagnols* en viennent à bout par le moien des fléches qu'ils tirent ſur le toit, & dont le fer eſt rougi. Il y a d'ordinaire une Famille qui loge dans ce Magaſin, pour le garder, & le tenir propre. En effet, on y remarque une grande propreté, de même que dans les maiſons des particuliers. Ces Forts leur ſervent auſſi pour y tenir conſeil, & leurs autres aſſemblées générales.

Ils ne cultivent des Plantains, & ne ſement du Maïz, *&c.* autour de leurs habitations, qu'autant qu'il leur en faut pour le beſoin. Le Païs eſt ſi couvert de Forêts, que la premiere choſe qu'ils font pour défricher la terre, c'eſt de couper les Arbres, qu'ils laiſſent quelquefois ſur la place, trois ou quatre années de ſuite, juſqu'à ce qu'ils y mettent le feu. Cependant, ils ſement du Maïz entre les arbres ainſi abatus, dont les racines ſe pourriſſent à la longue, parce qu'ils n'ont point d'inſtrumens pour les arracher. Après que la place eſt bien nette, ils y font des creux aſſez irreguliers, & à des diſtances inégales, dans chacun deſquels ils font un trou avec les doigts, où ils jettent deux ou trois grains de Maïz, qu'ils couvrent enſuite de terre ; de même qu'on plante les Féves dans nos Jardins. On ſeme ici vers le Mois d'*Avril* ; & la recolte ſe fait en *Septembre* ou en *Octobre*. Ils arrachent les épics avec la main, comme on le pratique ailleurs.

Quoi

Quoi que je ne fusse pas ici au tems de la Moisson, je vis dans leurs Cabanes le Maïz de la recolte qui avoit précedé. Au lieu de le batre, ils le frient entre les mains. Ils n'en font ni pain, ni gâteaux; mais après avoir rôti le grain, ils le moulent entre deux pierres, à peu-près comme on fait le Chocolate, & ils se servent de la farine en plusieurs choses. Par exemple, ils la détrempent dans une Calebace avec de l'eau, & ils boivent cette liqueur. En voiage, quand ils n'ont pas le loisir de faire d'autres provisions, celle-ci leur est d'un grand secours. Ils appellent ce mélange *Chicha*, qui signifie du Maïz, si je ne me trompe.

Ils font aussi une autre liqueur avec le Maïz, qu'ils apellent *Chichah Copah*; & le dernier de ces deux mots signifie *Boisson.* Lors qu'il s'agit de célébrer une Fête ou un Mariage, ils infusent 20 ou 30 Boisseaux de Maïz dans une auge pleine d'eau, jusqu'à ce qu'elle soit impregnée du grain, & qu'elle commence à s'aigrir. Alors quelques vieilles femmes, qui n'ont guére autre chose à faire, mâchent des grains de Maïz, qu'elles mettent dans des Calebaces, & quand elles croient en avoir assez, elles versent ce mélange de Salive & de Maïz dans l'auge, après en avoir tiré le grain qu'on y avoit infusé. Cette espece de bouillie sert de levain, & donne aussi-tôt une petite fermentation à toute la liqueur. Quand elle ne fermente plus, on la tire au fin dans une

autre auge, & enſuite elle eſt bonne à boire. Elle a le goût de la petite Biere qui eſt aigre, & avec tout cela elle entête beaucoup. Ils en boivent à longs traits, & ils en ſont fort avides, quoi qu'elle leur donne quantité de raports. C'eſt leur boiſſon délicieuſe & pour le régale; car pour l'ordinaire ils ne boivent que de l'eau toute pure ou du *Miſlaw*.

Il y a deux ſortes de *Miſlaw*, dont l'un ſe fait avec des Plantains frais, & l'autre avec de ſecs. Ils rôtiſſent les premiers dans leur coſſe, & après l'avoir ôtée, ils mettent la chair dans une calebace pleine d'eau, où ils la délaïent avec les mains, & enſuite ils boivent cette liqueur. L'autre ſorte de *Miſlaw* ſe fait avec des gâteaux de Plantains ſecs; lors que ce fruit eſt cueilli mûr, il ne ſe garde pas, & il ſe pourrit bien-tôt s'il reſte dans la coſſe. Pour prévenir cela, on fait une pâte de la chair, & on la ſéche à petit feu ſur une eſpece de Grille faite de bâtons. L'on en coupe un morceau quand on veut faire du *Miſlaw*, & on le détrempe de la même maniére. Les Naturels du Païs s'en muniſſent toûjours lors qu'ils vont en voiage; ſur tout dans les endroits où ils n'eſpérent pas de trouver des Plantains mûrs, quoi qu'ils les aiment mieux ſecs. Ils en font auſſi bouillir de verds ou à moitié mûrs, & ils les mangent avec la viande, au lieu de pain. Ils ſe ſervent de-même des *Yams*, des Potates, & de la Racine de Caſſave, qu'ils rô-

rôtiſſent quelque-fois. Il ne leur manque jamais une bonne quantité de l'une ou l'autre de ces choſes dans leurs Plantations, ſur tout dans celles qui ſont cultivées depuis long-tems.

D'ailleurs, on n'y voit ni Herbage ni Salade, & je ne me ſuis jamais aperçu qu'ils mangeaſſent aucune ſorte d'Herbes. Mais ils n'oublient pas d'y planter du Poivre, qu'ils aiment beaucoup, ni d'y avoir quantité de Pommes de Pin, dont ils mangent tous les jours.

Les hommes défrichent d'abord les Plantations, & les mettent en bon état; les femmes enſuite ont tout le ſoin de la culture. Ce ſont elles qui béchent la terre, qui plantent, qui ſement & qui cueillent le Maïz, les Yams, &c. Il n'y a que la coupe des Arbres, & de tels autres ouvrages, au deſſus de leurs forces, qui regardent les hommes. Elles ont la conduite de tout le ménage, & l'on peut dire qu'elles ſont les ſervantes de la Famille; ſur tout les vieilles femmes, qui s'occupent à faire la cuiſine, à laver & à tout ce qui eſt de leur portée. Elles ſuivent auſſi leurs Maris en campagne & font pour eux tout ce qu'il y a de plus ſervile. En un mot, il ne s'en faut guére qu'elles ne ſoient leurs Chevaux de charge; puis qu'elles portent tout l'attirail de la maiſon, les uſtenciles, les vivres, &c. Quand ils arrivent au lieu, où ils doivent paſſer la nuit, la femme prépare le ſoupé, pendant que le mari attache

les Branles ; car chacun couche dans le ſien.

Mais quoi que les femmes ſoient ainſi emploiées à toute ſorte d'ouvrage ſervile, ſoit à la maiſon ou à la campagne, & qu'elles ſoient en quelque maniere les eſclaves de leurs maris ; malgré tout cela, elles s'aquitent de leur devoir avec tant de promtitude & ſi gaiement, qu'il ſemble que ce ſoit plûtôt par leur choix, que par aucune néceſſité qu'on leur ait impoſée. Elles ſont en général d'un très-bon naturel, civiles & obligeantes les unes envers les autres, ſur tout à l'égard des étrangers, & prêtes à leur rendre tous les ſervices légitimes qu'elles peuvent. Elles ont beaucoup de reſpect & de ſoumiſſion pour leurs maris ; & ceux-ci à leur tour ne manquent ni d'amitié ni de complaiſance pour elles. Je n'ai jamais vû qu'aucun *Indien* batît ſa femme, ni qu'il lui dît des injures. Dans les querelles même qu'ils ont enſemble, lors qu'ils ſe divertiſſent à boire, ils ne font pas la moindre malhonnêteté aux femmes qui ſe trouvent avec eux.

Outre toutes ces peines que les femmes ſe donnent, elles ont le ſoin d'élever leurs enfans. Lors qu'une femme eſt accouchée, une demi-heure après tout au plus, une autre vient, qui prend l'enfant entre ſes bras & la Mere ſur ſon dos, & les porte ainſi à la Riviere, pour les y laver. Durant le premier Mois, l'enfant eſt attaché ſur une planche, ou plûtôt ſur une

une piece de bois de *Macaw* refendu, puiſqu'ils n'ont point de ſcies pour faire des planches, & on l'emmaillote avec ce bois, ſur lequel il a le dos apuié ; auſſi leurs Enfans ſont-ils preſque toûjours fort droits. Quand il faut netoier ſes ordures, on l'ôte de cette planche, on le lave bien avec de l'eau froide, & on le remet enſuite au maillot. La mere prend tout ce paquet, lors qu'elle veut alaiter ſon enfant, & le couche enſuite dans un petit branle fait exprès pour cet uſage, que l'on tient ouvert par le moien de petits bâtons qui croiſent d'un bord à l'autre.

A meſure que les Garçons deviennent grands, ils ſont élevez aux exercices de leurs Peres ; ſur tout à tirer de l'Arc, & à darder la Lance ; ils ſont fort adroits à l'un & à l'autre. Je leur ai vû faire des choſes à cet égard preſque incroiables ; Par exemple, un petit Garçon, qui n'avoit pas plus de huit ans, fichoit une Canne en terre, & à vingt pas de-là il la fendoit d'un coup de Fléche, ſans la manquer pluſieurs fois de ſuite. C'eſt auſſi leur principal exercice ; & lors qu'ils ont atteint l'âge de dix ou douze ans & qu'ils ont la force de porter leurs vivres, avec une Calebace pleine de leur boiſſon de Maïz, ils accompagnent leurs Peres à la chaſſe, ils tirent les petits oiſeaux qu'ils trouvent, & ils s'engagent même à pourſuivre le gros gibier. Lors que les enfans ſont trop jeunes, ces *Indiens* ne les prennent jamais avec eux, ſoit

qu'ils aillent en voiage, à la chaſſe, ou à la guerre. Les Garçons qui ſont un peu grands, ſuivent toûjours le Pere & la Mere, & leur rendent tous les petits ſervices qu'ils peuvent, mais les filles reſtent à la maiſon avec les vieilles femmes.

Les Peres & les Meres ont beaucoup de tendreſſe pour leurs enfans, & je n'ai preſque jamais vû qu'ils les traitaſſent avec la moindre ſeverité. Ils leur permettent de ſe divertir de la maniere qu'ils l'entendent. Les petits garçons & les petites filles, à l'exemple de leurs Peres & Meres, prennent grand plaiſir à la nage & à la pêche. Les uns & les autres vont tout nuds juſques à l'âge de puberté; alors les Filles mettent leur Tablier & les Garçons l'Entonnoir.

Les Meres élevent leurs filles à tous les ouvrages domeſtiques. Elles s'en font aider pour aprêter les vivres, & les occupent à tirer les fils de l'écorce du *Maho*; à batre l'Herbe de ſoie, dont on fait du fil, des cordes & des filets, à nettoier le Coton & à le filer, pour s'en ſervir enſuite à faire des toiles. Les femmes les ourdiſſent ſur un rouleau de bois, qui peut avoir trois piez de long, & qui tourne ſans peine entre deux poteaux, où il eſt enchaſſé. C'eſt là-deſſus qu'elles mettent les fils de coton, d'une longueur proportionnée à l'uſage qu'elles en veulent faire, mais qui n'excede jamais trois ou quatre verges, ſoit qu'elles deſtinent

la

la toile pour un Branle, ou cette espece de Tablier qu'elles attachent autour de leurs reins, ou des Robes, ou enfin pour des Couvertures, dont elles se servent dans leurs Branles; de sorte qu'elles n'ourdissent jamais une Piece de Coton, dans le dessein de la couper, mais tout-juste de la mesure qu'elle doit être pour l'un ou l'autre de ces usages, qui sont les seuls qu'on fait ici de la toile. Ces fils ainsi montez sur le rouleau forment la chaine, & la trême est devidée sur un petit morceau de bois de *Macaw*, qui a une entaillure à chaque extremité, & qui sert de Navette; Elles prennent, avec les doigts d'une main, de deux fils l'un de la chaine, où elles passent leur Navette avec l'autre, & continuent ainsi jusques au bout: Afin même que la toile soit bien serrée, elles ont une regle de bois de *Macaw*, qui est entre les fils de la chaine, & qui leur sert à la batre à chaque tour.

Les petites filles tordent aussi de la laine de Coton pour des franges, & préparent des Cannes, ou des feuilles de Palmier, de même que les petits garçons, pour en faire des Corbeilles; ce qui est l'ouvrage des hommes. Ils teignent d'abord ces materiaux de différentes couleurs vives, & ensuite ils les entrelacent fort joliment. Ils font aussi de petites coupes bien propres, d'un ouvrage si fin & si serré, qu'elles peuvent contenir toute sorte de liqueurs, sans être enduites de laque ni de vernis. Ils s'en servent à boire, de-même que de

leurs Calebaces, qu'ils peignent avec beaucoup d'art. Il y a de ces Corbeilles de différentes grandeurs & dont l'ouvrage eſt fort diverſifié; elles ſont ſi fermes, qu'on peut les écraſer & les jetter ça & là, ſans y faire preſque le moindre mal. D'ailleurs, ils les emploient à porter leurs hardes & à de tels autres uſages.

Les jeunes filles, qui ont atteint l'âge de puberté, ne ſe montrent à perſonne: S'il arrive même par haſard qu'il vienne quelcun à l'endroit où elles ſont confinées, quand ce ſeroit leur Pere, elles mettent d'abord une piece de Coton devant le viſage en guiſe de Voile. Mais cette eſpece d'empriſonnement n'eſt pas de longue durée; elles paroiſſent bientôt en public, puis qu'on les marie de bonne heure. Elles ſont fort modeſtes; & quoi qu'elles prennent un homme par toute ſorte d'endroits, elles le font avec beaucoup d'innocence & de ſimplicité.

Ils ont tous pluſieurs femmes; *Lacenta* en avoit ſept; & lors qu'il entreprenoit quelque long Voiage, on les diſtribuoit de telle maniere, qu'il en trouvoit une à chaque nouveau gîte.

L'adultere eſt puni par la mort des deux complices. Cependant ſi la femme avouë le fait à ſon mari, & jure qu'elle a été violée, elle eſt reçuë en grace: mais ſi elle cache l'action, & qu'elle en ſoit convaincue, on la brule ſans quartier. Leurs Loix ſont auſſi fort ſeveres à d'autres égards, & il n'y a point de pardon pour un Voleur.

Si

Si un homme débauche une vierge, on le ſonde avec une ſorte d'épine, qu'on tourne dix ou douze fois : ce qui cauſe non ſeulement une grande douleur, mais ulcere la partie, & donne même la mort ; quoi que le patient aît la liberté de ſe guérir s'il peut. Ces faits au reſte doivent être bien averez, & les témoins jurent par leur dent.

Lors qu'ils ſe marient, le Pere de l'Epouſe, ou ſon plus proche parent, la garde une ſemaine entiere dans ſon apartement, où il couche lui-même ; je ne ſai ſi c'eſt pour témoigner la repugnance qu'il a de la perdre, ou pour quelque autre raiſon ; quoi qu'il en ſoit, il la remet enſuite à ſon mari.

Quand un Pere diſpoſe de ſa fille, il invite tous les *Indiens* à 20 Milles à la ronde, & il leur fait un grand repas. Tous ceux qui viennent aux Nôces portent quelque choſe, & perſonne ne s'y trouve les mains vuides : Les hommes y portent leurs haches pour travailler : les femmes un demi Boiſſeau de Maïz : les petits garçons du fruit & des racines ; & les petites filles de la volaille & des œufs. Ils laiſſent leurs préſens à la porte de la maiſon, & ils ſe retirent enſuite, juſqu'à ce que tous les conviez y aient poſé chacun le ſien. Les gens de la maiſon les prennent & en diſpoſent de la maniere qu'ils l'entendent.

Cela fait, les hommes retournent au lieu où ſe doivent célébrer les nôces, &

l'Epoux leur préſente à chacun une Calebace de liqueur forte, & les conduit à-travers la maiſon dans une grande Cour. Les femmes, qui viennent après, reçoivent auſſi une Calebace de liqueur, & ſe rendent au même endroit. Les petits garçons ſuivent, & enfin les petites filles, qui vont joindre la compagnie, après avoir bû à la porte.

Les Peres des nouveaux mariez viennent enſuite: l'un mene ſon fils & l'autre ſa fille. Le premier fait un diſcours à l'aſſemblée, & il n'a pas plûtôt fini qu'il ſe met à danſer, & à faire des poſtures groteſques, juſqu'à ce qu'il eſt tout en ſueur. Il ſe met enſuite à genoux & il donne ſon fils à la fiancée, dont le Pere, qui eſt auſſi à genoux, la tient par la main, après avoir danſé à ſon tour juſqu'à n'en pouvoir plus. Alors les jeunes mariez ſe prennent par la main, & l'Epoux rend l'Epouſe à ſon Pere. C'eſt ainſi que la ceremonie finit.

Tous les hommes, munis de leurs haches, pouſſent d'abord des cris de réjouïſſance, & courent au quartier d'un Bois, qu'on a déja marqué pour ſervir de Plantation aux jeunes mariez. Là ils abatent les arbres & défrichent la terre avec toute la vigueur poſſible. Ils emploient ſept ou huit jours à cet ouvrage, & à-meſure qu'ils défrichent, les femmes & les filles ſement du Maïz, ou de toute autre choſe que la Saiſon fournit. Enfin, ils bâtiſſent une maiſon pour les nouveaux mariez.

Au bout de la semaine, & lorsque les jeunes mariez sont établis dans leur nouvelle demeure, la compagnie se divertit à boire du *Chicha-Copah*, dont on a déja fait bonne provision, & à manger à ventre deboutonné. Après que le repas est fini, les hommes s'en donnent au cœur joie avec la boisson : mais avant que de commencer, l'Epoux se saisit de toutes les armes, & il les attache à la poutre qui soutient le toit de la maison, où personne ne peut les prendre que lui seul. Cela se fait pour prévenir les suites des quérelles, où ils s'engagent souvent lors qu'ils ont bû. Ils continuent à boire nuit & jour, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de liqueur, & cela dure trois ou quatre jours. Quelques uns tiennent bon, pendant que les autres se saoûlent & s'endorment. Aussi-tôt que la boisson est finie, & qu'ils ont tous repris leur sens froid, chacun retourne chez soi.

Ils se régalent en d'autres occasions ; par exemple, après avoir tenu un grand conseil, ou à la sortie de quelque autre assemblée, qu'ils font même quelquefois dans la seule vûë de se divertir. Les hommes boivent d'ordinaire à la santé les uns des autres, & après avoir dit quelque mot, ils avancent la coupe vers la personne à qui ils boivent. Ils n'accordent jamais cet honneur à leurs femmes ; bien loin de là, celles-ci se tiennent debout, & les servent pendant qu'ils mangent ; elles prennent la coupe de celui qui a bû,

en jettent les reſtes à-terre, la rincent bien, & la donnent pleine à un autre. Soit à un Feſtin, ou à l'ordinaire, les femmes ſervent toûjours leurs maris à table juſques à la fin du repas; enſuite elles vont manger les unes avec les autres, ou chacune en particulier.

Lors que les hommes ſont chez eux, ils ne s'embarraſſent pas beaucoup d'aucune afaire; mais pour n'être pas tout-à-fait oiſifs, ils s'occupent ſouvent à treſſer des Coupes, des Corbeilles & des Filets, à polir leurs Fléches & leurs Lances, à les armer de pointes, & à de tels autres Ouvrages.

Les hommes font auſſi une ſorte de Flute, de pluſieurs petites Cannes creuſes, & quelquefois même d'un ſeul tuiau. Il y a des trous, & ils y ſouflent avec violence ſans diſtinguer les Notes; ce qui forme un bruit, qui aproche du cri des enfans. Ils ſe plaiſent beaucoup à cet exercice, & ils jouent de la flute en diférentes occaſions; par exemple, leurs *Pawawers* ou leurs Devins en jouoient lors qu'ils faiſoient leurs ſortileges. En un mot, il n'eſt rien dont ils ne s'aviſent pour produire quelque ſon, & pendant que les uns s'occupent à les divertir de cette maniere, les autres bourdonnent toûjours.

Ils murmurent tout-de-même lors qu'ils danſent une eſpece de Branle, où il n'y a que des hommes, 30 ou 40 enſemble, qui forment un Cercle. Ils éten-

étendent leurs mains & les appuient sur les épaules les uns des autres. Ensuite ils se meuvent tout doucement & de côté, & à mesure qu'ils avancent dans le même Cercle, ils secouent toutes les jointures de leurs corps d'une maniere fort grotesque.

Ils jouënt souvent de la flute & batent le tambour, lors même qu'ils sont occupez à quelque ouvrage; mais ils ne dansent guére, à moins que ce ne soit dans une partie de plaisir. Après qu'ils ont dansé quelque tems, celui de la Compagnie qui veut se détache du Cercle, & se met à faire des gambades & des postures; il jette sa Lance en l'air & la ratrape; il se plie le dos vers la terre & saute en avant; en un mot, il fait plusieurs autres tours comme ceux de nos Sauteurs; mais avec plus d'activité que d'adresse. Lors que celui-ci est bien las, un autre, ou même deux ou trois à la fois viennent prendre sa place, & jouënt le même rôle. Aussi-tôt que le Bal est fini, ils vont se jetter dans la Riviere tout trempez de sueur; ils s'y lavent bien, & à leur sortie de l'eau, ils passent la main sur leurs cheveux & par tout le corps pour la faire tomber. Un de ces Bals, si l'assemblée se trouve nombreuse, dure pour le moins cinq ou six heures, & quelquefois même un jour entier. Ils ne font guére ce manége qu'après s'être un peu divertis à boire: mais ils ne dansent point lors qu'ils ont bû

bû copieusement. La Danse, la Chasse, & l'exercice de tirer au Blanc sont leurs plaisirs capitaux. Les hommes & les petits Garçons tirent à tout ce qui se présente à leurs yeux, quand ce ne seroit que pour s'exercer & faire voir leur adresse.

Les femmes ont aussi leurs danses & leurs parties de plaisir, après que leurs maris se sont bien divertis eux-mêmes. J'ai déja remarqué qu'elles ne se régalent point avec les hommes, & qu'elles ne sont pas de leurs jeux : mais cela n'empêche pas qu'elles ne boivent entr'elles jusques à se saoûler. D'ailleurs, elles ont grand soin de leurs maris quand ils sont yvres. D'abord qu'une femme voit que son mari n'en peut plus, elle se fait aider par une ou deux femmes pour le mettre dans son Branle; & pendant qu'il y ronfle & cuve sa liqueur, elles lui jettent de l'eau sur le corps pour le rafraichir; lui lavent les mains, les piez & le visage; lui passent la main par tout pour en faire tomber l'eau qui s'est échaufée, & l'arrosent à nouveaux fraix. J'ai vû de cette maniere dix ou douze hommes couchez dans leurs Branles après un régale, & les femmes autour d'eux pour en avoir soin.

Les hommes ne sortent jamais de leurs maisons pour la moindre chose, quand ce ne seroit que pour aller faire de l'eau, sans prendre quelcune de leurs ar-

armes, ſoit l'Arc & la Fléche, leur Lance, la Hache, ou le Couteau long. Leurs plus fréquentes expéditions, en tems de paix, ſe bornent à la chaſſe. Ils y vont pour ſe munir de gibier, lors qu'ils en manquent chez eux. Ils ſe joignent quelquefois une ou deux Familles enſemble; mais ils font ſouvent de grandes parties de chaſſe, où il y a beaucoup de monde. Il ne ſe tient guére d'Aſſemblées publiques, & l'on célébre peu de Feſtins, où l'on ne conclue une partie de chaſſe avant que de ſe quitter. On fixe le tems & le lieu du rendez-vous, & chacun eſt obligé de s'y trouver avec tout ce qui lui eſt néceſſaire.

Une de ces Chaſſes dure quelquefois trois ou quatre jours. Il y en a même où ils emploient juſqu'à dix, douze, quinze & dix-huit jours, ſuivant le gibier qu'ils rencontrent, & la route qu'ils prennent. Ils vont quelquefois juſques à la frontiere, pour trafiquer avec leurs voiſins, & ils chaſſent en allant & à leur retour. Ils n'examinent point les Saiſons de l'année, pour ſavoir s'il y a du gibier ou non; mais en tout tems ils font ces parties de chaſſe. Tous ceux de la compagnie ſe muniſſent d'un ou deux Chiens pour batre le Païs, & les femmes s'y trouvent auſſi bien que les hommes. Lors que j'y allois avec eux, ils me donnoient une jeune femme, pour me ſervir & porter mes proviſions dans un panier.

C'eſt

C'eſt l'uſage que l'on fait ici des femmes; elles portent dans leurs Corbeilles, des Plantains, des Bonanos, des Yams, des Potates, & des Racines de Caſſave, tout cela bien rôti ; mais on trouve dans les Bois & les Plantations ruinées, des Plantains verds, qu'on aprête ſur les lieux avec ces racines ; de ſorte que ſi l'on doit paſſer par ces endroits-là, on ſe charge de moins de proviſions. Elles prennent auſſi un peu de farine de Maïz, & quelques Plantains mûrs tout-crus, pour en faire du *Miſlaw*. Leurs proviſions ne conſiſtent pas en autre choſe. Chaque femme porte une Calebace; & il y a un ou deux Pots de terre qui ſervent à cuire les viandes pour toute la compagnie. Les hommes portent leurs Arcs & leurs Fléches, leurs Lances, une petite Hache, & un Couteau long. Ils vont tous nuds-piez, & ſouvent ils attrapent des égratignures dans les Bois où ils paſſent; mais ils ne s'en mettent pas fort en peine. Ils tuent des *Pecarys*, des *Warris*, des *Quams*, des *Chicaly-Chicalis*, des *Corroſous*, & toute autre Bête ou Oiſeau qu'ils rencontrent, excepté les Singes & les Bêtes fauves. Ils mangent d'abord la Volaille, & tout ce qui ne ſe peut pas conſerver facilement. Ils s'arrêtent la nuit, par tout où ils ſe trouvent, au Soleil couché, pourvû que ce ſoit près d'une Riviere ou d'un Ruiſſeau, & ſur le penchant d'une Montagne. Ils attachent leurs Branles à deux Arbres ; ils ſe cou-

couvrent d'une feuille de Plantain, pour ſe garantir contre la pluie & le Vent; & ils alument un feu qui dure toute la nuit. Ils ne continuent jamais leur chaſſe après le Soleil couché, & ne la recommencent qu'après qu'il eſt levé. Les Bêtes qu'ils pourſuivent le plus, ſont le *Pecary* & le *Warri*, qui ne ſont pas fort vites à la courſe, & qui vont par troupeaux de deux ou trois cens à la fois; de ſorte que ſi les *Indiens* les ſurprennent, ils en tuent d'ordinaire quelcun à la boulevûë. Mais ſi cela n'arrive point, ils courent ſouvent un jour entier ſans en atraper un ſeul, ou bien ils en ateignent ſi peu, par raport au grand nombre qu'ils en lançent, que le ſuccès ne répond pas à la fatigue. J'en ai vû lancer moi-même près de mille dans un jour, ſéparez en différentes troupes, & nous n'en tuames que deux. Ces animaux s'enfuient quelquefois avec les fléches dans le corps; mais s'il y en a quelcun qui ſoit las, il s'arrête à une Baye, où les Chiens l'environnent de tous côtez, ſans oſer en venir aux priſes: ils ne font que le harceler & lui mordre les feſſes, juſqu'à ce qu'ils voient leurs Maitres derriere un Arbre prêts à lâcher leur coup, alors ils ſe retirent pour éviter la fléche. Auſſitôt qu'un *Indien* a percé un *Warri* ou un *Pecary*, il y court & lui darde ſa lance; enſuite il l'éventre, en jette les boiaux, & le coupe en deux par le travers. Cela fait, il prend un morceau

ceau de bois & le taille en pointe aux deux bouts, à chacun desquels il fiche une piece de sa Bête, & la porte ainsi sur l'épaule à l'endroit du rendez-vous que l'on a donné aux femmes. La nuit même qu'on a pris une de ces Bêtes, on en fume la chair à la maniere du Païs, & on la porte à la maison.

D'ailleurs, soit Quadrupede ou Oiseau qu'ils prennent, ils le percent à coups de Lances ou de Fléches, pour en faire sortir le sang. On le coupe ensuite en quartiers, après lui avoir ôté la tête; mais si c'est un *Pecary*, on l'échaude, & si c'est un *Warri* on l'écorche. Il y a de certains Oiseaux qu'ils ne font que plumer, & il y en a d'autres qu'ils pélent, non pas tous entiers, mais après les avoir déchiquetez par morceaux, pour leur servir en voiage.

Comme ils ont très-peu de sel, lors qu'ils veulent garder quelque tems le gibier, ils plantent quatre Pieux fourchus, à 8 ou 9 piez de distance les uns des autres, sur lesquels ils posent deux Bâtons de cette même longueur, qui se trouvent ainsi paralleles & à un pié de terre. C'est ce qu'on appelle un *Barbecue*, & c'est là-dessus qu'ils rangent les quartiers des Bêtes ou des Oiseaux, avec un petit feu de charbon de bois au-dessous; ils tournent ces pieces de tems en tems, & ils renouvellent ce petit feu trois ou quatre jours de suite, ou peut-être même une semaine entiere, jusqu'à ce qu'elles soient devenuës

aussi

auſſi ſéches qu'un morceau de bois, ou que nôtre bœuf fumé. S'ils tuent par hazard quantité d'Oiſeaux, de *Pecarys*, ou d'autres Bêtes ; ils les fument bien à la campagne, & ils les portent ainſi à la maiſon. S'il y en a même trop pour la charge des femmes, les hommes leur aident à les porter. Cette chair préparée de la ſorte ſe peut conſerver long tems; mais d'abord que la proviſion aproche de ſa fin, ils retournent à la chaſſe. Ils font auſſi un *Barbecue* au logis, où ils entaſſent ces morceaux ſecs les uns ſur les autres, & ſouvent ils y mettent un peu de cendres chaudes au deſſous, pour les empêcher de ſe moiſir, dans ce Païs humide. Ils coupent d'ailleurs de ces pieces à meſure qu'ils en ont beſoin.

Toutes les fois qu'ils veulent manger de cette chair fumée, ou de la viande fraiche, ils la coupent par petits morceaux, & la mettent ainſi dans leur Pot de terre, avec quelques Racines, des Plantains verds ou des Bonanos, & une bonne quantité de poivre ; ils étuvent tout cela enſemble à un petit feu, & ils ne ſoufrent jamais qu'il bouille. Après avoir mis le Pot de grand matin, ils le couvrent fort juſte, & ils ne le retirent qu'au bout de ſept ou huit heures, lors que tout eſt reduit en pâte. Ceci leur ſert pour le ſeul repas reglé, qu'ils font chaque jour ſur le midi ; mais du reſte, ils mangent

des

des Plantains & des Bonanos tout le jour. Ils verſent l'étuvée dans un grand Plat de terre, ou une Calebace, qu'ils mettent ſur le gros Bloc qui leur ſert de table, & ils s'aſſeient autour ſur de petits Blocs. Mais lors qu'il y a quelque Feſtin, & que la compagnie eſt nombreuſe, ils font un *Barbecue* de 10, 12, ou 20 piez de long, ou même davantage, & d'une largeur proportionnée; & ils y mettent deſſus trois ou quatre feuilles de Plantain, qui ſervent de Nape. Chacun a ſa Calebace pleine d'eau à terre & à ſa main droite. Ils fourrent les deux premiers doigts & le pouce dans le Plat, pour s'en ſervir, en guiſe de cueiller, à prendre la viande; & ils les trempent, à chaque morceau, dans la Calebace qui eſt à leur côté. Je ne ſai point ſi c'eſt pour les nettoier ou les rafraichir; mais il eſt certain qu'ils mangent leur ragoût fort chaud, de même qu'exceſſivement poivré. Ils ne mangent aucune racine en cette occaſion, qui leur tienne lieu de pain; mais s'ils ont un grain de ſel, après avoir avalé trois ou quatre morceaux de viande, ils le paſſent ſur la langue, pour en relever le goût, & c'eſt ce qu'ils réïterent à diverſes repriſes.

Lors que les *Indiens* voiagent, ils ſe conduiſent par le cours du Soleil, ou en ſon abſence, par un Point fixe vers lequel ils tendent, & ils remarquent d'ailleurs de quel côté les branches des Arbres plient, pour ſavoir où eſt le Vent. Mais ſi cette voie

voie leur eſt inutile, ils font des entaillures dans l'écorce des Arbres, & l'endroit où elle ſe trouve la plus épaiſſe, marque toûjours le Sud. Ils prennent leur route à travers les Bois, les Marécages, les Rivieres, & même à travers les lieux, où il n'y a ni trace ni ſentier. Auſſi ſont-ils ſouvent reduits à ſe détourner du droit chemin, après l'avoir tenu pluſieurs jours de ſuite, & s'être fait paſſage à-travers les Bois taillis, qu'ils abatent avec leurs grands couteaux, ſur tout s'il y a des Cannes creuſes, puis qu'il eſt impoſſible d'y pénétrer ſans cela. Les hommes, les femmes & les enfans paſſent les Rivieres à la nage, & ils n'ont pas beſoin d'y emploier des Arbres, comme nous l'avions pratiqué nous-mêmes. Ce n'eſt pas qu'ils ne ſe mettent dans leur Canots ou ſur leurs Radeaux faits de Bois-leger, lors qu'ils deſcendent une Riviere.

Si quelcun leur demande le chemin pour aller quelque part, ce qui nous arriva pluſieurs fois en paſſant & repaſſant l'Iſthme, ils ont accoutumé de le lui montrer avec le doigt; mais lors qu'il s'agit de ſavoir le tems qu'il faut pour y arriver, ils vous l'indiquent avec le doigt, tourné vers quelque partie de l'arc que le Soleil décrit dans leur Hemiſphere: & ſuivant qu'ils montrent plus haut ou plus bas, ſoit à l'Eſt ou à l'Oueſt du Meridien, ils déſignent le matin ou l'après-midi du jour, auquel on peut eſperer de ſe rendre à la Riviere, aux Plantations, ou à tout autre Lieu que l'on cherche. Ainſi le Point,

qui

qui est à une égale distance de l'Horison Oriental & du Meridien, signifie neuf heures du matin; les quatre sixiemes de l'arc diurne du Soleil au Sud-Oüest veulent dire quatre heures de l'après-midi, &c. Si le tems qu'ils ont dessein de marquer n'est pas d'heures, mais de jours, ils tournent le visage vers le-Sud, & ils décrivent avec la main l'arc que le cours diurne du Soleil fait de l'Est à l'Oüest; ensuite ils appuient la tête sur cette main, ils ferment les yeux, & font semblant de dormir. Ils repétent le même arc, & renouvellent la même posture autant de fois qu'il y a de journées du lieu où l'on est à celui où l'on veut aller.

Je ne remarquai point qu'il y eut parmi ces *Indiens* aucune distinction de semaines, ni de jours particuliers; Ils ne divisent pas ceux-ci non plus en heures, ni en d'autres portions, excepté celles qu'ils montrent avec le doigt sur l'arc diurne du Soleil. Quand ils emploient ce signe, ou quelque autre que ce soit, ils parlent en même tems, & ils expriment leur pensée dans leur propre Langue, quoi qu'ils s'adressent à des *Européans* qui ne les entendent pas. Ils ne comptent le tems passé que par les revolutions de la Lune; du moins lors que *Lacenta* m'entretenoit du ravage que les *Espagnols* avoient fait à l'Oüest, il me disoit que depuis ce malheur il s'étoit écoulé grand nombre de Lunes.

La

La maniere dont ils calculent ſe fait par des Unitez, des Dizaines & des Vingtaines, juſques à Cent ; mais je ne m'aperçus point qu'ils comptaſſent au delà de ce dernier nombre. Pour en exprimer un plus grand, ils prennent une treſſe de leurs Cheveux, groſſe ou petite, à proportion du nombre qu'ils veulent déſigner, & la ſecouënt avec la main. Mais s'il s'agit d'en marquer un qui eſt innombrable, ils prennent tous les cheveux d'un des côtez de la tête, & les ſecouënt tout-de-même.

Lors que nous allames à la Mer du Sud ſous les ordres du Capitaine *Sharp*, nous étions 336 perſonnes, outre pluſieurs de l'Iſthme qui nous accompagnerent dans cette marche. Ils avoient grande envie de ſavoir le nombre que nous étions ; de ſorte que, pour en venir à bout, l'un d'eux s'aſſit auprès du ſentier qu'il nous faloit tenir, avec un monceau de Maïz à ſon côté, dont il mettoit un grain dans ſa Corbeille pour chacun de nous qui paſſoit devant lui. Il en avoit déja compté une bonne partie, lors qu'un de nos hommes renverſa exprès ſon Panier, & interrompit ainſi ſon calcul. Je m'aperçus que cette action leur déplaiſoit : Malgré tout cela, un autre de leur compagnie prit les devans, ſe cacha dans le Bois, & à une petite diſtance du ſentier étroit, où nous devions paſſer un à un, il ſe mit à nous compter avec des grains de Maïz. Ce dé-

nombrement fait, ils se trouverent bien embarrassez, pour en venir à la suputation: du moins deux ou trois jours après, lors que nous fumes parmi les *Indiens* du Sud, nous en vimes vingt ou trente des plus graves qui s'atrouperent pour suputer les grains qui étoient dans le Panier; Ils les mirent d'abord sur une feuille de Plantain, & il y en eut plusieurs qui tâcherent de les compter un à un. Mais lors que venus sans doute au bout de leur calcul, ils parurent s'échauffer & disputer fortement là-dessus, un de la compagnie se leva, choisit une tresse de ses cheveux, & la secoua, pour dire, selon toutes les apparences, que le nombre étoit grand & inconnu. Quoi qu'il en soit, il termina par ce moien leur dispute, & l'un d'eux nous suivit, pour nous demander, en méchant *Espagnol*, quel nombre nous étions.

Les nombres cardinaux, *Un*, *Deux*, *Trois*, &c. portent chez eux les noms suivans:

1. *Conjugo.*
2. *Poquah.*
3. *Pauquah.*
4. *Pakequah.*
5. *Eterrah.*
6. *Indricah.*
7. *Coogolah.*
8. *Paukopah.*
9. *Pakekopah*
10. *Anivego.*

11. *Ani-*

11. *Anivego Conjugo.*
12. *Anivego Poquah.*
13. *Anivego Pauquah*, &c.
20. *Toola Boguah*, &c.
40. *Toola Guannah*, &c.

Au deſſous de 10, ils nomment facilement le nombre particulier dont il s'agit, ſans aucune autre ceremonie. Mais lors qu'ils nomment *Anivego*, ou 10, ils joignent leurs mains ouvertes enſemble. Pour dire 11, 12, 13, *&c.* juſques à 20. ils prononcent *Anivego*, & joignent d'abord les mains ; enſuite ils les ſéparent, & touchent les doigts de la main gauche, un par un, avec le premier de la droite, & ils diſent *Anivego Conjugo*, *Anivego Poquah*, &c. juſques au nombre qu'ils veulent exprimer, s'il eſt au deſſous de 20.

Lors qu'ils prononcent *Toola Boguah*, c'eſt-à-dire 20, ils joignent les mains deux fois, une pour chaque 10. Pour 21, ils diſent *Toola boguah Conjugo* ; pour 22, *Toola boguah Poquah*, &c. Pour exprimer 30, ils joignent trois fois les mains, & diſent *Toola boguah Anivego*, c'eſt-à-dire vingt & dix ; pour 31, *Toola boguah Anivego Conjugo*, c'eſt-à-dire vingt & onze, & ainſi de ſuite juſques à 40. Venus à ce nombre, ils joignent quatre fois les mains, & diſent *Toola Guannah* ; 41, *Toola guannah Conjugo*, &c. 50, *Toola guannah Anivego*, c'eſt-à-dire, quarante & dix ; 51, *Toola guannah Anivego Conjugo*, c'eſt-à-dire, quarante & onze, *&c.* Je ne ſai pas les

noms des autres Dizaines jusques a 100; & il y en a peu d'entr'eux qui sachent compter si loin. J'avois grande envie d'apprendre leurs nombres, & cet exercice me servoit de passe-tems: ils étoient ravis de me voir escrimer à cela, & ils s'en divertissoient beaucoup: Mais il n'y en avoit guére qui pûssent me conduire au delà des nombres que je viens de marquer, ni me corriger lors que je venois à me tromper dans ma repetition.

Cette maniere de compter d'une Vingtaine à l'autre est la même que celle de nos Ancêtres, & aproche beaucoup de celle des Montagnars d'*Ecosse* & d'*Irlande*; puis que si les *Indiens*, pour dire 31, 32, &c. disent vingt & onze, vingt & douze &c. ceux-là, pour exprimer les mêmes nombres, disent au contraire onze & vingt, &c. & ne font ainsi qu'une transposition des mots. Dans ma jeunesse, j'entendois fort bien l'*Irlandois*, tel qu'on le parle au Nord de l'*Irlande*, par exemple à *Navan* sur la *Boyne*, & autour de la Ville de *Virgini* sur le *Lough Rammer*, dans la Baronnie de *Castle Raghen*, dans la Province de *Cavan*; de même que dans le haut Païs d'*Ecosse*, que j'ai parcouru en divers endroits. Peut-être que les personnes curieuses ne seront pas fâchées que je me serve ici de la connoissance que j'ai de cette Langue, pour leur donner une Table de la maniere de compter de ces deux Nations, je veux dire des *Irlandois* & des Montagnars d'*Ecosse*; mais il faut les

les avertir que dans l'écriture de ces mots, je suivrai plûtôt la prononciation que l'orthographe.

1. *Hean.*
2. *Dũ.*
3. *Tree.*
4. *Caher.*
5. *Cooig.*
6. *Shae.*
7. *Shaucht.*
8. *Oacht.*
9. *Nnye.*
10. *Deh.*
11. *Heanegg.*
12. *Dũeegg.*
13. *Treedeegg.*
14. *Caherdeegg.*
15. *Cooigdeegg.*
16. *Shaedeegg.*
17. *Shauchtdeegg.*
18. *Oachtdeegg.*
19. *Nnyedeegg.*
20. *Feh.*
21. *Hean augus feh*; c. à. d. Un & vingt, & par abréviation, *ausfeh.*
22. *Dũ augus feh.*
23. *Tree augus feh*; &c.
30. *Deh augus feh.*
31. *Heanegg augus feh.*
32. *Dũeegg augus feh*; &c.
40. *Yoyiht.*
41. *Hean augus th'yoyiht.*
42. *Dũ augus th'yoyiht*, &c.
50. *Deh augus th'yoyiht.*

51. *Heänegg augus th'yoyiht.*
52. *Dõeegg augus th'yoyiht.* &c.
60. *Tree feht.*
61. *Hean augus Tree feht*, &c.
70. *Deh augus Tree feht*, &c.
80. *Careh fehth*, &c.
90. *Deh augus Careh fehth.* &c.
100. *Cooig fehth*; ou *Caed.*
200. *Oychead.*
1000. *Meelah.*
1000000. *Meelioon.*

La connoiſſance que j'avois de l'*Irlandois* m'étoit de quelque ſecours pour apprendre le Langage de *Darien.* Quoi qu'il n'y aît aucun raport entre les mots de l'une & de l'autre Langue, il y en a quelcun dans la prononciation, que j'imitois auſſi facilement. Toutes deux ſe prononcent beaucoup du goſier, avec de fréquentes aſpirées, & à peu-près le même ton aigu. J'étois ſans ceſſe à demander aux *Indiens*, comment ils appelloient ceci & cela; & le Prince *Lacenta*, qui ſavoit quelques mots d'*Eſpagnol*. s'entretenoit toûjours avec moi: de ſorte que dans un Mois de tems j'apris une bonne partie de leur Langue; Mais je n'en ai retenu qu'un petit nombre de mots, ou de Phraſes, dont je donnerai ici une Liſte.

Tautah, Pere
Naunah, Mere.
Poonah, Femme.
Koopah, Frere.

Bida-

Bidama ſoquah Roopah ? Comment vous portez-vous, Frere ?
Neenah, petite Fille.
Nee, la Lune.
Chaunah, aller.
Chaunah Weemacah; ſe hâter, courir.
Shennorung; quelque choſe de gros, ou de grand.
Eechah, laid
Paeecha; fi! que cela eſt vilain!
Eechah Malooquah; (C'eſt une interjection qui marque un grand dégoût pour quelque choſe.)
Cotchah, dormir.
Caupah, un Branle.
Cotchah Caupah? Voulez vous aller dormir dans le Branle?
Pa poonah eetah Caupah? Femme, avez-vous pris le Branle?
Doolah, de l'eau.
Doolah Copah? Voulez-vous boire de l'eau?
Chicha Copah, Boiſſon de Maïz.
Mamaubah, beau.
Cah, du Poivre.
Aupah eenah ? Comment appellez-vous ceci ?

CHAPITRE III.

Où l'Auteur reprend la relation de son Voiage, qu'il avoit interrompuë à la Page 37.

APRE'S avoir ainsi parcouru l'*Isthme*, & y avoir fait les observations qui me sont venuës dans l'esprit, je vais reprendre le fil de mon Voiage, que j'avois interrompu à *Realeja* sur la côte du *Mexique*. Ce fut en cet endroit que M. *Dampier* & moi nous séparames, après avoir été pour la deuxieme fois ensemble dans la Mer du Sud. Le Capitaine *Swan*, qui montoit le Vaisseau, nommé le *jeune Cigne*, devoit naviger à l'Oüest, & Mr. *Dampier* se mit sur son bord. Pour moi, je restai avec le Capitaine *Davis*, qui vouloit retourner au Sud, & qui montoit *le Plaisir du Garçon*.

Nous laissames donc le Capitaine *Swan* avec Mr. *Dampier* dans le Port de *Realeja*, & nous en partimes le 27. *Août* 1685. avec trois autres Vaisseaux de conserve. Mais nous ne fumes pas plûtôt en Mer, que nos Equipages tomberent malades, & qu'il nous falut entrer dans le Golfe d'*Amapalla*. Nous y restames plusieurs semaines à une petite Isle, où nous bâtimes des Hutes pour nos malades, dont il y avoit alors plus de cent trente sur nos quatre petits Vaisseaux, attaquez d'une fiévre maligne, qui

qui en fit mourir beaucoup. Cependant, quoi que je les visitasse tous les jours, graces à Dieu, je n'en contractai pas la moindre infection. D'ailleurs, je n'ai pas dessein de parler de tous les endroits que nous vimes, ni de tout ce qui nous arriva, puis que je n'en tenois point de Journal: mais je raporterai, en peu de mots, ce qui me frapa le plus & qui me parut digne de quelque remarque.

Lors que nous fumes ici à l'ancre, les provisions commencerent à nous manquer; cela nous obligea d'aller à une Ferme de Bœufs, qui étoit au Sud de la Baye sur le Continent, & à trois Milles ou environ de l'endroit où l'on aborde. Dans ce chemin, il nous falut traverser une Riviere, qui couloit dans une grande Prairie, & dont l'eau étoit si chaude, que nous eumes de la peine à y entrer. Elle sortoit du creux d'une Montagne, où il n'y avoit point de Volcan, quoi qu'il y en aît plusieurs sur cette Côte. J'eus la curiosité d'y marcher vers la source, aussi long-tems que le jour parut: L'eau en étoit claire & basse; mais les vapeurs sous la Montagne en étoient si épaisses, qu'elles ressembloient à celles qui s'exhalent d'un Pot qui boût, & que mes cheveux en étoient tout trempez. Ces vapeurs en deça de la Montagne couvroient la Riviere durant un long espace de chemin. Plusieurs de nos gens qui avoient la gale s'y baignerent, & ils en furent bientôt guéris; de sorte qu'on ne manqua pas d'en attribuer

buer la cauſe à la qualité ſulphureuſe & à la vertu de cette eau. Quoi qu'il en ſoit, on trouve ici grand nombre de Loups, qui ſont les plus hardis que j'aie vû de ma vie ; ils venoient ſi près de nous, qu'ils étoient ſur le point de nous enlever la chair que nous portions; & qui plus eſt, nous n'oſions pas leur tirer deſſus, dans la crainte que le bruit de nos Fuſils n'en amenât d'autres à leur ſecours.

Après que nos malades furent aſſez bien rétablis, nous mimes le cap au Sud, & nous arrivames à l'Iſle de *Cocos*, qui eſt à 5 Deg. 15. Min. de Latit. Sept. On l'appelle ainſi à cauſe des Noix de Cóco, dont elle abonde. Ce n'eſt qu'une petite Iſle, mais fort agréable: il y a une Montagne eſcarpée qui traverſe le milieu, autour de laquelle on voit une Plaine qui s'étend vers la Mer. Cette Plaine, ou Vallée, ſur tout à l'endroit où l'on aborde, eſt couverte de Cocotiers, qui fleuriſſent ici à merveilles, à cauſe de la bonté du terroir. Il en croît auſſi ſur les bords de la Montagne, & l'on en découvre divers petits Bocages qui font plaiſir à la vûë. Mais ce qui contribue le plus à l'agrément de cette Iſle, c'eſt la quantité de ſources de bonne eau claire qu'il y a ſur le ſommet de la Montagne, & qui ſont ramaſſées dans un grand Baſſin profond qui en occupe tout le deſſus: L'eau qui en regorge, & qui découle par pluſieurs endroits, forme autant de pe-

petits ruiſſeaux; Ailleurs, où les rochers avancent ſur la Plaine, & ne ſont pas tout à-fait perpendiculaires, on voit des Cataractes qui forment une eſpece d'Arcade : Tout cela joint à la beauté de la Perſpective, à la vûë des Cocotiers, & à la fraicheur de l'air qu'on y reſpire, ne peut que rendre un tel ſejour délicieux, & ſatisfaire plus d'un ſens à la fois.

Auſſi nos Matelots ſe plaiſoient-ils beaucoup à goûter les agrémens de cette Iſle: où ils remplirent toutes leurs Barriques de cette bonne eau douce, qui découloit de la Montagne, & formoit un petit Ruiſſeau dans la Plaine. Nôtre Navire étoit vis-à-vis de l'embouchure de ce Ruiſſeau, dans un endroit où le mouillage étoit merveilleux ; & je ne croi pas avoir jamais trouvé de ſituation plus commode que celle-ci pour faire aiguade.

Nous n'y épargnions pas les Noix de Coco, dont nous mangeâmes grande quantité, & en primes pluſieurs Centaines à-bord. Tous les jours quelques uns de nos gens alloient à-terre: & une fois entr'autres, diſpoſez à ſe bien divertir, ils abatirent grand nombre de Cocotiers: Après en avoir cueilli & ouvert le fruit, ils en tirerent 80 Pots ou envion de lait. Ils ſe mirent enſuite à boire à la ſanté du Roi, de la Reine, *&c.* Ils burent prodigieuſement; & quoi que cette boiſſon ne les enyvrât pas, leur ſang en fut ſi glacé & leurs nerfs ſi engourdis, qu'ils

ne pouvoient ni marcher ni ſe tenir debout: Ils n'auroient pû même retourner à-bord du Vaiſſeau, ſi ceux de leurs Camarades qui n'étoient pas de la fête, ne les euſſent aidez: & ils ne revinrent de cet état qu'au bout de quatre ou cinq jours.

Enfin, nous partimes de cette Iſle, & après avoir couru quelque tems au Sud, nous découvrimes les Iſles de *Gallapagos*, ſituées ſous la Ligne. Nous trouvames ſur une de ces Iſles quantité de groſſes Tortuës de terre, que nous appellons *Hecatée*, & il n'y avoit de l'eau que dans un ſeul endroit, où j'obſervai que ces animaux alloient boire, quoi qu'ils n'y entraſſent jamais. Ce fut ici où nous mimes nôtre Vaiſſeau à la caréne. Quantité de Tourterelles & d'autres Oiſeaux s'y rendoient en foule, pour boire; ils étoient même ſi familiers, qu'ils ſe perchoient d'abord ſur nous, & tout nôtre Equipage en vêcut pluſieurs jours de ſuite; Mais bientot après, ils devinrent ſi craintifs, que nous n'en pouvions tuer aucun qu'à coups de Fuſil. Les *Guanos* n'y manquent pas non plus, & ils y ſont fort bons. Il y croît un petit Arbre, qui reſſemble au Poirier, mais qui eſt plus gros, tout couvert d'une Gomme, dont l'odeur eſt très-agréable. Au reſte, nous reprimes ſur une de ces Iſles 500 petits Sacs de Farine, que nous y avions laiſſé auparavant ſur les rochers, & dont les Tourterelles avoient mangé une bonne partie.

A nôtre départ des *Gallapagos*, nous allames croiſer ſur diverſes Iſles près de la côte du *Perou*; Mais ſans m'arrêter à un détail qui pourroit ennuïer mes Lecteurs, je dirai ſeulement que nous combatimes à *Guavra*, *Guacha* & à *Piſca*; que le choc fut rude à ces deux dernieres Places, & que nous les emportames. Le ſeul Capitaine *Knight* étoit alors avec nous; car les deux autres Vaiſſeaux, avec leſquels nous étions partis d'*Amapalla*, nous avoient quitez à l'Iſle de *Cocos*. Nous étions à *Piſca* dans le Mois de *Juillet* 1686, & le Capitaine *Knight* fut avec nous preſque toute cette année.

Nous touchames enſemble à l'Iſle *Gorgonia*, où il nous falut eſpalmer nos Vaiſſeaux. J'y remarquai divers Singes qui venoient cueillir des Huitres, lors que la Marée étoit baſſe, & qui les ouvroient de cette maniere: Ils en prenoient une, qu'ils mettoient ſur une pierre, & avec une autre pierre ils la frapoient, juſqu'à ce qu'ils euſſent rompu l'écaille en morceaux: enſuite ils avaloient le poiſſon.

Nous fumes auſſi à *La Naſca*, qui eſt un petit Port, à 15 Deg. de Latit. Méridionale. Il y croît d'excellent Vin, qui eſt fort, de même qu'à *Piſca* & en d'autres Lieux de cette Côte, & qui aproche beaucoup du goût de celui de *Madere*. On l'envoie à ce Havre de tous les Quartiers du Païs, & on l'embarque ici

pour le transporter à *Lima*, *Panama*, ou ailleurs. Il y reste quelquefois des années entieres, enfermé dans des Jarres qui peuvent contenir environ 32. Pots chacune. On ne les met point à-couvert ; mais on les place le long de la Baye, entre les rochers, avec la marque des Marchands à qui elles apartiennent, & où elles sont exposées à toutes les ardeurs du Soleil. Nous en fimes bonne provision dans cette rencontre.

Nous allames ensuite à *Coquimbo*, qui est une grande Ville à 29. Deg. ou environ de Latit. Meridionale, & où l'on voit 9. Eglises. Nous mimes pié à terre sur le rivage sablonneux d'une grande Baye, où il y avoit une petite Riviere, qui alloit se dégorger dans la Mer à trois Milles au dessous de la Ville. Plus avant dans le Païs, les *Espagnols* y trouvent de l'or ; aussi le sable qu'elle roule est-il rempli de petites particules de ce riche métal, de même que toute la Baye ; & lors que nous y marchions, nos habits étoient couverts de cette poudre, qui est si fine & si menuë, que ce seroit un ouvrage infini de la vouloir ramasser. La même chose nous arriva dans quelques autres lieux de cette Côte, & par tout où quelcune de ces Rivieres, qui charrient de l'or, passe à travers des Bayes sablonneuses pour se rendre à la Mer, le sable est en quelque maniere doré ; mais les grains qui méritent d'être cueillis se trouvent plus près de la source, ou vers les Mon-

Montagnes d'où ces Rivieres découlent: & il n'y a que cette poudre volatile qui ſoit entrainée ſi loin.

Nous nous rendimes après à l'Iſle de *Jean Fernando*, où nous carenames; & ce fut ici que le Capitaine *Knight* nous laiſſa, pour aller faire le tour de la Terre *del Fuego* & ſe rendre aux *Indes* Occidentales. Mais pour nous, nôtre deſſein étoit de ranger la côte & de retourner vers la Ligne avec une Barque que nous avions priſe à la hauteur de *Piſca*.

Nous partimes donc de l'Iſle de *Jean Fernando*, & nous mimes le cap encore plus au Sud, vers le Continent, juſques au 39. Deg. de Latit. Meridionale, ſoit pour gagner un Vent, ou pour avoir une plus longue étendue de Côte à courir. Nous aperçumes d'abord l'Iſle de *Mocha*, qui eſt au 38. Deg. 20. min. de Latit. Merid. ou environ. Le beſoin que nous avions d'eau & de vivres, nous obligea d'y mouiller, & nous y abordames vers la mi-*Decembre* 1686. Durant les cinq ou ſix jours que nous y fumes, il ne nous manqua rien, & il y avoit de tout en abondance. Le terrain y eſt fort bas & uni; la côte de la Mer en eſt ſablonneuſe; mais le milieu de cette Iſle produit du Maïz, du Froment, de l'Orge, & toute ſorte de fruits. Les *Indiens Eſpagnols* y ont pluſieurs Maiſons, bien pourvûës de Volaille domeſtique, outre une bonne quantité de Chevaux: Mais ce qu'il y a de plus remarquable, eſt

eſt une eſpece de Brebis, que les Habitans apellent *Cornera de Terra*. Ces Bêtes ſont fort majeſtueuſes, & peuvent avoir quatre piez & demi de haut. Elles ſont d'ailleurs ſi bien aprivoiſées, que ſouvent nous en bridions une, qui portoit deux hommes des plus robuſtes ſur le dos, tout-autour de l'Iſle, pour donner la chaſſe à celles qui s'étoient écartées, & les amener au bercail. Elles vont d'ordinaire à l'amble, ou au petit galop, pendant que le Cavalier eſt deſſus. Leur muſeau eſt comme celui du Liévre, & qui plus eſt, elles remuent les deux lévres en même tems, lors qu'elles broutent l'herbe. Leur tête aproche beaucoup de celle de l'*Antelope*; mais elles n'avoient point de Cornes, lors que nous étions ici: cependant nous en trouvames quantité de fort grandes, qui étoient bien torſes, à la maniere de la coquille de l'Eſcargot, & diſperſées ſur les Bayes ſablonneuſes; ce qui nous fit conjecturer que ces Animaux les poſent tous les ans. Leurs oreilles reſſemblent à celles d'un Ane; ils ont le coû délié, comme les Chamaux, & ils le portent droit, comme les Cignes. Ils ont la poitrine large comme un Cheval, & le dos fait à-peu-près comme celui d'un beau Levrier. Leurs feſſes ne reſſemblent pas mal à celles d'un Daim, qui eſt venu à ſa perfection, & ils ont la queuë faite preſque de même. Ils ont le pié fourchu comme les Brebis, avec un éperon en dedans, de la groſſeur du doigt, & auſſi pointu

tu que ceux de l'Aigle. Ces éperons, qui ſont a deux pouces au-deſſus de l'endroit où la corne du pié ſe diviſe, leur ſervent à grimper ſur les rochers, & à ſe tenir fermes par tout où ils s'appuient. La laine qu'ils portent ſous le ventre a 12. ou 14. pouces de long; mais elle eſt plus courte ſur le dos, & à demi friſée. Ce ſont des Bêtes fort innocentes, d'un grand uſage, & propres à toute ſorte de fatigue. Leur chair a tout-à-fait le goût de celle du Mouton. Nous en tuames quarante-trois; & je trouvai dans l'eſtomac d'une treize pierres de *Bézoard* de différentes figures; il y en avoit de raboteuſes, de longues, qui reſſembloient à du Coral, de rondes & d'ovales: Mais quoi qu'elles fuſſent toutes vertes, lors que je les tirai de l'eſtomac; elles devinrent avec le tems de couleur cendrée; Il m'en reſte encore quelques unes que je garde.

Les *Eſpagnols* nous dirent que ces Animaux leur étoient d'un uſage merveilleux aux Mines de *Potoſi*, qui ſont bien avant dans le Païs, & qu'ils s'en ſervoient à tranſporter l'argent depuis cet endoit juſques aux Villes ſituées vers la Mer; parce que le chemin eſt ſi rompu, & ſi environné de précipices, qu'il n'y a point d'homme, ni aucune autre Bête, qui pût y paſſer. Après donc qu'on a chargé ces Animaux, leur Maître les conduit juſques à l'entrée de ces lieux eſcarpez & impraticables, où il les abandonne à eux-mê-

mêmes l'eſpace de plus de 16. Lieuës, pendant qu'il eſt obligé d'en faire 57. par un long détour, au bout duquel il les retrouve. Les éperons, dont j'ai parlé, ſont la ſeule choſe qui leur rend le pié ſi ſûr, & qui les met en état de grimper par tout où il y a la moindre priſe, & où toute autre Bête ne ſe haſarderoit pas. Les *Eſpagnols* nous informerent auſſi, que dans une certaine Ville, où il n'y a de l'eau qu'à une Lieuë de diſtance, on y dreſſe ces Brebis à y aller ſans aucun Guide, avec deux Jarres ſur le dos; & qu'étant à la Riviere, elles s'y enfoncent juſqu'à ce que les Jarres ſoient pleines, & qu'enſuite elles retournent chez leurs Maîtres. Ils ajoutoient que ces Animaux ne veulent point travailler d'abord que le jour a diſparu; & qu'on ne ſauroit les y contraindre par la force. En effet, nous les trouvions alors bien retifs; & dès qu'ils étoient couchez, on avoit beau les batre, il n'y avoit pas moien de les faire lever; ils pouſſoient un cri, ou un ſoupir, quoi qu'ils n'euſſent pas fatigué de tout le jour, & voilà tout ce qu'on gagnoit ſur eux.

Nous courumes enſuite de *Mocha* vers le Continent, & nous cabotames le long de la Côte du *Chili*, où nous envoïions ſouvent nos Canots, juſqu'à ce que nous fumes à la hauteur de *Copayapo*, c'eſt-à-dire à 26. Deg. ou environ de Latit. Meridionale. Nous abordames ici, pour chercher la Riviere qui porte le même nom

nom, parce que l'eau nous manquoit. Nous n'eumes pas plûtôt mis pié à-terre, que nous grimpames sur une Montagne, dans l'esperance que nous découvririons de là cette Riviere : Mais bien loin de la voir paroître, nous vimes une autre Montagne escarpée & fort haute, où il nous falut escalader, & une troisiéme après celle-ci : de sorte que nous n'avions pas ateint le sommet de la derniere, lors que pressé par la soif je tombai de foiblesse : Dans cette extremité, j'eus recours à mon urine, qui me rafraichit un peu, & j'arrivai enfin au sommet de cette troisieme Montagne, où nous nous reposames à l'ombre d'un gros rocher. L'endroit où nous étions assis étoit couvert de sable & de Coquillage de diverses figures, quoi qu'il n'y eût aucun Poisson à coquille sur tout le rivage de cette Côte, ce qui redoubloit mon admiration. J'y ai abordé moi-même en diférentes places, sans avoir jamais pû en trouver un seul. Après donc nous être délassez à cet abri, qui étoit à 8. Milles de la Mer, autant que nous le pouvions conjecturer, & du moins à un Mille au dessus de son niveau, à mesurer perpendiculairement, nous regardames de tous côtez pour voir si nous découvririons la Riviere, mais nous eumes le chagrin de n'en voir aucune. Tout ce terrain, & le haut & le bas, est couvert de sable & de coquilles, dont la plûpart sont dentelées. Il y en a quantité de cette espece en certain

en

endroits, sur tout au pié des Rochers, d'où il semble que le Vent les détache & les pousse en bas : du moins j'en vis de la même sorte, qui étoient incorporées avec le roc. Les *Espagnols* nous aprirent de plus, qu'à une certaine Saison de l'année, le Soleil fondoit la neige qui est sur le sommet des Montagnes qu'on trouve dans l'interieur du Païs, & que cela faisoit déborder la Riviere que nous cherchions. Mais il pourroit bien être aussi que les pluies qui tombent sur ces Montagnes écartées, contribuent à ce débordement. Quoi qu'il en soit, je n'ai jamais vû pleuvoir sur la Côte du *Chili* & du *Perou*; mais ces Montagnes reculées dans le Païs nous ont paru souvent couvertes de nuages, lors que nous courions terre-à-terre : Il arriva même une fois que d'*Arica*, où nous étions, il nous fut impossible d'en découvrir le sommet, à cause des nuages qui les envelopoient; quoi que nous le pussions facilement discerner une autre fois; parce sans doute que les Pluies avoient cessé à la Montagne. Pour ce qui est d'*Arica* & de la Côte voisine, de vieux *Espagnols*, Habitans de cette Place, nous assûrerent qu'il n'y pleuvoit jamais. D'ailleurs, j'ai été à la Riviere d'*Yo* dans une certaine Saison de l'année, sans y trouver presque une goute d'eau, quoi que dans une autre Saison il y en eût beaucoup : Avec tout cela, j'ai toûjours ouï dire aux *Espagnols* même qu'il ne pleuvoit point sur cette Côte, mais bien

bien avant dans le Païs; & qu'ils avoient en échange de fort grandes roſées. La Côte eſt ſéche & ſtérile à *Copayapo*, & cette ſechereſſe continuë tout le long du *Chili* & du *Perou*; On n'y voit que des Sables, & des Rochers arides, ſans Arbres, ſans aucune Herbe, & ſans verdure, excepté dans quelque Vallon qu'on trouve de tems en tems. Nous n'y aperçumes aucune ſorte d'Oiſeaux, ni de Bêtes, ni la moindre Créature vivante: On n'y voioit pas même la trace des hommes, qui ſe tenoient renfermez dans quelque méchant Bourg ou Village, ou dans quelque miſerable Port auprès d'une Riviere, dont l'eau eſt ſi baſſe qu'une Chaloupe n'y ſauroit entrer qu'en pleine marée. En un mot, l'eau y manque preſque par tout, & l'on n'y trouve rien pour les commoditez de la vie.

Nous fumes donc obligez de remettre en Mer à *Copayapo*, ſans avoir pû remplir nos Barriques, & nous ſuivimes la Côte juſques à une Ville du *Perou*, nommée *Arica*, qui eſt fort joliment ſituée à l'endroit où la Côte ſe recourbe, entre le 18 & le 19 Deg. de Latit. Merid. C'eſt ici où vient l'argent du *Potoſi*, & où on l'embarque pour le tranſporter à *Panama*. Le Havre y eſt aſſez bon, & ſa Rade eſt formée par une petite Iſle qu'il y a devant, & qui ſert à rompre les vagues de la Mer, qui eſt ici fort groſſe & qui roule ſans diſcontinuer ſur le rivage; quoi qu'elle ſoit auſſi unie à la ſurface

face que les eaux d'une Riviere, parce que le Vent n'y souffle presque jamais. Les vagues y brisent avec tant de violence contre la Côte, qui est fort élevée par tout, quoi que bien au-dessous des Montagnes qui sont dans l'interieur du Païs, qu'on ne sauroit presque y aborder qu'à la Ville d'*Arica*. C'est ici où passe une petite Riviere, qui se décharge dans la Mer à-travers quantité de roches raboteuses, où les vagues donnent & rendent son eau salée: de sorte qu'il nous fut impossible d'y faire aiguade. Cependant nous rançonnames la Ville, où l'on ne nous fit que peu ou point de resistance; & nous y atrapames quelques Cochons, de la Volaille, du Sucre & du Vin. Ce fut ici où nous vimes bonne provision de *Quina-Quina*, comme je l'ai déja dit p. 80. J'y avois été une autre fois avec le Capitaine *Sharp*, & nous eumes alors un combat si rude à soutenir, que nous y perdimes plusieurs de nos gens; tous nos Chirurgiens y demeurerent, excepté moi seul, qu'on avoit laissé pour garder les Canots.

D'*Arica*, nous poussames un peu plus loin sous le Vent, & nous fimes de l'eau à la Riviere d'*Ylo*. Nous trouvames dans ce Quartier de l'Huile d'Olive, des Figues, du Sucre, & divers Fruits, qui croissent ici en grande quantité. Il y a d'ailleurs un Moulin, où l'on fait l'Huile, & deux ou trois Sucreries. Les Oranges douces y sont excellentes. C'est le plus beau Vallon que j'aie vû sur toute la Côte du *Perou*; il est

eſt très-fertile & rempli d'une infinité de Vegétaux : quoi qu'il ne ſoit humecté que par les roſées qui tombent toutes les nuits, & par le moien des Canaux qu'on coupe de la petite Riviere d'*Ylo*, que les Naturels du Païs conduiſent ça & là dans leurs champs. Toutes les Vallées du *Perou* & du *Chili* ſont d'autant plus agréables, que les Montagnes, qui les environnent, ſont ſtériles & afreuſes. On peut dire que celles-ci ſervent de luſtre aux autres, puis qu'on n'y voit que du ſable, ou des Rocs auſſi noirs que du charbon éteint ou du fer.

Ce n'étoit pas l'eau ſeule qui nous manquoit à meſure que nous courions le long de cette Côte, les vivres devenoient quelquefois bien rares. Un jour entr'autres nous fûmes ſi preſſez par la faim, que Mr. *Smallbones*, un de nos camarades, mangea des Cancres & des Herbes marines toutes crues, & que le reſte de l'Equipage, qui ne s'accommodoit pas de ce ragoût, ſe jetta ſur une Haridelle qui paiſſoit au pié de la Montagne. Nous depéçames d'abord ce pauvre Cheval, & après avoir fait un feu de joncs marins, nous y mimes les pieces deſſus; mais à peine avoient-elles ſenti la chaleur, que nous les dévorâmes, ſans en laiſſer un morceau, pas même les entrailles qu'on emporta ſur nôtre Bord.

Je ne m'arrêterai pas à faire un détail exact de tout ce qui nous arriva pendant que nous rangeames cette Côte avec le Capitaine *Davis*; mais je ne ſaurois omettre deux

deux particularitez : L'une eſt, que nous abordames à *Vermejo*, qui eſt au 10 Deg. de Latit. Merid. Trente hommes de l'Equipage, du nombre deſquels j'étois, mirent ici pié à-terre, pour chercher de l'eau, & toute ſorte de rafraichiſſemens, dont nous avions beſoin. Nous marchames près de quatre Milles ſur une Baye ſablonneuſe, qui étoit couverte de Cadavres d'hommes, de femmes & d'enfans : Il y en avoit une ſi grande quantité, qu'on auroit pû y aller deſſus l'eſpace d'un demi Mille, ſans toucher la terre. Il ſembloit, du premier coup d'œil, que ces corps n'avoient pas été là plus de huit jours; mais lors qu'on venoit à les manier, on les trouvoit auſſi ſecs & auſſi légers qu'une Eponge ou qu'un morceau de Liege. Enfin nous aperçumes de la fumée, & après nous être acheminez de ce côté-là, nous rencontrames un vieux *Indien Eſpagnol*, qui alloit chercher de l'herbe ſeche le long du rivage, pour cuire du poiſſon, que ſes Camarades, qui n'étoient qu'à une petite diſtance avec leur Bateau de pêcheur, avoient pris. Nous lui fimes diverſes queſtions à-l'égard du lieu, & de ces corps que nous voïions étendus ſur la place. Il nous répondit, que du tems de ſes ancêtres, le même terroir qui ne produiſoit rien aujourd'hui, étoit alors rempli de verdure, fertile & bien cultivé : que les Habitans de la Ville de *Wormia* étoient ſi nombreux, qu'ils pouvoient ſe donner un Poiſſon de l'un à l'autre, 20 Lieuës de

de ſuite depuis la Mer, juſqu'à ce qu'il fût entre les mains de l'*Inca* ou du Roi: que la Riviere étoit profonde & rapide: Et qu'à l'égard des corps que nous avions vû, c'étoient les cadavres des *Indiens* de cette Ville, qui aſſiegez par les *Eſpagnols* aimerent mieux s'enterrer tous en vie dans le ſable, que d'être à la merci de leurs ennemis. On voit encore auprès des hommes leurs Arcs rompus; & auprès des femmes leurs Rouëts & leurs Quenouilles garnies de Laine de Coton. J'avois reſolu de tranſporter en *Angleterre* le corps d'un petit garçon de neuf ou dix ans: mais nos Matelots, entêtez que la Bouſſole n'iroit jamais bien, pendant qu'il y auroit un Cadavre à bord, le jetterent dans la Mer, à mon grand regret.

Le terrain de ce Quartier ne conſiſte qu'en Collines & en Vallées ſablonneuſes. Il n'y pleut pas, non plus que dans tout le reſte de cette partie du *Perou*: Mais il y a des roſées, & nous y vimes le lit d'une petite Rîviere, qui étoit alors à-ſec.

L'autre particularité que j'ai promiſe, eſt que nous touchames dans le voiſinage de *Santa*, qui eſt une petite Ville, à 8 Deg. 40. Min. de Latit. Merid. & à 3 Milles ou environ de la Mer. Je fus du nombre de ceux qui mirent pié à terre pour aller à cette Place, & du haut de la Colline qu'il nous falut paſſer, nous vimes dans la Vallée, qu'il y avoit entre nous & *Santa*, trois petits Navires fort délabrez, du

port de 60. ou 100 Tonneaux chacun. Surpris à la vûë de ce ſpectacle, nous ne pouvions nous imaginer, par quel accident ils étoient venus-là: Mais à nôtre aproche de la Ville, nous aperçumes un *Indien*, que nous apellâmes, & qui vint auſſi-tôt nous joindre. Nous lui fimes diverſes queſtions, & nous lui demandames, entr'autres choſes, d'où venoient ces Navires qui étoient dans la Vallée. Il nous répondit, qu'il y avoit neuf ans ou environ, que ces trois Vaiſſeaux étoient à l'ancre dans la Baye, qui eſt toute ouverte, & qui peut avoir 5 ou 6 Lieuës d'une Pointe à l'autre; qu'un tremblement de terre ſurvint, qui pouſſa la Mer bien avant dans le Païs; que ſes vagues s'éleverent avec tant de violence & à une telle hauteur, qu'elle porta ces Navires au deſſus de la Ville, qui étoit alors ſituée ſur la Montagne, que nous avions paſſé, & les enfonça au même endroit où ils ſont aujourd'hui; qu'elle fit un dégat conſiderable le long de la Côte; & qu'au bout de 24 heures elle rentra dans ſes bornes. Lors qne nous fumes arrivez à la Ville, le Prêtre de la Paroiſſe, & pluſieurs autres des Habitans nous confirmerent la même choſe.

Nous perdimes ainſi beaucoup de tems à courir d'un côté & d'autre, tantôt en Mer & tantôt à terre; juſqu'à ce qu'enfin, après avoir viſité bien des lieux & des parages, nous nous retrouvames aux Iſles de *Gallapagos*, ſous la Ligne.

Ce

Ce fut ici que nous resolumes de sortir au-plûtôt de ces Mers.

Nous mimes donc le cap au Sud, dans le dessein de ne toucher aucune part, que nous ne fussions arrivez à l'Isle de *Jean Fernando*. Lors que nous fumes à 12. Deg. 30. Min. de Lat. Merid. & à 150 Lieuës ou environ du Continent de l'*Amerique*, nous sentimes un terrible choc sur les quatre heures du matin : Nos Equipages du Vaisseau & de la Barque en furent si allarmez, qu'ils ne savoient où ils en étoient, & que chacun ne pensa qu'à se préparer à la mort. Il faut avouër que le coup fut si promt & si violent, que nous ne doutions point que le Vaisseau n'eut touché sur quelque roc : Mais lors que revenus un peu de nôtre surprise, nous jettames la Sonde, il ne se trouva point de fonds : ainsi nous conclumes que ce devoit être un Tremblement de terre. La secousse même fut si rude que nos Canons sauterent dans leurs afuts, & que plusieurs de nos Matelots furent jettez hors de leurs Branles. Le Capitaine *Davis*, qui avoit la tête apuiée sur un Canon, fut jetté hors de sa cabane. La Mer, qui paroit ordinairement verte, devint alors blanchâtre ; & l'eau que nous en puisames pour le service du Navire, étoit un peu chargée de sable. Cela nous fit d'abord penser qu'il y avoit quelque Banc ; mais après que nous eumes sondé, nous vimes bien que tout ceci venoit d'une autre cause. En effet, nous aprimes dans la

ſuite, qu'à cette heure-là même il y avoit eu un Tremblement de terre à *Callao*, qui eſt le grand chemin qui conduit à *Lima*; que le reflux de la Mer s'étoit ſi éloigné du rivage, que tout d'un coup on n'y avoit point vû d'eau; & qu'après avoir diſparu aſſez long tems, les flots étoient retournez avec tant de furie, qu'ils avoient inondé la Ville & la Forteresſe de *Callao*, quoi que ſituées ſur une Montagne; tranſporté les Vaiſſeaux qui étoient à cette Rade, à une lieuë plus loin dans le Païs, noié les hommes & les Bêtes durant l'eſpace de 50 Lieuës le long de la Côte, & qu'enfin ils avoient fait du ravage à *Lima*, quoi-qu'elle ſoit à ſix Milles de la Mer. Il ſemble que ce Tremblement de terre fut de la même nature que celui dont nous avions vû les marques à *Santa*.

Revenus de nôtre fraieur, nous continuames à courir au Sud, & nous fimes route Sud quart-à-l'Eſt, & Sud-Eſt, juſqu'à ce que nous eumes ateint 27 Deg. 20. Min. de Latit. Merid. Nous aperçumes alors à deux heures avant le jour une petite Iſle baſſe & ſablonneuſe, & nous entendimes vis à vis de la Prouë de nôtre Vaiſſeau un gros bruit, comme celui d'une Mer qui briſe contre le rivage. Là-deſſus, les Matelots qui craignoient de donner à la Côte, prierent le Capitaine de tourner le bord & de s'éloigner de terre juſqu'à ce que le jour parût, à quoi le Capitaine conſentit. De ſorte que nous

nous nous en écartames jusques au jour, & alors nous amenames de nouveau la terre, qui se trouva une petite Isle plate, sans être environnée d'aucuns rochers. Nous poussames jusques à un quart de Mille du rivage, & nous le vimes fort distinctement, parce qu'il n'y avoit pas la moindre brume. A 12 Lieuës ou environ à l'Oueſt, nous aperçumes une grosse terre, que nous primes pour des Isles, à cause des séparations qu'il y avoit. D'ailleurs, il nous sembla qu'elle s'étendoit 15 ou 16 Lieuës en long, & de grandes troupes d'Oiseaux venoient de ce côté-là. J'avois bonne envie, avec plusieurs autres de l'Equipage, d'aller voir cette terre; mais le Capitaine ne voulut pas nous le permettre. Quoi qu'il en soit, cette petite Isle se trouve 500 Lieuës à l'Est de *Copayapo*, & à 600 des *Gallapagos*, qui sont sous la Ligne.

De retour à l'Isle de *Jean Fernando*, vers la fin de l'année 1687, nous y espalmames nôtre Vaisseau, & après avoir abandonné la Barque, nous fimes route vers le Continent, dans le dessein d'aller à *Mocha*, pour y prendre quelques Moutons, & faire ensuite le tour de la Terre *del Fuego*. Mais lors que nous fumes arrivez à cette Isle, nous n'y trouvames rien; Les *Espagnols* y avoient détruit ou enlevé les Moutons, les Chevaux, & tout ce qui pouvoit servir aux commoditez de la vie. Nous passames donc à l'Isle de S. *Marie*, qui est au 37 Deg. de Latit. Merid.; dans

l'eſperance d'y trouver de bonnes proviſions ; mais elle étoit reduite dans le même état que la précedente : de ſorte qu'il nous falut contenter de la farine, du Maïz, de la chair ſalée de Tortues de Terre, & de 60 Jarres de leur graiſſe fondue, que nous avions pris aux *Gallapagos*. D'ailleurs, les *Eſpagnols* avoient mis des Chiens ſur l'Iſle de *Jean Fernando*, pour y détruire les Chévres, & nous ôter ainſi les moiens de ſubſiſter : mais ne doutant point que l'Iſle de *Mocha* ne nous fournît aſſez de Moutons pour avituailler nôtre Vaiſſeau, nous ne tuames des Chévres que ce qu'il nous en faloit pour l'uſage préſent.

Trois ou quatre de nos Compagnons de fortune, chagrins d'avoir perdu tout ce qu'ils avoient au jeu, & de ſortir de ces Mers auſſi pauvres qu'ils y étoient venus, ſe déterminerent à reſter ſur l'Iſle de *Jean Fernando*, dans l'eſperance qu'il y viendroit quelques autres Armateurs. Nous leur donnames un petit Canot, une Marmite, des Haches, de grands Couteaux, du Maïz, & les proviſions, dont ils avoient le plus de beſoin. J'ai apris dans la ſuite qu'ils avoient planté de ce Maïz, aprivoiſé quelques Chévres, & vêcu de Poiſſon & d'Oiſeaux. Il y en a une eſpece de ces derniers, qui ſont gris, à-peu-près de la groſſeur d'un petit Poulet, & qui font des trous en terre comme les Lapins : Ils s'y logent la nuit, & le jour ils vont à la pêche : C'eſt auſſi un Oiſeau de Riviere, dont la chair ſent un peu

peu le poiſſon, quoi qu'elle aît bon goût, après avoir été enterrée. J'ai ouï dire de plus, que ces hommes ſe mirent à-bord d'un Armateur qui vint toucher là, une ou deux Années après; & qu'il y en a un d'eux qui eſt arrivé depuis en *Angleterre*.

Nous fimes donc route pour doubler la Terre *del Fuego*; & nous eſſuiames une furieuſe tempête trois ſemaines ou environ avant que nous fuſſions arrivez à la hauteur du Cap *Horn*. Nous ne vimes point ce Cap; parce que nous en étions trop au Sud, c'eſt-à-dire à 62 Deg. 45 Min. de Latit. Merid., & nos Matelots peu habiles ne ſavoient où tourner leur courſe. Nous étions alors ici au cœur de l'Eté; car je me ſouviens que la tempête venoit de finir le jour de *Noël* 1687. Après être ſortis de la Mer du Sud, nous courumes au Nord, & nous rencontrames pluſieurs Montagnes de glace, que nous primes d'abord pour des Iſles. Quelques unes paroiſſoient avoir une Lieuë ou deux de long, & d'autres un demi-Mille. Nous les rangeames pluſieurs jours de ſuite, Vent arriere; & la plus groſſe de toutes nous parut être de 4 ou 500 piez de haut. Après avoir jetté la Sonde dans leur voiſinage, il ne s'y trouva point de fonds; de ſorte qu'on a lieu de conjecturer qu'elles étoient à-flot, & peut-être même auſſi profondes ſous l'eau qu'élevées au-deſſus de ſa ſuperficie. Nous ne vimes point de ces Montagnes de glace

lors que je passai dans la Mer du Sud avec Mr. *Dampier*; & je n'ai pas même ouï dire que le Capitaine *Sharp* en rencontrât aucune à son retour de cette Mer-là. Quoi qu'il en soit, nous les discernions de nuit si distinctement, qu'il nous étoit facile de les éviter: Mais il y en avoit d'autres cachées sous l'eau, qui secouoient quelquefois nôtre Bord, sans nous faire pourtant aucun dommage considerable. D'ailleurs, les boufées de Vent, qui passoient sur ces Montagnes de glace, étoient si froides & si piquantes, que nos gens, qui sortoient d'un Païs fort chaud, pouvoient à peine se tenir sur le tillac.

Dans tout nôtre passage autour de la Terre *del Fuego*, & durant trois semaines de suite que nous courumes au Sud du Cap *Horn*, le tems fut si orageux, le Soleil se trouva si obscurci, & les Etoiles furent si couvertes par les nuages, qu'il nous fut impossible de prendre nôtre Latitude: Mais selon nôtre Calcul, nous fumes bien près du 63 Deg. de Latit. Merid., c'est-à-dire plus avant au Sud qu'aucun *Européan*, ou peut-être qu'aucun homme aît jamais été. Lors que nous vinmes au 62 Deg. 30 Min. de Latit. nous resolumes de remettre le cap au Nord, vers l'Ocean *Atlantique* & la Mer d'*Ethiopie*: nous eumes bientôt fait la manœuvre nécessaire pour courir E. N. E. & par E. quart-au-N. & nous suivimes long tems ces Rumbs. D'ailleurs, nous avions compté que dans nôtre passage l'aiguil-

guille Nordoueſtoit de trois Pointes de Compas : Mais lors que nous pûmes faire une bonne obſervation, il ſe trouva qu'elle Nordeſtoit, & que nous avions couru Eſt quart au Sud. Il nous falut ainſi diriger nôtre courſe N. N. E. & N. quart au N.

Quand nous fumes donc arrivez dans la Latitude de la Riviere de *la Plate*, où nous avions deſſein d'entrer, nous comptames que nous n'étions pas à plus de 100 Lieuës de terre ; & nous fimes route tout droit vers le rivage, dans l'eſperance que nous le trouverions au bout de ce chemin. Mais nous en étions alors à 500 Lieuës ; de ſorte qu'après en avoir fait quelque Centaine à l'Oueſt dans la même Latitude, ſans découvrir la terre, nos gens commencerent à perdre courage, dans la crainte que nous ſuivions toûjours une fauſſe route, & que nous periſſions en Mer, faute de vivres, dont nous avions peu, & d'eau, qui étoit encore plus rare. Dans cette extremité, il ſurvint une groſſe Pluie, qui dura un jour entier, & dont nous remplimes pluſieurs de nos Barriques. Cela nous fut d'un grand ſecours, & ſervit d'abord à relever le cœur abatu de nôtre Equipage. Mais après avoir couru 450 Lieuës, ſans amener la terre, nos gens s'allarmerent de nouveau, & peu s'en falut que nous n'en vinſſions aux mains les uns avec les autres. La plûpart ſouhaitoient qu'on changeât de route, dans la penſée que celle que nous ſuivions étoit fauſſe : Mais

le Capitaine *Davis*, & le Pilote *Knott* les prierent au nom de Dieu d'attendre encore deux jours. On y consentit, quoi qu'il n'y eût qu'un petit Vent foible, & dans cet intervalle, une boufée de l'Oueſt nous amena une troupe de Sauterelles & d'autres Inſectes; ce qui nous perſuada que nous n'étions pas éloignez de terre. Si par bonheur ceci n'étoit pas arrivé, nous aurions infalliblement changé de route, puis qu'une bonne partie de l'Equipage le vouloit à toute force & qu'ils étoient même aſſez ignorans pour croire que nous étions encore dans la Mer du Sud, & en ce cas-là, nous ne pouvions manquer de perir en Mer.

A ſuivre la direction de cette boufée de l'Oueſt, qui avoit amené les Sauterelles, & à fixer, par la Bouſſole le trait de Vent, d'où elles venoient, la terre que nous découvrimes étoit un peu au Nord de l'Embouchure de la Riviere de *La Plate*. Nous abordames donc ici pour faire de l'eau & des vivres, dont ce Païs abonde. Dans cette vûë, nos gens armez de leurs Fuſils n'eurent pas plûtôt aperçu un troupeau de Marſouïns ſur une pointe de terre, qu'ils prirent la reſolution de les ataquer. Pour en venir plus facilement à bout, quelques uns d'eux leur couperent le chemin qui conduiſoit à la Montagne, pendant que les autres en devoient faire un grand carnage avec leurs Coutelas. Mais à-meſure que ceux-ci s'approchoient, les Marſouïns ſe retiroient

vers

vers la Mer, contre l'atente de nos Matelots, qui les avoient pris pour des Cochons ordinaires. Quand les Marsouïns eurent gagné le rivage, ils se mirent à contempler nos hommes, & lors qu'on étoit sur le point de leur donner dessus, tout le troupeau s'élança dans la Mer, au grand étonnement de nos Chasseurs, qui furent bien mortifiez d'avoir manqué leur coup. Mais une autre fois ils en tirerent deux qu'ils porterent à bord, & dont la chair avoit le goût de celle du Cochon de terre, à un petit goût de Poisson près. Ces animaux ne sont pas éloignez de la figure du Cochon; ils ont la soie courte, mais plus rude que celle des Chiens marins, & les piez, qui leur servent aussi à nager, faits de-même, & de couleur noire. Le Païs est ici bien arrosé, & l'on y voit de tous côtez des Troupeaux de gros Bêtail, des Daims & des Autruches, quoi que d'ailleurs il n'y aît point d'habitans.

Nous vimes grand nombre de ces Autruches, & nous trouvames quantité de leurs œufs sur le sable; où ces Oiseaux les pondent, sans en prendre, à ce qu'on dit, aucun autre soin. Le Soleil les fait éclorre, & les petits suivent la premiere Créature qu'ils voient, aussi-tôt qu'ils sont hors de l'œuf. J'ai été suivi moi-même quelquefois de plusieurs de ces jeunes Autruches, qui sont fort simples & innocentes. Les vieilles sont ici d'une grosseur extraordinaire, & la cuisse d'une que je mesurai, n'étoit guére moins grosse

que la mienne. Nous en primes des unes & des autres à bord, & nous en mangeames quelques unes ; mais la chair des vieilles étoit de fort mauvais goût. Il y a des perſonnes qui croient qu'elles mangent du fer ; & il eſt vrai qu'elles avalent des clous, des pierres & tout ce qu'on leur jette ; mais tout cela leur paſſe à-travers le corps, & leur ſert à la digeſtion & non pas de nourriture ; de même que les petits caillous que certains Oiſeaux avalent, & qui leur ſervent, pour ainſi dire, de Meules dans le geſier, pour y moudre & broier les viandes.

Après avoir remis en Mer, & rangé la Côte du *Bréſil*, nous fimes route vers les Iſles *Caribes*. Ce fut ici où nous trouvames Mr. *Edwin Carter*, qui montoit un petit Vaiſſeau des *Barbados*. Je me joignis à lui avec quelques autres de mes compagnons de fortune, & il nous aprit que le Roi *Jaques* avoit publié une Amniſtie en faveur des Boucaniers. Nous paſſames donc ſur ſon Bord juſques à la Riviere *de la Ware*, & nous arrivames à la Ville de *Philadelphie* en *Penſilvanie* dans le Mois de *Mai* 1688.

Je demeurai ici quelque tems ; au bout duquel, le Capitaine *Davis*, *Jean Hingſon* & moi deſcendimes la Riviere *de la Ware* juſques à la Crique d'*Apokunnumy*. Nous fimes enſuite charier nos Cofres & tout ce que nous avions à travers une petite Langue de terre, juſques à la Riviere de *Bohemia*, qui conduit par la gran-

grande Baye de *Chiſapeek* à la Pointe *de Conſolation* dans la Riviere *Jaques* en *Virginie*. Je comptois de m'établir ici : mais après un ſejour de deux Années ou environ, il me ſurvint quelques embarras qui m'obligérent de retourner en *Angleterre*, où j'arrivai en 1690.

Peu de jours après mon retour, je rencontrai le Capitaine de la Tartane *Eſpagnole*, que j'avois vûë à l'Iſle de la *Sonde*. Il parloit très-bien *Anglois*. Il me dit que le Capitaine qui l'avoit pris, l'avoit amené à *Londres*, où il attendoit que ſa famille, qui étoit une des plus conſiderables de *Lima*, Capitale du *Perou*, lui envoiât de quoi ſe racheter. Comme j'avois contracté avec lui une amitié particuliere à l'Iſle de la *Sonde*, où je l'avois gueri d'une bleſſure très-dangereuſe, nous fûmes bien-aiſe de nous revoir. Nous nous entretinmes de nos Voiages, & s'il parut prendre quelque plaiſir à m'entendre, j'en eus bien davantage à l'écouter. Il me conta comment il avoit fait naufrage au Port de la *Caldera*, & me fit une deſcription de la nouvelle *Eſpagne*. Je trouvai les choſes qu'il me dit ſi curieuſes & en même tems ſi inſtructives, que je le priai de me les donner par écrit. Il ne voulut pas me refuſer cette ſatisfaction ; il les mit par ordre & en compoſa un petit ouvrage qu'il m'envoia. Je croi que le public ne me ſaura pas mauvais gré de lui en faire part.

JE sortis de la Ville des Rois, autrement de *Lima*, en 1678. pour me rendre à *Callao* & m'y embarquer sur une Fregate que je devois commander. Elle étoit chargée de Farine, de Fruits, d'un grand nombre de Caisses & de Confitures, seches & liquides, pour *Panama*, où nous arrivâmes fort heureusement le 6. *Mai*, deux jours avant la Pentecôte. Delà voulant aller prendre d'autres marchandises à la *Caldera*, Port situé dans la Province de *Costa-rica*, Evêché de *Nicaragua*, j'en pris la route avec divers passagers que j'avois sur mon Bord. Nous mîmes à la voile le 10. *Mai*; & croiant arriver à l'ordinaire en moins de neuf jours à la *Caldera*, nous nous trouvâmes au bout de quinze obligez de jetter l'ancre à l'embouchure de la riviere de *Manglarès*, qui descend de *Chiriqui*, haute montagne fameuse par ses mines d'or. Là je descendis avec quelques personnes de l'équipage pour aller aux provisions, qui commençoient à nous manquer. Tout le monde convenoit, vû l'endroit où nous étions, qu'il suffisoit d'en prendre pour huit jours, mais à tout évenement j'en pris sur mon compte pour un mois; & ces provisions consistoient en Veaux, Cochons, Volaille, en quelques Fruits du Païs, & en Maïz.

Nous étant remis en Mer, nous fûmes extrêmement battus des flots durant les huit jours que nous avions compté devoir nous

nous ſuffire pour arriver au Port où nous voulions nous rendre ; & le neuviéme, ſur les quatre heures du ſoir, nous fumes aſſaillis d'une furieuſe bouraſque ; & ſans pouvoir nous en défendre, l'orage & la marée nous pouſſerent ſur une Côte ſi remplie d'écueils, que ſi nous euſſions été jettez une portée de mouſquet plus avant, le Vaiſſeau ſe ſeroit indubitablement briſé en mille pieces, & nous aurions tous peri, parce qu'il n'y avoit aucune plage ſur cette côte qui étoit toute eſcarpée de rochers. Pour nous délivrer d'un danger ſi preſſant, nous jettâmes au plûtôt la Chaloupe en Mer, & tâchâmes de remorquer en pleine Mer la Fregate à l'aide de huit Rameurs des plus vigoureux. Nous y travaillâmes avec tant de concert & de diligence, que nous en vinmes enfin à bout. Mais comme tout ce que nous avions ſouffert pendant la tempête, & l'effort que nous avions fait pour nous tirer de ce dernier peril, nous avoit fort fatiguez, nous tombâmes dans une ſi grande nonchalance, que vers le minuit, ſans ſavoir comment, le Vaiſſeau, par la mauvaiſe garde qu'on y faiſoit, paſſa parmi des écueils, & porta ſur l'un d'entr'eux en gliſſant avec tant d'impetuoſité, que tous les ſabors du côté gauche en furent briſez.

Au bruit que nous en ouïmes, nous nous crûmes perdus ; nous imaginant avec aſſez de raiſon que la quille avoit touché, mais nous ne pûmes nous en éclair-

éclaircir sur le champ, parce qu'il faisoit une obscurité à ne pouvoir rien discerner. C'est pourquoi nous passâmes le reste de la nuit dans une étrange inquietude, quoique l'orage se fût dissipé. Heureusement le jour étant venu, nous connûmes que nous avions eu plus de peur que de mal; & le vent nous aiant paru favorable, je fis rehausser les voiles. Néanmoins nous n'en jouïmes pas long-tems, car dans les quatre jours suivans il changea plus de six fois. Enfin après avoir bien tournoié de côté & d'autre, nous nous retrouvâmes à l'embouchure de la même Riviere que l'autre fois.

Tous les passagers n'en furent pas si fâchez qu'ils l'auroient été dans une autre conjoncture, parce que les vivres leur aiant manqué, il y avoit déja trois jours qu'ils ne se nourrissoient que de la petite part que je leur faisois de mes provisions. Il falut donc mettre pied à terre une seconde fois. De peur de retomber dans le même inconvenient, ils se munirent pour quinze jours de la même espece de vivres, & apporterent aussi plusieurs fruits de Platanes qui sont délicieux quand ils sont meurs; & verts, étant cuits sous la cendre chaude, ils servent de pain dans la necessité & ne sont pas d'un mauvais goût. Pour moi, je pris encore des provisions pour un Mois, aimant mieux en avoir de reste que de m'exposer à en manquer.

Nous remîmes donc à la voile, & nous arrivâmes à la pointe du Cap de *Borica*; mais

mais nous n'en fûmes pas plus avancez, car il survint un calme qui nous retint vingt-deux jours en cet endroit. Il duroit depuis l'aube du jour jusqu'au coucher du Soleil, & alors un petit Zephir s'élevant, nous faisoit naviger pendant toute la nuit avec un tems assez favorable ; mais les Courans contraires qui regnent sur ces Côtes nous faisoient plus reculer en une heure que nous n'avions avancé en six ; de sorte que si-tôt que le jour commençoit à paroître, l'homme qui veilloit à la hune s'écrioit avec de grandes démonstrations de joie, *Terre Terre* ; mais le jour devenant plus clair, chacun reconnoissoit que cette terre étoit la pointe de *Borica*, d'où nous étions partis à l'entrée de la nuit, ce qui nous mettoit au desespoir. Cependant, comme nous ne pouvions remedier à ce malheur, nous tâchions de nous en consoler en nous occupant à diverses choses : les uns à la pêche, les autres à la lecture ; d'autres se baignoient dans la Mer ; mais nous passions tous la plus grande partie de nôtre tems à nous entretenir de nôtre infortune, tantôt en lamentant outre mesure, & tantôt ne pouvant nous empêcher d'en rire. Comme nos vivres avoient été consumez pendant un si long calme, nous nous vîmes dans la necessité de faire une troisiéme descente. J'étois d'avis que nous retournassions à *Panama* ; mais le Pilote, & les Mariniers assûrant qu'avec le moindre Vent favorable, nous arriverions en qua-

quatre ou cinq jours à la *Caldera*, j'eus la complaisance de ceder à leur sentiment. Nous revirâmes donc & allâmes renouveller encore nos provisions à l'embouchure de nôtre Fleuve de *Chiriqui*. Nous en prîmes plus que les autres fois ; après quoi nous étant remis en Mer, nous arrivâmes en huit jours de navigation à la vûë de l'*Isle* * *du Cagno* ; d'où les Matelots dirent qu'en deux jours nous nous rendrions au Port tant desiré de la *Caldera*. Mais comme les hommes sont sujets à se tromper dans leurs jugemens, il arriva que le tems, qui étoit clair & serain, changea tout-à-coup. Le Soleil venoit de se coucher, lorsque le Pilote fit baisser les voiles, craignant la tempête dont nous menaçoit une petite nuée qui s'approchoit, & qui ne fut pas plûtôt sur nous, que s'étendant & ouvrant son sein, elle versa sur la Fregate des torrens de pluie, éclairant & tonnant d'une maniere à causer de l'épouvante aux plus intrepides. Il se faisoit un mêlange de lumiere & d'obscurité qui nous frappant d'horreur, ne laissoit pas de nous aider en quelque sorte, parce que les éclairs, qui nous environnoient de toutes parts, nous éclairoient à faire nôtre manœuvre ; mais cette manœuvre ne nous servant pas beaucoup, nous prîmes le parti de laisser voguer au gré du Vent & des eaux nôtre miserable Bâtiment, sans nous fatiguer d'un travail inutile. L'orage cessa, & le jour

* C'est-à-dire, *du Chien*.

jour vint ; mais comme il étoit encore trouble, & que la même nuée nous couvroit toûjours ; nous ne pouvions nous promettre du beau tems. Le Pilote voulut tâcher de découvrir à quelle hauteur nous étions ; mais quelques obſervations qu'il pût faire, ſuivant les regles de ſon Art, il ne connut rien, pas même par conjecture. Je le fis appeller dans ma chambre & lui demandai ſi nous ne ferions pas mieux de chercher ſur la Côte quelque lieu ſûr & qui fût à couvert du vent & de la marée, pour nous y retirer juſqu'au retour du beau tems, plûtôt que de nous opiniâtrer à errer ainſi à l'aventure, dans l'incertitude & le danger d'un orage, qui pourroit enfin cauſer nôtre perte. Le pauvre homme, les larmes aux yeux, ne pût me répondre autre choſe, ſi ce n'eſt que ſes péchez étoient ſans doute la cauſe du mauvais ſuccès de nôtre voiage, & qu'il ne ſavoit que faire, parce que les Matelots ne vouloient plus lui obéïr. Je les fis appeller, & les aiant queſtionnez, ils répondirent tous qu'ils croioient être fort proche de *Caldera*, comme on le pourroit reconnoître dès que le Ciel ſe découvriroit. Dans cette eſperance, continuant de croiſer de côté & d'autre ſur la même hauteur, durant cinq jours ; le ſixiéme, qui parut tel qu'on le pouvoit ſouhaiter pour ſa ſerenité, le Pilote obſerva le Soleil & ſa Bouſſole, & aſſûra que nous étions ſans faute à dix lieuës du Port, & que bien-tôt nous découvririons la terre.

Nous

Nous donnâmes auſſi-tôt toutes les voiles ; néanmoins nous navigeâmes juſqu'à la nuit ſans l'appercevoir. Le lendemain matin, il perſiſta encore dans ſon ſentiment juſqu'à midi qu'il découvrit de hautes Montagnes, qu'il fut près de deux heures à pouvoir reconnoître. Enfin, après les avoir bien obſervées, il dit avec beaucoup de trouble & d'alteration, que c'étoient les Montagnes de *Chiriqui*, où les courans nous avoient encore rejettez.

Il n'eſt pas concevable quel fut le chagrin de tous les paſſagers, quand ils apprirent cette déplaiſante nouvelle. Ils firent des imprécations contre le Pilote & contre moi, & nous eûmes aſſez de peine à calmer leur colere. Je leur propoſai encore de retourner à *Panama*, où nous pouvions nous rendre en cinq jours ; mais les paſſagers, dont la plûpart avoient des Charges ou des affaires importantes dans la Province de *Coſta-rica*, repreſenterent qu'il ne falloit pas ſe rebuter, que nous n'avions qu'à nous repoſer quatre ou cinq jours en cet endroit, qui, malgré la quantité de moucherons qui s'y trouvoit, ne laiſſoit pas d'être agréable, & qu'enſuite nous pourrions continuer nôtre navigation avec plus de bonheur. Le Pilote venant à l'appui de la boule, plus hardi ou plus effronté que jamais, jura qu'il arriveroit au Port de la *Caldera* avant qu'il fût cinq jours, ou qu'il y brûleroit tous ſes livres. Il fallut donc ſe rendre à cela, & nous allâmes nous repoſer à *Chiriqui* pour

pour la quatriéme fois. Nous y demeurâmes six jours, pendant lesquels nous nous rafraichîmes, & mangeâmes force Oranges, tant aigres que douces, que nous trouvâmes sur la Côte de la Montagne. Puis nous étant encore munis de vivres, nous mîmes à la voile, comptant déja 81. jours depuis nôtre départ de *Panama*.

Le lendemain, il s'éleva un vent si guai, qu'avec une partie des voiles seulement, nous crûmes avoir fait une des plus grandes journées de toute nôtre navigation; mais le jour d'après, le ciel se couvrit, le vent cessa, & le plaisir que nous avions ressenti d'aller si vîte fut bien diminué, quand nous nous apperçûmes au bout de douze jours que nous n'avions pas fait beaucoup de chemin, parce que les courans contraires nous faisoient presqu'autant reculer la nuit que nous avions avancé le jour. Cependant les provisions se consumerent, & nous n'étions plus à *Chiriqui* pour en prendre de nouvelles. Enfin la necessité vint à un point, que n'aiant plus pour repaître qu'un peu de maïz, qui étoit resté dans l'auge aux cochons, & que ces vilains animaux avoient remplie de fiante & d'ordures : ce desagréable mets fut partagé entre nous à portions égales; & cela étant consumé, il falut composer une capilotade des membres coriaces d'un vieux barbet qui avoit fait jusques-là mes délices. Tout l'équipage se jetta avec avidité sur cette mauvaise galimafrée, & chacun n'en eut pas sa suffisance. Le jour

ſuivant on prépara un nouveau repas d'un cuir de Taureau qui avoit ſervi de couche à mon chien, & qui par ſa mort étoit devenu un meuble inutile. On le fit bouillir long-tems à gros bouillons, juſqu'à ce qu'il fût converti en une eſpece de colle noirâtre qui ne prévenoit pas fort les yeux en faveur du goût. Mais bien loin d'en être dégoûtez, nôtre faim étoit devenuë ſi devorante, que nous en mangeâmes avec autant d'appetit que ſi c'eût été de la gelée formée du ſuc ſubſtanciel des viandes les plus exquiſes. Ce même jour un Matelot Negre ouvrit ſon coffre, & de deux platanes qu'il avoit ſerrez, il en mangea un, pelure, coque & tout, & vint en grand ſecret me preſenter l'autre, me priant de lui en donner ſeulement la coque, & ſi-tôt qu'il l'eut il la devora avidement, de crainte que quelqu'un ne ſurvînt pour la lui arracher. Pour du vin, l'équipage en étoit ſuffiſamment pourvû, & l'uſage immoderé qu'on en avoit fait, n'avoit pas peu contribué au mauvais gouvernement de la Fregate. Voiant que les principaux Matelots, & ſur tout le Pilote ne ſavoient plus que faire, & que tant de fautes averées à leur dam leur avoient bien fait perdre de ces airs d'aſſûrance par leſquels ils avoient prétendu m'impoſer ſur leur capacité, je les pris en particulier : je les conſolai & encourageai dans les termes les plus affectueux que je pus choiſir ; je n'eus pas de peine à les porter cette fois là à chercher la terre de tous les

côtez

côtez qu'ils croiroient la trouver, & ils y étoient déterminez; de sorte que si nous eussions rencontré des terres peuplées de Sauvages *Indiens*, qui sont ennemis irreconciliables de toute la Nation *Espagnole*, nous y serions descendus avec joie pour nous tirer de la cruelle extremité où nous nous trouvions. Quelques-uns d'entre nous veillerent toute la nuit pour observer s'ils ne découvriroient point quelque Montagne qui nous indiquât nôtre route. A la pointe du jour, par un bonheur inesperé, on nous cria de la hune : *Voile, Voile !* Cette voix répandit une si grande joie dans tout l'équipage, que sans songer à rendre à Dieu les graces que nous lui devions, nous nous mîmes tous à crier avec confusion : *Arrive, arrive, hausse les voiles, abaisse celle-ci, monte vite.* Enfin, après nous être fait d'un Navire à l'autre tous les signes qu'on a coûtume de se faire quand on se veut joindre, nous vinmes à nous aborder. Le Capitaine du Vaisseau, qui étoit un *Mexicain* de ma connoissance, n'eut pas plûtôt sû que je commandois la Fregate, qu'il fit jetter l'Esquif en Mer pour me venir offrir ses services. Après les premiers complimens, il m'apprit que nous étions auprès de l'Isle du *Cagno*, & nous convinmes d'y relâcher ensemble pour nous y reposer.

Dès que Don *Louïs de Legnarès* (ainsi se nommoit le Capitaine *Mexicain*) fut informé de la pressante necessité où nous étions, il fit porter aussi-tôt dans la Fregate

gate de la Volaille, du pain, des fruits & autres rafraîchiſſemens capables de rétablir nos forces épuiſées & de nous faire perdre le mauvais goût du vieux Barbet & de ſa couche. Nous deſcendîmes enfin dans l'Iſle, où nous dînâmes ſous le frais ombrage de quelques Platanes, ſituez ſur les bords d'un agréable ruiſſeau, qui ſe déchargeoit à quelques cent pas de là dans la Mer. Le Bâtiment de Don *Louïs* n'étant chargé que de vivres, de fruits & d'autres proviſions qu'ils alloient vendre à *Panama*; les paſſagers de la Fregate & mes Matelots eurent de quoi choiſir pour leur argent. Ils en prirent ſeulement pour quatre jours ſur l'aſſûrance qu'ils ſe donnerent à eux-mêmes qu'en deux ou trois ils arriveroient à la *Caldera*; mais pour moi, je fus pourvû gratuitement par Don *Louïs* de toute ſorte de volatile, de fruits, biſcuits, conſerves, chocolat, & d'autres choſes de regale; & quelques inſtances que je puſſe faire pour les lui paier, jamais il n'y voulut conſentir, en me diſant, que quelque jour je pourrois bien lui rendre la pareille.

Nous demeurâmes le reſte du jour dans cette Iſle délicieuſe, où nous eûmes bien du plaiſir; & à l'entrée de la nuit chacun rentra dans ſon Vaiſſeau à la reſerve de Don *Louïs* qui voulut paſſer la nuit dans le mien. Il me divertit infiniment par la douceur de ſa voix qu'il ſavoit conduire avec beaucoup de methode & d'agrément, & par l'enjouement de ſa con-

converſation. Comme nous ne pouvions pas toûjours être enſemble, il fallut nous ſéparer le lendemain. Ce que nous fîmes ſur les dix heures du matin, après bien des embraſſades & mille proteſtations de ſervice.

Chaque Vaiſſeau aiant repris ſa route, le mien navigea avec tant de bonheur, que le jour ſuivant ſur les ſept heures du ſoir nous apperçûmes ce Port tant deſiré, qui juſques-là ſembloit ne devoir jamais paroître à nos yeux. Ce ne fut plus que réjouïſſances dans l'équipage : chacun avoit peine à moderer ſa joie. Pour moi, j'en fus ſi tranſporté, que je fis préſent à mes Matelots d'un Quartaut de vin qui peſoit environ 90. livres, & un Marchand *Genois*, qui étoit ſur mon bord, leur en donna autant. Les Matelots étoient dans une trop belle diſpoſition pour remettre au lendemain à faire uſage d'un préſent ſi fort à leur goût ; ils en firent l'eſſai ſur le champ, & trouvant le vin excellent, ils commencerent à faire le ſervice de *Bacchus*. Le Pilote, qui étoit à leur tête, les encourageoit par ſon exemple. Ils s'en acquitterent ſi bien, que de brindes en brindes, & à force de ſe faire raiſon les uns aux autres, les Quartauts furent mis ſur le cul en peu de temps. Mais leur cervelle en fut troublée. Le Marchand *Genois* craignant que la manœuvre n'allât pas bien, s'aviſa fort prudemment de s'aller poſter entre le Pilote & celui qui tenoit le gouvernail ſous ſes ordres, parce qu'il

qu'il avoit remarqué que le premier étendu sur sa chaise & passablement yvre, gouvernoit de memoire, comme se trouvant à la vûë d'un Port connu. Ce Marchand se mit donc entre eux à égale distance, pour repeter les commandemens du Maître au valet, & servir comme de vehicule à sa voix. Cet excès de précaution nous perdit : car le Pilote aiant crié au Timonier, *Au Noroueſt*, *au Noroueſt*, qui étoit effectivement la route qu'il falloit tenir pour aller au Port de la *Caldera*; le Marchand *Genois*, qui étoit begue & qui ne parloit pas bon *Eſpagnol*, au-lieu de dire, *al Noroueſté*, comme le Pilote, dit en begaiant : *al Nornoroueſte*, qui est un autre vent ; le Timonier entendant cette voix & la croiant de son Maître, prit sans hesiter le chemin du Nornoroueſt : ce qui l'éloignant du Port, l'approchoit de la côte.

Pendant ce tems-là, comme la nuit étoit venuë, les passagers & moi nous dormions sans nous apercevoir de cette mépriſe. Néanmoins sur les deux heures après minuit m'étant réveillé en sursaut au bruit des vagues qui frapoient avec impetuosité contre les rochers de la côte, je m'écriai tout surpris : *Qu'eſt-ce donc ceci, Seigneur Pilote ? Entrons-nous déja dans le Port ?* A cet avertissement, deux ou trois fois réïteré, le Pilote sortit de sa vineuse letargie, & s'étant levé de dessus sa chaize pour s'en éclaircir, vit avec épouvante la Fregate si mal conduite & prête à heurter con-

contre un roc qu'on avoit eu de la peine à discerner jusques-là à cause de l'affreuse obscurité que répandoit aux environs l'ombre d'une haute montagne couverte d'arbres. Il cria aussi-tôt aux Matelots: *Tourne arriere*; mais il n'étoit plus tems, & l'infortuné Bâtiment poussé avec violence par le vent & la marée heurta presque dans le moment contre l'écueil d'une telle force, qu'un des côtez du Vaisseau en fut fracassé: une montagne de flots qui venoit de se briser contre le rocher, s'élevant au retour du côté de la Fregate, entra dans la chambre de poupe par les ouvertures des côtez, & l'inonda toute entiere. Alors ce ne fut dans tout le Vaisseau que clameurs effroiables & que desolation. Les lamentations succederent aux cris de joie & d'emportement que les fumées *Bachiques* leur faisoient pousser quelques momens auparavant. Rien ne peut égaler le trouble & la confusion qui regnoient par tout: quelques-uns réveillez en sursaut crioient comme les autres, quoiqu'à demi endormis & sans savoir encore pourquoi. Le bruit, l'obscurité, les hurlemens, tout augmentoit l'effroi. Ce qu'il y avoit de plus déplorable, c'est que nous voyions bien tous que nous étions perdus, & que nul ne pouvoit dire par quel étrange revers prêts à entrer dans le Port, nous étions engloutis par les eaux; & moi-même je n'en savois pas plus que les autres. Dans une si grande consternation, les uns à genous sur le tillac poussoient

des vœux au Ciel pour leur salut ; d'autres les mains jointes demandoient à Dieu misericorde. D'autres disoient à haute voix leurs péchez les plus secrets. Pour moi, parmi ces gémissemens, je conservai le sang froid que Dieu m'a donné & que j'ai le bonheur de ne jamais perdre en quelque peril que je me trouve ; & voiant qu'ils alloient tous perir faute de prendre le seul parti qui leur convenoit dans l'extrêmité où nous étions, j'encourageai ces malheureux à travailler utilement & diligemment à se sauver. Je leur persuadai d'abord de couper les mâts, & de nous saisir de toutes les planches, poutres & autres choses qui pouvoient nous soûtenir sur l'eau & nous aider à gagner en nageant quelque lieu du rivage qui fut propre à aborder. J'ordonnai ensuite qu'on jettât dans la Mer tout ce qui par sa pesanteur pouvoit faire submerger trop promptement le Vaisseau : & par ce moien, aussi-bien que par celui des pompes, je retardai le naufrage jusqu'aux premiers raions de l'aurore. Mais ce qui nous servit plus que tout le reste, fut le conseil que je leur donnai de prendre à deux une longue & menuë corde qu'ils tenoient chacun par un bout. Cet expedient sauva la vie à plusieurs ; car lors que la Fregate ouverte de tous côtez eut coulé bas malgré le secours des pompes, tout le monde se voiant obligé de se jetter à la nage sur les planches ou rouleaux de bois dont il put se saisir pour essaier de gagner la ter-

terre, il arrivoit que le premier qui y abordoit, tiroit après lui sur le rivage son compagnon qui tenoit l'autre bout de sa corde, & qui fort souvent étoit sur le point de se noier. Je tirai de cette maniere le Pilote, quoiqu'il ne le meritât point. Nous échapâmes presque tous de ce danger, à la reserve de cinq ou six qui furent poussez avec violence par des coups de Mer & qui périrent miserablement en donnant de la tête contre les écueils & contre le Vaisseau même.

Quelques heures après le naufrage, la marée s'étant retirée, laissa la Fregate presque à sec; de sorte qu'il nous fut aisé d'en retirer tout ce qu'il y avoit dedans & de le transporter à terre. Il n'y eut presque rien de perdu, puisque nous recueillîmes même la plus grande partie des choses que j'avois fait jetter à l'eau. Nous rendîmes graces à Dieu de nous avoir conservé la vie, après quoi nous brûlâmes le Bâtiment pour en tirer le fer, que nous amassâmes en un endroit de la côte, avec toutes les hardes, sous des arbres feuillus que nous avions choisis pour nous y mettre à couvert de l'ardeur du Soleil. Comme nous n'avions pourtant pas dessein d'y demeurer long-tems, j'exhortai mes camarades à choisir quelqu'un de la compagnie pour les gouverner, en leur representant qu'autrement ce ne seroit que désordre & que confusion. Ils me prierent tous d'une commune voix & avec de grandes instances, de vouloir bien prendre ce

ſoin, ce que j'acceptai; & pour commencer à exercer les droits de cette ſouveraineté, je fis trois détachemens, l'un pour aller chercher de l'eau dont nous avions un preſſant beſoin, l'autre pour aller à la proviſion; car celles du Vaiſſeau aiant été mouillées, ne pouvoient plus nous ſervir; & le troiſiéme, pour reconnoître le Païs, & voir ſi l'on ne découvriroit point quelque habitation, parce que le Pilote aſſûroit que nous étions à trois ou quatre lieuës de la *Caldera*. Le premier détachement ne fut pas long-tems à revenir, & il apporta de très-bonne eau qu'il avoit trouvée près de là. Le ſecond revint quelques momens après chargé de fruits ſauvages d'aſſez mauvais goût, avec des œufs de Tortuë, & dit qu'il avoit vû un Porc-épi & des crotes de Poules de *Nicaragua*, qui ſont ce qu'on appelle en *France* des Poules d'Indes. Satisfait de cette découverte, je renvoiai chercher une plus grande proviſion d'eau & d'œufs de Tortuë. Il y avoit une ſi prodigieuſe quantité de ces œufs ſur cette côte, que dans chaque creux qui ſe rencontroit ſur les ſables de cette plage, on y en trouvoit juſqu'à deux ou trois cens. Nous en mangeâmes avec beaucoup d'appetit, quoiqu'ils euſſent une certaine odeur de marécage qui bleſſoit l'odorat & le goût. Nous paſſâmes le reſte de la journée à nous fabriquer de petites loges ou feuillées avec des branches de Palmier. Comme le Soleil ſe couchoit, nous vîmes revenir le troiſiéme

me détachement, ce qui nous réjouït d'abord, comptant qu'il auroit ſans doute découvert quelque habitation; mais il nous rapporta qu'il avoit rencontré un fort grand Fleuve ſi profond, ſi rapide & ſi plein de Crocodiles, qu'il lui avoit été impoſſible de le traverſer. Je les blâmai de s'en être revenus pour cet obſtacle qui ne devoit pas les arrêter, puiſqu'en coupant du bois ils pouvoient en former un radeau ſur lequel il n'auroit tenu qu'à eux de paſſer le fleuve. De peur de quelque nouvelle bêtiſe de leur part, je reſolus d'aller moi-même avec eux le jour ſuivant.

Le lendemain donc, après avoir laiſſé à un homme de la compagnie le ſoin de conduire ceux qui reſtoient, je les quitai en les avertiſſant que s'ils n'avoient pas de mes nouvelles dans huit jours, ils pourroient alors laiſſer les hardes & marcher ſur mes traces en cherchant fortune, pourvû qu'ils ne s'éloignaſſent pas de la côte. * Voici en quel équipage je partis: J'avois un haut de chauſſe de ſatin piqué plus ample que les *Eſpagnols* ne les portent d'ordinaire, une camiſole blanche garnie de dentelles d'or de *Naples*, avec les boutons & boutonnieres de même, & par deſſus une caſaque de velours gris de perle à manches pendantes, un chapeau de Caſtor blanc, deux piſtolets & deux baionnettes à ma ceinture, & cent piſtoles avec une montre dans ma bourſe. Outre cela je portois à la main mon épée & un cordon en écharpe où pendoit la mi-

* Habillement des gens de qualité du *Perou*.

re de mon harquebuze avec ſes charges de poudre & de plomb. Pour mon harquebuze, c'étoit un Matelot qui la portoit, & cette arme étoit la meilleure piece de tout l'équipage: car outre qu'elle étoit de défenſe, c'étoit ſur elle ſeule que la petite Caravane fondoit l'eſperance de ſubſtenter ſa vie. Les autres, outre leur épée qu'ils avoient au côté, portoient une hache, une corde, un coûteau, un petit fuſil à faire du feu avec ſa pierre, ſon fer, ſa meche & ſes allumettes.

Après deux heures d'un chemin ſablonneux & très-pénible, nous arrivâmes au bord d'un Fleuve que nous appellâmes le Fleuve des Crocodiles, quoiqu'à la verité il n'y en eût pas tant que le détachement l'avoit raporté, & pour le paſſer, nous convinmes d'aller ſur ſes bords en le remontant juſqu'au premier boſquet où nous puſſions trouver du bois propre à faire des radeaux. Nous en trouvâmes à deux lieuës plus loin; nous en prîmes ſur nos épaules autant qu'il nous en falloit, puis nous deſcendîmes le Fleuve par où nous étions venus, juſqu'au lieu que nous avions quitté; car nous ne voulions pas nous éloigner de la côte; eſperant, ſuivant l'opinion du Pilote, gagner le Port de la *Caldera*. Aiant fabriqué un radeau le mieux qu'il nous fut poſſible avec nos haches, nôtre bois & nos cordes, nous nous hazardâmes à nous abandonner deſſus au courant du Fleuve qui étoit très-rapide. On y avoit fait une eſpece de bancs

bancs de joncs pour moi qui y entrai le premier, après avoir pris mon harquebuze des mains de celui qui la portoit. Le Pilote se mit à l'un des bouts, & un vigoureux Matelot de l'autre, avec chacun une longue perche & deux rames pour le conduire. Comme nous n'y pouvions tous entrer sans l'enfoncer sous l'eau par nôtre pesanteur, nous nous partageâmes; une partie resta sur le bord du Fleuve, & l'on attacha seulement au radeau une longue corde, afin que ceux qui demeureroient, le pussent retirer lorsque les premiers seroient passez. Cela étant fait, nous reprîmes les cordes dont nous jugeâmes pouvoir encore avoir besoin, & je fis jetter à l'eau les bois du radeau pour ôter à la compagnie toute esperance de retourner sur ses pas jusqu'à ce que nous eussions trouvé quelque habitation, & reconnu si nous étions en terre ferme ou dans une Isle. Nous marchâmes encore environ six lieuës, au bout desquelles nous passâmes un autre Fleuve de la même maniere que le précedent; & comme le Soleil se couchoit, nous arrivâmes à une plage assez étenduë où nous fîmes alte tous bien fatiguez; mais moi particulierement, parce qu'aiant passé par des endroits fort humides & marécageux, mes souliers s'étoient mouillez de telle sorte, que le cuir s'en étoit étendu; d'ailleurs le sable y entrant de tous côtez m'incommodoit beaucoup. Mes souliers me causant donc plus d'embaras qu'ils ne m'étoient com-

modes, je les jettai. Comme nous cherchions de l'œil un terrein plus élevé que les autres pour nous y reposer & y passer la nuit, nous entendîmes quelque bruit près d'un vieux arbre sec dont le tronc étoit creux de caducité. Nous en étant approchez pour en découvrir la cause, nous en fîmes sortir une espece de gros Lezard que les habitans du Païs nomment *Yguana*. C'est bien le plus laid animal que la Nature ait formé : mais en récompense, la chair en est fort délicate. Elle approche fort du goût d'une Poularde. Le Pilote le frapa de sa hache & le fendit en deux. Nous avions bien besoin de faire une si bonne rencontre pour reparer nos forces qu'une longue & penible marche, & le défaut de nourriture avoient déja presque épuisées. Il ne nous en fallut pas davantage pour nôtre souper & pour un bon souper ; car ce Lezard avoit trois quarts d'aune de long. L'aiant fait rôtir sur les charbons, nous le mangeâmes, & après ce repas, nous nous endormîmes. Nous nous remîmes en chemin au point du jour. Sur les dix heures, il nous fallut monter une Montagne fort penible, & percer ensuite un Bois des plus épais rempli d'épines & de ronces, afin d'éviter un Cap qui nous auroit obligé de faire un grand détour. Ce fut là que j'eus beaucoup à souffrir. A force de marcher j'avois usé la semelle de mes bas, & mes pieds nuds n'étant pas accoûtumez à un chemin si rude, furent en peu de tems pleins

pleins d'eſtafilades & d'écorchures. Ce fut encore pis, lors qu'au ſortir de ce bois nous eûmes gagné le bord de la Mer; le ſable de la plage échauffé par l'ardeur du Soleil, me fit venir ſous la plante des pieds des ampoules auſſi groſſes que des œufs de pigeon; & ces ampoules venant à ſe crever, & le ſable y entrant juſqu'à la chair vive, y cauſoit une cuiſſon douloureuſe. Le mal que j'en ſouffrois fit pitié à tous mes compagnons, qui m'obligerent à m'arrêter ſous une feuillée qu'ils firent ſur le bord d'un ruiſſeau, & ſous laquelle nous nous mîmes à couvert; car le Soleil étoit bien ardent. Pendant qu'une partie s'y repoſoit, l'autre alla dénicher aſſez près de là dans les creux des rochers que la Mer batoit, un grand nombre d'une eſpece de limaçons de Mer que les gens du Païs appellent *Burgados*, & dont ils mangent aſſez communément. Il ne fut plus queſtion que de les faire cuire. Nous aurions fort ſouhaité de les manger bouillis, mais nous n'avions pas de vaiſſeau où nous les puſſions mettre, & il fallut nous contenter de les faire rôtir ſur les charbons. Nous en mangeâmes avec appetit, & après le dîner, la neceſſité d'avancer chemin nous obligea de nous remettre en marche. Je m'y diſpoſai malgré mes ampoules; on m'enveloppa les pieds le mieux qu'il fut poſſible de linges déchirez & de vieux haillons, & l'on me fit une eſpece de chauſſure comme on en voit aux pauvres

Mandians. Cela me mena juſqu'au coucher du Soleil que nous arrivâmes ſur les bords d'un Etang, où nous fûmes harcelez par une ſi grande quantité de couſins, que quelque las que nous nous ſentiſſions, nous n'y pûmes tenir, & que nous fûmes obligez, pour les fuïr, de marcher juſqu'à dix heures de la nuit. Nous la paſſâmes avec beaucoup d'inquietude & d'autant plus de crainte de nous voir aſſaillir par une troupe d'*Indiens* Sauvages, que nous avions aperçû une lumiere à travers les arbres d'un Bois voiſin ; mais nous n'en eûmes que la peur.

Le lendemain continuant nôtre route, nous rencontrâmes un ruiſſeau aux bords duquel nous trouvâmes du feu allumé & un grand nombre de coquilles de platanes autour ; ce qui nous fit croire d'abord qu'il devoit y avoir là auprès quelques-uns des arbres qui portent ce fruit ; mais nous en cherchâmes vainement aux environs, d'où nous conjecturâmes que les perſonnes qui en avoient mangé en cet endroit, les y avoient aporté d'ailleurs. Sur le midi, nous arrivâmes à un grand Fleuve tout bordé de grands arbres de haute futaie qui formoient un fort bel ombrage. Comme la faim nous preſſoit, nous y jettâmes l'hameçon & pêchâmes trois poiſſons d'une raiſonnable grandeur que nous fîmes rôtir. Nous paſſâmes ce Fleuve ſur un radeau à la maniere ordinaire, & pourſuivimes nôtre chemin juſqu'à un autre plus grand encore, aux bords duquel

quel nous passâmes la nuit & dormîmes; un d'entre nous faisant la sentinelle pour n'être pas surpris des *Indiens*. Le jour venu, nous vîmes autour de nous un grand nombre de Palmiers, dont nous coupâmes quelques bourgeons pour en manger le cœur qui est tendre, mais insipide & fade, & approchant du goût de la cire de bougie. Un peu plus loin nous trouvâmes une espece de fruit de la couleur de la Mûre & de la grosseur d'un Abricot. Les Habitans le nomment *Icacos*. Il est aigre-doux, & du reste d'un goût très-agréable. Nous nous en accommodâmes mieux que des bourgeons de Palmier. Nous regagnâmes ensuite le bord de la Mer, après avoir traversé un Bois & une Montagne. Nous aperçûmes sur la plage un grand nombre de Crabes ou Ecrevisses de Mer. Nous fîmes d'abord nôtre compte d'en faire un bon repas; mais nous comptions sans nôtre hôte; & les gaillards avec leurs pattes crochuës étoient si bons coureurs, que les plus alertes de nos gens les poursuivirent plus d'une demie heure sans en pouvoir atraper que quatre. Mais en récompense aiant remarqué un grand nombre de Pape-gais sur quelques arbres voisins, j'eus recours à mon harquebuse qui jusqu'alors nous avoit été inutile; & j'en tuai six qui nous furent d'une grande ressource. C'est une espece de Perroquet, dont la chair, quoique dure & noire, ne laisse pas d'être délicate; & quand ils

ſont jeunes & par conſéquent plus tendres, c'eſt un manger de Roi. Nous nous remîmes en chemin & allâmes paſſer la nuit près d'un Cap où nous trouvâmes en abondance de ces fruits que j'ai nommé *Icacos*. Nous mangeâmes crus les plus meurs, & fîmes rôtir les autres.

A la pointe du jour, nous commençâmes nôtre cinquiéme journée. Nous paſſâmes deux Rivieres ſur des radeaux ſans avoir rencontré aucune choſe à manger, juſqu'à ſix heures du ſoir que je tuai un Pan. Il étoit venu ſe poſer pour ſon malheur ſur le haut d'un arbre, au pied duquel je m'étois aſſis pour me repoſer. Nous en fîmes un regal & le mangeâmes comme le mets le plus friand que nous euſſions eu juſqu'alors. Le lendemain nous arrivâmes ſur le midi à une cabane deſerte où nous trouvâmes une grande quantité de platanes meurs. Nous en mangeâmes la moitié, & nous nous chargeâmes de l'autre en cas de beſoin, non ſans crainte d'être ſurpris en cet exercice ou pourſuivis après le coup par le Maître de la cabane & toute ſa ſequelle. Mais nous fûmes aſſez heureux pour ne voir perſonne. Nous continuâmes de marcher juſqu'à la nuit que nous paſſâmes au bord d'un fleuve, après avoir fait nôtre ſouper des platanes que nous avions volez. Quoique nous en euſſions mangé beaucoup durant le jour, & que ce ſoit un aliment fort pernicieux à cauſe de ſon exceſſive froideur, aucun de nous n'en fut incommodé.

Le

Le jour suivant, quatre personnes de nôtre compagnie allerent à deux lieuës de là sur une Montagne y chercher du bois à radeau pour passer le Fleuve, & me laisserent accompagné d'un seul homme. Je ne pouvois presque plus me tenir sur mes piez. Il fallut pourtant me lever un moment après leur départ, & l'occasion le meritoit bien, puisque c'étoit pour tirer sur une bande de Ramiers qui vinrent se percher sur un arbre à cinquante pas de moi. Je me traînai presque à quatre pattes jusques sous l'arbre avec autant de lassitude que de crainte de les effaroucher. Le Ciel benit ma peine, car j'en tuai dix-huit d'un seul coup avec de la cendre de plomb; de sorte que mes camarades à leur retour trouverent un banquet à quoi ils ne s'atendoient pas. La joie qu'ils en eurent, étoit si grande, qu'ils ne s'apercevoient presque point que le vin leur manquoit pour faire chere entiere. Les dates qu'ils avoient apportées du Bois servirent de pain. Après un si bon repas, nous recommençâmes à marcher. Je repris courage & suivis les autres autant que mes forces me le purent permettre; mais au bout de deux heures de chemin, ne pouvant plus me tenir sur mes piez malades, je priai mes compagnons de continuer leur voiage sans moi, & de me laisser en cet endroit, en leur representant qu'il n'étoit pas juste que pour l'intérêt d'un seul les autres s'exposassent à se perdre : que je les suivrois le mieux que je pourrois aussi-tôt

que

que mes piez ſeroient gueris : que s'ils rencontroient quelques habitations d'*Eſpagnols*, je les conjurois de me revenir trouver; mais que ſi le Païs étoit deſert, ils priſſent le parti qu'ils jugeroient le meilleur; & que ſur toute choſe je leur recommandois de demeurer toûjours bien unis. Il n'eſt pas concevable combien cette petite troupe parut touchée de ces paroles. Ils ne purent retenir leurs larmes, & ils s'oppoſerent tous à la reſolution que je témoignois vouloir prendre. Ils me jurerent qu'ils ne m'abandonneroient point, dûſſent-ils mettre leur vie en peril, & ils s'offrirent à me porter ſur leurs épaules. J'en rejettai la propoſition, comme une choſe trop penible & qui les retarderoit trop, ajoûtant que le tems leur étoit cher, & qu'ils devoient pourſuivre avec diligence leur deſſein, qui étoit de ſe rendre au Port de la *Caldera*. Mais quelque choſe que je leur pûs dire, ils n'en voulurent point démordre, & je fus obligé de me laiſſer porter. Ce qu'ils firent tous, en ſe relaiant l'un l'autre ſucceſſivement, juſqu'à ſept heures du ſoir. Alors ils s'arrêterent autant pour ſe repoſer que pour manger, car ils avoient beſoin de ces deux choſes & encore plus de ſe rafraîchir. Pour ſubvenir à l'une de ces neceſſitez, aiant trouvé par bonheur de ces mêmes limaçons de roche que j'ai apellez *Burgados*, nous les fîmes rôtir ſur les charbons, mais ce n'étoit pas contentement; car la fatigue du chemin & l'ar-

l'ardeur extrême du Soleil que nous avions soufferte pendant toute la journée, nous avoit furieusement alterez ; nous avions le gozier tout enflammé, & nous manquions d'eau douce pour éteindre un si grand feu ; heureusement aiant pouſſé nôtre marche une lieuë plus avant, nous rencontrâmes un des plus délicieux Fleuves qu'on puisse voir. Le rivage en étoit bordé de part & d'autre de hauts Platanes tout chargez de fruits & dont les branches se croisant au dessus de l'eau, formoient tant que la vûë se pouvoit étendre, une espece d'allée en berceau la plus agréable du monde. Nous rendîmes graces à Dieu d'une si bonne rencontre ; nous apaisâmes nôtre soif avec avidité, & nôtre joie fut encore augmentée, lors que le Pilote, après s'être orienté, nous dit : qu'il reconnoissoit le lieu, & que cette belle Riviere que nous admirions, étoit celle de S. *Antoine*. Il nous assûra de plus qu'à quatre lieuës de là étoit une riche Ferme abondante en troupeaux & qui apartenoit à *Alonse Macotela*, Bourgeois de la Ville d'*Esparza*, dans la Province de *Costa-rica*. Un homme de la compagnie en fut si transporté, qu'il tira ses tablettes pour marquer une si heureuse journée. Le fruit de ces grands arbres, dont nous ne pouvions nous lasser d'admirer le beau feuillage, nous servit de souper ce soir-là ; & pour le diversifier, nous en mangeâmes de crus, de rôtis, & de cuits sous la cendre. Nous passâmes ensuite

le

le fleuve sur un radeau, & la nuit étant venuë, nous nous endormîmes avec plus de tranquilité que les nuits précedentes.

Le lendemain, trois de nos hommes furent détachez pour aller à la Ferme de *Macotela*, & moi je restai avec les deux autres tout ce jour-là & le suivant, nous nourrissant d'Ecrevisses que nous pêchions dans la Riviere. J'avois pour compagnons le Marchand *Genois*, dont j'ai parlé, & un Religieux de la Merci. Ce dernier, pendant que nous dormions, l'autre & moi, la nuit du second jour, étoit chargé de faire la garde, afin de nous précautionner contre les surprises; mais la Sentinelle, plus acoutumé aux fonctions claustrales qu'aux militaires, s'endormit aussi-bien que nous, jusqu'à ce qu'environ sur les onze heures je me réveillai en sursaut au bruit d'une voix qui me sembloit avoir prononcé mon nom. J'apellai la Sentinelle pour m'en éclaircir; mais la Sentinelle ne répondant non plus qu'une souche, je me levai sur mon séant, & en même-tems je m'entendis apeller distinctement, quoique d'assez loin. Je réveillai le Marchand *Genois* & le Religieux, & un moment après nous vîmes paroître sur la Riviere un grand radeau sur lequel il y avoit plus de vingt personnes. Ils étoient conduits par Don Do*mingo* de *Chavarria*, *Navarrois*, Curé de la Ville d'*Esparza*. Nos trois hommes, qui s'étoient détachez pour aller à la Ferme de *Macotela*, l'y avoient rencontré & lui

lui avoient dit dans quel état nous étions sur le bord du Fleuve de S. *Antoine*, où nous attendions leur retour; & le bon Curé, poussé par un mouvement de charité, venoit au-devant de nous avec des rafraîchissemens pour rétablir nos forces perduës. Il s'étoit fait enseigner l'endroit où nous pouvions être, & il étoit parti sur le champ avec tous ses domestiques, quelques-uns de ses amis & toutes les provisions qu'il avoit pû ramasser. Aiant sû qui il étoit & le dessein qui l'amenoit, je courus l'embrasser dès qu'il fut à terre, en lui faisant force complimens, que la joie où j'étois rendoit très-sinceres. Celle du Marchand & du Religieux de se voir affranchis du peril de la faim & de la surprise des Sauvages *Indiens*, n'étoit pas moindre que la mienne, & Don *Domingo* & sa compagnie n'en avoient pas moins que nous de nous avoir rencontrez. Ainsi tout le monde étoit content; mais comme il étoit heure indue, pour tenir plus long-tems conversation en cet endroit, nous passâmes tous la Riviere sur le radeau; & lors que nous fûmes de l'autre côté, chacun monta à cheval, hors moi, qui, pour le soulagement de mes piez & de mes autres membres fatiguez, fus juché dans un de ces lits pansiles ou suspendus qui sont si fort en usage dans tous ces Païs Occidentaux. Six *Indiens* de relais, gens des plus robustes, me portoient alternativement à deux sur leurs épaules, mieux que n'auroient pû faire les meilleurs Mu-

Mulets du Païs. Nous arrivâmes en cet équipage un peu avant le jour à la Ferme de *Macotela*, où nous nous reposâmes quelque tems. Enſuite nous étant remis en chemin, nous nous rendîmes à *Eſparza*, Ville très-petite. Il n'y a qu'une ſeule Paroiſſe & deux Convents, l'un de Religieux de S. *François*, & l'autre de l'Inſtitution du Bienheureux *Jean* de Dieu. Je fus porté à la maiſon de Don *Domingo* de *Chavarria*, où je trouvai nos trois compagnons qui avoient pris les devans.

Nôtre premier ſoin fut d'envoier un Courier à *Cartage*, Capitale de la Province de *Coſta-rica*, pour donner avis de mon arrivée à *Eſparza*, à D. *Juan* de *Salinas*, Gouverneur & Capitaine Général de cette Province, & Chevalier de l'Ordre de *Calatrava*. Je le connoiſſois pour l'avoir vû à *Lima*, où j'avois contracté avec lui une amitié particuliere. Le Courier fit tant de diligence, que vingt-quatre heures après ſon départ je vis entrer D. *Juan* dans ma chambre. Après les premiers complimens, je lui racontai ce qui nous étoit arrivé, & ce Gouverneur, à ma priere, fit partir une Fregate pour aller querir mes pauvres compagnons de naufrage, qui ſe devoient laſſer d'attendre ſi long-tems Sur les informations qu'on donna à ceux qui la conduiſoient, de la hauteur & du lieu où ils devoient les trouver, ils s'y tranſporterent; mais ils revinrent deux jours après, raportant qu'ils n'avoient rencontré perſonne. On

ſe

ſe perſuada qu'ils n'avoient pas fait aſſez d'attention aux ſignes qu'on leur avoit marquez pour reconnoître le lieu; c'eſt pourquoi Don *Juan* de *Salinas* y envoia un autre Bâtiment, avec ordre à l'équipage de deſcendre à terre & de faire leur poſſible pour raporter des nouvelles certaines de mes camarades. Ces ſeconds y étant arrivez deſcendirent ſur la plage, & n'y voiant rien, le Capitaine détacha les plus alertes de ſes Matelots, pour aller en quête aux environs. Ils firent un circuit de plus de deux lieuës ſans rien rencontrer; & voiant qu'ils y perdoient leurs peines, ils retournerent faire leur raport. Comme ils étoient prêts à remonter dans leur barque, l'un d'entr'eux aperçut ſur la greve un grand amas de feuilles, qui paroiſſoit n'avoir pas été mis là ſans deſſein; il s'aviſa de les alier ranger à droite & à gauche avec le pied, & trouvant deſſous des hardes, de la ferraille, des coffres, des balots, cette découverte le ſurprit; ſes camarades & lui ne pouvoient comprendre pourquoi on les avoit ainſi abandonnez: & ne ſachant rien de meilleur à faire, ils les embarquerent dans leur Vaiſſeau, & vinrent rendre compte de leur commiſſion. Chacun crut à *Eſparza*, & moi à la fin comme les autres, que nos camarades avoient été ſurpris par les Sauvages qui les avoient menez à leurs habitations; & je deſeſperois de les revoir jamais. Quatre jours après, le Gouverneur mangeant avec moi

moi chez le Curé, il arriva à la porte du logis un Cavalier qui couroit à toute bride, & qui raporta plein d'effroi, qu'il avoit vû marcher entre le Bois & la Mer une puiſſante Armée d'*Anglois*. On le fit entrer ſur le champ dans la maiſon du Curé, & il nous aſſûra la même choſe. Sa fraieur perſuadant encore plus que ſes paroles, chacun auſſi-tôt ſe leva; on courut ſonner l'alarme par tout avec aſſez de chagrin; car tout ce qu'il y avoit de gens dans la Ville étoient trop mal armez pour faire une vigoureuſe reſiſtance, & encore moins bien diſciplinez. Le Gouverneur monta à cheval, & tout incommodé que j'étois je le ſuivis pour lui aider à ranger ſes gens. Le bruit, le tumulte, le deſordre croiſſoit à chaque inſtant. Il venoit des gens de tous côtez qui diſoient que l'ennemi s'aprochoit. D. *Juan* & moi ſortîmes de la Ville, pour nous en éclaircir par nous-mêmes; & à peine eûmes-nous fait cinquante pas dans la campagne, que nous vîmes aprocher, en un équipage fort delabré, nôtre petite troupe qui compoſoit elle ſeule cette formidable armée, dont on nous avoit menacez. La crainte qu'ils ont en ces quartiers-là d'être aſſaillis par les Flibuſtiers des Iſles, qui ſont gens à tout entreprendre pour piller, les trouble ſi fort, qu'ils ſe repréſentent des fantômes, & leur fit prendre en cette rencontre cinquante hommes bien fatiguez & tous deſarmez pour une puiſſante armée d'ennemis. Je ris beaucoup de

de cette terreur panique, lorſque j'en eus reconnu la cauſe, & j'eus une joie extrême de voir mes compagnons échapez du peril que j'avois craint pour eux. Je les queſtionnai ſur leur avanture, & ils me répondirent: qu'aiant attendu trois jours plus que le tems marqué, ils avoient cherché fortune, ſuivant mon conſeil, & marché ſur mes traces le long de la côte.

Je demeurai près d'un Mois à *Eſparza*, d'où je ſortis enſuite avec de bons guides, après avoir reçu tous les bons traitemens imaginables du charitable D. *Domingo*, & de D. *Juan* de *Salinas* des lettres de recommandation pour le Vice-roi de la nouvelle *Eſpagne*, dont il étoit un peu parent. J'avois bien de l'impatience d'aller voir un Roiaume ſi riche, ſi fertile & ſi étendu. Les Peuples en ſont à peu-près les mêmes que ceux du *Perou*, en ce qui concerne leurs coûtumes. Ils ont le même teint & la même forme de corps. Le climat en eſt preſque égal, quoique le *Perou* ſoit plus ſous la Ligne, & le terroir d'une pareille fertilité; avec cette difference, que la nouvelle *Eſpagne* n'eſt pas ſi remplie de Montagnes, & que les Habitans en ſont plus ſociables, à cauſe du grand commerce qu'ils ont avec les *Eſpagnols* naturels. Leur Religion & leurs Loix politiques étoient peu differentes, & voici quelles ceremonies ils emploioient anciennement, en l'un & l'autre de ces Roiaumes, pour l'inſtal-

l'inſtallation de leurs Rois. Ils les élevoient ſur une eſpece de brancard d'or, paré de plumes de diverſes couleurs, & de la forme à peu près de ceux où l'on porte les Chaſſes & Reliques de nos Saints. Là, tous leurs Sujets accouroient en foule leur baiſer les piez, & leur offroient en hommage de l'or, de l'argent, des plumes, marchandiſes, étoffes, animaux, vifs ou morts, des fruits, des grains, *&c.* chacun ſelon ſes moiens : après quoi ils les obligeoient à jurer, qu'ils n'opprimeroient jamais leurs Peuples, mais qu'ils leur adminiſtreroient la juſtice avec zéle & integrité ; qu'ils ſeroient courageux dans la guerre ; qu'ils obligeroient le Soleil à leur continuer ſon cours & ſa lumiere, qu'ils forceroient les Nuées à pleuvoir dans leurs beſoins, la Terre à fructifier, les Fontaines & les Rivieres à faire couler leurs eaux, les Animaux à ſe multiplier par la generation ; & en cela ceux du *Perou* étoient encore plus ſuperſtitieux que les *Mexicains*, puiſque les *Incas*, leurs Rois, avoient conſacré un Temple au Soleil dans l'Iſle du Lac de *Titicaca*. Ces deux riches Roiaumes differoient ou different en cinq choſes remarquables : La premiere, c'eſt que quoique la nouvelle *Eſpagne* produiſe, dans les entrailles de ſes Montagnes, tous les mêmes métaux que le *Perou*, il ne s'en tire point de vif-argent comme en l'autre, & il falloit qu'on y en apportât d'*Eſpagne* ou d'*Allemagne*, pour qu'on pût travail-

vailler à ſes Mines. La ſeconde difference, c'eſt que dans le *Mexique* les Rois ſe faiſoient par élection, qu'au contraire dans le *Perou* ils parvenoient au Trône par droit de ſucceſſion. La troiſiéme, c'eſt que leurs Langues avoient ſi peu de reſſemblance entr'elles, tant la générale que les particulieres, qu'il ne s'y rencontroit pas un ſeul terme qui eût du rapport avec un autre. La quatriéme eſt, qu'au *Mexique* leurs Chroniques, Traditions & Antiquitez ſe conſervent & ſe manifeſtent par des Peintures, & dans le *Perou* par des *Quipos*. Enfin la derniere, c'eſt que le Vin, dont ils font uſage au *Perou* & qu'il appellent *Chicha*, ſe tire du Maïz, qui eſt une eſpece de bled ſemblable à celui de *Turquie*; & dans la nouvelle *Eſpagne* ils le nomment *Pulque*, & le tirent d'un Arbre, nomme *Maguey*.

Le terme de *Coſta-rica*, qui ſignifie en *Eſpagnol*, *Côte riche*, ſembleroit donner une grande idée de la Province qui porte ce nom; mais la verité eſt qu'il lui a été donné par ironie, parce que c'eſt un terroir pauvre & peu fertile, quoi qu'abondant en gros & menu Bêtail. Elle eſt du Dioceſe de *Nicaragua*; ſa Capitale eſt *Cartage*; elle a ſur la Mer du Sud le Port de la *Caldera*, & elle en a d'autres ſur celle du Nord. C'eſt un Gouvernement & une Capitainerie Générale, à cauſe que par ſa ſituation elle eſt expoſée aux inſultes des Flibuſtiers des Iſles.

La Province de *Nicaragua* la ſuit; c'eſt un Evêché & un Gouvernement. La terre

en eſt fertile, l'air très-ſain, & le païſage le plus agréable du monde, parce qu'il offre à la vûë des plaines, des ruiſſeaux, des Boſquets, dont les arbres s'élevent dans les nuës; & il s'y en trouve d'une ſi prodigieuſe groſſeur, que douze hommes ſe tenant par la main les peuvent à peine embraſſer. Il y a dans cette Province un grand nombre de Villages, de Bourgs & de Villes, dont les principales ſont: *Leon*, *Grenade*, *Segovie* & *Nicaragua*. A cinq Milles de cette derniere eſt une très-belle Iſle ſur le Lac dont j'ai parlé; elle eſt fertile en Cacao, Ouatte, Teinture d'écarlate & en Fruits d'un goût délicieux. Ses Ports ſur la Mer du Sud, ſont ceux de *Nicoya*, de *Realexo* & de *Maſoya*; & cette celébre Habitation des *Indiens* du païs, qu'on appelle le Vieux Bourg, eſt ſi grande & ſi peuplée, qu'on y compte vingt mille perſonnes, & l'on y voit dans le Convent des Religieux de S. *François*, une Image de Nôtre Dame, qui, par ſes Miracles frequens & averez, le rend encore plus celébre que le nombre de ſes habitans. Dans toute cette Province on y recueille en abondance du ſucre, de la teinture d'écarlate, gomme, poix-raiſine, du goudron, du bois pour les Navires, du chanvre, du lin, & du meilleur Cacao de toutes les *Indes*; mais il ne ſort gueres du Païs à cauſe que ce fruit eſt le principal ingredient qui entre dans la compoſition du Chocolat, dont ils y font un uſage exceſſif. C'eſt entre les rochers de ſes côtes qu'on pêche ce petit poiſſon à écaille

écaille si renommé, qui travaille la pourpre dont on teint une si grande quantité de toiles de soie, de coton & de fil ; & cette teinture ne perd jamais sa couleur, quoique vous la laviez dans la lessive la plus forte.

Après la Province de *Nicaragua*, est celle de *Tegusigalpa*, où il y a de riches Mines d'argent: *Honduras* vient ensuite; c'est un Evêché, un Gouvernement & une Capitainerie Générale. Cette Province est située entre *Nicaragua* & le *Yucatan*. C'est un terroir fertile & pourvû de toutes les choses nécessaires pour la vie; & sur tout de miel & de cire; son Port le plus considerable est *Truxillo*, sur la Mer du Nord. Vous trouvez après cela trois Gouvernemens, qui sont: *San Salvador* ou *Saint Sauveur*, la *Trinité*, & S. *Antoine* de *Suchitepeques*, lieux très-abondans en Cacao, Cochenille, Pastel, Graine d'écarlate & en Coton.

L'on arrive ensuite dans l'Audience de *Guatimala*; c'est un Gouvernement & une Capitainerie Générale fort considerable; car elle est sans aucune dépendance du Viceroi de la nouvelle *Espagne*. Ce Gouvernement en a sous lui quatre autres, qui sont tout autant de Provinces. La Capitale en est S. *Jaques*, Ville située dans la vallée de *Panchoi*, entre deux Montagnes, appellées dans le Païs *Volcanés*, dont l'une jette de l'eau, & l'autre du feu. La premiere se nomme *Almolonca*; elle a quatre lieuës de hauteur & dix-huit de tour. La Ville de S. *Jaques* avoit

nom autrefois *Zacualpa*, & eſt appellée préſentement la *Vieille Ville*; c'eſt un ſéjour délicieux; elle abonde en toute ſorte de fruits; mais elle eſt ſujette à des tremblemens à cauſe de la proximité des deux Volcans, dont je viens de parler. Il y a Audience, Evêché, Univerſité, & tous les autres Tribunaux qui ſont établis dans les Capitales des plus grands Roiaumes. Elle a ſix Convens de Religieux Mandians, & trois de Religieuſes. Peu de Villes ſont plus peuplées, les Habitans y ſont très-polis, & ſur tout la Nobleſſe, qui y eſt fort nombreuſe, s'y diſtingue avec beaucoup d'éclat. Ils y ſont des plus experts en fait de courſes de Taureaux, & très-excellens hommes de cheval, quoi qu'ils portent preſque tous les jambes à la genette.

De là on vient à *Chiapa*: C'eſt une Prevôté Roiale, qu'on appelle dans le Païs *Alcadia mayor*. On y voit les mêmes fruits qu'à S. *Jaques* de *Guatimala* & en quantité; ſa Ville Capitale eſt *Chiapa*, Ville Roiale, c'eſt-à-dire, où il y a des Tribunaux Roiaux; en quoi elle differe de *Chiapa* des *Indiens*, où il n'y en a point, quoiqu'elle ſoit très-grande. Cette derniere eſt à dix lieuës de celle des *Eſpagnols*, & eſt ſituée ſur un fleuve navigable, aux bords duquel ſe rencontre des Couleuvres de trente-deux pieds de longueur, comme celles de *Portobelo*.

A côté de la Province de *Chiapa* vers la Mer du Nord, eſt celle de *Tabaſco*, qui eſt de la même fertilité que les autres, qui

qui raporte les mêmes fruits & où les mêmes denrées se debitent; mais son Port, pour être trop bon, lui devient dangereux, parce qu'en toute saison il offre un sûr abord aux ennemis de la Nation.

Plus avant est le *Yucatan*, Evêché, Gouvernement, & Capitainerie Genérale; *Merida* en est la Capitale. Cette Province est moins connuë par ce nom, que celui de *Campêche*, Port dangereux à la verité, & si rempli de bancs & d'écueils, qu'on est obligé de mouiller à quatre lieuës avant en Mer, mais fameux par son bois qui est si nécessaire aux belles teintures. Le *Yucatan* est des plus abondans en cire, coton, pastel, & autres marchandises, dont on fait trafic par toute *l'Amerique*. *Tabasco* & le *Yucatan* sont, comme je l'ai dit, à côté de *Chiapa*; mais en droite ligne, après cette derniere Province, est celle de *Teguantepeque*, fertile en fruits & en graine d'écarlate: les *Indiens* qui l'habitent, y sont si peu faits à l'obéïssance, & si seditieux, qu'en l'année 1657. le Lundi de la Semaine Sainte, ils tuerent, à coups de pierre & de bâtons, Don *Juan* de *Avellaño*, Gentil-homme du Duc d'*Alburquerque*, & Grand Prevôt de cette Province, avec deux de ses valets: ensuite ils allerent à la Maison de Ville, où D. *Juan* logeoit, & qui étoit une des plus belles du Roiaume; ils y mirent le feu & la brûlerent entierement avec plus de quarante mille écus de meubles & de marchandises.

Mexapa suit *Teguantepeque*, puis *Xicayan* & la *Ville haute*, qui sont les plus riches de la nouvelle *Espagne*, par l'abondance des graines d'écarlate, de cochenille, & des toiles de coton qui s'y debitent. Après elles, on trouve *Guaxaca*, Evêché & Prevôté Roiale, dont la Capitale nommée *Antequera*, ou *Guaxaca*, du nom de la Province, est une grande Ville de commerce & qui abonde en toutes choses. C'est là que se fait le meilleur Chocolat de toutes les *Indes*, aussi-bien que l'excellente poudre de *Polville*, la plus exquise de toutes les odeurs. Elle est tellement estimée & si chere, que la livre en coûte autant que six de Chocolat. Il s'en debite une grande quantité dans toutes les Provinces du *Mexique*, & il en passe beaucoup au *Perou*, & même en *Espagne*. Mais ce qui est assez particulier, c'est qu'il n'y a que les Religieuses de Sainte *Catherine*, établies dans *Antequera*, qui en sachent la composition. Les Religieuses du Convent de la *Conception*, ni celles des autres Monasteres de la Ville n'ont jamais pû y parvenir.

De *Guaxaca* on entre dans le *Theguacan*, où l'on rencontre *Tepeaca*, *Tlaxcala*, *Atrisco*, & quelques autres Villes, toutes grandes & bien peuplées, & aux environs desquelles on fouille des mines d'argent. *La Puebla de los Angeles* vient ensuite; c'est un Evêché de soixante dix mille écus & la plus grande Ville de

de toute la nouvelle *Espagne* après *Mexique*; elle est à cinq lieuës de *Tlaxcala*, sa Metropole, qui est une agréable Ville pour le séjour, mais pas si grande, ni à beaucoup près si riche que sa suffragante. Il y a dans *la Puebla* un nombre considerable de superbes Eglises & d'autres Edifices bâtis de pierre de taille; mais la Cathedrale est le plus beau de tous. On y voit aussi des Manufactures établies de toute sorte de draps fins & d'étoffes de laine, de soie & d'or semblables à celles d'*Europe*. C'est là que se travaillent le meilleures armes de toute l'*Amerique*. A vingt lieuës de cette grande & celébre Ville, en tirant au Noroueſt, est *Mexique*, la merveille des *Indes*; mais je n'en ferai la description qu'après avoir parlé des autres.

A côté de la *Puebla*, à 80. lieuës, sur la Mer du Nord, est située *La vera Cruz*, Port celébre, où l'on vient aborder d'*Europe* pour entrer dans la nouvelle *Espagne*; & à 80. lieuës de l'autre côté, sur la Mer du Sud, est *Acapulco*. A huit lieuës de cette derniere est une autre Ville, nommée *Pasquaro*, où l'on voit des Orgues de bois qui furent faites par un *Indien* adroit & industrieux, & qui resonnent aussi harmonieusement que les meilleures Orgues d'*Europe*. Tout le monde les va voir par curiosité.

En suivant le chemin vers le Couchant, on arrive au *Mechoacan*, dont la Capi-

pitale eſt *Vailladolid*. C'eſt un riche Evêché & une grande Prevôté. Le terroir en eſt fertile, & il s'y rencontre des mines d'argent & de cuivre. Après *Mechoacan*, eſt *Xaliſco*, Evêché & Préſidence. On y voit de pareilles mines & les mêmes choſes ; la Capitale en eſt *Guadalaxara*. Au-delà eſt *Sacatecas*, Gouvernement fecond en riches mines d'argent autant qu'aucun autre de la nouvelle *Eſpagne*. Je vais raporter un fait qui donnera une idée juſte de ſa richeſſe : En l'année 1661. il y avoit dans *Sacatecas* un Cavalier, nommé *Barthelemi* de *Lagunas*, lequel, pour avoir fait la découverte de certaines mines, qu'il appella *Las benitillas*, s'étoit tellement enrichi, qu'au-lieu qu'il ne ſubſiſtoit auparavant que de ce qu'il pouvoit grapiller dans les maiſons du jeu, à force de faire le complaiſant & l'officieux auprès de ceux que la fortune du dé & des cartes favoriſoit : Il commença par donner plus de quinze cens mille écus de préſent à ceux qui l'avoient aſſiſté dans ſa neceſſité. Enſuite il acheta la maiſon, ſous le porche de laquelle, avec la permiſſion ſpeciale du Portier, il avoit coûtume de paſſer les nuits envelopé de ſon ſeul manteau. Il la fit même rebâtir de pierres de taille, mêlée avec la brique, en quoi il dépenſa deux cens mille écus. Il n'en demeura pas là : il fit bâtir à ſes dépens l'Egliſe de S. *Dominique*, à qui il avoit une ſinguliere devotion, & cette œuvre de pieté lui coûta

coûta encore autant. J'ai ouï dire à Don *Joseph* de *Sanabria*, Gentil-homme du *Perou*, qu'étant à *Sacatecas* dans la maison du Grand Prevôt de la Ville, nommé Don *Juan Hurtado de Mendoza* de l'Ordre de S. *Jaques*, ce *Barthelemi* de *Lagunas* lui vint un jour rendre visite, & qu'aiant extrêmement loué un Chapeau de *Vigogne*, qu'on avoit envoié du *Perou* à Don *Joseph*, celui-ci le lui offrit. L'autre l'accepta avec force remercîmens, lui disant: qu'il lui en rendroit deux de Castor en échange. Après la visite, Don *Joseph* lui envoia le *Vigogne*, avec deux fort beaux Pistolets d'arçon richement & industrieusement travaillez; & le *Mexicain*, pour ne pas demeurer en reste de generosité, lui envoia une Aiguiere d'or, avec la Tasse de même métal, ce qui pouvoit valoir mille Ducats, & outre cela deux Fontaines de vermeil doré du poids d'environ douze marcs, dans chacune desquelles il y avoit cinq cens écus en patagons, & par-dessus deux Chapeaux de Castor, comme il le lui avoit promis. C'est ainsi que les richesses mettent quelquefois en son jour le courage d'un homme genereux, qui peut-être sans elles seroit resté dans une honteuse obscurité. D. *Joseph* de *Sanabria* lui demandant un jour par curiosité combien il avoit de revenu, le *Mexicain* lui répondit: qu'il n'étoit pas fort expert en fait de calcul; mais que sans compter les dépenses extraordinaires de sa maison &

celles de dehors qui étoient plus grandes, ni deux cens écus qu'il donnoit d'aumône aux pauvres en menuë monnoie tous les Samedis, & deux cens autres à divers Convents de la Ville, il donnoit mille écus chaque semaine pour les journées des ouvriers qui travailloient à ses mines, & mille autres à son Maître d'Hôtel pour la dépense ordinaire de sa maison.

Après *Sacatecas*, est la nouvelle *Biscaie*. C'est un Evêché & une Capitainerie générale, dont la Capitale est *Durango*. Le Païs est pauvre, à cause de l'excessive abondance de bêtail & de grains qui donne occasion à ses habitans d'être oisifs; mais on y voit des mines d'argent situées, dans un Canton, appellé *El Parral*, à *Guancamé*, à *Sonora*, & dans d'autres endroits; on y trouve aussi des mines d'or qu'on fouille à S. *Jaques*, à douze lieuës du *Parral*. Il y a encore des mines de plomb à Sainte *Barbe*.

A l'Occident de la nouvelle *Biscaie*, sont la Province de *Cinaloa* & l'Isle de *Californie*, qui ne sont séparées que par un bras de la Mer du Sud, & sur la côte desquelles on pêche des perles en abondance, mais peu grosses. Ce sont des Gouvernemens séparez; mais qui reconnoissent le même Evêque. Après ces mines, dont je viens de parler, on entre dans le nouveau *Mexique*, qui est éloigné de 500. lieuës de la Ville de *Mexique*. C'est un Evêché, Gouvernement & Capitainerie générale; la Capitale est *Sainte* Foi

de

de la nouvelle *Marato*. Dans l'étenduë prodigieuſe que contient ce nouveau Roiaume, il y a dix huit Provinces, dont voici les noms : *Los Piros*, *Xacona*, *Galiſtheo*, *Theguas*, *Queris*, *Pecos*, *Hemex*, *Las Salinas*, *Thaxique*, *Thanos*, *Sugni*, *Cibola*, *Acoma*, *Moqui*, & les ſept Villes, *Picuries*, *Thoas*, *Marſos* & *Humanas*. C'eſt un terroir froid & ſitué au 37. degré & demi de Latitude Septentrionale, mais fertile & abondant, particulierement en toutes eſpeces de Bêtail, gros & petit, & en Coton, dont on y fait une infinité de toiles, de tapiſſeries, & même de tapis. Il eſt peuplé des *Indiens*, qui y reſterent de maladie & de laſſitude, lorſque le premier *Mortegſuma* ſortit de *Theguajo*, ſa patrie, pour aller conquerir le Roiaume du *Mexique*, & de cela font foi non-ſeulement les traditions du Païs, mais auſſi le nom de la Province, qu'ils appellent *Theguas*, de celui de leur patrie, dont ils étoient ſortis en armes, & même la langue, que parlent encore à préſent ceux du Faux-bourg S. *Michel* de la Ville de *Sainte-Foi*, qui conſtamment étoit la naturelle de *Mortegſuma*, & qu'il rendit générale de ſon tems dans toute l'étenduë de ſon Empire. Ces peuples tranſplantez s'arrêterent & s'établirent ſur les bords du grand fleuve, qu'on appelle du *Nord*, ou autrement, *Rio-bravo*, à cauſe de l'abondance & de la rapidité de ſes eaux. Il eſt navigable, & a de largeur, dans les moindres endroits,

une portée de mouſquet pour le moins, & quelquefois plus d'un quart de lieuë. Il s'y pêche de très-beaux poiſſons, comme des Truites, Congres, Aloſes, Dorades, & autres. Ce qu'il faut particulierement remarquer au ſujet de ce Fleuve, c'eſt que preſque toutes les Cartes font venir ſa ſource d'un grand Lac; mais c'eſt une opinion fauſſe, puiſqu'il ne ſe trouve point d'Etang ni de Lac à plus de 300. lieuës de lui; le lieu où il prend naiſſance eſt une des plus hautes Montagnes & des plus innaceſſibles qui ſoient dans le nouveau Monde, à ſix vingt lieuës au-delà du Bourg de *Los Tabos*, vers le Nord. On ne ſauroit monter à cheval cette Montagne, tant elle eſt eſcarpée; & de l'autre côté eſt le *Teguajo*, d'où ſortit, ainſi que je l'ai dit, le premier *Mortegſuma*, lorſqu'il entreprit la conquête du *Mexique*. Il deſcend un grand nombre de Ruiſſeaux des Montagnes circonvoiſines. Ces Ruiſſeaux joints à la fonte des neiges, quelques lieuës avant que d'arriver au Bourg de *Los Tabos*, forment tous enſemble ce Fleuve fameux, lequel acrû de toutes leurs eaux, coule un tems entre ces Monts comme un canal, mais ſi profond & ſi étroit, qu'il n'a pas alors une aune de large, & l'on entend à peine le bruit de ſon courant; mais venant enſuite à s'étendre dans une des plus belles & des plus étenduës Plaines qui ſe puiſſent voir, après qu'il a paſſé le Bourg que j'ai nommé, il ſe mêle avec cinq ou

ſix

ſix Rivieres conſiderables qui paſſent à *Picuries*, à *Zama*, *Sainte-Foi*, & autres lieux, ce qui l'augmente de telle ſorte, qu'on le voit s'enfler au printems, & comme un ſecond *Nil*, inonder & fertiliſer toutes les campagnes des environs. Après qu'il a continué ſon cours fort longtemps vers le Midi, il tourne enfin à l'Orient ; & par ce détour perdant ſon nom de Fleuve du Nord, il aquiert celui de *Rio-bravo*, ou du *grand Fleuve*; il entre de là dans la Province des *Patarabuyes*, où il ſe joint au *Fleuve ſalé*, qui eſt très-large & qu'il honore de ſon nom. Paſſant enſuite au milieu du nouveau Roiaume de *Leon*, à près de trente lieuës des mines de *Quavila*, il entraîne avec lui les Rivieres de *Nombre de Dios*, de la *Floride*, de S. *Pierre* & de *Las Conchas*, & tous enſemble, ſous le celébre nom de *Rio-bravo*, vont ſe décharger dans le Golfe de *Mexique*, par une embouchure qui a plus de trois lieuës de large, même avant que d'arriver à la *Guaſteca.*

Quelques autres Géographes prenant tout le contrepied, marquent ſon embouchure de l'autre côté, dans la Mer rouge de *Californie*; ce qui eſt contraire à ce qu'en a remarqué, par lui-même, Don *André* de *Figueroa* de la Province de *Pecuries*, & à tout ce qu'il s'en eſt fait raporter par les gens du Païs. Ce Gentilhomme, pour s'en éclaircir encore davantage, auſſi-bien que pour être en droit d'au-

toriſer cette verité & de l'aſſûrer à tous ceux qu'il apartiendroit, pour le ſervice de Sa Majeſté Catholique, forma le deſſein en 1662. de faire conſtruire à ſes dépens 20. barques, afin de pouvoir achever avec elles de découvrir le Païs, & de ſoumettre à la Couronne d'*Eſpagne* le reſte de ces *Indiens*, qui s'étoient établis ſur le bord de ce Fleuve. Mais le Marquis de *Ladrada*, Comte de *Bagnos*, qui étoit alors Viceroi de la nouvelle *Eſpagne*, s'oppoſa à cette entrepriſe, alleguant que, ſans une permiſſion ſpeciale du Roi, il ne pouvoit pas donner les mains à cette expedition. Ce Seigneur étoit occupé de plus grands ſoins dans ce tems-là. Il avoit à ſurmonter, par une conduite délicate, les traverſes que ſes ennemis lui ſuſcitoient. C'eſt ce qui l'empêcha de fournir à Don *André* les munitions de guerre & de bouche néceſſaires pour le ſuccez d'une entrepriſe ſi importante, & ſans leſquelles Don *André* & ſes gens ſe feroient imprudemment expoſez à devenir les victimes des Peuples qu'ils vouloient ſubjuguer. Les néceſſitez du dedans étant préferables à celles du dehors, le Comte de *Bagnos* ſe crut obligé de courir au plus preſſé, & il ne pouvoit alors faire autrement, puiſqu'il lui falloit ſonger, avant toutes choſes, à diſſiper l'orage qu'avoient excité, dans toute l'étenduë de ſon Gouvernement, les emportemens de ſes deux fils Don *Pedro* & D. *Gaſpard* de *Leyva*. Ces jeunes Seigneurs, fiers du pou-

pouvoir de leur pere, & ne ſuivant que l'impetuoſité d'un ſang bouillant, exerçoient dans *Mexique*, une eſpece de *Duumvirat*, par des excès que les mécontens qualifioient de crimes & de cruautez intolerables. En effet, ils en firent tant, que les plaintes des Peuples, & ſur tout de Perſonnes de diſtinction, portées à la Cour, y mirent le Viceroi en ſi mauvaiſe poſture, qu'il fut dépoſſedé de ſon emploi, & en attendant l'arrivée du Marquisde *Manſera*, qui fut nommé pour lui ſucceder, l'adminiſtration des affaires ſe donna par *interim* à Don *Diego Oſorio* de *Eſcobar Tlamas*, Evêque de *la Puebla*, qui, par l'averſion qu'il avoit toûjours eûë pour le Comte de *Bagnos*, avoit plus contribué que perſonne à le faire depoſer. Les choſes néanmoins n'en allerent guere mieux par ce changement; Don *Diego* ne ſe fit pas plus aimer que le Comte; mais je m'aperçois que je ſors des bornes que je me ſuis preſcrites.

Dans la nouvelle *Eſpagne*, & toutes les Provinces qui ſont compriſes ſous ce nom, il y a plus de quarante mille Egliſes, 85. Villes conſiderables, 58. petites, & un nombre infini de Bourgs & de Villages. On y compte trois Archevêchez, qui ſont: S. *Domingue*, Primatie des *Indes*, & dont le revenu eſt de dix mille patagons: *Mexique*, qui en vaut trente mille, & *Manilha* ſix mille. Il y a quinze Evêchez: *La Puebla*,

bla, appellée *Tlaxala*, de soixante & dix mille écus de revenu, *Oaxaca* de 12, *Chiapa* de 10, *Guatimala* de 13, *Honduras* de 5, *Nicaragua* de 8, *Michoacan* de 35, *Xalisco* de 15, *Durango* de 8, le *nouveau Mexique* d'autant, la *Havana*, dans l'Isle de *Cube*, de 10, *Puerto-rico*, *Sibu*, *Cagayan*, & *Camarines*, chacun de trois mille.

Il y a de plus, dans ce Roiaume, une Inquisition générale établie à *Mexique*, outre les particulieres, qui sont répanduës dans toutes les Villes, grandes ou médiocres; cinq Universitez Roiales, où il y a des Compagnies de toutes les Facultez des Siences, & des Arts, sans compter plusieurs Colleges particuliers. On y voit les mêmes Tribunaux & Magistratures que dans le *Perou*; toute la difference qui s'y rencontre, c'est que les apointemens des Magistrats & autres Officiers de Justice sont plus forts dans ce dernier que dans le *Mexique*: on y compte cinq Audiences, celle de *Mexique*, celle de *Guatimala*, celle de *Guadalacara*, celle de S. *Domingue* & celle de *Manille*; les Gouverneurs & Capitaines Generaux en sont les Présidens, & par leur mort, ou en leur absence, le plus ancien des Conseillers. Il y a un grand nombre d'Officiers, qui ne sont nommez que par le Roi, comme certains Gouverneurs, Grands Prevôts, Generaux de Flotes, ou Amiraux, Colonels, Gouverneurs de Fortereſſe; mais le Viceroi ne laisse

ſe pas d'y pourvoir par *interim*, lorſque les places deviennent vacantes. Voici quels ils ſont : Le Gouverneur & Capitaine genéral de *Guatimala* *, des *Philippines*, d'*Yucatan*, de la nouvelle *Biſcaie* *, du nouveau *Mexique*, de *Honduras*, de *San Domingo*, de *Coſta-rica*, de la *Havana*, & celui de *Puerto-rico*. Plus, le Gouvernement, ſans titre de Capitaine Genéral, de *Soconuſco*, de *Nicaragua*, de *Xaliſco*, de *Nueva-Vera-Cruz*, de *Cuba*, les Gouverneurs des deux Fortereſſes de la nouvelle *Eſpagne*, de *San Juan* de *Ulva*, & d'*Acapulco* ; des trois qui ſont à la *Havana* : ſavoir, ceux du *Morro*, de la *Punta*, & du *vieux Fort*, & des trois de *Manilha*. Il y a douze grandes Prevôtez, auxquelles le Roi ſeul nomme : ſavoir, *Mexique*, *Sacatecas* *, *Metepeque*, *Las Amilpas*, *Tacuba*, *Chucitepeques*, *Chiapa*, *Tabaſco*, *San Salvador*, la *Trinité*, *Teguſigalpa*, & la *Vera-Cruz*.

Il y a quatorze Villes, où l'on a établi des Caiſſes Roialles, ou Tréſoreries; ce ſont : *Mexique*, *Sacatecas* *, *Vera-Cruz*, *Yucatan*, *Guadalacara*, *Guatimala*, *Chiapa*, *Durango*, Saint *Louïs*, *Taſco*, *Manilha*, San *Domingo*, *Havana*, & *Puerto-rico*, ſans parler de pluſieurs moindres, où il y a un Tréſorier particulier, qui rend compte aux Tréſoriers Genéraux des quatorze Villes que je viens de nommer, leſquels ont Juriſdiction ſur eux,

*Les Villes après leſquelles il y a des * ſont celles dans le terroir deſquelles il y a des mines d'argent.*

eux, & par ce moien grande occasion d'enrichir leurs parens, amis & domestiques, & de ruiner les personnes les plus considerables, quand ils les prennent en aversion.

Les Villes, où le Viceroi établit des Grands-Prevôts & Chefs de Justice & de Police de sa propre autorité, & sans que la Cour s'en mêle, sont au nombre de 135. En voici les noms : La haute Ville de S. *Ildefonse*, *Xigayan*, *Mexapa*, *Tlapa*, *Tlaxcala*, ou *la Puebla de Los Angeles*, *Michoacan**, *San Luis**, *Tasco**, *Xiquilpa* la grande, *Chilchota*, *Tanfitaro*, & *Pintzardaro*, *Colima*, *Sayula*, *Chametla*, *Motines*, *Amula*, *Zamora*, *Xacona*, *Aguatla*, *Miaguatlan*, *Tinguindin*, *Salaya*, S. *Michel*, & S. *Philippe*, *Guanaquato**, *Cinaloa*, *Meftitlan*, *Queretaro*, *Alamillo**, *Sombrerete**, *Cholula*, *Chalco*, *Suchimilco*, *Atrifco*, *Guafcofingo*, *Zapotlan*, *Sacatula*, *Tutepec*, *Tequantepec*, *Tepeaca*, *Teguacan*, *Tulanfingo*, *Chichicapa*, *Oaxaca*, *Xilotepeque*, *Panuco*, *Itampico*, la Ville de *Los Valles*, *Villa-rica*, & l'ancienne *Vera-Cruz*, *Xalapa*, *Mexicalfingo*, *Tacubaya*, *Coantnavac*, *Teutitlan*, *Acatlan*, *Serrogordo*, *El Saltillo*, *Aqualulcos*, *Sultepec**, *Tlafalalou*, *Tftepec*, *Izucar*, *Yapotlan*, *Guafulco*, *Titzla*, *Chantla de la Sal*, *Tetela**, *Itmiguilpa*, *Xiguilpa*, la Ville de *los Lagos*, celle de *Leon*, *Pachuca**, *Totonicapa**, *Guadalcazar**, *Xiquipila*, *Teutila*, *Orifaba*, *Xalofingo*, *Papantla*, *Quantitlan de los Farros*, *Tefeuco*, *San Juan de los Llanos*,

S.

S. *Jaques* de *Tecaliautlan*, Saint *Antoine*, *Guatiſco*, *Tulpa*, *Petaltepec*, *Zapotitlan*, *Cuiguacan*, *Xaſoitremendo*, *Yurirapundaro*, *Topila*, *Teuſicalco*, *Marabatio*, *Taximaroa*, *Guauſacalco*, *Xitotepec* *, *Zumpango**, *Guauchinango* *, *Simatlan*, *Xiquipilco*, *Otumba*, Saint *Chriſtophe*, *Chacalluta*, *Compuala* *, *Yautitlan*, *La Miſteca*, *Teutitlan* du chemin, *Tepalotiſlan*, *Culiacan*, *Sapotecas*, *Petatlan*, *Compoſtela*, *Quatagualpa*, *Coſamaluapa*, & les autres dont je ne puis me ſouvenir.

Outre toutes ces Villes, il y en a ſix autres, où le Gouverneur & Capitaine général nomme ſeul les Magiſtrats & les autres Officiers, qui ſont: *El Parral*, *Sonora*, *Indehen*, *Guancame*, S. *Jaques* & Sainte *Barbe*; & dans toutes celles-là, c'eſt-à-dire, dans leur territoire, il y a de riches mines d'or & d'argent.

Au Gouvernement de chaque Province de la nouvelle *Eſpagne*, on emploie d'ordinaire un Noble, ſuivant ſa naiſſance & le rang qu'il tient dans le monde; parce que tous les Gouvernemens ne ſont pas d'égale importance, ni de pareil revenu. Il y en a de ſi lucratifs, qu'en moins de deux ans ils raportent deux cens mille écus à celui qui a été aſſez heureux pour les obtenir. Il en eſt de cent mille, de cinquante mille, de 40, de 30, de 20, de 10, de 6, & d'autres ſi médiocres, qu'ils ne vont pas juſqu'à quatre mille, & dans quelques-uns de ces derniers s'en-

s'entretiennent quelquefois des gens de merite, qui n'aiant ni rentes ni fonds, y demeurent pour ſubſiſter, & ſouvent par leurs épargnes & par les petits profits caſuels que leur emploi leur procure, ils ſe mettent peu à peu en équipage & en état d'aſpirer à des Gouvernemens plus conſiderables. Ce Roiaume n'eſt pas moins abondant que le *Perou* en choſes néceſſaires à la vie, à l'exception du vin, qui ne ſe fait que dans le *Parral*, encore eſt-il mauvais & en petite quantité; mais on y en porte d'*Eſpagne* & du *Perou*. Il manque auſſi d'huile. Il y a environ quarante ans qu'on commença d'y planter des Oliviers; ils raportent peu, mais le fruit en eſt bon. Pour ce qui eſt des mines, il s'y en trouve un grand nombre & de fort riches: mais parce que le Païs, comme j'ai dit, manque de vif-argent, qui ne s'y porte que d'*Allemagne* & d'*Eſpagne*, elles ne ſont pas d'un auſſi grand raport que celles du *Perou*. Si Sa Majeſté permettoit qu'on y en apportât de ce dernier Roiaume, elle épargneroit bien de la dépenſe, & retireroit un plus grand profit; mais pour des raiſons qu'il n'eſt pas permis de pénétrer, tout le vif-argent qui vient du *Perou* eſt arrêté avant qu'il arrive au *Mexique*, & confiſqué comme Marchandiſe de contrebande. En vertu d'une ſomme de huit mille Ducats, que la Contractation de *Seville* paie chaque année au Roi, elle a fermé la correſpondance des

Ports

Ports du *Perou* avec ceux de la nouvelle *Eſpagne*. Ce qui fait perdre à Sa Majeſté plus de trois cens mille Ducats de droits qu'Elle en retireroit, ſi Elle y laiſſoit la liberté du commerce. Ces Roiaumes voiſins, qui s'incommodent aujourd'hui tous deux, s'aideroient mutuellement des marchandiſes qui manquent dans l'un & abondent dans l'autre.

La nouvelle *Eſpagne* eſt un terroir fertile & riche, non ſeulement par les grains & autres fruits qu'y produit l'art & le travail des Peuples, mais encore par ceux que la terre y produit ſans être cultivée, comme l'*Ecarlate* ou *Cochenille*, l'*Agnil* ou *Paſtel*, le bois de *Campêche*, le *Mollé*, & le *Cacao*. La *Cochenille* eſt une eſpece de petite Araignée blanchâtre qui naît ſur certains Figuiers d'une eſpece particuliere: ces Figuiers ſont de petits Arbres fort bas de tige, mais dont les feuilles ſont en grand nombre & d'une prodigieuſe grandeur. Perſonne n'ignore l'eſtime & l'uſage qu'on fait de la couleur d'écarlate dans tous les Roiaumes de l'*Europe*; cependant c'eſt de cette petite Araignée ſeulement qu'elle ſe tire. Le *Paſtel* ſe fait d'une herbe ſemblable à du chanvre, elle eſt excellente pour les belles teintures bleuës; & chacun ſait que les Teinturiers, auſſi-bien que les Peintres, ne peuvent s'en paſſer. Le bois de *Campêche* eſt ſi renommé dans l'*Europe*, que c'eſt une des principales marchandiſes dont ſe chargent les Navires qui font le commerce

merce d'un Monde à l'autre, & l'induſtrie des hommes l'a trouvé propre à teindre 22. couleurs differentes. Le *Molle* eſt un grand Arbre feuillu, dont la feuille verte teint en jaune; ſes petites branches appliquées entre la tête & le chapeau paſſent, ſelon la commune opinion, pour un refrigeratif, & preſervent des ardeurs du Soleil. La gomme blanche qui en coule eſt un baume qui guerit toute ſorte d'ulceres & de bleſſures; ſon tronc ſert pour du bois de charonnage; ſon fruit, qui ſont de petites grapes approchantes de nos groſeilles rouges, pour la groſſeur, la forme & la couleur, eſt de bon goût & d'une odeur agréable, quoiqu'un peu forte; & l'on en tire une eſpece de vin fort doux qui ennivre. Le *Cacao* eſt un Arbre de moienne hauteur, qui ne ſe trouve gueres qu'à l'ombre, & ſe couvre preſque toûjours de quelque autre Arbre plus élevé, pour ſe garantir des ardeurs du Soleil; il produit depuis la ſurface de la terre juſqu'à ſes plus hautes branches une eſpece de *Coco* grenu, de la forme d'un grand Concombre, d'un gris brun, lequel étant ouvert laiſſe voir au dedans environ cent grains, plus ou moins, couverts chacun d'une petite écorce cotonneuſe de très-bon goût & pleine de ſuc. Lors qu'on a mangé cette écorce, vous trouvez dedans un grain roux, couvert d'une autre écorce plus mince & preſque noire, & ce grain qu'elle renferme eſt ce qu'on appelle le *Cacao*: l'uſage

l'uſage en eſt à préſent commun dans toute l'*Europe*, quoique depuis quelques années celui du *Café*, ſemble l'avoir emporté ſur lui, ſur tout en *France*, en *Angleterre* & en *Hollande*. Ce grain ſert de monnoie dans le Commerce, on en donne ſoixante pour ſept ſols; dans les Marchez publics, on en achete les menus uſtenciles de cuiſine & de ménage, & l'on s'en ſert auſſi à faire l'aumône aux pauvres. Lors qu'on l'a moulu & qu'il eſt reduit en pâte, il s'en tire une eſpece de pomade blanche, qu'on appelle pomade de Cacao; elle eſt d'une odeur fort agréable; elle ſert utilement en pluſieurs ſortes de maladies, & quelques-uns l'appliquent avec ſuccès ſur les bleſſures nouvellement faites. Il y en a de petit, de moien & de gros; mais ſa bonté ne conſiſte point en ſa groſſeur ni en ſa couleur, mais en l'excellence de ſon goût qui provient de la qualité du terroir. Le meilleur de tous eſt celui de *Nicaragua*, & enſuite celui de *Guatimala*, qui eſt preſque le même Climat, puiſque celui de *Varacoa*, dans l'Iſle du *Cuba*, & ce dernier eſt le plus roux. Après ceux-là, c'eſt celui de S. *Domingue*, qui eſt menu & excellent pour ſon ſuc; celui de *Caracas*, qui eſt plus gros, eſt le moins eſtimé de toutes les *Indes*. Il y en a auſſi dans le *Perou*; mais il ne croît que dans le *Guyaquil*, il y eſt fort gros & excellent, tant qu'il ne ſort pas du Roiaume; mais lors qu'on le veut tranſporter ailleurs,

leurs, il change de goût en paſſant la Mer & ſe moiſit. C'eſt ce qui fait que pluſieurs perſonnes le recherchent avec plus d'empreſſement que les autres, parce qu'il fait plus de mouſſe & d'écume que celui du *Mexique*, & il y a bien des gens qui n'aiment du Chocolat que l'écume, & n'en voudroient pas boire s'il n'étoit fort mouſſé.

Le *Maguey* eſt une Plante de la forme de l'Artichaud; il croît dans les champs, & il y croît ſans culture; mais ſemblable à la vigne, il n'a jamais tant de force & de qualité que quand il eſt cultivé. Ses feuilles ſont beaucoup plus grandes que celles de l'Artichaud. Il y en a d'une aune de longueur & qui ſont larges à proportion; mais communément elles ont trois quarts de long. Elle eſt très-large par en bas & va en diminuant juſqu'au haut, où s'éleve une eſpece de tuiau de la groſſeur & de la forme d'une plume à écrire & qui aboutit en épine. Cette feuille eſt épaiſſe de deux doigts, & a une écorce aſſez dure qui peut ſervir de papier dans un beſoin, de même que ſon tuiau taillé avec un canif peut ſervir de plume. Le corps de la feuille, qui eſt deſſous cette écorce, étant cuit au four, a tout le même goût que des pâtes de Coin; lors qu'elle eſt verte, il en ſort un ſuc qui eſt merveilleux pour les bleſſures & pour ranimer la vigueur des Chevaux recrus de fatigue; & quand elle eſt ſeche, elle ſert de tuile pour couvrir les maiſons. Lors qu'on

qu'on la lave, ou qu'elle demeure quelque tems dans l'eau, elle s'amollit de telle sorte, qu'on en file du fil très-fin, dont on fait toutes sortes de toiles & de cordages, suivant la grosseur dont on le tire. La tige, d'où sortent ces feuilles, est grosse comme la cuisse par le bas, & va en diminuant en pointe jusqu'à la hauteur d'environ vingt piez; elle pousse des fleurs jaunes, dont on fait des syrops & des purgations souveraines pour les maux Veneriens & pour toutes sortes de pustules. Le bois en est pliant, mais d'une nature peu sujette à se corrompre, & pour cette raison, on s'en sert à couvrir les toits. On en fait aussi des fourreaux d'épées & de pistolets, des jalousies pour les fenêtres, des enclos de jardin; & le cœur, qui est plus tendre, s'emploie d'ordinaire à faire des Images & représentations de Saints, à quoi il est fort propre. C'est de cette Plante que les habitans du Païs tirent le vin qu'on y boit. Voici de quelle maniere: Ils y font une petite ouverture, laquelle néanmoins est profonde, puisqu'elle va jusqu'au cœur du tronc, à l'endroit où les feuilles s'en séparent, & de cette ouverture coule une liqueur qu'ils recueillent quatre fois le jour, & ils en tirent le poids de deux livres chaque fois. De cette liqueur se fait d'excellent miel, de l'huile, du vinaigre, & de cette espece de vin que les *Indiens* nomment *Pulqué*, & dont ils s'enivrent. Il est fort bon pour plusieurs incommoditez & par-

ticulierement pour la gravelle. L'uſage en eſt ſi exceſſif par toute la nouvelle *Eſpagne*, qu'un des plus conſiderables emplois auxquels le Viceroi pourvoioit autrefois, étoit celui de Juge du *Pulqué* mais depuis quelques années on l'a mis en parti, & il rend aux cofres du Roi quarante mille écus par an dans la ſeule Ville de *Mexique*, ſans compter une pareille ſomme qui ſe paie aux Gardes & Commis, qui ſont continuellement par voie & par chemin, pour empêcher qu'on ne fraude le droit des entrées, lequel toutefois n'eſt que de ſept ſols pour chaque charge de Cheval ou de Mule; & il y a un profit ſi conſiderable à faire dans cet emploi, qu'un certain *François* de *Cordouë*, homme rond & de bonne conſcience, aiant eu le bonheur d'y parvenir, de petit Mercier qu'il étoit, courant par les Marchez pour vendre ſa marchandiſe, il y a amaſſé de ſi prodigieuſes richeſſes, qu'on l'a vû premier Juge de Police à *Mexique*. Il eſt à préſent Tréſorier Général dans la Chambre des Comptes de cette Ville, c'eſt-à-dire, un des hommes de conſéquence du Roiaume & de ceux que les Vicerois ménagent le plus. Il étoit ſi bien avec le Comte de *Bagnos*, & enſuite avec le Duc d'*Alburquerque*, que les Femmes de ces Seigneurs alloient tous les ans chez lui prendre du Chocolat & voir paſſer la Proceſſion le jour de la Fête-Dieu. Le balcon, qu'il leur faiſoit préparer, eſt ſi magnifique, & d'un travail ſi prodigieux, qu'il

qu'il a coûté plus de vingt mille écus, quoiqu'il ne ſoit que de fer. Sa maiſon, ſituée dans la ruë S. *François*, & ſans contredit la plus belle & la mieux bâtie de tout *Mexique*, eſt eſtimée trois cens mille ducats, ce qui a donné lieu à ce bon mot qu'on dit d'elle, que c'eſt un édifice *pulcherrimo*, à cauſe qu'il doit ſon origine au *Pulqué*.

On fait auſſi en pluſieurs endroits de ces Provinces, & ſur tout dans celle de *Colima*, d'excellent vin blanc d'une eſpece de *Cocos* que portent certains Palmiers, qui reſſemblent à ceux qui portent des Dattes, quoiqu'ils ne ſoient pas tout-à-fait ſi hauts. Les *Eſpagnols*, *Criolles* & *Indiens* en font uſage. Ce vin, pour la couleur & pour la ſaveur, eſt peu different de celui qui croît en *Allemagne* ſur les bords du *Rhin*, & on ne le croit pas moins bon que le dernier pour ceux qui ſont ſujets à la gravelle. Les Cannes de ſucre ſont fort communes dans le Païs ; & il s'y trouve auſſi un grand nombre d'eaux chaudes & minerales. Dans le Bourg de *Guadalupe*, on en voit une très-froide, qui guerit de la fiévre lors qu'on en boit, & qui ne ſort jamais de ſon lit, quoiqu'elle bouillonne continuellement plus haut que ſes bords, ce qui eſt regardé comme une merveille.

Il ſe nourrit beaucoup de Bêtail dans toute la nouvelle *Eſpagne*, à cauſe de la bonté & de l'étenduë des pâturages. Il y

re, l'on a toûjours appellé depuis & l'on appelle encore aujourd'hui ce Pont, *le Pont du saut d'*Alvarade.

Le succès de la seconde Bataille fut encore plus avantageux pour *Cortez*, puisqu'il causa la prise de *Mexique*, & qu'il n'y eut que cinquante *Espagnols* de tuez avec dix mille de leurs *Indiens*; & les Auteurs qui en ont écrit, conviennent tous que les *Mexicains* y perdirent plus de cent mille hommes. Ce que j'en ai ouï dire aux gens du Païs, suivant la commune tradition, & ce que j'en ai vû moi-même dans les Tableaux qui représentent cette insigne Victoire; c'est que le Canal, qui coule entre Sainte *Anne* & Saint *Jaques* de *Tlatilulco*, l'un des Fauxbourgs de *Mexique*, servit ce jour-là de Pont aux *Espagnols*, pour entrer dans la Ville, par le grand nombre de corps morts dont il étoit comblé, & sur lesquels passa la Cavalerie aussi bien que l'Infanterie. Ce qu'ils n'auroient jamais pû faire autrement. Car on n'avoit point encore trouvé alors, comme on a fait depuis, des moiens promts & faciles de faire passer les plus grands Fleuves aux armées les plus nombreuses. Beaucoup de gens murmurerent en ce tems-là contre *Fernand Cortez*: & quoique ce généreux Capitaine, instruit des mauvais offices qu'on lui rendoit, s'efforçât, par grandeur d'ame, d'honorer & de servir ceux qui l'offensoient, au-lieu de s'en vanger, comme il en avoit le pouvoir, on ne laissa

pas

pas d'entreprendre de le noircir à la Cour & de lui imputer plusieurs crimes. Mais faut-il s'en étonner? Quand est-ce que le courage & la vertu ont manqué d'envieux? Et ne suffit-il pas pour en avoir, de s'élever au-dessus des autres par un merite distingué?

Le plan de cette *Babylone Indienne* est uni: Elle a trois lieuës de longueur, à prendre depuis *Guadalupe* jusqu'à S. *Antoine*, & presque autant de large depuis l'Arsenal & l'Hôpital de S. *Lazare* jusqu'à *Tacuba*. Les ruës semblent être tirées au cordeau, tant elles sont droites; & elles sont si larges, que six Carrosses de front y peuvent passer sans embarras. Quelques-unes sont divisées en trois parties égales, dont celle du milieu est le lit d'un des cinq Canaux qui sortent d'un des Lacs, & qui arrosent par plusieurs détours cette grande Ville dans ses differens quartiers. C'est par le moien de tous ces canaux que ses habitans se fournissent en abondance de tous les vivres, munitions, marchandises & denrées nécessaires pour l'établissement d'un grand Commerce, les voiturant & transportant dans des Canots d'un lieu à l'autre, & chaque jour de la semaine a ses differentes marchandises; mais le Samedi se fait distinguer de tous les autres: Car on y voit arriver de tous côtez un Printems portatif, si j'ose me servir de cette expression, c'est-à-dire, une Flote de Fruits & de Fleurs, qui ne font ce jour-là de tout *Mexique* qu'un Jardin continu.

La grande Place y eſt d'une ſi grande étenduë, que le peuple en peut à peine remplir la troiſiéme partie les jours deſtinez pour les courſes de Taureaux & jeux de Cannes. La grande Egliſe bâtie de pierre de taille, mêlée avec la brique, & de la forme que je dirai en ſon lieu, borne le milieu d'une de ſes faces du côté du Septentrion, & à l'oppoſite de celui du Midi, ſont la Maiſon de Ville, celle du Juge de Police, & celle des Greniers publics avec la Priſon. A chacune de ces Maiſons eſt un grand Portail de pierre de taille, ſoûtenu de deux piliers de même matiere & tout d'une piece. Enſuite ſont pluſieurs grandes Boutiques & Magaſins de riches Marchands de draps. Du côté du Couchant on voit une grande quantité de Maiſons, comme celles dont je viens de parler. Elles ſont à des Particuliers; mais ce ſont les plus riches & les plus conſiderables gens du Roiaume. Elles tiennent preſque toute cette face, & après elle, ſont cinq ou ſix grands Magaſins de riches étofes d'or travaillées en *Europe*. Du côté du Soleil levant, ſont le Palais du Vice-roi, l'Audience Roiale, l'Univerſité, & le Collége des Religieux de S. *Dominique*, avec la Maiſon de l'Inquiſition ou Saint Office attenant; & dans des encognures eſt la Maiſon de la Monnoie, de laquelle on peut dire par excellence qu'il ne s'y fit jamais rien de faux.

Le

Le Palais du Viceroi fut bâti par *Fernand Cortez*; tous ceux qui l'ont vû demeurent d'accord qu'il eſt plus grand & plus magnifique que celui de Sa Majeſté à *Madrid*; la Cour en eſt fort ſpacieuſe & toute ornée de riches Balcons de fer, de même que la Place; & il y a dans le milieu un Cheval de bronze, poſé ſur un large pié d'eſtal & fort bien travaillé. Les cinq ruës, par où l'on entre dans la grande Place, ſont toutes larges & bien pavées, un Caroſſe à ſix chevaux y peut tourner ſans peine. Sur le Portail de la principale Egliſe eſt un eſpece de petite Tour, où le Duc d'*Alburquerque* fit poſer un Fanal de criſtal, dans lequel on allume tous les jours à l'entrée de la nuit un flambeau de cire blanche pour la commodité de ceux qui paſſent par la Place à des heures induës, & il y a un fond établi pour ſon entretien. Au milieu de la Place eſt un très-beau Pilier de marbre, ſur lequel eſt élevé un Aigle de bronze, que chacun admire pour la beauté de ſon travail; & l'on voit à l'entour quatre rangs de petites Boûtiques de bois fort propres, où ſe debite en abondance tout ce qui ſe peut vendre de curieux en ſoie, or, linge, dentelles, rubans, coëfures, gazes, & autres marchandiſes.

En ſortant de la Place par le côté oppoſé à la grande Egliſe, on entre dans la ruë des Orfévres, qui eſt extrêmément longue & riche, & de là dans une grande Aulnaie, dont les Arbres ſont exceſſivement hauts & diſpoſez à pluſieurs rangs

en forme d'échiquier ; & au milieu eſt une très-belle Fontaine d'une eau vive & pure. C'eſt un lieu délicieux.

Il y a dans *Mexique* deux très-ſpacieux & très-beaux Amphithéatres deſtinez pour les Spectacles & Comedies : l'un près l'Hôpital de S. *Jean*, & l'autre dans la ruë de S. *Auguſtin*. Dans l'endroit, où eſt à préſent la Maiſon Profeſſe de la Compagnie de *Jeſus*, étoit autrefois le Palais du dernier *Mortegſuma* ; & pour n'en pas perdre entierement le ſouvenir, on y conſerve encore un morceau de l'ancien édifice avec la fenêtre, où cet Empereur fut tué d'un coup de pierre jettée au hazard, & qui le frapa au front dans l'inſtant qu'il s'y mettoit pour voir de là le combat. Cette fenêtre peut avoir ſix piez de hauteur, elle eſt en arc & ſoûtenuë d'un pilier de marbre blanc. Cette inſigne Capitale de la nouvelle *Eſpagne* eſt toute remplie d'illuſtre Nobleſſe, de gens conſiderables, qui par leur naiſſance, leur mérite, & par leurs ſervices ſe diſtinguent des autres ; les principaux de ceux-là ſont : Don *Fernando Altamirono*, Comte de S. *Jaques* de *Calimaya*, & Senéchal des *Philippines*, Don *Garcie de Valdez Oſorio*, Chevalier de l'Ordre de S. *Jaques*, Comte de *Pegnalva* & Vicomte de S. *Michel*, Don *Nicolas* de *Bivero Peredo*, Comte de *Orizaba* ; & outre cela il demeure dans *Mexique* plus de cent Chevaliers de differens Ordres militaires, non ſeulement de *Caſtille*, comme

me S. *Jaques*, *Calatrava* & *Alcantara*, mais auſſi de ceux de S. *Jean*, de *Monteſa*, de *Chriſt*, & *Davis*. On comptoit en cette grande Ville quatre mille Caroſſes, dix-ſept Convens de Religieuſes, un College pour élever la jeuneſſe, avec une prodigieuſe quantité de grandes & ſomptueuſes Egliſes, toutes bâties de pierres de taille & de brique; j'en nommerois bien 89. ſi je ne craignois d'ennuier le Lecteur, ſans parler de celles des Religieux Mandians, qui ſont moins ſuperbes, mais fort propres. La beauté des Maiſons eſt incomparable, tant pour l'étenduë, que pour la matiere, l'agréable figure & la commode diſpoſition des apartemens; les plus hautes n'ont pas plus de trois étages, & toutes les murailles ſont incruſtées par dehors de petits cailloux de diverſes couleurs, & taillez les uns en cœurs, d'autres en ſoleils, en étoiles, en rouës, en fleurs de toutes les eſpeces & autres figures, dont la varieté infinie eſt très-agréable à la vûë. Les Portes en ſont fort grandes & fort hautes; on y voit des Balcons de ſerrurerie preſqu'à toutes les fenêtres, & ces Balcons ſont quelquefois d'une telle étenduë, qu'ils tiennent toute la face du Logis. Ils ſont ornez en tout tems d'un grand nombre de caiſſes d'Orangers & Pots de fleurs de toutes ſortes; car il s'y en voit toute l'année; & le Climat y eſt ſi doux & ſi temperé, que la chaleur n'y devient jamais incommode, ni les rigueurs du froid n'y obligent en

aucun tems d'y allumer du feu. On peut dire sans s'écarter de la verité, qu'on y jouït d'un Printems perpetuel. L'eau y est pure & saine ; elle y vient d'un Village appellé *Sainte-Foi*, à trois lieuës de *Mexique*, par le moien d'un grand Aqueduc soûtenu de 365. Arcades de pierres de taille & qui passe au travers d'un des Lacs, dont la Ville est entourée, ce qui forme une très-belle perspective.

Il y a dans *Mexique* cinq Paroisses d'*Espagnols*, & douze d'*Indiens*, douze mille Bourgeois *Espagnols* qui y sont établis avec leurs familles, sans parler d'environ vingt mille autres qui n'y sont que pour un tems, & trente mille *Espagnolles* qui y sont toutes généralement belles & d'une magnificence à surprendre : car il n'y a pas une femme du commun qui ne porte des étofes d'or. On y compte quatre-vingt mille *Indiens* Bourgeois, outre les passagers qui sont en plus grand nombre, & plus de cent mille Esclaves, tant blancs que noirs de l'un & de l'autre sexe, ce qui fait plus de quatre cens mille ames, sans compter les enfans. Le Licencié, *Pedro Ordognez* de *Cevallos*, dans son Livre du *Voiage autour du Monde*, assûre, dans la page 241, qu'il y avoit de son tems à *Mexique* deux cens mille *Indiens* & un plus grand nombre d'*Indiennes* ; vingt mille Noirs & plus de Noires ; trente mille *Espagnols*, & plus d'*Espagnolles*.

Enfin cette belle Ville est abondamment fournie des plus riches Marchandises, d'Etofes

tofes d'or & de ſoie, de Velours, de Satin, tant pleins & unis, que brodez au métier, de Damas, Tafetas, Echarpes, Draps de laine, en un mot de tout ce qu'on peut ſouhaiter pour la parure, & dont on ſe ſert dans les autres Païs, pour entretenir le luxe. Joignez à cela toutes les choſes qui viennent d'*Europe*, par le moien de deux Galions d'*Eſpagne* qui y arrivent regulierement chaque année, avec une eſpece de Fregate legere, qu'on appelle *la Patache du Roi*, & plus de quatre-vingt Vaiſſeaux Marchands, qui la fourniſſent en abondance de tout ce qui ſe voit de plus précieux dans cette partie du Monde. Ce n'eſt pas tout encore, une autre Flote, partie des *Philippines*, lui apporte de l'autre côté par la Mer du Sud, tout ce qu'on eſtime de plus rare dans la *Chine*, le *Japon*, la *Perſe*, & dans les *Indes*, qu'on nomme en *Europe*, *Orientales*, & que ceux du nouveau Monde appellent d'*Occident*.

Les *Mexicains* ont la taille belle, le viſage agréable, le naturel doux; ils ſont dociles, très-bons Catholiques & preſque tous riches, parcequ'ils s'appliquent extrêmément à trafiquer d'une Province dans l'autre. Il y en a pluſieurs parmi eux pour qui l'on a la même conſideration & les mêmes égards que pour les *Eſpagnols* naturels. Il n'eſt reſté perſonne à *Mexique* du ſang de *Mortegſuma* que Don *Diego Cano Mortegſuma*, Chevalier de l'Ordre de S. *Jaques*, ſon fils Don *Juan*, &

ſes deux neveux Don *Diego* & Doña *Leonor*, enfans de Don *Antoine Mortegſuma*. Ils jouïſſent tous de penſions aſſignées ſur la Caiſſe Roiale; & quoique ces penſions ſoient modiques, par raport au ſang illuſtre dont ils ſont ſortis, elles ne laiſſent pas de les faire ſubſiſter avec honneur.

C'eſt une tradition dans le Païs, qu'il y a eu autrefois des Géans à *Teſcuco*, petite Ville ſituée à cinq lieuës de *Mexique*. J'y ai vû, du tems du Duc d'*Alburquerque*, des oſſemens & des dents d'une grandeur prodigieuſe; entr'autres une dent de trois doigts de large & de quatre de long. Le Viceroi fit faire ſur elle une conſultation Anatomique par les plus habiles Philoſophes, Medecins & Chirurgiens de toute la nouvelle *Eſpagne*. Ils raporterent tous d'un commun avis, que ſuivant la grandeur de la dent, la tête devoit avoir à proportion une aune & demi de large. Ce qui paroît fabuleux à raconter, & néanmoins il ne falloit pas qu'elle fût plus petite pour y pouvoir placer les ſeize dents dont chaque mâchoire doit être garnie. Le Duc fit faire deux portraits de cette énorme tête, ſuivant les proportions marquées par les Anatomiſtes; il en envoia l'un au Roi & garda l'autre chez lui par curioſité.

On a auſſi trouvé, en divers tems, au *Perou*, des oſſemens de Géant, dans l'Iſle appellée Sainte *Helene*. Pluſieurs Auteurs en ont écrit; les uns ont ſimplement raporté la choſe, & les autres l'ont traitée en

en Phyſiciens. Pendant que le Comte de *Chinchon* y étoit Viceroi, on lui amena à *Lima* un Geant, jeune homme âgé de vingt-quatre ans, Meſtice ou Criolle de la Ville de *Guamanga*, & nommé *Juannico*, c'eſt-à-dire, *Jeannot*. Je l'ai vû, & je puis aſſûrer qu'il étoit plus haut d'une coudée qu'*Arnao Segarra*, qui étoit le plus grand homme de toute la Ville, & qui paſſoit ſous ſon bras étendu ſans le toucher. Il mourut dans l'Hôpital de S. *André*, dans un lit qu'on avoit été obligé de lui faire faire exprès. Après ſa mort, les gens de l'Hôpital gagnoient de l'argent à montrer ſeulement un de ſes ſouliers, tant on le trouvoit hors de la meſure ordinaire. Ce *Jeannot* étoit aſſûrément très-grand, mais non pas de la hauteur démeſurée des Géans, qu'on croit avoir été autrefois dans le Païs, & qui, ſelon qu'il paroît par leurs oſſemens, paſſe toute exageration.

Il y a encore pluſieurs autres choſes très-remarquables dans la nouvelle *Eſpagne*, & très-ſingulieres, comme les deux Volcans de *Guatimala*. J'ai déja marqué la prodigieuſe hauteur & la vaſte circonference de celui qui ne jette que de l'eau. L'autre vomit ſans ceſſe des tourbillons de flammes juſqu'à la hauteur d'une pique. On les aperçoit de loin, & la fumée qui les ſurmonte ſemble avoir de la continuité avec les nuës, tant elle s'éleve dans les airs; de quart d'heure en quart d'heure plus ou moins, il part de

cette

cette effraiante fournaise un bruit pareil à celui d'une couleuvrine, ce qui cause des étonnemens, & même quelque sorte d'épouvante à ceux qui n'y sont pas accoûtumez.

Le grand Lac de *Nicaragua* a, comme je l'ai dit, quatre-vingt lieuës de circuit; les Vaisseaux y peuvent naviger commodément; mais ce qu'il y a de merveilleux, c'est qu'étant par tout d'une eau très-douce & bonne à boire, il ne laisse pas d'avoir son flus & son reflus comme la Mer. Une chose encore qui est assez extraordinaire, c'est que dans la grande Isle qui se voit au milieu, & où j'ai dit ci-dessus qu'il y avoit un si grand nombre de Fruits délicieux de toutes les especes, est un Volcan de feu, qui jette des flammes en quantité & presque autant que celui de *Guatimala*. Ainsi l'on peut dire qu'elles sortent en quelque maniere du sein des eaux, puisque ce Volcan est tout environné de celles du Lac. Il y en a un autre à *Colima*, qui jette des cendres de tems en tems avec une épaisse fumée, & ces cendres sont poussées si loin qu'elles font du tort aux biens de la terre à plus de trente lieuës aux environs.

La nouvelle *Espagne* voit couler sur ses terres un grand nombre de Fleuves navigables; les plus considerables sont ceux de *Grikhalva*, de la *Chuluteca*, d'*Alvarade*, de la *Vera-Cruz*, de *Guasaqualco*, de la *Barca*, de *Panuco*, de *Conchos*, & celui,

lui, dont j'ai déja fait mention, le grand Fleuve du Nord.

Les Arbres y ſont d'une hauteur & d'une groſſeur ſurprenante ; mais ceux de la Forêt d'*Oaxaca*, ſituée à un grand quart de lieuë de la Ville qui porte ce nom, paſſent de beaucoup tous ceux qu'on voudroit faire entrer en comparaiſon avec eux. Ils ſont extrêmement toufus & toûjours verds ; la fleur en eſt rouge comme de couleur de feu, le bois en eſt très-leger & facile à travailler. La nature ou le tems en a creuſé le tronc à quelques-uns, & lors qu'on coupe ceux-là par le pied, ce tronc creux forme une eſpece de pavillon, ſous la concavité duquel peuvent ſe tenir 20. hommes armez de lances & d'écus. Dans l'année 1654, Dom *Juan* de *Tabora*, jeune Gentilhomme, qui étoit Grand Prevôt de la Ville de ce nom, & fils d'un *Tabora*, qui avoit été Gouverneur des *Philippines*, donna un grand repas ſous un ſemblable pavillon à Dom *Juan Lazo* de *la Vega*, Evêque de *Guatimala*, & à pluſieurs autres Seigneurs & Chanoines de *Guatimala*, qui accompagnoient l'Evêque. Il y avoit deſſous une table, où s'aſſirent, dans des fauteuils, douze perſonnes ſervies par autant de valets, & deux buffets garnis de toutes ſortes de vaſes d'argenterie & autres commoditez pour une pareille fête. On peut concevoir par là quelle eſt la groſſeur de ces ſortes d'arbres.

Depuis

Depuis *Guatimala* jusqu'à *Teguantepeque*, il s'observe un ordre admirable, établi pour la commodité des gens de consideration qui voiagent. Les Officiers Roiaux, les Chevaliers des Ordres militaires, & tous les Eccleſiaſtiques, tant ſeculiers que Reguliers, ſont pourvûs, par les Communes des lieux où ils paſſent, de toutes Bêtes de monture & de charge, dont ils peuvent avoir beſoin, ſuivant leur qualité, de Valets même pour les ſervir, de vivres & de rafraîchiſſemens en abondance; & le tout, ſans qu'il leur en coûte rien que ce qu'ils veulent bien donner de gratification aux Muletiers & à ceux qui conduiſent les Radeaux ſur les Rivieres qu'il faut paſſer. Voici comme la choſe ſe pratique. La premiere journée, vous préſentez au Gouverneur de la Province ou de *Guatimala*, ou de *Teguantepeque*, ſuivant le côté d'où vous venez, le Mandement que vous avez obtenu de l'Audience Roiale, ou du Gouverneur de la Province, que vous venez de quiter, & auſſi-tôt en execution de l'Ordre vous êtes logez dans des Maiſons deſtinées ſeulement à ces uſages, bien meublées, & pourvûës de toutes les choſes néceſſaires aux Voiageurs. On prend ſoin de vos Valets & de vos Chevaux, ſans que vous ſoiez chargé du moindre embarras; on vous donne du Chocolat & enſuite à ſouper avec beaucoup de propreté. Ils s'informent de vous à quelle heure vous voulez partir le lendemain, de

de combien de Chevaux, de Mules, & de Valets vous avez besoin, & sur le champ ils envoient au Bourg suivant une espece de Courier y porter vôtre Mandement, & donner avis de tout ce qu'il vous faut. Ainsi de l'un à l'autre jusqu'à ce que vous soiez sorti de l'Audience de *Guatimala*, pour entrer en celle de *Mexique*, & avant que de partir de chaque Lieu, on vous présente un Livre de Compte, où un de vos Valets écrit, par vôtre ordre : *La Commune de ce Bourg a dépensé pour la reception de Monsieur tel la somme de . . . . . ce . . . jour du mois de . . . . de cette présente année . . . .* Il signe ensuite, & le seing seul suffit pour la décharge de la Commune. Tout cela s'execute avec le plus grand ordre & la plus exacte fidelité du monde. Grandeur, certes, digne d'être admirée, & qui peut servir de témoignage de la richesse & de la fertilité de cette Province.

Teguantepeque est une grande Ville, également peuplée d'*Espagnols* & d'*Indiens*, mais ils y ont leurs quartiers séparez. Il s'y tient deux fois le jour un très-grand Marché de toutes les marchandises du Païs, & principalement de fruits & de marées ; il commence depuis dix heures du matin jusqu'à une heure après midi, & depuis six jusqu'à neuf heures du soir ; & il s'y trouve ordinairement deux à trois mille personnes. Ce Climat est le plus fecond de toute la nouvelle *Espagne* en beaux visages ; car les femmes de cette

Ville

Ville y passent communément pour les plus belles du *Mexique*. Il s'y fait un grand trafic de chemises, & on les teint de toutes sortes de couleurs, suivant la coûtume du Païs.

On voit, auprès de *Mexique*, à *Mexicalsingo*, un Etang d'une vaste étenduë, & sur lequel on voit un grand nombre de Maisons & de Jardins flotans; ce qui cause un excès d'admiration à ceux qui les voient pour la premiere fois. Voici de quelle maniere les *Indiens* les fabriquent. Ils étendent sur trois ou quatre grosses cordes une infinité d'oziers, les uns sur les autres, de la longueur de 60. piez en carré & d'un demi pié de hauteur. Ils attachent ensuite les bouts de ces cordes aux Aulnes, Saules, & autres Arbres, qui sont sur les bords de l'Etang, pour assûrer davantage le fondement de la Machine, ils couvrent ces oziers de gazons sur lesquels ils répandent de la terre & du fumier par dessus pour l'engraisser. Après quoi ils y sement toutes sortes de fleurs & de legumes qu'ils vont vendre à la Ville de *Mexicalsingo*. De toutes ces differentes matieres jointes ensemble il se fait un composé qui devient avec le tems une masse épaisse & solide sur laquelle ils bâtissent de petites maisons qui suffisent pour les loger eux & leurs familles, & dans la plûpart desquelles il y a des poulaillers & d'autres endroits pour y élever des pigeons. Il arrive quelquefois que le Maître d'une de ces petites Isles flotantes, allant

lant à la Ville, dans son Canot, avec sa femme & ses enfans, pour y vendre ses denrées, ne retrouve plus à son retour son habitation au même lieu où il l'avoit laissée; parce que les cordages qui l'arrêtoient venant à s'user par le tems & à se pourrir par l'humidité, se rompent enfin & l'abandonnent au gré du vent & du courant. Alors le Jardinier demande à ses voisins, s'ils n'ont point vû par hazard passer son Isle de leur côté, & sur leur raport, l'aiant suivie comme à la piste, ils la remorquent avec des cordes dans le même endroit d'où elle étoit partie; ce qu'ils font à l'aide de leurs amis qui les assistent en ce besoin à la charge d'autant.

Je finis ce petit Ouvrage par une observation que j'ai oublié de faire, lors que j'ai parlé des Gouvernemens & des autres Emplois. Il faut savoir que dans le *Mexique*, ainsi que dans tous les autres Etats de la Couronne d'*Espagne*, c'est un usage établi, que tous les Gouverneurs & les Juges, tant grands que petits, tant Souverains que subalternes, sont obligez de rester dans les Lieux de leur Jurisdiction un certain tems, après que celui de leur emploi est fini, pour répondre aux accusations de tous ceux qui voudront se plaindre de leur administration. Il s'en dresse des informations, qui sont faites pardevant des Juges nommez spécialement pour cet effet. Ces Juges, qu'on appelle *Juges de residence*, envoient ces informations à la

la Cour, qui ſtatuë des peines ou des récompenſes, ſuivant la nature du raport. Cet uſage ſe nomme communément *la reſidence*; Loi certes très-prudemment établie, & qui produiroit des biens infinis, ſi elle étoit auſſi exactement & ſincerement executée qu'elle a été judicieuſement preſcrite; mais les abus preſque infinis qui ſe ſont gliſſez dans l'execution, par la facilité que les Juges commis à cet examen ont à ſe laiſſer corrompre, en rendent l'effet entierement inutile pour le bien des Peuples & pour l'honneur du Gouvernement.

F I N.

TABLE DES MATIERES

Contenuës dans le Voyage de *Wafer*.

A.

ABEILLES, qu'on trouve sur l'Isthme. Pag. 98

Acapulco, Port celébre sur la Mer du Sud. 223

Adresse des *Indiens* à tirer de l'Arc. 127

Adultere, puni avec rigueur chez les *Indiens* de l'*Isthme*. 130

L'Air est mauvais à *Portobel*. 54. Il est un peu meilleur à *Panama*. 62

Alligators 91

Amapalla (Golfe d'). 152

Aneaux, que les femmes portent à l'entre-deux des narines. 115

Anguilla, une des Isles *Caribes* & de ses Ecrevices. 90

Animaux, qui se trouvent sur l'*Isthme*. 84, *&c.*

Antoine (Riv. de S.) dans la *N. Espagne*. 209

Antoine (S.) de *Suchitepeques*, Gouvernement de la *N. Espagne*. 219

Araignées, qui ne sont pas venimeuses. 88

Arbres & Fruits. 67, *&c.*

Arbres d'une grosseur extraordinaire, dans la *N. Espagne*. 257

Arica, Ville sur la Côte du *Perou*. 165

Armateurs (Les), avec qui étoit Mr. *Wafer*, prennent la resolution de tuer tous ceux de leur troupe, qui n'auroient pas la force de suivre le gros. 8. Ils en laissent quatre sur l'*Isthme* avec l'Auteur. 9. Ils se retirent de l'*Isthme*, & vont croiser sur la Côte des *Indes* Occidentales. 36. Ils croisent ensuite sur la Côte

Côte du *Perou*. 157
Ash, Isle, ou *de la Vacca*. 36
Autruches. 179, *&c.*

B.

BAGNO (Le Comte de), ou le Marquis de *Ladrada*, Viceroi de la *Nouv. Espagne* en 1662, perdit cet emploi, par la mauvaise conduite de ses deux fils. 230, *&c.*
Bamboes, ou *Bambous*, ou Cannes creuses. 79
Bantam. 3
Barcadero, ou lieu où l'on débarque. 4
Bastimentos, Isle. 6. 39
Bégue (un) *Genois*, pour avoir mal repeté l'ordre d'un Pilote, fait échouer un Vaisseau. 194, *&c.*
Bézoards, qu'on trouve dans les Moutons de *Mocha*. 161
Bibby, espece d'Arbre, des baies qu'il porte, & de l'huile qu'on en tire. 20, 69, 70
Biscaie (La nouvelle), on y trouve des mines d'or, d'argent & de plomb. 226
Bocca Drago, & *Bocca Toro*. 55
Bois leger, 77. Bois blanc, 78. Bois rouge, 81
Boissons des *Indiens*. 123, *&c.*
Bonanos, espece d'Arbre, & de son Fruit. 71
Borica (Le Cap de) dans la *N. Espagne*. 184
Bowman (*Guillaume*) court grand risque de se noïer. 14
Buckenham (Le Capitaine) est pris & maltraité par les *Espagnols*. 5
Burgados, espece de Limaçons de Mer. 203, 208

C.

CACAO (Le) est un Arbre de moindre grandeur; description de son fruit & de l'usage qu'on en fait. 238, 239
Cadavres humains, trouvez en quantité sur une Baye. 168
Cagayan, dans la *N. Espagne*, son Evêché vaut 3000

3000 écus de revenu. 232
Caldera (La), Port situé dans la Province de *Costa rica*, & où il est très-difficile d'arriver, à cause des Courans. 182, 189
Calebaces, de l'Arbre qui les porte. 74, *&c.*
Californie (Isle de), où l'on pêche quantité de perles. 226
Calmes de longue durée. 185
Camarines dans la *N. Espagne*, son Evêché vaut 3000 écus de revenu. 232
Campêche, ou le *Yucatan*. 221. Le bois de *Campêche* sert à teindre 22 couleurs differentes. 238
Cancres. 103
Canelle bâtarde. 78
Cannes de Sucre. 73
Caret (Baye de). 39, 43
Carrouges. 78
Cartage, Capitale de la Prov. de *Costa-rica*. 212
Cartagene. 6
Cassave, Racine qui sert de pain. 82
Cavally, sorte de Poisson de Mer. 100, *&c.*
Cédres, qu'on trouve sur l'*Isthme*. 67
Cerfs, il y en a quantité sur l'*Isthme*. 85
Chagre, Riviere. 38, 39, 41, 42, 59
Chasse (Parties de) que les *Indiens* font. 137
Chats, fort estimez par les *Indiens*. 88
Chauve-souris aussi grosses que des Pigeons. 98
Cheapo, Riviere & Ville. 19, 39, 58, *&c.*
Chepelio, Isle. 62
Chevaux, que les *Indiens Espagnols* ont à l'Isle de *Mocha*. 159
Cheveux des *Indiens*, de l'un & de l'autre Sexe. 106, 109
Chiapa, Prevôté Roiale en *Amerique*. 220. Son Evêché raporte 10000 écus de revenu. 232
Chicaly Chicaly, Oiseau. 92
Chicha Copah, ou Boisson faite avec du *Maiz*. 123, 133, 217

Chiens, que les *Indiens* ont sur l'*Isthme*. 86
Chiens-marins à l'*Isthme* de *Darien*. 100
Chiriqui, Mont. de la *N. Espagne*, fameuse par ses Mines d'or. 182
Chocolat, le meilleur de toutes les *Indes* Occid. se fait à *Guaxaca*. 222
Cinaloa, Prov. de la *N. Espagne*. 226
Cochenille (La) est une espece de petite araignée blanchâtre. 237
Cocos (Isle de) 154
Cocotiers. 70, 154, *&c.*
Colliers, qui servent d'ornement. 117, *&c.*
Conception (Riviere de la) 42
Congo, Riviere. 57, 63
Conques. 103
Copayapo, Riviere. 162, *&c.*
Coquimbo, Ville. 158
Corbeilles faites avec des Cannes ou des feuilles de Palmier. 129, *&c.*
Cormorans. 97
Cornera de Terra, ou Brebis d'une grosseur extraordinaire qu'on trouve à l'Isle de *Mocha*. 160, *&c.*
Costa-rica, dans le *Mexique*, est ainsi nommée par ironie. 217
Coton, ou Cotonnier. 23, 69
Couleuvres de 32 piez de long. 220
Coupes faites avec des Cannes ou des feuilles de Palmier. 129
Courans, qu'on trouve dans les Mers de la *N. Espagne*. 185, 189
Courges. 75

D.

DANSE des *Indiens*. 134, *&c.*
Darien (Riviere de) 38, 42
Devins, de quelle maniere ils évoquent le Diable. 32, *&c.*
Diadémes d'or, *&c.* 116, *&c.*

Divertiſſemens des *Indiens*. 135, *&c.*
Domingue (S.), Primatie des *Indes*, raporte 10000 Patagons de revenu. 231
Durango, Capit. de la *N. Biſcaie*. 226. Son Evêché raporte 8000 écus de revenu. 232

E.

ECrevices de Terre. 90. & de Mer. 103, 205
Education des Garçons. 127
Eſpagne (Nouvelle) comparée avec le *Perou*. 215. Des cerémonies qu'on y obſervoit à l'inſtallation de leurs Rois. 216. En quoi ces deux Roiaumes different. 217. Il y a dans le premier plus de 40000 Egliſes, 85 Villes conſiderables, 85 petites, *&c.* 231. - 235. Il n'y a que peu de Vin & mauvais, *&c.* 236. Il y manque du vif-argent, & il n'eſt pas permis d'y en tranſporter du *Perou*. *Ibid.*
Eſpagnols (Les) détruiſent *Mocha*, &c. 173, *&c.*
Eſparza, petite Ville dans la Province de *Coſtarica*. 212
Etang, près de *Mexique*, ſur lequel on voit grand nombre de Jardins flotans. 260

F.

FAim, *Wafer* & ſes Camarades en ſont preſſez. 167. Ce qu'une Fregate *Eſpagnole* en ſoufre. 189, 190
Femmes des *Indiens* emploiées à porter les vivres dans les Voiages. 138
Fernando (Iſle de *Jean*) 159, 173, *&c.*
Feſtins. 133
Forteresſes, ou Magaſins. 120, *&c.*
Fourmis ailées. 99
Fruits, qu'on trouve ſur l'*Iſthme*. 68, *&c.*

G.

GAiny (*George*) ſe noïe. 10
Gallapagos, Iſles. 156
Garachina (La Pointe) 39. 55. 62

Gars, sorte de Poisson. 102
Grans, qu'il y a eu à *Tescuco*, où l'on voit une Dent d'une prodigieuse grandeur. 254
Gopson (Richard) meurt. 35
Gorgonia, Isle. 157
Goulus, sorte de Poisson. 100
Guacha, Place sur la Côte du *Perou*. *Ibid.*
Guadalaxara, Capit. de *Xalisco*. 214
Guanos de la *N. Hollande*, &c. 91. 156
Guatimala (Gouvernement de) 61. 219. Son Evêché raporte 13000 écus de revenu. 232
Guavra, Place sur la Côte du *Perou*. 157
Guaxaca, Prov. & Ville de la *N. Espagne*. 222

H.

HABITS & ornemens des principaux *Indiens*. 31. 114. 116, *&c.* des hommes du commun & des femmes. 112, 113, *&c.*
Havana (La) dans l'Isle de *Cube*, son Evêché raporte 10000 écus de revenu. 232
Herbe de soie. 76
Honduras, Prov. de la *N. Espagne*. 219. Son Evêché raporte 5000 écus de revenu. 232
Horn (Cap). 176
Huile de l'Insecte *Soldat* est un remede souverain pour les contusions, *&c.* 89
Huile d'Olive, qu'on fait sur la Côte du *Perou*. 166

I.

JAGO (S), Capitale de *Guatimala*. 219, *&c.*
Jamaïque. 5
Jamby dans l'Isle de *Sumatra*. 4
Icacos, Fruit aigre-doux. 205
Jihor. 4
Indiens (Les) de l'*Isthme* entreprennent de guérir Mr. *Wafer*. 9. Ils en agissent mal avec lui & ses camarades. 9, 10. Ils prennent la resolution de les faire mourir. 12. Ils les reçoivent de nouveau fort humainement. 21. Ils consul-

fultent leurs Devins. 32. De leur taille, des traits de leur visage, &c. 105, &c. Ils se coupent les cheveux, après avoir tué quelcun de leurs ennemis. 107, &c. Il y en a qui ont la couleur d'un blanc de lait, &c. 108, &c. Ils se peignent tout le corps. 111. De quelle maniere les hommes & les femmes se parent. 113.-117, &c. Leurs Maisons. 119, &c. Leurs Plantations, & de quelle maniere ils les cultivent. 122, &c. Occupations de leurs femmes. 121. 125, 126. 128, &c. On les lave, après qu'elles sont acouchées. 126. Education des Enfans. 127. 129. Occupations des hommes. 125. 134. 137. Les Chatimens qu'ils exercent. 130, 131. Leurs Mariages & leurs Festins. 131.-133. De quelle maniere ils voiagent. 142, &c. Leur maniere de compter. 143.-145. De la prononciation de leur Langue. 150. De leurs bonnes qualitez. 10, 21. 113. 126. 132, &c. Ils prennent quelquefois trop de boisson. 133. *Indiens Espagnols.* 53 159

Inondations, & grosses Pluies. 16, &c. 65

L'Insecte *Soldat.* 88, &c.

Isle du *Cagno* ou du *Chien*, est fort agréable. 192

Isle d'Or. 6. 43

Isle des Pins. 45

Iles de l'un & de l'autre côté de l'*Isthme.* 39, 44

Isles, ou Montagnes de glace. 175, &c.

Isles des Perles, ou *du Roi.* 39. 62

Isthme de *Darien*; sa largeur, &c. 38, &c. son terrain entremêlé de Montagnes. 40, &c. Rivieres qui l'arrosent. 42, &c. Description de la Côte du Nord. 42, 43, &c. de celle du Sud. 55, &c. de son terroir. 63. Forêts épaisses. 41. 64. La temperature de l'air. *ib.* 65. Inondations. 16, &c. 65. Arbres, & Fruits. 67, &c. Bêtes & Reptiles. 84, &c. Oiseaux

& Insectes volans. 92, &c. Des Naturels du Païs. 105, &c.

L.

LACENTA, Prince *Indien*, sauve la vie à Mr. *Wafer* & à ses Camarades. 12. Son Palais. 23. Il retient l'Auteur, &c. 24. Les marques de respect & d'amitié qu'il lui donne. 25. 28. Il lui permet de se retirer. 28, &c. Il avoit sept femmes. 130

Lagunas (*Barthelemi* de), Cavalier d'une richesse immense dans la Ville de *Sacatecas*. 224. - 226

Lames d'or, ou d'argent, dont les *Indiens* se couvrent la bouche. 18, &c.

Lapins aussi gros que nos Liévres. 86

Lavelia. 61

Legnarès (Don *Louïs* de) *Mexicain*, & Capitaine d'un Vaisseau. 191, &c.

Leon. 61

Lesards verds & marquetez de rouge. 91

Lima, un *Espagnol* de cette Ville & Capit. d'une Fregate, fait voile de *Panama* pour la *Caldera*. 182. Les courans l'empêchent d'y arriver 183. - 189. L'extremité où il se trouve. 189, 190. Il échoue sur la Côte. 195. 197. Il essuie de cruelles fatigues, & se rend enfin à la Ville d'*Esparza*. 201. - 212

Limpit, Poisson à coquille. 103

Lorenzo (Cap S.). 56

M.

MACAW, sorte d'Arbre. 15, 68

Macaw, sorte d'Oiseau. 94

Maguey, espece d'Arbre dans la *N. Espagne*. 217. Sa description & ses usages. 240. - 242

Mahó, espece d'Arbre. 74

Maisons des *Indiens* dispersées ça & là. 119

Maïz (Farine & Boisson de) 123, 133, 217

Malacca (Promontoire de) 4

Mam-

Mammée, Arbre, dont le fruit eſt délicieux. 71
Mammée Sappota. *Ib.*
Manchinel, Arbre dont le fruit eſt un vrai Poiſon. 73
Manglarès, Riviere, qui deſcend de *Chiriqui*. 182
Mangles, rouges, & autres. 49, 79, *&c.*
Marie (Ste.) 6, 56
Marſouins. 178, *&c.*
Mechoacan, Prevôté dans la *N. Eſpagne*. 224. Son Evêché raporte 35000 écus de revenu. 232
Mexapa, Prov. de la *N. Eſpagne*. 222
Mexique (Le nouveau) contient 18 Provinces. 227. L'Archev. de *Mexique* raporte 30000 Patagons de revenu. 231. L'Evêché du *N. Mexique* en vaut 8000. 232. Richeſſe extraordinaire de quelques Particuliers de la Ville de *Mexique*. 244. Deſcription de cette Ville. *ib.* 245, - 253. *Fernand Cortez* s'en rendit maître, après avoir livré deux batailles au dernier *Morteg ſuma*. 246. Il y reſte encore quelques deſcendans de cette Famille. 253, 254
Michel (Golfe de St.) 39, 56, 63
Miſlaw, Boiſſon faite avec de l'eau & des Plantains. 124
Mocha, Iſle. 159
Modeſtie des *Indiens*. 113, 130
Mollé (Le) eſt un Arbre, dont la feuille verte teint en jaune, *&c.* 238
Montagnes fort hautes. 30, 40, 41
Morteg ſuma l. conquit le *Mexique*. 227
Moſkitos, Moucherons, ou Couſins. 66, 204
Mouches luiſantes. 98
Mouettes. 97

N.

NASCA (La), où il croît d'excellent vin. 157

Nata, Ville de la juriſdiction de *Panama*. 61
Nicaragua (Lac de) 42, 256. Cette Province eſt fertile, *&c.* 218. Son Evêché raporte 8000 écus de revenu. 232
Noix de Coco, Leur petit lait bû en trop grande quantité engourdit les nerfs, & glace le ſang. 155, *&c.*
Nombre de Dios, Ville ſur l'*Iſthme*, abandonnée par les *Eſpagnols*. 50, 51

O.

OAXACA, Evêché de la *N. Eſpagne*, raporte 12000 écus de revenu. 232. Forêt du voiſinage, pleine d'Arbres d'une groſſeur extraordinaire. 257
Occupations des hommes & des femmes ſur l'*Iſthme*. 128, 129, 134
Oiſeaux, qu'on trouve ſur l'*Iſthme*. 92, -98
Ondées de Pluie, accompagnées d'éclairs & de tonnerre. 16, 65
Or, de quelle maniere les *Eſpagnols* l'amaſſent. 27, *&c.*
Oranges douces ſur la Côte du *Perou*. 166. aigres & douces ſur celle de *Chiriqui*. 189
Orgues de bois faites par un *Indien*. 223

P.

PACHEQUE, *Chepelio*, *Perica*, Iſles *des Perles*, &c. renfermées dans la Baye de *Panama*. 62
Palmiers, dont les bourgeons ſont inſipides. 205
Panama (Baye, Ville & Riviere de) 39, 59, 60, 62
Pape-gais, dont la chair eſt délicate. 205, *&c.*
Paracoud, ſorte de Poiſſon. 101
Paryot-fiſh, ou le Poiſſon-Perroquet. 102
Paſſel (Le) ou l'*Agnil* ſe fait d'une herbe qui reſſemble à du Chanvre, *&c.* 237
Pawawens, ou Devins. 32
Pecary, eſpece de Cochon. 84

Pêche des *Indiens*. 104
Peignes, dont les *Indiens* se servent. 106
Pélican. 96
Pendans d'oreille. 116
Penſilvanie. 180
Perou, de quelle maniére les gens de qualité s'y habillent. 199. En quoi il differe du *Mexique*. 216, 217
Perroquets, & Perruches. 93
Petoncles. 103
Pies de Mer. 97
Piſca, Ville du *Perou*. 157
Piverts. 95
Plantains, ou Platanes, de leur fruit, *&c.* 70, 71, 184, 206, 209
Plantations des *Indiens*, & de quelle maniere ils les cultivent. 122
Poirier piquant, ou ſauvage. 23, 72
Poivre de deux ſortes. 81
Polville, la plus exquiſe de toutes les odeurs, ſe fait à *Guaxaca*. 222
Pomme de Pin, Fruit qui reſſemble à un Artichau. 72
Poiſſons, qu'on trouve autour de la Côte de l'*Iſthme*. 100, *&c.*
Port Roial. 6
Portobel. 6, 39, 53
Potates. 82
Poules de *Nicaragua*, ou Poules d'*Indes*. 198
Pourpre, petit Poiſſon à coquille, qui fournit une ſi belle teinture, ſe pêche ſur les Côtes de *Nicaragua*. 219
Puebla de los Angeles (La), grande Ville de la *N. Eſpagne*. 222, *&c.* Son Evêché raporte 70000 écus de revenu. 232
Puerto rico, dans la *N. Eſpagne*, ſon Evêché vaut 3000 écus de revenu. 232
Pulqué, Boiſſon, qu'on tire à la *N. Eſpagne* du *Ma-*

Maguey. 217, 241, *&c.*
Punta mala. 62

Q.

QUAM, Oiſeau. 92
Quina Quina, L'Arbre d'où l'on tire cette Ecorce eſt une eſpece de Mangle. 80
Quolla, ou Lieu où l'on débarque. 4

R.

RAGOÛTS des *Indiens* & de quelle maniere ils font la cuiſine. 141, *&c.*
Raies piquantes. 102
Rats & Souris, dont on eſt empeſté ſur l'*Iſthme*. 88
Realeja, ou *Realexo*, Ville de la juriſdiction de *Panama*. 61, 218
Rio Grande, ou *Rio bravo*, ou la Riviere du Nord, dans le *Mexique*. 62, 227, 229
Riviere, dont l'eau eſt fort chaude. 153. & une autre, dont l'eau, qui eſt bien froide, guérit de la fiévre, lors qu'on en boit. 243
Rivieres qui roulent de l'Or. 26, 56, 158

S.

SACATECAS, Gouvernement de la *Nouv. Eſpagne*, fecond en riches mines d'argent. 224
Saignée, maniere dont les *Indiens* la font. 24
Saiſon pluvieuſe. 64, 65
Salvador (*San*), Gouvernement de la *Nouvelle Eſpagne*. 219
Samballos, Iſles. 39, 46, *&c.*
Sambo, Riviere. 56
Sanballas, Pointe. 45, 49
Sapadillos, eſpece d'Arbre Fruitier. 72
Savanes, ou grandes Prairies. 59
Scrivan, Port. 49
Scuchadero, petit Village ſur la Riv. de Sainte *Marie*. 57
Sculpins, Poiſſon. 102

Sel,

Sel, de la maniere dont on le fait sur l'*Isthme* de *Darien*. 105
Serpens. 88
Sibu, dans la *N. Espagne*, son Evêché vaut 3000 écus de revenu. 232
Singes, qui sont fort drôles, *&c.* 87, 157
Snouks, Poisson. 102
Sonde (Isle de *La*) 34, *&c.* 47, 181
Springer (Isle de) 47
Sucre & Sucreries. 166

T.

TABAC qu'on a sur l'*Isthme*, & de quelle maniere on le roule pour le fumer. 82, 83
Tabasco, Prov. de la *N. Espagne*. 220, *&c.*
Tamarins, Fruit qu'on mange. 78
Tarpom, gros Poisson. 100
Teguantepeque, Prov. de la *N. Espagne*. 221. Sa Capitale du même nom. 259
Teguſigalpa, Prov. de la *N. Espagne*. 219
Tempêtes. 175, 176, 183, 186
Terra del Fuego. 159, 175
Terroir sec & stérile à *Copayapo*. 165
Tête de Pape, sorte d'Arbrisseau. 23. 73
Theguacan, Prov. de la *N. Espagne*. 222
Tigres. 117, *&c.*
Tlaxcala, Ville du *Theguacan*. 223
Tortuës, on trouve quantité de leurs œufs sur le sable. 198
Tremblement de Terre senti en Mer, Vaisseaux transportez fort loin du rivage. 170, 172
Trinité (La), Gouvernement de la *N. Espagne*. 219

V.

VENTA *de Cruzes*, petit Village. 59
Vera Cruz (La), Port celébre sur la Mer du Nord en *Amerique*. 223
Vermejo. 168
Vieille, espece de Poisson. 101

Ville

O 4731

Ville haute (La), Prov. de la *N. Espagne.* 222
Vin blanc, qu'on fait de certains Palmiers dans la *N. Espagne.* 243
Vins de la *Nasca*, de *Pisca*, &c. 157
Vol, puni de mort, par les *Indiens.* 130
Volaille domestique de l'*Isthme.* 95
Volcans de *Guatimala.* 219, 255, *&c.* Il y en a un dans l'Isle, qui est au milieu du Lac de *Nicaragua.* 256

W.

Wafer, son premier Voiage. 3. second Voiage. 5. Il rencontre Mr. *Dampier* pour la premiere fois. 6. Le malheur qui lui arrive en traversant l'*Isthme.* 7. Les peines où il se trouve. 7, - 20. Il court grand risque d'être noié. 17. Il s'achemine une seconde fois vers la Mer du Nord. 22. Il tire du sang à l'Epouse de *Lacenta*, & aquiert une grande reputation chez les *Indiens.* 25, 26. Il obtient de *Lacenta* la permission de se retirer. 28, 29 Il part la troisiéme fois pour la Mer du Nord. 30, *&c.* Il rencontre un Armateur *Anglois.* 34. Il range la Côte des *Indes* Occidentales avec Mr. *Dampier.* 36. Il reprend la continuation de son Voiage. 152, *&c.* Il arrive en *Pensilvanie*, retourne à la *Virginie*, & se rend à *Londres* en 1690. 180, *&c.*
Warrée, espece de Cochon sauvage. 85

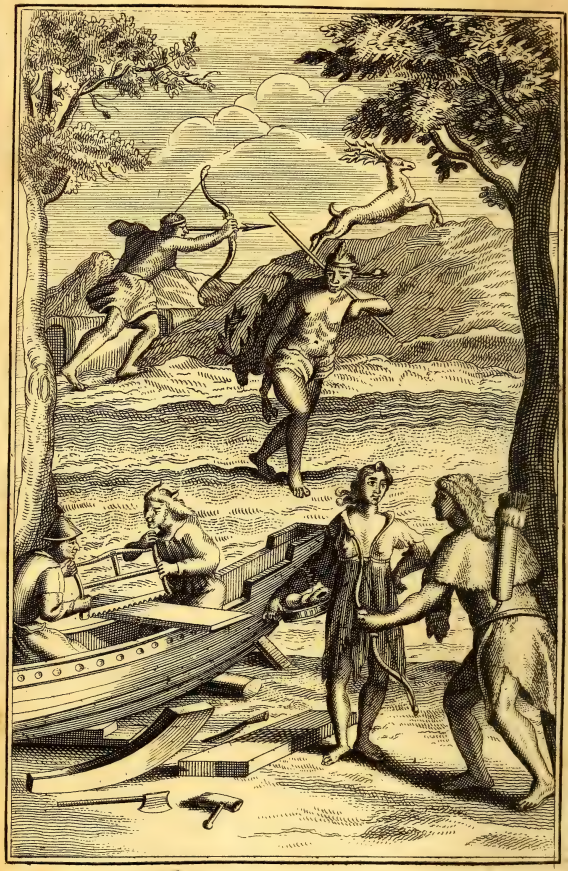
X.

Xalisco, Evêché & Presidence de la *N. Espagne.* 224. Son Evêque a 15000 écus de revenu. 232
Xicayan, Prov. de la *N. Espagne.* 222

Y.

Yams, sorte de Racine, qu'on mange. 82
Yguana, espece de gros Lezard très-laid, mais dont la chair est fort délicate. 202
Ylo, Riviere. 166, *&c.*
Yucatan, ou *Campêche*, Prov. de la *N. Espagne.* 223

FIN.



RELATION
DU VOYAGE
DU
PORT ROYAL
DE L'ACADIE
OU DE
LA NOUVELLE FRANCE.

DANS laquelle on voit un détail des divers mouvements de la mer dans une traversée de long cours; la Description du Païs, les Occupations des François qui y sont établis, les maniéres des differentes Nations Sauvages, leurs Superstitions, & leurs chasses; avec une dissertation exacte sur le Castor.

Par Mr. DIERE'VILLE.

A AMSTERDAM,
Chez PIERRE HUMBERT

M. DCCX.

A

MONSIEUR

BEGON,

CONSEILLER DU ROY,

EN SES CONSEILS.

INTENDANT DE JUSTICE,

POLICE, FINANCES

EN LA GENERALITE'

DE LA ROCHELLE,

ET DE LA MARINE DU PONANT.

MONSIEUR,

Je me trouve engagé autant par reconnoiſſance, que par raiſon, à vous dédier la Relation de mon voyage de la nouvelle France. Vous me fites l'honneur de me la demander en Vers, dans le moment que je pris congé de vous pour

pour m'embarquer. Je ne fus pas plûtôt dans le Navire, que je ne ſongeai qu'à ſatisfaire à ce que vous attendiez de moy, invoquant chaque jour Apollon, pour décrire en ſon langage tout ce qui m'arrivoit ſur le vaſte Empire de Neptune. Je ne travaillai jamais, MONSIEUR, ſur une matiere ſi fâcheuſe; j'éprouvois ſans ceſſe tout le caprice & toute l'inconſtance de cet Element qu'on a ſi bien nommé Perfide, & je ne fus pas long-tems deſſus je vous l'avouë, ſans deſirer de tout mon cœur d'en être bien loin.

Je frémiſſois au moindre vent
Qui ſoulevoit un peu trop l'Onde,
Et je me croyois trés-ſouvent,
Preſt à paſſer en l'autre monde.

Cependant, MONSIEUR, malgré la fureur des vents contraires que vous m'aviez trop ſûrement prédits, en partant dans une ſaiſon trop avancée, je ne laiſſai pas d'être rendu en cinquante-quatre jours au Port Royal lieu de ma deſtination.

Ma Muſe ſe mit en devoir
De vous marquer de là ſon ardeur empreſſée,
Et par cent traits divers elle vous fit ſçavoir,
Tout ce qui ſe paſſa pendant la Traverſée.

Aprés cela, j'examinai le Pays que je

je trouvai bien different de l'idée que je m'en étois formée sur la fausse peinture qu'on m'en avoit faite, & sans changer le langage des Muses, la mienne pour mieux répondre à vôtre attente, en fit la veritable Description, ajoûtant toûjours quelque chose à la Relation du Païs, & de ses manieres, selon que j'en avois de nouvelles connoissances. Il ne m'y échapa rien qu'on puisse desirer de sçavoir; j'y passai les quatre saisons de l'année, c'étoit assez pour le connoître, & beaucoup plus qu'il ne falloit pour s'y ennuyer.

Je n'aimois point du tout ce sauvage séjour,
Et malgré les dangers qu'on doit craindre sur l'Onde,
J'étois le plus joyeux du monde
De me voir sur le point de faire mon retour.

Après y avoir séjourné ce temps-là, je fus assez heureux pour en être rappellé, & pour comble de bonheur, il s'y rencontra pour me ramener un Navire du Roy, où je ne trouvai pas moins d'agrément que j'avois eu de peine dans le Navire Marchand qui m'avoit porté: J'étois à la compagnie des plus honnêtes, & des plus habiles Officiers de la Marine. C'étoit, MONSIEUR, un Vaisseau de vôtre Département, rien

n'y pouvoit manquer, on ſçait avec quel ſoin & quel zele, vous rempliſſez tous les devoirs de vôtre miniſtere pour le ſervice du Roy. J'ay appris depuis mon retour par les Vaiſſeaux qui ſont arrivez de ce Pays-là, que tout y avoit bien changé de face & de Gouvernement, que le fort qui étoit à la Riviere ſaint Jean eſt maintenant au Port Royal, & qu'on y avoit bâti beaucoup de maiſons.

Mais je ne crois pas pour cela
Qu'il me prenne jamais envie
De retourner à l'Acadie
Pour embellir mon plan de ces nouveautez là.

Je ſuis ſeulement bien aiſe d'avoir marqué que le Port Royal méritoit par ſa ſituation d'être le lieu du Fort, & de voir que la Cour commence à travailler à l'établiſſement de ce Pays Sauvage, comme ſi elle avoit vû les Memoires que j'en donne, & qu'elle voulût en tirer les avantages que je fais connoître dans ma Relation. Lorſque je la fis voir à mes amis, il arriva une choſe que je prévoyois, ils furent ſurpris de la trouver toute en Vers, & ils me dirent que j'en avois diminué le prix en l'écrivant de la ſorte ; & qu'on ne la regarderoit que comme fabuleuſe, étant dans

dans un langage plus sujet à dire des mensonges, que des veritez, j'eus beau dire que je ne devois pas la faire autrement, puisque vous me l'aviez demandée de même.

Cette forte raison ne put les satisfaire,
Dans leur opinion constans,
Malgré la tendresse de pere.
Il falloit immoler prés de cinq mille enfans.

Ils prétendoient que quoyque ma Muse ne parlât que des faits de mon sujet, d'une maniere nette, sans emprunter les vaines fictions de la Poësie, le Public à qui je marquois avoir envie de donner ma Relation, n'y ajoûteroit point de foy, qu'elle n'auroit point de cours, & que je devois absolument la changer, & la mettre en Prose.

C'est le gout du siecle où nous sommes,
Ah quel mépris injurieux!
Peut-on au langage des Dieux
Préferer le parler des hommes.

Mais quoi qu'ils ayent pû dire, je ne me suis point laissé aller à leurs Remontrances, & tout ce qu'ils ont pû obtenir de moy, c'est que je mélangerois ma Relation de Prose & de Vers; c'étoit un assez grand sacrifice. Je vous supplie, MONSIEUR, de ne la pas recevoir

moins favorablement. Quand on verra qu'elle vous eſt dédiée, on n'aura point de peine à croire les faits ſurprenans qui s'y rencontrent ; tout le monde ſçait qu'on n'oſe impoſer quand on parle à une Perſonne de vôtre caractere, inſtruite des manieres de toutes les Nations, qui ſçait parfaitement toutes choſes, & dont le mérite eſt ſi generalement connu. Je ne crains cependant que ceux qui ne ſont jamais ſortis de leur Pays, car j'auray pour garants de tout ce que j'avance, tous ceux qui ont voyagé dans celuy que je décris. Quel avantage ne me reviendra-t-il pas, MONSIEUR, de mettre ſous vôtre protection la Relation de mon voyage de la Nouvelle France ? Si elle a le bonheur de vous plaire, & que vous y trouviez quelque choſe qui puiſſe vous divertir, elle aura place dans vôtre fameux Cabinet. Peut-il marriver rien de plus glorieux que de voir une foible production de mon genie, parmi les Ouvrages de ces Grands Hommes que vous avez autant illuſtrez par la dépenſe que vous avez ſi genereuſement faite pour leur Hiſtoire, qu'ils ſe ſont rendus celebres eux-mêmes par tout ce qu'ils ont fait de plus beau ! J'attends pour elle un favorable accuëil de vôtre bonté, qui ne gagne pas moins les cœurs,

que

que vôtre mérite charme les esprits. C'est peut être un peu me flatter, mais vous ne sçauriez faire honneur aux Ouvrages de personne qui soit avec un respect plus profond que moy,

MONSIEUR,

Vôtre trés-humble & trés-obeïssant serviteur

DIE'REVILLE.

— La Geometrie pratique de l'Ingenieur 4. 1706, fig.

Poëſies de Madame & de Mademoiſelle Deshoulieres nouvelle Edition plus belle & plus correcte, que celles de Paris & de Bruxelles, 8. 2 vol. 1709.

Bellegarde, Hiſtoire Univerſelle des Voyages, 12. fig. 1708.

—— Toutes ſes Oeuvres complettes, 12.

Dupin Bibliotheque des Autheurs Eccleſiaſtiques, vol. 15 & 16. 4. 2 vol. 1710.

Voſſii Opera Omnia, fol. 6 vol.

—— —— *Idem grand papier.*

Leuſdeni Biblia Hebraïca, à vander Hoogt recognita ſecundum Editionem Athiæ, 8. 2 *vol.* 1705.

Vivianus de locis Solidis Opus Conicum & Divinatio Geometrica, fol. fig. Romæ.

Bonucci Ephemerides Euchariſticæ Sanctorum, 1700.

Prieres Stes & Chrêtiennes tirées de l'Ecriture Ste. & des S.S. PP 8 1708.

Hiſtoire Comique de Francion, 12. 2 vol fig.

— De la Bible par Royaumont 12 fig.

— De la Vie de David par l'Abbé Choiſy, 4. fig.

Sherlock de l'Immortalité de l'ame & de la vie Eternelle traduit de l'Anglois, 8. 1708.

Schot Traité de la vie Chrêtienne traduit de l'Anglois, 12 2 vol.

Claudianus, 24.

Auſonius, 24

Senecca cum notis Farnabii, 24.

Suetonius, 24.

Tacitus, 24.

Horatius, 24.

Architecture de Palladio le Muet & autres, 4. Amſt. fig.

Hiſt.

Hist. du Card Bellarmin par le P. Frizon, 4. 1708.

Letiraguagli Historici, è politichi, 8. 2 *vol.* fig.

Prodomo Apologetico alli Studii Kirkeriani del Petruccio, 4 fig

Burnet Apologie de l'unité de l'Eglise Anglicane, 12

Godeau Histoire de l'Eglise, 12. 6. vol.

—— Tableau de la penitence, 12 fig.

Bayle Physica Nova, 4 3 vol. fig.

Ab Eyben Scripta de Jure Civili privato Publico, fol. 1708.

Nenter Specimina in Ludovici Pharmaciam, 4. 1708.

Ruhe Specimen Philologiæ Numismatico Latinæ, 4. 1708.

Billets en vers de Mr. de St. Ussans, 12. Paris.

Florus Grævii, cum notis Variorum, 8. 2 vol. fig. 1702.

Ciceronis Orationes Grævii & variorum 8. 6. vol.

—— *Philosophia*, 12. 2. *vol. Amstelodami apud Blaeu.*

—— *Rhetorica*, 12. *Idem.*

—— *Fragmenta*, 12. *Idem.*

Chateau de Richelieu par Vigner ou l'Hist. des Dieux & des Héros de l'Antiquité 8.

Dacier Comedies de Térence, 12. 3 vol. fig. 1706.

—— Oeuvres d'Horace, lat. & fr. 12. X. vol. Amsterdam.

Charron de la Sageſſe, 12 Amsterdam. 1662.

Doctrina Nova de gratia & prædestinatione, 12.

Art de prêcher a un Abbé, 8.

Reverland, de fornicatione cavenda, 8.

Vesperæ Groninganæ Sive Colloquia de rebus Sacris, 12. He-

Hesiodus, ex recensione Grævii cum notis Clerici & Variorum, 8. fig. 1710.

Liger Oeconomie de la Campagne, 4. 2 vol. fig.

La quintinie Instruction pour les Jardinages, 4. 2 vol. fig.

Crellii Ethica Aristotelica, 4.

Cloppenburgii, Opera Philosophica, 4. 2 vol.

Liberius de Sancto a more, 8.

Hartsoeker; Conjectures phisiques 4. 3. vol. fig. 1708.

——— Essai de Phisique, 4.

——— de Dioptrique, 4.

Hist. de L'Académie Royale des Sciences, avec les Mémoires de Mathématique & de phisique, 1699. jusques a l'année, 1708. inclus, 12. 13 vol. fig.

——— ——— Idem les volumes Séparés.

Droit de la maison d'Autriche a la Succession d'Espagne, 12.

Exilés de la Cour d'Auguste, 12.

Etat des Réformés de France depuis la prise de la Rochelle, 12.

Ozanam, fortification contenant la méthode ancienne & moderne pour la construction & la deffence des places, 8. fig.

Fleuri Devoirs des Maîtres & des Domestiques, 12.

Balance de la Religion & de la politique, 12.

Traité de la Grammaire Françoise de Demaret, 12. 1707.

Gazophilacium linguæ persarum cum clave Lat. Gallica, & Italica, fol. Amst.

Kirkeri, China Illustrata, fol. fig.

——— ——— ——— dito en François, fo. fig.

- - *Musæum Collegii Romani, fol.* fig

Journal du voyage du Flibustiers a la mer du Sud. 12.

Let-

Lettres de Buſſi Rabutin, 12. 4 vol.
—— Nouvelles du meſme, 12. 3 vol. Paris, 1709.
La placette Traité des bonnes Oeuvres, 12.
—— —— de l'Aumone, 12.
—— Diſſertations de morale, 12.
—— Reflexions morales & Chrétiennes, 12.
—— Réponſe a une objection, 12. 2 vol. 1709.
—— a 2 objections contre Mr. Bayle, 12. 1708.
Monarchie Univerſelle, de Louïs XIV. 12. 3 vol.
Morale des Jeſuites, 8. 3. vol.
Miſſel Romain François, latin, 12. fig.
Nouvelle maniere d'élever l'Eau par Papin, 8. fig. 1707.
Nouveau Teſtament & Pſeaumes, 8. Londres, 1706.
Prieres pour ceux qui voyagent Sur mer, 12.
Pauſaniæ Accurata Deſcriptio Græciæ gr. lat. fol.
Quinte Curce de Vaugelas, 8 fig. François Seul.
Receuil de piéces galantes de la Suze & Peliſſon, 12 2 vol.
—— des Poëtes gaſcons, 8. 2 vol.
Sermons de Meſtrezat, ſur l'Epitre aux Romains, 12. 2 vol. 1702.
- - de toutes ſortes.
Vænii Emblemata Horatiana, 8. fig.
Oſtervald, Traité de Sources de la Corruption, 8 2 vol 1708.
—— de l'Impureté, 8. 1707.
—— Son Catéchi me, 8. 1708.
Catechiſme de Superville, 8. 1708.
Lipſii Opera Omnia, 8. 4 vol fig.
Portrait des foibleſſes Humaines par mad. de Villedieu, 12.

Teſta-

Teſtament politique du Cardinal de Richelieu, 8 2 vol. 1709.
Penſées Choiſies de Mr. l'Abbé Boileau, 8. 1709.
Amours des Dames Illuſtres, 12. fig. 1709.
Nouvelle Relation de la Ville & Republique de Veniſe, 12. 1709.
Hiſtoire du renouvellement de l'Académie Roiale des Sciences par Mr de Fontenelle, 12. 1708.
Eſſai ſur le Socinianiſme, par Mr. Meſnard. 12. 1708.
Lettre ſur l'Enthouſiaſme, 12 1709.
Dialogues des morts d'un tour nouveau, 12. 1709.
Traité de la peinture en miguature, 12. 1708.
Clerici Veteris Teſtamenti Libri Hiſtorici, fol. 1708.
- - - *Philoſophia*, 12 4 vol.
- - - *Ars Critica*, 8. 3 vol.
- - - *Harmonia Evangelica*, *fol.*
Caracteres de Teophraſte, 12. 3. vol.
Harduini Opera Selecta, *fol.* fig. 1708.
Hiſt. des Empereurs de Tillemont, vol. 4. en 2 parties, 12. 1709.
Le Choix des bons mots ou les penſées des gens d'Eſprit, 8. 1709.
L'Elite des bons mots en ana, 12. 2 vol. 1709.
Avis important aux réfugies avec la réponſe, 12. 2 vol. 1709.
Fabulæ Antiquæ Phædri & Æſopi cum notis Nilant, 12. 1709.
Amuſemens Serieux & comiques, 12. 1709.
Les Chevaliers Errans, 12 fig. 1709.
Le Parterre du Parnaſſe François, 12. 1709.
Abregé de la Nouvelle methode latine de Mrs. de Port Loyal nouvelle Edition, 8. 1709.
Deſcription Exacte des os, 12. fig. 1709.

Lettres de Ciceron à ſes amis & à Atticus avec des remarques, 12. 7. vol. 1709.
- - Familieres de Milleran, 8. 1709.
- - Choiſies de l'Academie Françoiſe, 8. 1709.
- - de Loredano Italien & François, 12. 1709.
- - de Bentivoglio Italien & Franç. 12. 1709.
Nicole de l'Unité de l'Egliſe Nouvelle Edit. 12. 1709.
Introduction à la vie devote de St. François de Sales Edition nouvelle, 1706.
La Philis de Sciro Italien & François, 12. 2 vol. fig. 1707.
Le Chrêtien dans la Tribulation de Villethierry, 8. 2 vol. 1706.
Dionis Cours d'Operations de Chirurgie, 8. 1708. fig.
Secrets admirables d'Albert le Grand, 12. fig. 1707.
- - Merveilleux du petit Albert, 12 fig. 1706.
Strabonis Geographia Gr. Lat. fol. 1707.
Memoires de Jean de Wit, Penſionaire de Hollande, 12. 1709.
Maître Italien de Veneroni, 8. 1709.
Ranchini Deciſiones & Reſolutiones, fol. Genevæ 1709
La fauſſeté des Vertus humaines, par Mr. Eſprit, 12. 2 vol. 1709.
Hiſtoire de la Rebellion & des guerres civiles d'Angleterre par Clarendon, 12. 6 vol. 1709.
Traité ſur la maniere d'écrire des lettres par Grimareſt, 12. 1709.
Le par fait Ambaſſadeur traduit de l'Eſpagnol, 8 2 vol. 1709.
Apicius de arte Coquinaria, 8. 1709.
Imhoff Genealogiæ familiarum illuſtrium Italiæ, fol. fig. 1710.
Hiſtoire Françoiſes, Galantes, & Comiques, 12. fig 1710.

l'E-

04731

l'Ecole du Monde nouvelle ou les Promenades le Noble, 12. 4 vol. 1709.
Oeuvres de Racine, 12. 2 vol. fig. 1708.
- - de Moliere, 12. 4 vol. fig.
- - de Pierre & Thomas Corneille, 12. X. vol. fig.
Dupin Bibliothéque Universelle des Historiens, 4. 1708.
Satyres de Regnier, 12. 1710.
Oeuvres Mathematiques de Pardies quatriéme Edition, 12. fig.
Barkusen Historia Medicinæ, 8. 1710.
Casaubonorum Epistolæ, *fol.* 1709.
Oeuvres de Cyrano de Bergerac, 8. 2 vol. fig. 1710.
La Guerre d'Italie, 12. 2 vol. fig. 1710.
Ciceronis Epistolæ Selectæ cum notis Schroderi, 8. 1709.
Memoires de Madame du Noyer, 12. 2 vol. 1710.
L'Esprit de Guy Patin avec son portrait historique, 12. 1710.
Satyres d'Horace par Tarteron avec des notes Critiques, 12. 2 vol. 1710.
Abrégé de la vie de divers Princes Illustres par Mr. Teissier, 12. fig. 1710.
Avantures Grenadines par Madame Daunoy, 18. 1710.
- - Galantes de le Noble Nouvelle Edition augmentée des Veilles Africaines du même Autheur, 12. 1710.
Histoire des Imaginations de Mr. Ouste, 12. 2 vol. fig. Sous presse
Voyage du Port Royal, de l'Acadie, ou de la Nouvelle France, par Mr. Diereville, 12. 1710.
Nouvelles toutes Nouvelles, 18. 1710.
Tous les Journaux tant Politiques que Littéraires.

RELATION

DU VOYAGE

DU

PORT ROYAL

DE L'ACADIE.

OU DE

LA NOUVELLE FRANCE.

JE vais commencer la Relation de mon Voyage du Port Royal de l'Acadie, ou de la Nouvelle France par un accident qui pensa me faire perir en montant dans le Navire qui devoit me porter. Il étoit à la Rade de la Rochelle à plus de deux lieuës de cette Ville, dans laquelle j'attendois le vent favorable pour partir.

Il devint bon le soir du vingt Aoust mil six cens quatre vingt-dix-neuf. Le Capitaine voulant en profiter, la saison n'étant déja que trop avancée, m'envoya querir dans la Chaloupe dés la Marée de la nuit. Je sortis de la Rochelle à porte ouvrante, & j'allai me rendre à la Digue où la Chaloupe m'attendoit: J'entrai dedans, & quoy qu'il y eût six bons Matelots pour la conduire, ils ne laisserent pas de se fatiguer beaucoup, la Mer étant rude. Le Capitaine nous ayant apperçûs, & voyant que nous n'étions qu'à un quart de lieuë du Navire; fit lever l'ancre pour ne perdre point de temps: Pendant qu'il faisoit cette manœuvre, nous avancions toûjours, & nous arrivâmes bien-tôt au Navire sans beaucoup de peine; mais que nous trouvâmes de difficulté à l'aborder, quoy qu'il ne fît que floter! Les vagues qui se formoient entre luy & la Chaloupe, nous en écartoient sans cesse quand nous étions prêts de l'accrocher: enfin nous en vinmes à bout; mais nous n'en étions guéres mieux; les mouvemens que le Navire & la Chaloupe prenoient, ne nous donnoient pas le temps de monter à l'échelle: Le Capitaine qui en connoissoit la consequence pour moy,

ſçachant bien que je n'avois pas le pied marin, défendit à tous les Matelots de la Chaloupe d'en ſortir que je ne fuſſe dans le Navire; chacun fit de ſon mieux pour m'en donner les moyens, & ne me plaiſant point là, j'y aportois de mon côté tous mes ſoins: Le Capitaine croyant y reüſſir mieux que les autres, me tendit une corde que je ſaiſis d'abord, & la ſerrant bien fort de peur qu'elle ne m'échapât, je montai ſur le bord de la Chaloupe; mais je n'y eus pas ſi-tôt les pieds, qu'une vague me l'enleva de deſſous, & je demeurai pendu à la corde fort mal à mon aiſe, & en trés-grand danger d'être emporté par une vague, mes pieds touchant à l'eau. Je ne perdis point la tramontane, & ſongeant ſérieuſement à me ſauver du peril où j'étois, j'aperçûs un petit bord de planche, où j'apliquai le bout d'un pied, il me ſervit d'apuy, & à l'aide de mes bras, grimpant le long de la corde, je me mis bien-tôt à portée d'autres bras qui étoient tendus pour me ſecourir, & qui acheverent de me tirer d'affaire.

La corde aux Normands ſi funeſte,
Fut là pour moy d'un grand ſecours;
Le Ciel ne voulant pas ſi-tôt finir mes jours,
Qu'il prenne long-temps ſoin du reſte.

Les Matelots que j'avois laiſſez dans la Chaloupe, ne furent pas moins embaraſſez que moy pour en ſortir, je ne craignois plus rien, & j'eus le plaiſir de voir les plus allertes grimper avec autant de peine aux échelles des Haubans, que j'avois fait à une ſimple corde. Quand je me vis ſur le pont du Navire au milieu de vingt-deux hommes d'équipage, je me crûs en ſûreté, & je ne ſongeai qu'à décrire le peril où je venois de me trouver.

C'eſt ſe conſoler en Poëte;
Tout peut exciter ſes tranſports;
Sa Muſe toûjours trop folette
Se fait un jeu des maux de l'eſprit & du corps.

On apareilla, & l'on prit pluſieurs bordées pour tâcher de s'élever; mais on y travailla vainement tout le jour; le vent qui devint contraire ne nous permit pas de paſſer les Pertuits d'Antioche, nous y fûmes contraints de relacher, & de revenir moüiller le ſoir au même lieu d'où nous étions partis le matin. J'y paſſai la nuit aſſez tranquillement; cependant le bruit du Gouvernail me chicannoit, & je ne dormis pas ſi à mon aiſe dans le Navire que je faiſois dans ma cham-

chambre à la Rochelle. On remit à la voile dés le point du jour, le vent étant assez favorable, & en moins de trois heures de temps, nous allâmes plus loin que nous n'avions fait la veille en toute la journée, & nous perdimes bien-tôt la terre de vûë.

Ce jour se passa bien, quand je fus loin sur l'Onde,
Je pris plaisir à voir cette machine ronde
Que compose le Ciel & l'eau;
Qui n'auroit jamais vû la terre en son niveau
Auroit crû que nôtre Vaisseau
Marquoit le point central du monde.

Le vent devint plus frais sur le soir, & grossissant peu à peu, il rendit la Mer assez rude pendant toute la nuit; les Matelots en eurent plus de peine, mais je ne m'en sentis point, je dormis fort bien jusqu'au point du jour, & alors une pluie abondante & continuelle se joignant à un vent furieux, sembloit vouloir égaler sa violence.

Nous soûtinmes long-temps leur choc impetueux,
Et ne pouvant tenir contre eux.

Nous fumes prêts, voyant nôtre peine inutile,

De relâcher à l'Isle-Dieu,

Nous ne pouvions alors choisir un meilleur lieu,

Son nom marquoit un sûr azile.

Dans cet embaras il en survint un autre plus à craindre ; un Navire qui fut chassé sur le nôtre par le vent qui le forcoit, nous fit aprehender qu'en se choquant tous deux, ils ne se brisassent l'un contre l'autre ? mais nôtre Capitaine fort habile homme, fit faire une si bonne manœuvre, & si à propos, qu'il évita le choc, & malgré le mauvais temps il tint toûjours la Mer.

Il fit bien, car le vent une heure après changea,

Et selon nos desirs nôtre Vaisseau vogua.

Dans une pareille disgrace,

Il ne faut pas d'abord se rebuter,

Car à force de tourmenter,

Le temps change en bonace,

Nous

Nous en fimes l'épreuve, & tout le long du
jour,
Le vent étant assez propice,
Les Matelots aprés un penible exercice
Prirent du repos à leur tour.
La nuit ne fut pas moins favorable au Navire,
Et ne craignant aucun hazard,
L'Equipage en faisant son quart,
N'eut qu'à fumer, chanter & rire.
Le jour qui la suivit ne fut pas moins serein,
L'haleine des vents fut petite;
Nous n'eûmes que le seul chagrin
De ne pas aller assez vite.

Pendant deux ou trois jours les vents ne soufflerent pas plus fort; on ne respiroit qu'un air frais, & sur la Mer un grand calme est aussi ennuyeux que la tourmente est fâcheuse, on voit le milieu entre ces deux excez.

A peine entendoit-on le murmure de l'Onde,
Tout nous invitoit au repos,
Je le goûtois aussi dans une paix profonde,
Bercé doucement par les flots.

A mon reveil je quittois ma cabane,
Et la Pipe à la main campé ſur le Gaillard
Je tirois la vapeur de la Nicotiane,
Et tranchois du Chevalier Bart.

Il n'y avoit pourtant point de Mouſſe qui ne ſçût mieux que moy s'aquitter de cet exercice, je ne le faiſois auſſi que par amuſement, & pour me donner des airs d'homme de Mer: Tout Novice que j'y étois, je m'abandonnois à la rêverie où jette d'ordinaire la vapeur de cette Plante Indienne, & je ne ſongeois qu'à conſiderer ce qui ſe paſſöit entre les Poiſſons; je vis qu'il en étoit d'eux comme des hommes ſur la terre, les grands déclaroient la guerre aux petits, loin de mordre à nos hameçons qui flotoient ſur une eau fort claire.

Le temps du jeu pour moy n'eſt pas le mieux paſſé,
Que frire en pareille avanture?
J'étois aſſez embaraſſé,
On ne ſçauroit toûjours être dans la lecture,
L'eſprit en eſt bien-tôt laſſé.

Il

Il faut qe ſur un Livre il prenne du relâche,
Ainſi qu'au travail fait le corps,
L'un & l'autre a certaine tâche,
Qu'il ne ſçauroit paſſer malgré tous ſes efforts.

Pendant qu'un ſi grand calme nous arrêtoit, le vent s'éleva un peu, & devint ſi bon que nous fûmes bien-tôt dédommagez du retardement.

Nôtre Vaiſſeau ſembloit voler,
A peine tenoit-on ſur la table la ſoupe,
Mais nous avions le vent en poupe,
C'étoit de quoy nous conſoler.
Telle ſoupe d'ailleurs n'eſt pas fort excellente,
On ne perd pas beaucoup à n'en manger qu'un peu,
C'eſt le ſeul appetit qui la fait ragoûtante,
Et ſur la Mer les dents ſont feu.
On ne trouve jamais trop de ſel, trop d'épice
Dans les mets de chaque repas,
Et comme on fait peu d'exercice,
On devient bien-tôt gros & gras.

Lorſque nous avions un remps ſi favorable, les Germons ſe prenoient à nos

lignes avec abondance ; c'eſt un poiſſon d'un goût admirable, dont la bonté pourroit le diſputer à celle du Saumon ; ils ſont auſſi aſſez reſſemblans, ſinon que le Germon eſt plus gros & plus court que le Saumon, & qu'il a des nageoires beaucoup plus longues.

L'utile & uray plaiſir de le manger à table,
Et de l'aſſaiſonner de toutes les façons,
Suivoit de bien prés l'agreable
De le prendre á nos hameçons.
On voyoit ſur le gril encore fremir la dale,
Paris n'en voit jamais de pareil en ſa Halle,
Il ne peut s'y porter, il eſt trop délicat,
Pour manger la fraiche marée,
Et n'en point laiſſer dans le plat,
Il n'eſt que de courir l'empire de Nerée.

Il eſt bien juſte que les Navigateurs trouvent quelquefois ſur la Mer de quoy ſe conſoler des peines qu'elle leur donne. Les nôtres étoient fort contents alors, ils mangeoient tout leur ſoû de ce poiſſon délicieux à toutes ſortes de ſauſſes, & le Navire alloit fort bien, ſans qu'ils ſe fatigaſſent à changer de manœuvre. Si Neptune les favoriſoit toûjours de même,

me, ils ne trouveroient que du plaisir à faire avec luy leur fortune, & ils pourroient mener leurs femmes aux Voyages de long cours.

On n'en verroit pas tant soupirer sur la terre
Pour le retour de leurs Epoux
Quand la Déesse de Cythere
Inspire dans leurs cœurs ses plaisirs les plus doux.

Le repos dont nous joüissions pendant un temps si commode nous coûta cher; le vent devint furieux, & quoy qu'il ne nous fût pas contraire, il ne laissa pas de nous tourmenter beaucoup.

La Mer s'éleva jusqu'aux nuës,
Nôtre Vaisseau prenoit le même cours;
Et suivant le torrent des vagues suspendues,
Ne faisoit que monter & descendre toûjours.
Ce changement nous vint dans une heure fâcheuse,
C'étoit sur le point de la nuit,
Où la Mer toûjours orageuse
Faisoit un effroyable bruit.

Je ne reposai point, & mon inquietude
Redoubloit à tous les momens.
Nôtre Vaisseau prenoit de certains mouvemens
Qui rendoient ma peine bien rude;
Nature patissoit, & bien loin hors des flots
J'aurois voulu goûter un tranquille repos.
Ah quelle nuit! Je n'ose en retracer l'images.
Les cris des Matelots dans leur penible employ,
Sembloient à tous momens m'anoncer un naufrage
Qu'ils ne craignoient pas tant que moy;
Je ne voyois point leur visage
Pour m'assûrer dans mon effroy,
Et y prendre un peu de courage.
Tandis que je craignois si fort,
Ils chantoient quelquefois, & faisoient un accord,
Mais je ne prenois point leurs chants pour de bons signes,
Et je m'imaginois n'entendre que des Cignes
Chanter à l'heure de la mort.

J'étois

J'étois industrieux à faire mon martire,
Enfin après un long & rigoureux ennuy
Le jour revint, mais il fut encor pire,
Bien loin de ramener le beau temps avec luy.
Helas ! il ne servit qu'à mieux faire paroître
Tous les dangers que nous courions;
C'est ainsi que souvent on demande à connoître,
Des choses qui seroient peut-être
Moins cruelles pour nous si nous les ignorions.

Pendant que j'avois tout à craindre de la part du temps, pour augmenter ma peine, & mettre le comble à nôtre malheur, on me disoit encore que nous étions dans les Mers, où les Pirates de Salé faisoient leurs courses, & qu'ils étoient pour nous encore plus à redouter que les flots & les vents les plus furieux. Je vais peut être trop ingénument avoüer ma foiblesse, j'en eus peur, nous n'étions point en état de resister à de telles gens, & je fis cette Priere pour la dire au Seigneur.

Grand Dieu, Maitre de nos destins,
Conduis nous dans nôtre Voyage,
Et garde-nous dans ce Passage
D'être pris par les Saletins.

Dans cette affreuse tourmente, où je craignois de perir, j'admirois le courage de tous les Matelots; ils voyoient sans cesse l'eau passer à grands flots sur le pont du Navire sans s'en étonner davantage.

Ils n'en témoignoient pas avoir plus de chagrin,
Tout au contraire, ils n'en faisoient que rire;
Ce qui me fit une fois dire,
Je trouve un Matelot fait comme un Medecin.
En voicy la raison, la peut-on contredire?
L'un ne croit son Navire en danger de perir,
Que dans l'instant fatal qu'il s'abîme dans l'Onde,
Et l'autre croit encor son Malade guérir;
Quand un moment aprés il est en l'autre Monde.

Je

Je passai tout ce jour là sans boire & sans manger, je n'avois goût pour rien, les Germons que je voyois manger aux autres avec beaucoup d'apetît, & que j'avois trouvez si bons auparavant, étoient devenus inspides pour moy, & ne me tentoient point du tout.

Je me trouvois dans ce hazard
Sans appetît prés de la Soupe,
Immobile, le vent en poupe,
Et fort triste sur le Gaillard.
En vain de tant de maux je voulus me défendre,
J'étois trop tourmenté des fureurs de la Mer,
Mon cœur fut forcé de luy rendre
Plus d'une fois un tribut fort amer.

Je ne sentis jamais une langueur de même,
Pour ne plus voir les flots je desirois la nuit,
Et dans l'obscurité de son horreur extrême,
J'étois impatient de voir l'Astre qui luit.

A peine commença-t-il à répandre sa lu-

lumiere qu'on se mit à déferler toutes les voiles que les vents avoient obligé de ferrer par leur violence, & ils devinrent ensuite si petits qu'on ne pouvoit voguer. Quelle inconstance ! Mais il faut peu s'en étonner, ils sont trop accoûtumez à changer.

Les Germons qui avoient été comme nous tourmentez de l'orage, étoient dans ce calme fort affamez, & ils mordoient a nos ains d'une grande force : On en prit entre autres trois ou quatre d'une grandeur extraordinaire, & je puis dire sans exagerer, qu'un seul auroit pû suffire à nourrir dans un repas toute une Chartreuse.

A la Pêche on joignit la Chasse,
Un Râle de fort loin vint dans nôtre Vaisseau ;
Il fut pris, & ce fait me parut si nouveau,
Que je crûs qu'il pouvoit tenir icy sa place.
Je fis dans ce temps doux une observation
Qu'il faut encore que je décrive,
C'est qu'aprés des gros vents quoy qu'un grand calme arrive,
La Mer garde long-temps son agitation.

Il

Il semble que les vents ont penetré les
Ondes,
Qu'ils les agîtent sourdement,
Et que dans un tel mouvement,
Les vagues n'en sont que plus rondes
Et s'étendent plus largement.
Après ces deux choses notées,
Je veux encore mettre en avant
Que les voiles ne sont jamais plus agitées,
Que lorsqu'il ne fait point de vent.

Ce jour-là se passa de la sorte, mais sur le soir le vent devint plus frais, & nous fit naviguer agreablement pendant toute la nuit; ce bonheur ne dura pas plus long temps, car dès le point du jour le vent changea, & l'ayant entierement contraire, nous n'avancions point du tout. Sur le soir on vit un Navire qui venoit à toutes voiles sur nous le vent en poupe: On crut que c'étoit un Saletin, & nous étions alors assez intriguez ne pouvant éviter d'être pris par ces Barbares.

Ces Gens-là ne font nul quartier,
Et donnent trop forte besoigne,
Mais c'étoit un Terreneuvier
Qui s'en retournoit en Gascogne.

Il nous le fit ſçavoir par un vila in patois,
Avec une Trompette ou bien un porte-voix:
J'en eus quelque frayeur. elle ſçut me
ſurprendre,
Je n'aimois point cet inſtrument,
Mais que ſera-ce un jour d'entendre
La Trompette du Jugement.

Bien nous en prit de n'être pas plus mal rencontrez, car nous avions été forcez de mettre au fond de calle pour nous ſervir de leſt quatorze canons dont nôtre Navire étoit monté. J'eſperois que pendant la nuit je pourrois avoir quelque repos, la Mer étant fort tranquille.

Mais ce calme trompeur fut de peu de
durée,
Le vent au premier quart mit la Mer en
courroux,
Et ſa groſſeur demeſurée,
Nous faiſoit reſſentir ſes plus terribles
coups.
Je ne dormis non plus que l'Onde,
Le vent étant trop furieux,
Le ſoleil revint éclairer tout le monde,
Sans que j'euſſe fermé les yeux.

Le

Le jour ne fut pas plus beau que la nuit, nous naviguions de tous côtez errant au gré des flots, sans pouvoir trouver un azile contre leur fureur : On ne pouvoit se soûtenir sur le pont du Navire à cause du grand roulis ; aussi je pris le parti de me coucher tout le long du jour, j'étois tout malade, & ne pus prendre qu'une seule rôtie que je rendis presque aussi-tôt que je l'eus prise.

La Mér me fit payer ce tribut de nouveau,
Et ce ne fut pas sans tristesse ;
Je ne croyois pas que sur l'eau,
Ainsi que sur la terre on en payât sans cesse.

N'ayant pour tout que le nom de Marin, j'enviois le courage de tous les Matelots ; ils voyoient sans aucune peur les coups de Mer que je croyois capable de nous faire abimer ; ils ètoient frequens, & plus ils se réjoüissoient. Nous étions à la cape ; c'est-à dire, que toutes les voiles étoient serrées ; le Navire pour lors ne faisoit que roûler selon les divers mouvemens que les ondes luy faisoient prendre, les Matelots n'étoient occupez à aucunes manœuvres, ils ne songeoient qu'à se mocquer & se rire les uns des autres

autres, selon ce qui leur arrivoit, tantôt les uns étoient entierement percez depuis les pieds jusqu'à la tête des vagues qui se répandoient sur eux; tantôt les autres étoient renversez & balotez comme une bale de paûme d'un bord à l'autre du pont; tout cela ne faisoit qu'exciter des éclats de rire qui faisoient autant de bruit que les coups de Mer. Ces Gens-là sont trop heureux dans le rude métier qu'ils font. On ne souffre dans les differens états de la vie qu'autant qu'on ne s'y trouve pas bien; les Matelots paroissent toûjours contents du leur, que leur faut-il plus? Ils boivent & mangent tout leur soû, sans s'embarasser d'où vient ce qu'ils dépensent. Quand ils sont fatiguez & moüillez quelquefois jusqu'aux os, ils n'en sont que plus allertes, & secoüant seulement l'oreille, ils vont changer d'habit, & se reposer si le temps le permet. Quand le jour est fini, & qu'ils ont bien soupé, après une courte Priere, ceux qui ne sont point du premier quart; c'est-à dire, qui ne veillent point depuis huit heures du soir jusqu'à minuit, vont se coucher, & sans chandelle ils trouvent leurs hamacs aussi facilement que les Lapins trouvent leurs trous. Ils ne sont pas si-tôt agitez qu'ils dor-

dorment comme des Loirs, on tireroit bien tous les canons ſans les éveiller; enfin s'ils ſçavent bien boire & bien manger, ils ſçavent encore mieux dormir. Quand on ne ſçauroit faire ni l'un ni l'autre, qui n'enviroit point les avantages qu'on voit en eux?

Pour moy je ne pouvois décrire
Que la longueur de mes ennuis,
Les jours fâcheux, les triſtes nuits
Que je paſſois dans le Navire.
En butte à cent perils divers,
Dont le moindre étonne & menace
De faire abimer dans les Mers,
Ne voir que des goufres ouverts,
Quel champ pour un enfant d'Horace!
Quel éloignement du Parnaſſe!
Quel ſéjour pour faire des Vers!
Encor heureux d'en ſçavoir faire,
Quand j'étois entouſiaſmé,
Je ſongeois moins au vent contraire,
Et j'en étois moins allarmé.

Voir

Voir ſon Vaiſſeau pouſſé comme un amas,
d'écume,
Allant par-tout au gré de la vague & du
vent
Sur le point de périr ſouvent,
En terme Matelot, ma foy la barbe en
fume.

Pour tacher d'éviter un deſtin ſi fatal,
Changer ſans ceſſe de manœuvre,
Il faut ſe trouver à tel œuvre
Pour en connoitre tout le mal.

J'en fis la triſte experience pendant cinq ou ſix jours, avec trés-peu d'eſpoir d'en ſortir: Je faiſois de mauvais ſang, & Nature patiſſoit beaucoup; je n'avois jamais été ſur mer, c'étoit faire une épreuve trop forte pour un coup d'eſſay, je fremis encore d'y penſer.

Il me l'avoit bien dit l'Illuſtre Théa-
gene, *
Luy dont l'eſprit penetre tout,
Que nous aurions des vents de bout
Qui nous feroient bien de la peine.

* *Mr. Begon Intendant de Rochefort.*

Jay

J,ay vû la verité de ſa prédiction?
Mais lorſque ſon pouvoir s'étend ſur la Marine,
Et qu'il deſire en Vers une Relation,
Du voyage qui me chagrine,
Que ne commande-t-il à la Mer trop mutine
D'avoir moins d'agitation!
Ne me veut-il que des orages,
Des rempêtes, d'horribles vents,
Des coups de Mer, & de gros temps
Pour m'en voir tracer les Images?
Helas! Ils m'ont ſaiſi de mortelles frayeurs;
Si nous avions dans ces malheurs,
Par le plus grand de tous traverſé l'Onde noire,
En eût-il pû ſçavoir l'hiſtoire?
Il ne m'auroit fallu qu'un temps un peu trop frais,
Sur le plus petit mal un Poëte exagere,
J'aurois pû pour remplir ſes injuſtes ſouhaits,
Faire des ouragans d'un Petit vent contraire,
Et nous ſerions tous ſatisfaits.

Comme les vents ſe ſuccedent toûjours

jours, il en vint un autre après ce mauvais temps, mais il ne nous servit pas beaucoup, le Ciel étoit seulement serain & sans nuage, & la Mer assez tranquille.

Je considerai l'Empirée,
Et je me confirmai que dans les plus beaux jours,
La Mer sçait imprunter toûjours
Sa plus grande beauté de la voûte azurée.
Le Ciel est le miroir de l'eau
Elle est belle quand il est beau:
Que n'en est-il ainsi des Dames
Quand elles sont devant un beau Miroir;
Il leur épargneroit le chagrin de se voir
Le plus souvent de laides femmes.
Elles auroient toûjours une glace à la main;
Leur beauté n'auroit pas besoin des soins extrêmes
Qu'elles prennent soir & matin?
Mais tout seroit perdu, fieres de leur destin
Elles prendroient des airs suprêmes,
On les verroit encore par un esprit plus vain
Plus Idolâtres d'elles-mêmes.

Dans

Dans ce calme si doux, que nous servoit de voir l'eau si belle? Les vents se repotoient pour souffler ensuite avec plus de violence; ils prirent pour se préparer à une nouvelle tempête ce beau jour & la nuit suivante.

Leur souffle étoit si pétulant,
Qu'il fallut au plûtôt carguer toutes les voilles,
Le Vaisseau n'étant plus soûtenu de ces toilles,
N'alloit qu'à la Cape & toûjours en roulant.
Il étoit le joüet de l'Onde,
Et nous étions les Spectateurs,
Et tout ensemble les Acteurs
Du plus triste rôle du Monde'
Suivant les mouvemens du flux & du reflux,
Nous prenions malgré nous une route contraire,
Je payois de frequens tributs,
Mais dans les mauvais temps c'est l'usage ordinaire.

Cette scene dura deux jours entiers, & autant de nuits, quelle Tragedie! C'é-

toit trop, & pendant tout-ce temps-là, rien n'entra dans mon corps; auſſi je me ſentois épuiſé, toûjours rendre, & ne rien prendre, cela ne ſoûtient point du tout les forces. La Mer devint un peu plus douce, nous n'avions plus tant de mal, & nôtre Capitaine nous revit en route, mais ſon eſperance d'y demeurer long-temps ſans le ſecours d'un vent plus propre. Un Matelot affectant alors un ton de gravité, dit que le vent qui nous manquoit, étoit dans quelque cave, mais pas un ne voulut courir à la ſienne pour le chercher; il avoit envie de boire, & de faire donner à chacun un coup d'eau de vie, mais ſa plaiſanterie n'aboutit à rien. Un autre qui n'étoit pas plus ſérieux, pour ſe défendre de diſtribuer à ſes Camarades quelques coups de ſa ſpiritueuſe liqueur, dit que le vent ne deviendroit point bon, qu'on n'eût donné le foüet à un Mouſſe; chacun y ſouſcrit, & ce qui fut dit, fut fait. Sans tirer au ſort, comme de coûtume en pareille occaſion, un de ces malheureux Mouſſes qui avoit pris quelque choſe à un Matelot, fut choiſi pour victime, & foüetté un peu plus ſévérement qu'il ne l'auroit été, s'il n'y avoit eu rien contre luy. On luy mit bas ſa culotte gaudronnée, & on

on le lia sur le bâton de la Pompe qui luy servoit de Chevalet. Ayant le derriere à l'air, le Pilote luy fit sentir les coups d'un martinet garni de plusieurs cordes toutes neuves, & pleines de nœuds. Aussi-tôt il cria comme un Aigle, demandant pardon, grace & misericorde de tout son cœur. Crie tant que tu voudras, encore plus fort, luy répondit le Fesseur frapant à tour de bras, ce n'est pas là ce qu'il faut que tu dises, il faut crier Nord-Est, bon vent pour le Navire. Comme Pilote il devoit s'interesser au vent plus qu'un autre; alors le pauvre Patient cria de toute sa force Nord-Est, sans connoître peut-être encore les vents Dans le même moment on le quitta, & on le laissa aller froter son derriere tant qu'il voulut. Venons au fait, le croira qui voudra, je ne m'arrête point à ces sortes de fadaises; mais le vent que l'on souhaitoit, se déclara bien-tôt & nous en fûmes plus réjoüis que s'il étoit venu autrement.

Souvent le mal d'autruy pour d'autres n'est qu'un jeu,
On est ainsi fait dans le Monde,
Mais qu'y gagnâmes nous? je connus que sur l'Onde,
On fit bien du chemin, & l'on avança peu.

Il en eſt de la Mer ainſi que de la Terre,
Elle a ſes monts, elle a ſes vaux,
Quand les vents ſoulevent ſes eaux
Dans le vaſte ſein qui l'enſerre.
On y monte, & l'on y deſcend
De hautes Montagnes flotantes,
Et le cours inégal des vagues ondoyantes,
Ne portent que par bonds à l'endroit où l'on tend.

Si le chemin qu'on fait ſur la liquide plaine,
Se faiſoit en Pays uni,
On le verroit bien-tôt fini,
Et l'on n'auroit pas tant de peine.
Je regardois ces monts comme de hautes tours
Où l'on monte par des détours;
Au ſommet on ne peut ſe rendre,
Qu'on ne faſſe beaucoup de pas,
On n'en fait pas moins pour deſcendre,
Et l'on ne ſe trouve qu'au bas.

Nous voguames de la ſorte pendant deux jours, le meilleur vent que nous pouvions deſirer, nous faiſant bien du mal

mal pour être trop gros ; telle étoit la rigueur de nôtre sort ; mais la Mer en devenant moins haute & moins forte s'applanit, & rendit enfin son cours assez égal.

Nôtre Navire alors d'une vîtesse extrême,
Fendoit les Ondes sans effort,
Les vents avec les flots nous paroissoient d'accord,
Et les Tritons, Neptune même,
Nous sembloient de concert nous conduire à bon port.
Aprés les mortelles allarmes
Que cause une Mer en couroux,
Quel plaisir étoit-ce pour nous
De n'y trouver plus que des charmes!
Nos jours n'étoient point menacez
D'une fin subite & terrible,
Et dans un état si paisible,
Nous ne songions plus guéres à nos perils passez.
Pour moy je me flattois de la douce esperance
De voir en peu de jours la pêche du grand Banc
Et de faire bien-tôt en la Nouvelle France
Quelques onces de meilleur sang.

Tout fait plaisir dans une pareille attente ; en ce temps-là un petit Cul-blanc de terre vint se poser sur le bord du Navire, & je crûs que cet Oyseau venoit nous anoncer l'heureuse & agreable nouvelle que nous n'en étions pas loin. Pour en être plus certain, le Soleil ne fournit pas deux fois sa carriere, que l'on jetta la sonde, croyant que l'on trouveroit le Banc Jacquet ; mais il arriva le contraire, on le chercha en vain ; l'erreur n'est que trop commune sur ce perfide & inconstant Element. Nous aprochions cependant toûjours du grand Banc si renommé Pêche de la Moruë. Aprés ces trois jours de navigation, nous crûmes qu'il étoit à portée ; on jetta la sonde, mais avec aussi peu de succés qu'auparavant.

De cet abime impénétrable
A la sonde comme à nos yeux,
Si nous eussions tiré du sable,
Nous aurions été trop joyeux.

Il fallut prendre patience dans l'esperance d'être plus chanceux le lendemain ; mais on resonda encore aussi vainement que la premiere fois, on ne trouva que de

de l'eau ; & ce qui marquoit mieux nôtre mauvaise fortune, ce fut que le Sondeur cria terre en tenant le cordeau de la sonde.

Alors nous fimes mille cris,
Pour en marquer nôtre allegresse,
Mais elle se tourna promptement en tristesse,
Le pauvre homme s'étoit mépris.
Quand il vit la sonde sans preuve
De ce qu'il avoit avancé,
Et qu'il ne crut plus être au Banc de Terre-Neuve.
Il parut tout honteux de l'avoir anoncé.

Il crut cependant avoir pris justement ses mesures ; que pouvois je penser alors ? si je n'avois pas eu des Pilotes habiles & experimentez ; je n'aurois point douté que nous n'eussions mal pris la route, & que nous errions sur les Mers. Pour nous chagriner encore davantage, un vent contraire vint nous faire sentir sa fureur.

Il nous poussa bien loin pendant toute la nuit,
Il fallut mettre bas les voilles,
Jusqu'à ce que l'Astre qui luit,
Se montrât aprés les étoilles.

Mais le jour ne fut pas plus favorable pour nous, un grand calme succeda a la tempête qui ne nous permettoit pas de bouger d'une place.

Il ne fut cependant jamais de mouvement
Plus grand, plus fâcheux que le nôtre,
Nôtre Vaisseau sans cesse alternativement
Rouloit d'un côté puis de l'autre.
Tout se brisoit, jamais je ne vis tel fracas,
Chaque piece étoit dispersée,
Ma cave alors fut renversée,
Mais la liqueur ne le fut pas.

C'eût été dequoy mettre le comble au malheur: Quel triste ennuy n'étoit-ce point pour nous, de voir qu'aprés un temps rude, nous ne souffrions pas moins d'un doux! Mais ce ne fut pas là-tout; dans le temps que nous attendions un bon vent, il en vint un des plus mauvais.

Un tel recit me desespere,
Quoy, toujours les mêmes Chansons!
C'est avoir en trop de façons
Toujours le même Thême à faire,

Ma

Ma Muſe nous devons nous taire,
Toujours parler des mêmes faits
Sans y parler de nouveaux traits;
Tel recit n'intéreſſe guére;
Mais j'ay de mon Voyage entrepris le Journal,
Il faut l'achever bien ou mal.
Si j'étois Maiſtre de la Scene,
On y verroit plus de varieté,
Tout en ſeroit mieux écouté,
Et j'aurois eu bien moins de peine.

Pendant deux jours ce vent contraire accompagné d'une grande pluye, exerça contre nous toute ſa rage.

Dans ce Navire vacillant,
Qui vers l'abime toujours penche,
Ne voir entre la vie & la mort qu'une planche,
Entendre dire au Matelot tremblant,
Qu'on eſt comme l'oyſeau tourmenté ſur la branche,
Tout cela n'eſt point regalant.

Voilà pourtant de quelle sorte
Nous nous trouvions le plus souvent
En butte à la fureur du vent,
Sans luy pouvoir fermer la porte.
Il n'est point un plus triste sort,
Dans de si grands dangers malheureux qui s'engage,
Sans cesse menacé d'un funeste naufrage;
On meurt de mille peurs sans mourir d'une mort.

Tout va mal quand la Mer est bien agîtée, on ne scauroit mettre la marmite, tout se répand, & rien ne peut cuire, il faut que l'on se contente du Biscuit; ce n'étoit pas ma plus grande peine, mon cœur se soulevoit sur tout ce qui se presentoit sur la table: chacun mettoit ses mains au plat sans les laver, quoique l'eau ne manquoit point, en disant que c'étoient des Humains les plus naturelles fourchettes.

Ce beau Rebus ne me ragoutoit pas,
Et je faisois toujours de fort mauvais repas.

J'a-

J'avois sur tout horreur de la Gamelle;
Quelle malpropreté de Linge & de Vaisselle
Jamais on n'écuroit les plats
Qu'on entouroit d'un torchon gras,
Pour en empêcher la culbutte;
Le plaisir que j'avois, c'étoit de voir dix bras,
Ne pouvoir sur la table en garantir la chute,
Et porter sous la dent ce qu'ils prenoient à bas.
Mais n'en disons pas davantage,
Nous ferions mal au cœur à qui lira ces Vers
S'ils sont préservez du naufrage
Que l'on doit craindre sur les Mers.

Le vent devint un peu moins contraire, & on reprit route comme on put; ce ne fut pas sans peine, & trois jours y furent employés, sans que cela nous servît beaucoup: Nous ne pûmes y demeurer, le vent & le calme tour à tour nous desesperoient, ce que l'un nous donnoit pendant la nuit, l'autre nous l'ôtoit pendant le jour, ce n'étoit pas pour avancer.

Dans ce temps-là il nous survint un accident nouveau des plus à craindre. Nôtre Navire faisoit à moins d'une heure à peu prés deux pieds d'eau, c'étoit pour nous faire abîmer bien vîte. On fut d'autant plus surpris de cet inconvenient, que jusques-là le Navire n'avoit point du tout pris d'eau.

On courut à la Pompe, & sans aucun relâche,
On fit pour la tirer d'inutiles efforts,
C'étoit des Matelots alors la seule tâche,
Mais il en rentroit plus qu'ils n'en mettoient dehors.
Nous fumes tous saisis de crainte & d'épouvente,
Ou seroit allarmé pour moins,
Il fallut prendre d'autres soins
Dans une occasion si triste & si pressante.
Alors le Capitaine homme sage & prudent,
Sçachant combien tant d'eau pouvoit être fatale,
Descendit dans le fond de calle,
Pour voir d'où venoit ce terrible accident.

Mais

Mais en vain il préta l'oreille pour entendre
De cette eau le gargoüillement,
Cependant elle entroit toûjours abondamment,
La Pompe ne pouvoit tout rendre.
Voyant qu'au fond de calle il la cherchoit en vain,
Il entra dans la ſoute au pain,
Et ſi-tôt qu'il y fut, il en connut la ſource:
Nous aurions peri ſans reſſource,
Ou par les flots ou par la faim.

Dans une telle extrêmité chacun eſt pour ſon compte, & la plus prompte iſſuë eſt la meilleure. On fit venir auſſi-tôt le Charpentier trés habile homme de ſa vacation; il vit le mal, & dès qu'il l'eut bien connu, il promit le remede; nous ne périrons pas par là, dit-il, l'eſpoir qu'il en donna remit un peu mon eſprit fort allarmé. Comme il n'y avoit point de temps à perdre il attacha promptement un échaffau flotant au droit de la ſoute où étoit le deſordre, & s'étant fait deſcendre en chemiſe & en caleçon

sur l'eau, il vit une planche déjointe, & dont les clous avoient été arrachez par un coup de Mer, ils tenoient encore à la planche, il les recogna comme il put, & garnit de filaſſe & de ſuif l'ouverture qui avoit bien deux de pieds de long. Ce n'étoit pas aſſez, il fallut faire une plaque de plomb pour mieux aſſûrer ſon ouvrage; pendant qu'on la figuroit de la maniere qu'il l'avoit demandée, on fit mettre le Navire à la bande, c'eſt-à dire, ſur le côté, afin de la mieux appliquer. Quand elle fut préparée, on la luy donna au bout d'une corde; mais il ne put jamais venir à bout de la cloüer ſeul: Quand il croyoit fraper ſur un clou, une vague luy faiſoit manquer ſon coup, & paſſoit ſouvent par-deſſus luy. Voyant qu'il ſouffroit beaucoup, & qu'il ne pouvoit pas long-temps reſiſter à tant de fatigue, quoy qu'il bût bien de l'Eau de vie pour luy donner du cœur, on fit deſcendre un Matelot avec luy pour luy aider; quand il en fut ſecondé, le travail alloit mieux, & en deux heures de temps le deſordre fut reparé. Cet accident nous arriva le vingt-cinquiéme jour de Septembre, je n'en perdrai jamais le ſouvenir.

Ce

Ce malheur ne fut pas sans un grand bien pour nous,
Par le plus grand bonheur du monde,
Un grand calme regnoit sur l'Onde,
Sans cela nous périssions tous.
La Source de l'eau fut tarie,
Le Navire n'en faisoit plus,
Celle qu'il renfermoit retourna dans son flux,
Et nous croyions joüir d'une nouvelle vie.
Enfin, en quatre jours nous fûmes sur le Banc,
Aprés une fatigue extrême,
Et de bon cœur je payai mon baptême
D'une piece de métail blanc.

Ceux de l'Equipage qui n'avoient jamais passé par là, n'en furent pas quittes de la sorte: On n'en excepte personne, c'est une coûtume établie parmi les Matelots, & on fait jurer à tous ceux qu'on baptize de ne jamais manquer de baptizer eux-mêmes ceux qui ne l'auront pas été, quand ils se trouveront avec eux aux passages; où cette Cérémonie doit être observée, & qu'on leur marque pour

pour cet effet. Il faut en raporter icy la formalité, du moins comme je l'ay vûë. On place une Cuve pleine d'eau au milieu du Pont; trois ou quatre Matelots prennent celuy qui doit être baptizé par les jambes & par les bras, & luy trempent le derriere par plusieurs fois dans la Cuve; enfin ils le laissent malicieusement dedans les pieds en haut, & pendant qu'il se tourne & fait des efforts pour s'en retirer, d'autres Matelots luy jettent encore cinq ou six seaux d'eau sur le corps, & cette Cérémonie finit par de grands éclats de rire.

Un pot de distilé breuvage
Donné dans cette occasion
A tous les Gens de l'équipage,
Sauve de cette aspersion
Ceux qui font leur aprentissage.

La premiere observation que je fis sur le grand Banc, fut de voir que l'eau y étoit plus blonde que par tout ailleurs dans la mer. Le sable que l'on en tira au bout de la sonde étoit blanc comme du sel, & mélangé d'un broyé coquillage, les lignes étoient toutes preparées pour pê-

pêcher en paſſant, mais on les mit vainement en uſage.

La Moruë en ce lieu commune
Ne mordoit point à l'hameçon;
Nous crûmes que nôtre infortuue
Nous priveroit encor de ce poiſſon.

La nuit nous fit remettre la Pêche au lendemain matin; mais nôtre étoille toûjours maligne ne nous fit pas trouver meilleure chanſe.

Sans être rebuttez de pareilles diſgraces,
Dans le milieu du jour on pêcha de nouveau,
Et l'on prit tant de ces Poiſſons voraces,
Qu'on en couvrit tout le Pont du Vaiſſeau.

On en prit bon nombre d'autres d'une eſpece differente que les Matelots apellent des flûtans. C'eſt un Poiſſon de la forme d'une Plye, gris par-deſſus le dos, & blanc ſous le ventre comme elle; mais d'ailleurs la difference eſt grande, il a quatre à cinq pieds de longueur, deux ou trois de largeur, & un d'épaiſſeur. La ligne ne pouvoit pas le tirer juſques dans le

le Navire sans rompre son ain; quand on le voyoit à une brasse dans l'eau, on s'armoit de gaffes pour l'acrocher si-tôt qu'il étoit à la surface, & c'étoit tout ce que deux hommes pouvoient faire que de le tirer jusques sur le Pont.

Ce *Poisson* a bien fait de se mettre en pleine eau,
Il est d'une grande dépense,
Une Morue entiere dans sa panse,
N'est pour luy qu'un petit morceau,
On le vit pour plus d'une avec trop d'évidence.

La tête en est grasse, doüillette & trés-excellente; on tire un suc des os qui surpasse la délicatesse de la plus fine moëlle; les yeux qui sont aussi gros que le poing sont encore admirables, & les bords des côtez que les Pêcheurs appellent les Ralingues, ne sont pas moins délicieux.

S'il étoit pris par les Diépois,
Et qu'on pût à Paris le voir dans sa cuisine,
On s'en lécheroit bien les doigts,

Les

Les Bourgeois auroient bien la mine
De n'en tâter qu'aprés nos Rois ;
Mais ce n'eſt pas pour eux que le Ciel le deſtine,
C'eſt pour les Matelots, & dans des plats de bois.

Ils n'en mangent que les endroits que j'ay marquez. ils rejettent le corps à la Mer, comme trop maſſif pour engraiſſer la Moruë ; il eſt bien juſte qu'elle le mange aprés ſa mort, puis qu'étant vivant, il la court ſans ceſſe, l'attrape & avalle toute entiere ſans la mâcher ; il n'eſt point de Poiſſon plus gourmand. Nous ne la voulions pas ſi fraiche, on la ſaloit un peu, & on la gardoit un jour ou deux, elle en étoit meilleure, quoy qu'elle ne laiſſât pas d'être trés bonne ſans avoir pris ſel, mais il en falloit bien manger à toutes fauſſes : nous en prenions aſſez pour cela, bien que nous ne pêchaſſions qu'en chemin faiſant, & par repriſes.

Je croyois ſur le Banc voir cent vaiſſeaux divers
Former une Ville flotante,
Et déclarer la guerre aux Habitans des Mers ?

J'en

J'en vis seulement six répondre à mon attente,

Mais je vis par milliers des Habitans des Airs

De mainte espece differente.

Les plus communs sont des Fauquets ainsi nommez par les Normands; on en voit quelquefois des meilleurs ensemble ils sont plus gros que des Pigeons, ont le bec crochu comme les Perroquets, le dos gris, & le ventre blanc. D'autres les apellent Hape foye, & ce nom leur convient mieux; car lorsque l'on jette en pêchant celuy de la Moruë à la Mer, il faut voir avec quelle fureur ils se jettent dessus; ils y sont si acharnez qu'ils viennent à l'envi l'un de l'autre tout contre le Navire pour le prendre à mesure qu'on le jette. Ils y sont quelquefois attrapez, & la maniere dont-on se sert pour cela est assez plaisante. Au bout d'une perche on attache un Cerceau autour duquel est lié un petit filet en façon de poche, on le jette sur eux, & comme la Mer en est couverte, il en demeure souvent quelqu'un dedans.

Voi-

Voicy dequoy surprendre, étant tirez de
l'Onde,
Et sur le Pont du Navire étendus,
Ils font pour en sortir des efforts superflus,
Quoy qu'ils volent des mieux du monde.

Il faut aparemment que de leur nature ils ayent le pied à l'eau, & que les vagues les élévent assez pour être soûtenus de la quantité d'air qu'il leur faut pour le vol. C'est une matiere à occuper les Physiciens. Je vis d'autres Oyseaux qu'on apelle des Poules, & auxquelles on donne encore le nom de Palourdes; peut-être parce qu'elles sont fort pesantes au vol; elles sont bien plus grosses que les autres, mais en moindre quantité. Leur couleur est d'un brun forcé, & elles courent aussi le fond avec beaucoup d'ardeur.

Des rayons argentez bien rangez sur leurs
aîles,
Et qui marquoient quelque beauté,
Firent naître chez moy la curiosité
De les voir de plus prés, & de tirer sur
elles.

D'un

D'un côté je me satisfis,
Et cela fut fait assez vite,
J'en fis culbuter six en six coups tout de suite,
Mais ce fut tout ce que je vis.

Je les faisois tomber trop loin du Navire, & il n'avoit pas l'honnêteté d'attendre ; en vain les Matelots s'empressoient de les acrocher avec les gaffes, elles échapoient toûjours.

Chagrin des malheurs de ma Chasse,
Où j'avois fait des coups si beaux,
Je remis mon fusil en place,
Et laissai vivre les Oyseaux.

On m'avoit fait peur des abords du grand Banc, & je croyois y trouver la Mer terrible par les mouvemens que je m'imaginois que ses ondes devoient faire pour monter & descendre cette Montagne cachée sous les eaux qui passent pardessus ; mais elle étoit pacifique, & nous fûmes cependant trois jours à traverser cet endroit-là. Quand nous fûmes assez loin du grand Banc, on jetta la sonde plusieurs fois pour voir si on trouveroit la

la terre, ce qui se rencontra, & on remarqua qu'elle étoit tantôt plus élevée, & tantôt plus profonde : aux endroits les plus creux on trouvoit de petites pierres rondes comme des Noisettes, & aux moins profonds un gravier.

Avant de quitter ce séjour des Morues,
Les Lignes par plaisir furent encor tendues,
A quatre-vingt brasses d'avant,
On en prit cinq ou six d'une grandeur extréme,
Et plus grosses qu'auparavant ;
Le Terroir étoit bon pour les nourrir de même.
Les Pécheurs fatiguez ne les y cherchent pas,
Ce seroit un profit de les prendre si belles ;
Mais on ressentiroit des peines trop cruelles
A les tirer d'un lieu si bas,
Il faudroit avoir de bons bras,
Et des forces toujours nouvelles.

Deux jours aprés, on voulut encore sonder, mais en vain, on ne trouva plus fond. Il s'éleva des bruïnes si épaisses qu'on ne se voyoit pas sur le Navire, & nous les eûmes pendant trois jours.

Le

Le Soleil les chassa par sa vive clarté,
Et nous vîsmes bien-tôt sur un bord écarré
Les Sauvages Côteaux de la Nouvelle France;
Le Te Deum à l'instant fut chanté,
Pour en marquër nôtre réjoüissance.
C'étoit un spectacle nouveau
Qui dissipoit nôtre tristesse;
Quoyque des Matelots le chant ne fût pas beau,
Je n'entendis jamais avec plus d'allegresse,
Ny l'Illustre Rochois, ny la belle Moreau.

Nous n'eûmes que de loin une vûë si agreable, & deux jours aprés il fallut déchanter. Un vent des plus impétueux nous éloigna beaucoup, & agîta terriblement la Mer: Quoique ce vent nous fît assez de peine, je ne veux pas cependant m'en plaindre, il nous en auroit fait bien davantage s'il avoit chassé nôtre Navire vers la Côte.

Nous étions encor loin du Port
Qui devoit nous servir d'azile,
Mais j'aurois bien voulu voguer le long du bord,
Et voir si ce Terroir est desert ou fertile,
Pour en faire icy mon Raport.

Le

Le vent qui nous avoit si éloignez de la terre, fut suivi le lendemain d'un autre qui nous permit de nous en raprocher, & nous vîmes de loin dix Bâtimens Anglois occupez le long de cette rive à pêcher.

Le calme sur le soir nous fit faire de même,
Et nous vîmes que le Poisson
Qu'on cherche sur le Banc mordoit à l'hameçon
Avec une fureur extrême.

Nous aurions pû en couvrir le Pont en peu de temps, & sans nous fatiguer, la Mer n'ayant pas en ce lieu-là beaucoup de profondeur: C'étoit vis-à vis le Port de Sainte Helene, nous l'aprîmes la nuit par un bâtiment Anglois que la Lune nous fit découvrir. Quand le jour fut venu, on vit un fort grand Pays de Bois, & on courut le long du Rivage jusqu'à Midy: Nous allions bien; mais un vent capable d'intimider les plus hardis Navigateurs, nous força de chercher un bon moüillage, & de nous mettre à l'abry de ses coups. D'ailleurs le Bois & l'Eau commencerent à nous manquer, on mettoit pour huit jours la marmite: fortes

raisons pour relâcher, trop de maux tout à la fois menaçant nôtre vie; nous fûmes tout au hazard nous jetter à Chiboüeton, dans la Carte, Bayesenne, sur la Côte de l'Acadie, où nous trouvâmes bien-tôt les secours dont nous avions besoin.

Ce Havre est de grande étendüe,
La nature d'elle-même y forme un beau Bassin,
Et l'on voit tout au tour le verdoyant Sapin
Faire un effet agreable à la vûë.
Nous vimes sur ses bords une Habitation
Pour faire sécher la Morue
D'une telle construction
Qu'elle pourroit bien être à Mansard inconnue.

Elle étoit longue comme la moitié de Mail de Paris & aussi large, bâtie sur une belle Greve le long de la Riviere, à telle distance que l'eau pût passer pardessous, quand la Mer est dans son plein & entraîner ce que l'on jette d'inutile de la Moruë. Qu'on s'imagine voir un Pont de

de bois bâti sur terre avec de gros arbres fichez bien avant du côté de l'eau, sur leurs extrêmitez d'autres pieces de bois de travers bien emboëtées ; qu'on se represente le même ouvrage moins haut du côté de la terre, parce qu'elle étoit en Talu, & sur tout cela de jeunes Sapins assez long pour porter sur les deux côtez, pareillement arangez l'un contre l'autre, & bien cloüez par les deux bouts sur les pieces de bois qui les soûtiennent, & on sçaura ce que c'est de cette Machine que les Pêcheurs apellent un Dégras. On étend la Moruë dessus bien ouverte pendant l'Eté, la tournant & retournant sans cesse pour la faire secher, & la rendre telle qu'elle doit être, & qu'on la voit en mille lieux du monde où elle se porte aisément. Cette Habitation étoit sans Habitans, elle avoit été faite avant la derniere guerre par des Pêcheurs Francois qui s'étoient établis là pour une Compagnie qui n'y fit pas son compte.

Si-tôt qu'on eut moüillé je me fis mettre à terre,
Plancher que j'atendois depuis un si long temps,
Des Outardes, des Cormorans
M'inspirent le desir de leur faire la guerre.

Mais en vain je courois dessus,
Ils me fuyoient encore plus vite,
Ou bien ils se cachoient dans le sein
d'Amphitrite,
Tous mes pas étoient superflus.
Je m'animai sur le Rivage
A tirer du petit Gibier;
Un pareil bruit dans ce Quartier,
Etonne le Peuple Sauvage?
C'étoit sans le scavoir un peu me hazarder,
Car en faisant ma caravane,
Je passai prés d'une Cabane,
D'où cette Nation eût pû me canarder.

Les Sauvages n'ont pas l'ame si cruelle; nos Matelots allant sur le soir à une Fontaine pour faire de l'eau, rencontrerent deux de ces gens-là d'un naturel fort doux; ils avoient cependant leur hache & leur fusil pour armes; je les avois sans doute allarmez, & ils craignoient d'être surpris; c'est pourquoy ils s'étoient mis en état de défense; qui n'auroit pas fait comme eux dans une telle conjoncture? Ils se tinrent devant nos Gens en bonne & résoluë contenance; mais

mais si-tôt qu'ils firent connoître qu'ils étoient François, les Sauvages mirent aussi-tôt les armes bas.

Ils voulurent par là, je croy, faire comprendre,
Qu'à nôtre grand Monarque ils étoient tous soûmis,
Ils se parlerent sans s'entendre,
Et se quitterent bons amis.

Trois de leurs Principaux vinrent le lendemain de grand matin nous rendre visite dans un petit Canot d'écorce leur compliment fut court; & cependant je n'y pûs répondre un mot.

Mais je leur fis si bon visage,
Qu'ils en parurent tous contens;
Ce n'est pas estre si Sauvage
De visiter ainsi les Gens.

Pour les régaler de quelque chose de meilleur, ce qu'ils venoient peut-être chercher, je les fis bien déjeûner en Viande & en Poisson; ils croquoient le Biscuit du meilleur apetît du monde, & beuvoient l'Eau de vie avec un grand

délice, moins sobrement que nous, ils en sont alterez, & je crois qu'ils auroient bien vuidé ma Cave sans en être soûs. Je remarquai en eux une action qui m'édifia beaucoup ; c'est qu'en se mettant à table, ils firent dévotement leur Priere, & le Signe de la Croix, & en sortant ils rendirent grace avec la même pieté.

Ils portoient à leur col chacun un Chapelet
En maniere de Scapulaire ;
Avec un petit Reliquaire,
Cousu dans un morceau de Drap, ou de Droguet.
Ils avoient reçû le Baptesme,
Leur peché d'origine avoit été lavé
Par un Prestre d'un zele extréme,
Que la mort depuis peu leur avoit enlevé.
Par un Signe ils firent comprendre
Qu'ils l'avoient enterré dans un Bois d'alentour,
Je voulus dés le mesme jour
Par curiosité m'y rendre.
Je n'y fus pas si-tôt que je vis son Tombeau ?
Il étoit fait de pieux couverts d'écorce d'arbre,
Voûté, plus long que rond en forme de berceau,

Le

Le corps étoit couvert, au lieu de quelque
Marbre,
De Cailloux proprement arrangez au niveau.
Enfin les plus contents du monde,
Ils sortirent de nôtre bord,
Et pour nous témoigner leur joye & leur
transport,
Ils tirerent un coup qui retentit sur l'Onde.
C'est peu, dira quelqu'un, il falloit trois
saluts,
Ils n'avoient qu'un Fusil, pouvoient-ils faire
plus?

Je leur avois donné de la munition pour m'atraper du Gibier, & ils m'en auroient aporté sans doute, mais le vent s'étant rendu favorable la nuit suivante, pour sortir de ce Havre où nous avions pris tout ce qu'il nous falloit, nous apareillâmes dés le matin pour continuer nôtre route. Nous crûmes le long de la Côte que ce bon vent nous conduiroit jusqu'où nous voulions aller; mais aprés nous avoir portez jusqn'à la porte, un autre vent nous empêcha d'entrer.

Les Vents ſont des Demons empreſſez à
mal faire,
Pour Tyran chacun a le ſien,
Le meilleur à quelqu'un ne fait jamais de
bien.
Que pour être à d'autres contraire,
Quel Portier! Je ne puis m'en taire,
Quel maudit Portier de malheur!
Un Suiſſe avec ſa Halebarde
Ne feroit pas ſi bonne garde
A la porte d'un grand Seigneur;
On pourroit le gagner, & le rendre traita-
ble
Pour Or, ou pour Argent; mais luy, pas
pour le Diable.

Celuy qui vint ſi mal à propos s'oppoſer à notre entrée dans le Port, nous jetta bien loin ſur les Bords du Menane, ou de l'Iſle Gravée. Il nous ſembla qu'il voulût pendant trois jours nous baloter au tour de ce rivage; mais enfin aprés nous avoir donné tant d'exercice, il nous permit d'aller moüiller au Port Royal, lieu de nôtre deſtination, & où nous fû-

fûmes cinquante-quatre jours à nous rendre.

Je reconnus des bords de l'Onde,
Que ce Port n'étoit pas le mieux nommé du monde,
Je fus pourtant ravi de me trouver dedans,
Bien loin à l'abry de tous vents.
Les Humiers hauts avec audace,
Nous nous aprochions de la place,
Si je puis luy donner ce nom,
Quand par des cris aigus qui sortoient d'un Dragon,
On nous fit l'horrible menace
De nous couler à fond par des coups de Canon.

Ce Dragon étoit un Navire du Roy qui avoit aporté de Rochefort les Provisions de guerre & de bouche necessaires à Plaisance, & au fort de la Riviere Saint Jean; mais pendant qu'il nous menaçoit, il avoit plus de peur que nous; les Officiers & les Matelots se mirent tous sous les armes, & voicy pourquoy: ils avoient apris par quelques Sauvages qu'un Forban alloit & venoit sur la Côte,

& que s'ils ne prenoient garde à eux, il pourroit bien leur joüer d'un tour.

Cet avis étoit salutaire,
Ils craignoient plus ses coups, que ceux d'un vent contraire,
Et quand ce que l'on craint cause une grande peur,
On croit toûjours le voir, rien n'est plus ordinaire?
Ils nous firent le deshonneur
De nous prendre pour un Corsaire.

S'ils avoient pû pointer les Canons contre nôtre Navire, ils nous auroient fort mal traitez, dans leur terreur panique ils auroient sans doute fait carnage, & nous auroient peut-être fait abîmer sous leurs coups.

Pour allarmer comme eux tout le pays Sauvage,
Et pour en apeller le Peuple à leur besoin,
Si-tôt qu'ils nous virent de loin,
Leur foudroyant Canon étonna le Rivage.

Ils

Ils tirerent trois coups à charge de boulet,
Le dernier seulement de nous se fit entendre,
Etant à la portée au plus du Pistolet,
Ils auroient mis nôtre Navire en cendre.
J'avois pensé périr avant que d'y monter,
Le Ciel, le juste Ciel, voulut bien m'en défendre,
Il me fit encore éviter
Un si funeste sort avant que d'en descendre.

Pendant qu'ils craignoient de la sorte, il fallut cependant moüiller un peu au-dessus d'eux, & que nôtre Capitaine fit mettre la Chaloupe à l'eau pour aller à leur bord calmer dans leurs cœurs une crainte si vaine, sa presence les eut bientôt rassûrez, & ils ne se battirent qu'à coups de Verre. Pendant ce temps-là les Habitans avoient porté dans les Bois à leurs cachettes leurs meilleurs effets. Quand nous fûmes descendus à terre, & qu'ils sçûrent que nous étions de leurs amis, Nous vîmes les Charettes revenir toutes chargées. Je considerai la situation du lieu qui me parut assez belle : Le

Terrain du Port Royal peut avoit une demi-lieüe de long, & presque autant de large. Les maisons qui sont situées dessus, & assez loin les unes des autres, ne sont que des Chanvieres fort mal bousillées, avec des cheminées d'argille. Ce spectacle ne me plaisoit point du tout, & je me disois dans mes Réflexions Poëtiques.

Dans quel Pays Sauvage, ô Ciel! suis-je venu!
Rien ne s'offre á mes yeux que des Bois, des Rivieres,
Des Masures & des Chanvieres,
De l'état de ces lieux j'étois mieux prevenu.
Comment y faire résidence!
Quel image de pauvreté!
Je suis déja bien sou de la Nouvelle France
Avant que d'en avoir gousté,
Que j'y vais faire penitence
De la Vieille que j'ay quitté!

Deux Commis qui devoient y rester avec moy pensoient de même : Je demandai l'Eglise que je ne pouvois reconnoître, n'étant pas autrement bâtie que

que les autres maisons, & que j'aurois plûtôt prise pour une Grange, que pour un Temple du vray Dieu: Comme j'y allois pour le remercier de la grace qu'il m'avoit faire d'être arrivé heureusement, j'aperçûs Monsieur le Curé qui venoit au-devant de moy; nous nous fimes des complimens reciproques, ensuite dequoy il me conduisit à l'Église, & me fit l'honneur de me presenter de l'Eau-benite: Je fis ma Priere, & aprés cela Monsieur le Curé me fit entrer dans sa chambre mal meublée, qui est au bout de l'Eglise, y attenant contre l'ordre des Presbiteres. Il me regala de plusieurs sortes de Pommes que je trouvai fort bonnes, quoyque Sauvages. C'est un fort honnête homme qui a beaucoup de mérite & de zele pour ses Paroissiens, & qui fait dans l'Acadie la fonction de Grand-Vicaire de Monseigneur l'Evêque de Quebec. Il m'accompagna pour voir une maison que je loüai, elle avoit servi auparavant d'Eglise, c'étoit la plus grande du lieu, elle étoit composée de trois pieces en bas, de greniers dessus, & d'une cave maconnée sous la piece du milieu. Je trouvai que je serois assez bien logé pour le Pays. Je ne vins pour l'habiter que trois ou quatre jours aprés mon arrivée, je me

promenai, & considerai plus particulierement ce qu'il y avoit à voir dans ces lieux.

De quel côté qu'on puisse regarder,
Le Terrain en est agreable,
L'entrée en est étroite & facile à garder,
On y pourroit construire une Ville imprenable.
Sur un haut entouré de deux petits Marais
La Place en seroit fort jolie,
Et là, chaque famille enfin mieux établie
Y pourroit trouver des attraits.
Dans ces Marais le Bœuf sçait tirer la Charue,
Ils fournissent de Bleds les Peuples de ces lieux,
Plus loin on voit des bois d'une grande étendue,
Dont les arbres divers élevez jusqu'aux Cieux,
Font par tout douter à nos yeux
S'ils sortent de la terre, ou tombent de la nue.

Deux

Deux Rivieres dont ce terrain eſt preſque environné ne ſont pas un ſpectacle moins charmant à la vûë. La premiere qu'on apelle de Dauphin, eſt large comme la Seine; elle vient de ſept ou huit lieuës au deſſus du Port Royal, & des deux côtez il y a des Habitations éloigneéz plus ou moins les unes des autres. Il y a par endroits d'aſſez belles prairies le long de ſon cours. Au-deſſous du Port Royal il y a de même encore des Habitations ſur cette Riviere, & quelques Courts auſſi bien plantées de Pommiers qu'en Normandie, avec cette difference que ces arbres ne ſont pas greffez Ces Habitations vont preſque juſqu'à une Iſle qu'on apelle l'Iſle aux Chevres, & qui eſt diſtante d'une lieüe du Port Royal. Au-deſſous de cette Iſle la Riviere forme le Baſſin qui va juſqu'à la Mer; il a environ deux lieües de long & une de large, il eſt parfaitement beau, & l'on trouve par tout bon moüillage. Deux Redoutes à chaque côté du Paſſage en pourroient défendre l'entrée qui n'a pas plus de cent-cinquante pas de large. L'autre Riviere qu'on apelle du Moulin, & qui va ſe répandre dans celle que je viens de marquer, n'a pas plus d'une lieue de long, & eſt beaucoup plus étroite que l'au-

l'autre. Il y a trois Moulins dessus, un à Bled, & deux à Planches, avec trois ou quatre habitations. Le flux monte jusqu'au haut de celle-cy, & ne va pas si loin dans l'autre à cause de sa longueur. Ce Pays-là est assez fertile, il produit toutes sortes de Legumes & assez de Fruits, du Bled suffisamment, & on y a Chair & Poisson, des Volailles, & toutes sortes de Gibier, mais j'en parlerai plus amplement quand je le connoitrai mieux.

Je faisois assez bonne chere,
J'avois porté de bon vin de Bordeaux,
En le bûvant je ne songeois plus guére
Aux dangers que j'avois encourus sur les eaux.
A terre on a bien-tot oublié la misere
Que la Mer cause en son trajet;
C'est une peine de le faire,
C'est un plaisir de l'avoir fait.

Lorsque je me trouvois dans un état si paisible, & que je croyois ne devoir plus craindre la fureur des vents, le plus terrible qui fût jamais ne pouvant exercer

cer sa cruauté sur nous, sembla vouloir s'en déchaîner avec plus de violence sur nôtre Navire dans le Port. Il n'en fut jamais un si grand dans le Pays, selon l'aveu trop veritable des plus vieux Habitans. Il soufloit avec tant d'impetuosité qu'il brisa les Cables du Navire à l'Ancre. Une Barque qui y étoit attachée, & dans laquelle on avoit déchargé toutes les marchandises dont j'avois la direction, pour les porter le lendemain au Magazin, ne put pas en soûtenir le choc, elle fut renversée, & coula bas.

Quel triste accident! quel dommage
Des Matelors presque noyez,
Qui s'étoient sauvez à la nage,
Vinrent encore tout effrayez,
M'anoncer ce fâcheux Naufrage,
C'étoit au milieu de la nuit,
Je ne dormois point dans mon lit,
Pendant un si grand vent, pouvois-je être tranquille?
J'en entendis plûtôt leur bruit,
Et du sommeil alors j'abandonnai l'azile.

Je

Je pris pous y courir le chemin le plus court,
Mais que me ſervit de m'y rendre?
Pour voir clair il fallut attendre
Que l'Aurore mouvrît la barrière du jour,
Elle ne fut que tard, mais que trop tôt ouverte
Pour un ſpectacle ſi fâcheux;
De la Barque & des biens entaſſez dans ſon creux,
Dans le moment je crûs la perte.
Il n'en parut qu'un bout & le mât à mes yeux,
Jamais tel accident ne ſurvint dans ces lieux;
Je deſcendis plus bas, & je vis ſur la Rive,
Des Bariques & des Balots
Pouſſez & briſez par les flots,
Je crûs le reſte à la Dérive.
Quelle peine! quel embaras
Dans un naufrage auſſi funeſte!
Pour ſauver du débris le déplorable reſte,
Quatre jours ne ſuffirent pas.

Nous

Nous n'avions à baſſe Marée
Que deux heures à ménager;
Ce n'étoit pas aſſez, dans un ſi grand danger,
Il eût au moins fallu d'un long jour la durée,
Ce fut un embaras nouveau
Lorſque l'on fit ſecher toutes les Marchandiſes,
Il les fallut d'abord laver à la douce eau,
Les expoſer à l'air par diverſes repriſes,
Et le temps pour cela ne fut jamais moins beau.
Si-tôt qu'on les avoit quelquefois étendues,
Il les falloit ôter, quels mouvemens divers!
Quelle dépenſe jointe à tant de maux ſoufferts!
Combien en eut-il de perdues?
Lorſque j'y penſe, helas! Moy-même je me perds.
L'Ouragant ſans pareil, l'échouement du Navire,
De toute éternité nous étoient reſervez,
Quel étrange malheur! je ne puis trop le dire,

Con-

Concevez le si vous pouvez,
Il est plus aisé qu'à décrire.
Il ne falloit plus qu'un Forban,
Dont les Pirates pleins de rage,
Seroient venus inspirez par Satan
Piller ce qu'on avoit retiré du naufrage.
Que dis-je? Peut-il être un si cruel destin!
Peut-être serions-nous mêlez dans le butin,
Mais sommes-nous exempts d'un sort si déplorable?
Quand j'y pense, je sens un trouble épouventable,
Et la Plume en tremblant me tombe de la main.

RELATION
DES MANIERES TANT DES HABITANS QUE DES SAUVAGES DE LA NOUVELLE FRANCE.

APRE'S avoir d'écrit les divers mouvemens de la Mer & des Vents, & tout ce qui m'arriva dans ma Traverſée de la Rochelle au Port Royal de l'Acadie, il faut que je faſſe maintenant le Recit de tout ce que j'ay remarqué dans le Pays.

Théagene l'attend, j'en ay fait la promeſſe,
Si je ne luy dis rien dans l'ardeur qui me preſſe
Qui puiſſe contenter ſa curioſité,
Son cœur n'a pas moins de bonté
Que ſon eſprit a de délicateſſe.

Di-

Disons d'abord que trois seules Habitations font le partage d'un si grand Pays, & que les Habitans de ces lieux-là ont les mêmes occupations. Le Port-Royal est la premiere, & je n'ay rien à ajoûter au Plan que j'en ay fait. La seconde, sont les Mines & Beaubassin. La troisieme: Je n'ay point été à ces deux dernieres, ainsi je n'en ferai point la Description; je sçai seulement que les Mines fournissent plus de Bled que tout le reste du Pays par le dessechement qu'on a fait dans ses Marais qui sont assez étendus, & que les Habitans du Port Royal y ont établi leurs enfans dans les concessions qu'ils y ont achetées pour peupler le Pays & le rendre fecond; ils reüssissent en tout cela fort bien. A l'égard de Beaubassin, qu'on nomme ainsi par sa situation, c'est l'Habitation la moins peuplée, & qui produit aussi le moins. Le Climât de tous ces lieux est égal à celuy de la France, c'est presque le même degré, l'Eté y est aussi chaud, mais l'Hyver y est plus froid: Il y neige presque toûjours dans cette saison, & les vents qui soufflent sont si froids qu'ils gelent le visage; on n'ose sortir pendant ces foudrilles, c'est le nom que les Habitans donnent au temps quand il neige & vente beau-

beaucoup tout à la fois. Si les neiges y fondoient comme en France par des dégels, il n'y feroit pas plus froid; mais elles durent sept ou huit mois sur la terre, & particulierement dans les Bois, & c'est ce qui en rend l'air si glacial.

De ce séjour les Habitans
Où chacun pour vivre travaille,
Ne laissent pas d'être contens;
On ne leur parle point ny d'Impôts ny de Taille,
Ils ne payent quoi que ce soit,
Chacun sous un rustique toit
Vuide en repos sa Huche & sa Futaille,
Et se chauffe bien en temps froid,
Sans acheter le Bois denier ny maille:
Où trouve-t-on des biens si doux?
Ce Pays pourroit être un Pays de Cocagne.
S'il avoit seulement un Côteau de Champagne,
Il seroit le meilleur de tous.

Mais on n'y fait que de la Biere avec des sommitez de Sapin, dont on fait une for-

forte décoction qu'on entonne dans une Barique où il y a du Levain & de la Melasse, qui est une espece de Syrop de Sucre de couleur de Raisine. Tout cela fermenté ensemble pendant deux ou trois jours: Quand la fermentation est passée, les matieres se rassoient, & l'on boit la Liqueur claire qui n'est pas mauvaise; mais la plus ordinaire boisson est l'Eau, & ceux qui ne boivent pas autre chose, ne laissent pas d'être vigoureux, & de resister au travail, parce qu'ils mangent beaucoup, & qu'ils ne travaillent pas toûjours.

L'oysiveté leur plaît, ils aiment le repos,
De mille soins fâcheux le Pays les délivre,
N'étant chargez d'aucuns Impots,
Ils ne travaillent que pour vivre.
Ils prennent le temps comme il vient,
S'il est bon ils se réjoüissent,
Et s'il est mauvais ils patissent,
Chacun comme il peut se maintient.
Sans ambition, sans envie,
Ils attendent le fruit de leurs petits travaux,
Et l'aveugle fortune en les rendant égaux
Les exempte de Jalousie.

Dans

Dans ce Pays les Habitans
Se donnant au travail peu de grandes fatigues,
Font à leurs femmes maints enfans,
Car ils n'ont point d'autres intrigues.
De la vertu c'eſt le ſéjour,
Elle eſt bien rare ailleurs dans le temps où nous ſommes;
Les Femmes n'ont rien pour les Hommes,
Si l'hymen ne permet l'amour.
Il leur inſpire ſeul ſes amoureuſes flâmes,
Et je puis dire à leur honneur,
Que la ſageſſe & la pudeur
Sans pouvoir ſur trop d'autres Femmes;
Pour regner dans ces lieux ont paſſé dans leurs Ames.
Un Pere, une Mere chez eux
Ne gardent pas long-temps une Fille nubile;
La garde cependant n'en eſt pas difficile,
Selon leurs volontez elle regle ſes vœux.

Si quelque tendre Amant vient déclarer ſes feux.
Et que la Maîtreſſe y réponde,
L'hymen les uniſſant tous deux,
Ils n'ont plus qu'à peupler le Monde:
C'eſt ce qu'ils font auſſi le mieux,
Ne partageant point leur tendreſſe,
Dés les premiers tranſports de la verte Jeuneſſe,
Ils font bien des enfans juſqu'à ce qu'ils ſoient vieux

Deux couples voiſins, & bien unis par l'amour & l'hymen, ont fait à l'envy l'un de l'autre chacun dix-huit Enfans tous vivans, c'eſt être fort habiles en ce métier; cependant un autre couple a été juſqu'à vingt-deux, & en promet encore davantage.

Plus qu'ailleurs on s'y mes-allie,
On ne regarde point à la condition,
Dans ſon tranſport on ſe marie,
Rien ne rebutte, tout eſt bon,

Le

Le Noble dans sa Couche, ou plûtôt sa
Cabane,
Pour étendre sa race admet la Païsanne,
Et lorsque par un coup fatal,
La Parque vient couper le Lien Conjugal;
Et que sans nul égard l'Homme Noble elle
emporte,
La veuve moins sensible à la Mort qu'à
l'Amour,
A son premier état faisant un prompt retour,
Reprend un Mary de sa sorte.
Par cette nouvelle union
Elle perd le titre de Dame,
Pour contenter sa passion;
C'est ainsi qu'en fait une Femme.
C'est sçavoir le secret d'avoir pour Heritiers
Des Nobles & des Roturiers.
On voit de même aussi par la Foy Conjugale
Une Fille de qualité,
Plûtôt que de rester Vestale,
Avec un Roturier perdre sa dignité:
Malgré l'Alliance inégale,
On veut avoir posterité.

Presque dans toutes les familles on voit cinq & six Enfans, & souvent beaucoup plus; il faut voir comme la marmaille y fourmille; & si l'on ne va point là comme ailleurs en Pellerinage pour en avoir, ils se suivent de prés, & l'on diroit qu'ils sont presque tous d'un même âge.

Dans un Pays qu'on va rarement secourir,
Et qui souffre souvent la derniere misere,
On s'étonne de voir que le Pere & la Mere
De leur petit travail en puissent tant nourrir.

Mais c'est la richesse du Pays, quand ils sont en état de travailler, ce qu'ils font de bonne heure; ils épargnent à leurs Peres des journées d'hommes qui coûtent là vingt-cinq & trente sols, & cela va à une dépense qu'ils ne sçauroient faire. Il en coûte beaucoup pour accommoder les terres qu'on veut cultiver, celles qu'ils apellent Hautes, & qu'il faut défricher dans les Bois ne sont pas bonnes, le grain n'y leve pas bien, & quelque peine que l'on prenne pour le faire venir par des Engrais dont on a trés-peu, on n'y recüeille presque rien, & on est quelquefois contraint de les abandonner. Il faut pour avoir des Bleds dessécher les Ma-

Marais que la Mer en pleine marée inonde de ſes eaux, & qu'ils apellent les Terres Baſſes; celles-là ſont aſſez bonnes, mais quel travail ne faut-il pas faire pour les mettre en état d'être cultivées? On n'arrête pas le cours de la Mer aiſément; cependant les Acadiens en viennent à bout par de puiſſantes Digues qu'ils apellent des Aboteaux, & voicy comment ils ſont; ils plantent cinq ou ſix rangs de gros arbres tous entiers aux endroits par où la Mer entre dans les Marais, & entre chaque rang ils couchent d'autres arbres de long les uns ſur les autres, & garniſſent tous les vuides ſi bien avec de la terre glaiſe bien battuë, que l'eau n'y ſçauroit plus paſſer. Ils ajuſtent au milieu de ces Ouvrages un Eſſeau de maniere qu'il permet à la marée baſſe, à l'eau des Marais de s'écouler par ſon impulſion, & défend à celle de la Mer d'y entrer. Un travail de cette nature qu'on ne fait qu'en certains temps que la Mer ne monte pas ſi haut, coûte beaucoup à faire, & demande bien des journées; mais la moiſſon abondante qu'on en retire dés la ſeconde année, aprés que l'eau du Ciel a lavé ces terres, dédommage des frais qu'on a faits. Comme elles apartiennent à pluſieurs, ils y

travaillent de concert : Si ce n'étoit qu'à un Particulier, il faudroit qu'il payât les autres, ou bien que dans d'autres travaux, il leur donnât autant de journées qu'on en auroit employé pour luy, & c'eſt comment ils s'accommodent ordinairement entre eux.

Faiſons icy l'Apologie
De divers Habitans de la vaſte Acadie,
Ma Muſe, il faut s'en aquitter,
Et nous ne ſçaurions trop vanter
Leur adreſſe & leur induſtrie.
Sans avoir apris de métiers,
Ils ſont en tout bons Ouvriers,
Il n'eſt rien dont ils ne s'aquittent,
Cent beſoins divers les excitent
A ſe donner ce qu'ils n'ont pas,
De leur laine, ils ſe font Habits, Bonnets & Bas.
Ne ſe diſtinguant point par de nouvelles modes,
Ils portent toujours des Capots,
Et ſe font des Souliers toujours plats & commodes
De peaux de Loups-Marins & de peaux d'Orignaux.

De

De leur lin, ils se font encore de la Toile,
Enfin leur nudité par leur travail se voille.
Quand l'esprit de l'invention
N'opere rien dans leur cervelle,
A voir seulement un modelle,
Ils trouvent tout aisé pour l'execution;
C'est comme faire un Vers à moy quand j'ay la rime:
Loin de les rebuter l'ouvrage les anime,
De mille differens ils sont venus à bout,
Je n'aurois jamais fait si je décrivois tout.

Pour prouver leurs talents, je vais dire seulement un Ouvrage où j'eus quelque part. Ils n'avoient de leur vie vû construire ny Barque, ny Chaloupe; & cependant dés qu'ils sçûrent que j'avois envie de faire pêcher de la Moruë, pêche qui leur étoit inconnuë jusques alors, ils en construisirent fort bien, & ils entreprirent avec succés de les conduire sur la Mer. Enfin ils entreprirent tous la pêche dans l'attente d'y faire du profit. Je leur donnois par là moyen de gagner mieux leur vie, & moy je trouvois mon compte à prendre leur Poisson. Sur la fin de l'Hyver ils se mirent à faire leurs

Chaloupes qui avoient bien vingt pieds de quille pour aller courir la Mer, & tirer de ſon fonds dequoy établir mieux leur petite fortune, & dés le Printemps on ne voyoit par tout ſur la côte que Bâtimens occupez à prendre, & à aporter de la Moruë à des magazins qui ne ſervoient de rien, & que je loüois pour leur faire encore plus de plaiſir. Pour payer leur Poiſſon je leur avois donné d'avance tous leurs beſoins, & c'étoit un bien qui ſe répandoit ſur toute la famille; il étoit bien juſte auſſi qu'il y fût partagé, car le Pere, la Mere & les Enfans s'étoient engagez à cette pêche, dans laquelle ils trouvoient le moyen de s'acquiter de leurs dettes, & moy celuy d'en être payé. Je vis pendant le Printemps & l'Eté ſaller & mettre en pile plus de trente milliers de Poiſſon; auſſi me donna-t-on au Port Royal par reconnoiſſance le titre de Pere des Pêcheurs: On y pêchoit preſque autant qu'à Plaiſance dans l'Iſle de Terre Neuve; ce qu'il y avoit de difference, c'eſt qu'on ne faiſoit pas ſecher la Morue, & qu'on la mettoit en verd, ce qu'on n'avoit pas encore vû dans ce Pays-la. Il faut avoüer qu'elle n'y étoit pas ſi propre, ny ſi bonne que celle du grand Banc; mais j'avois de for-

fortes raiſons pour ne la pas faire accommoder autrement. Enfin j'eus de ces Habitans pendant ſix mois plus de Poiſſon qu'une ancienne & illuſtre Compagnie établie dans ces lieux pour la pêche ſedentaire, n'en a pû tirer en vingt ans.

Diſons encor plus à la gloire
De tous ces Habitans, ils l'ont bien merité,
Ne finiſſons pas leur Hiſtoire
Sans y mettre un beau trait de leur fidelité.
Cent fois la Nouvelle Angleterre,
La plus voiſine de leur terre,
A voulu les ſoûmettre & ranger ſous ſa loy;
Ils ont plûtôt ſouffert tous les maux de la guerre,
Que de vouloir quitter le parti de leur Roy.

De tous leurs Beſtiaux le carnage,
De leurs maiſons le brûlement,
Et de leurs meubles le pillage,
C'étoit des Ennemis le commun traitement.
Dans quel temps marquoient-ils avoir tant de conſtance?
Dans le temps même que la France

Ne pouvoit pas les soulager,
Et qu'on leur promettoit une entiere assistance,
S'ils avoient bien voulu changer.
Ils ne se laissoient point aller à cette amorce,
Ils ne vouloient point être Anglois,
Et de tout leur courage ils défendoient leurs droits;
Contraints de ceder à la force,
Tous vaincus qu'ils étoient, ils demeuroient François.

Les Anglois s'étant enfin rendus maître de leur Patrie, établissoient des Gouverneurs qui leur procuroient tout ce qui leur étoit necessaire, tant pour la vie, que pour le vétement; mais ne pouvant avec tout cela gagner leurs cœurs, & ne se trouvant pas trop en sûreté avec eux, ils se retiroient, & abandonnoient la partie.

C'est ainsi qu'avec fermeté
Leur zele pour Loüis s'est toûjours fait connoître;
Que de Peuples réduits à leur extrémité,
Pour

Pour être plus heureux auroient changé de
Maitre!
Le repos & la liberté,
Dont depuis un long-temps sous la France ils
joüissent,
Peut-être bien les affermissent
A luy garder toûjours tant de fidelité.
Mais lorsque de l'autre côté,
Je regarde le bien qu'ils en pouvoient at-
tendre,
Et que malgré leur pauvreté,
Ils n'ont jamais voulu s'y rendre,
Quand l'interêt sur l'Homme à tant d'au-
torité,
Et qu'on en voit peu s'en défendre,
Je croy que pour leur Prince un amour pur
& tendre,
Sur l'attraît du profit l'a toûjours emporté:
Leur mérite est plus grand, & je ne puis
comprendre
Comment ils ont tant resisté.

Dans un si grand Pays où le Com-
merce devroit être ouvert à tous pour
l'établir, pas un Habitant n'ose négocier,

s'il entreprend quelque choſe, même avec ceux du Pays d'une Habitation à l'autre, on le trouble par un beau prétexte, mais ſpecieux, & qu'un vil intereſt ſuggere toûjours, on luy prend ſes bâtimens, & on rend ainſi des lieux qui pourroient devenir fertiles, roûjours deſerts. La Cour n'a jamais été bien informée de ce qui s'y paſſe, peut-être le ſera-t-elle bientôt, & que tout y changera de face. Nous n'entendons rien au Commerce, bon François que je ſuis, faut-il que je l'avoue icy, & qu'en dépit de moy je donne des loüanges aux autres Nations! Nous ſçavons mieux qu'elles prendre des Villes, toute l'Europe en eſt témoin, mais nous ne ſçavons pas ſi bien établir des Pays.

Nous n'avons en cela jamais fait de jaloux!
Ce n'eſt point là nôtre genie.
En matiere de Colonie,
Les autres l'emportent ſur nous.
Voyons la Nouvelle Angleterre,
Boſton pour le Commerce aujourd'huy ſans égal,
Qui trafique ſans ceſſe avec toute la Terre,
Etoit moins autrefois que n'eſt le Port Royal!

Qui

Qui nous retient ? Qui nous empêche,
De traverſer toutes les Mers,
Et de tirer auſſi de cent Climats divers,
Les retours précieux d'une abondante Pêche ?
N'avons-nous pas des Vaiſſeaux & des Ports,
Pourquoy n'allons-nous point negocier ſur l'Onde,
Et puiſer dans ſon ſein les immenſes Treſors
Dont elle enrichit tant de Monde ?
Quel bien ne reviendroit-il pas
Du Bois & du Poiſſon que produit l'Acadie ?
On formeroit de l'un, Madriers, Courbes, Mâts,
L'autre ſatisferoit aux beſoins de la vie.
Elle ſerviroit d'Entre-Port
Entre les Iſles & la France,
Et de pauvre qu'elle eſt s'enrichiroit bientôt,
En ſe procurant l'abondance.
Les Habitans iroient trafiquer ſur les flots ;
Et pourroient ruiner le riche & grand Commerce,
Qu'avec tant de ſuccés l'Anglois voiſin exerce,

Et feroient pour leur Prince encor des Matelots.

Mais ce n'eſt point là mon affaire,
Laiſſons à d'autres ce débat,
C'eſt à nos Miniſtres d'Etat,
A remplir leur grand miniſtere;
Souvent ils ne ſont pas d'état
De ce qu'on leur fair voir par les yeux du Vulgaire;
Cependant les Acadiens,
Je ne ſçaurois encor m'en taire,
Exigeroient d'eux les moyens
De ſe tirer de leur miſere.

S'ils commerçoient, ils ne ſeroient pas ſi oiſifs pendant la plus grande partie de l'année; car aprés avoir enſemencé leurs terres & fait la recolte, ils n'ont preſque rien à faire, par bonheur l'intervalle eſt petit entre ces deux ſaiſons; au commencement du Printemps on ſeme les Grains, & ſur la fin de l'Eté on moiſſonne. Ce n'eſt pas comme en France où l'on ſeme ordinairement dans le mois d'Octobre, pour ne recüeillir que dans le mois d'Aouſt ſuivant. Les Bleds ne

ne pourroient pas y passer l'Hyver sans mourir à cause de sa rigueur. Pendant cette rude saison, & même de l'Automne, quelques-uns vont faire la chasse aux Martres, aux Renards, aux Loutres, aux Castors, aux Ours, aux Orignaux ou Vlans; mais ils trouvent à cette Chasse bien moins de profit que de mal, & c'est cependant comme ils passent leur temps.

Lorsque les Loups Marins dans le premier des mois
Vont faire leurs petits à terre,
Ils peuvent leur faire la guerre,
Et profiter assez par de sanglans Exploits.
Sur un Roc spacieux environné de l'Onde,
S'assemblent tous ces animaux,
Pour mettre des petits au Monde,
Qui ne vivent que dans les eaux.
Les Habitans peuvent s'y rendre
Du Port Royal dans un seul jour,
Mais il faut doucement descendre,
Et se poster vîte à l'entour.

Les

Les Chaſſeurs n'ayant plus de meſures à prendre,
S'avancent ſur le Roc d'un gros bâton armez,
Et par le bruit qu'ils font entendre,
Les animaux tout allarmez,
Par leur fuite à la Mer tâchent de ſe défendre
De ces Chaſſeurs à leur perte animez;
Mais étant là comme enfermez,
Quelques chemins qu'ils puiſſent prendre,
Ils ſont dans leur route aſſommez.
Peres, Meres, Petits, tout s'enfuit pêle-mêle,
Mais on rend vains tous leurs efforts,
A droite, à gauche ſur leurs corps,
Les coups tombent drû comme grêle.
Pour peu qu'ils ſoient bien aſſenez,
Et qu'on les frape par le nez,
C'en eſt fait, la Bête demeure,
Par tels coups elle perd les ſens,
Et quelques fois en moins d'une heure,
On en abat cinq ou ſix cents.

Ces animaux dont les peres & les meres ſont

ſont quelquefois auſſi gros que de petits Bœufs, & les Petits comme des Veaux, & tous gras à lard, ſont fort pezans, & ne font que roûler, ne pouvant courir ſur leurs pieds qui ſont fort courts, & faits en nageoires, & les Chaſſeurs ont tout le temps qu'il faut pour les arrêter en les frapant, comme j'ay dit. D'ailleurs ils ne ſe ſervent point de leurs dents pour ſe défendre, quoy qu'ils en ſoient aſſez bien fournis, & qu'ils ayent la tête fort groſſe, & faite comme celle d'un Veau; ils ne font que des cris, mais impuiſſans quoyque terribles. Cette Chaſſe eſt auſſi agreable qu'elle eſt utile, & on la fait à peu de frais. Quand on a aporté ces animaux, on en leve la graiſſe qu'on fait fondre pour en tirer l'huile, qui eſt la meilleure de toutes à brûler, & qui ſe vend le mieux. La peau ſert à faire des Souliers aux Habitans comme aux Sauvages; on en couvre des Bahurs en France & ailleurs; les vieux Loups Marins l'ont tachetée de noir & de blanc ſale, & les jeunes l'ont toute blanche; le poil des uns & des autres eſt fort court. A l'égard de la viande, ceux qui aiment le goût ſauvagin en peuvent manger, mais c'eſt un fort méchant ragoût, quelque ſauſſe qu'on y faſſe.

Par-

Parlons de ce que les Acadiens aiment mieux, & dont ils font ordinairement leur nouriture. Ils ſont aſſez difficiles dans leur manger, ils choiſiſſent leurs viandes, quoyque ce ne ſoit pas toûjours des plus délicates dont ils uſent; rien ne leur ſemble ſi bon que le lard, & ſans s'en rebuter, ils en mangent deux fois par jour, ils le preferent aux Perdrix & aux Lapins, dont on trouve beaucoup dans les Bois; auſſi ne leur font-il la Chaſſe que pour les vendre.

Je ne m'en trouvois pas trop mal,
Ce qui déplaît à l'un, eſt à l'autre agreable.
Les Perdrix me ſembloient d'un fumet admirable,
Et ſouvent à vil prix j'en faiſois mon regal.
Je les trouvois enfin bien meilleures qu'en France,
Celles d'Avergne & d'Angoumois
Ne ſont pas à mon goût d'une telle êxcellence,
Et ſi j'avois à faire choix
Dans un feſtin entre les trois,
Celle de l'Acadie auroient la préference.

Mais

Mais quand je vante leur bonté,
Disons des autres l'avantage,
Elles ont bien plus de beauté,
Que de femmes voudroient avoir un tel partage!

Une chose est encore à dire en faveur de nos Perdrix, c'est qu'elles sont bonnes toute l'année, & que les Acadiennes perdent dans le fort de l'hyver tout leur fumet ; c'est un grand dommage, car si elles sont plus excellentes que les nôtres, elles sont encore quasi du double plus grosses. Elles ne changent jamais de couleur, soit qu'elles soient encore en Perdreaux, ou qu'elles soient devenuës Perdrix, particulierement les femelles qui sont toûjours toutes grises.

Un brun obscur s'y mêle, & faisant un émail,
Il les rend quelques peu plus belles,
Leur queuë est assez longue & forme un Eventail
Qui pourroit avoir cours dans les modes nouvelles.

El-

Elle eſt large, & les rend plus legeres au vol,
La nature pourtant leur fit de bonnes ailes;
Une hupe leur ſert de petit paraſol,
Leurs pieds ſont bien garnis d'un duvet fin & mol.
Et les mâles ne ſont differens des femelles,
Que par une cravate au col.

Elle eſt aſſez ample, & la couleur en eſt changeante, comme celle de gorge de Pigeon. Elles perchent ſur les arbres, & battent des aîles quand elles entrent en amour, Elles font aſſez de bruit de ce battement d'aîles, pour ſe faire entendre de loin par les Chaſſeurs qui les pourſuivent. Quand elles ſont de compagnie, & qu'il y en a pluſieurs ſur un arbre, on les jette toutes à bas l'une aprés l'autre à coups de fuſil, ſans que le bruit qu'on fait pour faire tomber les premieres faſſe en aller celles qui reſtent. Quand la terre eſt par tout couverte de neige, & qu'elles ne trouvent plus de petites graines, elles ne mangent que le bourgeon des arbres, & c'eſt ce qui les rend maigres & ſans goût.

Fai-

Faiſons des Lapins la peinture,
Puis qu'avec les Perdrix nous les faiſons trouver?
Mais avant d'en parler, changeons-en la nature,
Ils ſont Liévres ſans doute, & je veux le prouver.
Ils ne ſe terrent pas, ils gitent ſur la dure,
Et ne font rien que deux petits;
Leur chair eſt encore noire, & c'eſt trop pour conclure
Que c'eſt l'eſpece que je dis;
Ainſi que les faiſans ils changent de parure,
Dans l'Hyver ils ſont blancs, & dans l'Eté tout gris.
D'où vient ce changement? Quelle métamorphoſe!
L'imagination en eſt elle la cauſe,
Lors qu'à ces animaux pendant plus de ſix mois,
Partout éparſe dans les Bois.

La neige ne fait voir que sa blancheur extrême,
Non, non ce changement n'arrive point de même,
Car suivant la même raison,
Ces Lievres verdiroient dans la verte saison.

Je veux à tout hazard dire ce que j'en pense:
Le froid fait là sentir toute sa violence,
Il agit sur les poils de tous ces animaux,
Et reserrant enfin tous leurs petits tuyaux,
Il empêche le cours des sucs qui les nourrissent,
Et par ce défaut ils blanchissent.
Ce systéme est si vray quu ces poils ne sont blancs
Qu'autant que les Hyvers sont grands:
Et lorsque le Printemps ranime la nature,
Dilatant les conduits que l'Hyver a bouchez,
Par de nouveaux sucs épanchez
Ces poils reprennent tous leur premiere teinture.

Il leur arrivoit pendant la rigueur de l'hyver un autre changement qui me chagrinoit, ils ne trouvoient à manger que du Sapin, & leur chair en prenoit si fort le goût, que quelques sausses qu'on y fît, on ne pouvoit le luy ôter. Je pardonnois alors aux Habitans de n'en point faire leurs ragoûts ; ils ne sont jamais si bons que ceux de France, & ils different d'eux encore, en ce qu'ils ont les oreilles & la queuë plus courtes, & qu'ils ne sont pas si grands. Mais je ne pouvois excuser ces Gens-là de ne pas aimer le Veau, ny l'Agneau ; on n'en voit jamais paroître sur leurs tables, ils les laissent devenir Bœufs & Moutons. Ils jettent de ces derniers la tête, les pieds, les rognons & la fressure à leurs cochons les plus nombreuses de leurs bêtes, & les tripes mêmes des Bœufs n'en sont pas exemptes ; mais la chair de cochon étant leur favorite, je ne m'étonnois pas de les voir donner à ces animaux, ce que les hommes mangent bien ailleurs.

Ils regardent les Champignons,
Comme le plus de grand pes Poisons,

Ils

Ils ne feront par là jamais leurs femmes veuves ;
Je paſſois cet article ils avoient leurs raiſons,
Trop de Gens en ont fait de fâcheuſes épreuves,
Pour moy, je les trouvois fort bons.
J'en mangeois tout mon ſoû ſans en être malade,
Avec quelque pitié chacun me regardoit ;
Ils n'aiment pas plus la Salade,
Et tout cela m'accommodoit.

A l'exception des Artichaux & des Aſperges, ils ont en abondance toutes ſortes de legumes, & tous excellens. Ils ont des champs couverts de Choux pommez, & de Navets qu'ils conſervent toute l'année. Ils mettent les Navets à la cave, ils ſont moëleux & ſucrez, & beaucoup meilleurs qu'en France ; auſſi les mangent-ils comme des Marons cuits dans les cendres. Ils laiſſent les Choux dans le champ aprés les avoir arrachez, la tête en bas & la jambe en haut : la neige qui vient les couvrir de cinq ou ſix pieds

pieds d'épais les conſerve ainſi, & on n'en tire qu'à meſure qu'on en a beſoin; on ne laiſſe pas d'en mettre auſſi à la cave. Ces deux légumes ne vont iamais dans le pot l'un ſans l'autre, & on en fait de plantureuſes ſoupes avec de groſſes pieces de lard. Il faut ſur tout avoir beaucoup de Choux, car les Gens n'en mangent que le pignon, & les Cochons le reſte pendant tout l'hyver, c'eſt leur unique nourriture, & ces goulus animaux dont ils ont beaucoup, ne ſe contentent pas de peu. Il y a de certaines Iſles le long de la Riviere Saint Jean, où il ne coûte rien à les nourir pendant l'Eté, & une partie de l'Automne, les Chênes & les Hêtres y étant communs. Dés le Printemps on y jette ſept ou huit Truyes pleines, elles y mettent bas leurs petits qui s'engraiſſent des fruits des arbres que j'ay marquez; lorſque l'hyver commence elles les ramenent à l'habitation, & on n'a que la peine de les tuer pour les mettre au ſaloir : Ces petits Cochons ſont excellens en petit ſalé, & il faut aller là pour en manger de lait tant ils ſont délicats; c'eſt un plaiſir d'en voir les bandes dans la ſaiſon : ils ſont plus courts & plus petits que les nôtres.

Le Bœuf salé pourroit encor toute l'année
Se rencontrer dans le saloir,
Mais des Acadiens la fortune est bornée,
Ils ne scauroient tous en avoir.

Quelques-uns plus à leur aise que les autres, & dont les familles sont nombreuses, tuent quelquefois un Bœuf & le salent; le plus grand & le plus gras ne vaut que cinquante francs entier, & deux sols la livre, c'est un prix reglé, & la viande en est merveilleuse; c'est dommage qu'on ne puisse toûjours en avoir de fraîche faute de monde pour en faire la consommation. Les Bœufs vont paître dans les Bois toutes sortes d'herbes qui les rendent d'un goût admirable, & ils n'en reviennent que lorsque les Maringoüins, où les cousins les chassent à force de les piquer. On les tuë ordinairement au commencement de l'hyver, & on les sale en morceaux pour toute l'année. J'en fis mettre un au saloir selon la mode du Pays, ne pouvant pas faire autrement, & mes commis & moy nous le trouvâmes fort bon jusqu'à la fin. A Quebec qui est plus au Nord que le Port Royal

Royal, on ne le sale point, on le coupe par morceaux plus ou moins gros selon la famille. Quand ils sont bien gelez on les met dans des tierçons, & ils se conservent ainsi jusqu'au mois de May sans se dégeler, & on le mange jusques-là toûjours frais. Les Moutons y sont encore admirables, & ne sont pas moins grands que ceux de Beauvais ; ils sont encore à juste prix, les plus beaux tout gras ne valent que huit francs ; mais comme on les garde pour en avoir la laine, on en vend peu. Ils ne sont comme les Bœufs ordinairement gras que dans l'Automne, à cause du peu d'herbe qui croît sur les Terres Hautes, où seulement ils peuvent aller paître. On n'y tuë point de Vaches, on y aime trop le lait, & c'est peut-être ce qui empêche les Habitans d'aimer le Veau, car si tôt qu'on l'ôte à la Mere, sa mamelle ne donne plus rien, telle est la nature des Vaches de ce Pays-là.

La Volaille n'y manque pas,
Mais dequoy sert-il qu'elle abonde ?
On garde les Poulets pour servir aux repas,
De nos Negocians sur l'Onde.

Si l'on veut en manger par fois,
On regrette ce qu'il en coute,
L'argent qu'on y met en dégoute,
Ils sont moins chers chez les Guerbois.

Le Gibier y eſt aſſez commun en certains temps, & alors on fait fort bonne chere. La Chaſſe aux Canards & aux Cercelles, aux Outardes & aux Oyes y eſt fort particuliere par la ruſe dont on ſe ſert pour les attraper.

Quand ce Gibier eſt loin ſur l'Element liquide,
On aproche du bord, & l'on ſe cache bien,
Et l'on fait promener un Chien,
Qu'un inſtinc admirable guide.
Le Gibier qui le voit ſauter, caprioler,
Après quelque bâton qu'il jette en l'air ſans ceſſe,
S'aproche de luy ſans voler,
Pour voir tous ſes tours de ſoupleſſe.

Ce Chien pour l'amuſer ſçait ſi bien ſon métier,
Qu'il l'attire toûjours auprés de l'embuſcade,
Où ſon Maître caché, d'un coup d'Arquebuſade,
Fait un carnage du Gibier.
Voilà la Chaſſe de la Côte,
Qui fournit de Gibier chaque Hôte;
Dans l'Automne & dans le Printemps;
Là tels en un ſeul jour en ont dans leurs chaumieres,
Plus qu'en mille autres lieux certains Nobles du temps,
N'en ont en tout un an dans leurs Gentilhommieres.

C'eſt dans ces Lieux Sauvages que le fuſil fait vivre bien des Gens de Gibier; dans l'Hyver & l'Eté on n'en trouve point, le grand froid luy fait abandonner ces lieux, il glace les Rivieres & les Lacs, il n'y ſçauroit trouver dequoy vivre, & dés que les chaleurs commencent, il va faire ſes petits ailleurs.

Par malheur où j'étois on n'en voyoit pas tant,
Et dans ces lieux la Chasse est rude & difficile;
Pour s'en faire un plaisir utile,
Il faut être Sauvage, ou du moins Habitant.
Il faut se traîner dans la bouë
Sur des Platins dans des Marais,
Où souvent le dessein de faire un coup échoue
Avant que du Gibier on aproche assez prés.
Malgré le penchant qui m'entraîne
Je scay moderer mes desirs.
La Chasse me devint assez indifferente,
Je m'y fatiguois trop, & je n'atrapois riens;
On se lasse bien-tôt d'un employ qui tourmente,
Et qui ne procure aucun bien.
Cependant j'esperois que Diane propice,
Qui me favorisa toujours,
Me feroit partager mes jours
Entre tous mes devoirs & son noble exercice.

Les neiges dans l'hyver hautes comme les
Monts,
Rendent ces lieux inaccessibles,
Et dans l'Eté les Maringoüins terribles
Tourmentent plus que des Démons.
Pendant quatre mois de l'année,
Dans la plus belle des saisons,
La campagne est abandonnée,
On a peine à durer même dans les maisons.
Il faut pour les chasser faire de la fumée,
Et c'est le seul moyen d'en avoir du repos,
Du pur sang des Humains cette race affa-
mée,
Par sa trompe sans fin le tire jusqu'aux os.
Si j'avois bien voulu m'exposer á ces pei-
nes,
J'aurois pû dans les Bois tirer Lievres,
Perdrix,
Mais de les acheter du pur sang de mes
veines,
Je n'en voulois point à ce prix.
Enfin dans ce Pays où je crûs qu'à la Chasse,
Je me donnerois de l'ébat,
Malgré ma passion qui jamais ne s'en lasse,
Je me trouvai contraint de ne chasser qu'au
plat.

On n'y pouvoit tirer à ſon aiſe que lorſque les Outardes quittent le Nord, & paſſent par bandes pour aller au Sud; & quand elles reviennent du Sud pour retourner au Nord. Elles paſſent dans le mois de Novembre, & repaſſent dans le mois de May. Je ne fis pourtant pas un grand abatis de ce Gibier; c'étoit dommage, car les Outardes ſont bonnes & preſque auſſi groſſes que des Cignes: Elles ſont de la couleur de nos Oyes ſauvages; la difference qu'il y a entr'elles, c'eſt qu'elles ont le col violet & des plaques blanches aux deux côtez de la tête.

Dans la ſaiſon que le Poiſſon remuë, car on n'en a pas toûjours, on en prend des quantitez dans des Nigeagans, & les Habitans en reçoivent un grand ſecours pour la vie. Voicy comment on fait un Nigeagan; on plante des pieux l'un contre l'autre à l'embouchure des Ruiſſeaux & des Rivieres où la Mer monte; le Poiſſon paſſe par-deſſus à marée haute pour aller chercher à s'engraiſſer du limon des Marais: Quand la Mer a bien baiſſé, & que le Poiſſon commence à manquer d'eau, il ſuit le juſan ou le reflux, & ne pouvant plus repaſſer par-deſſus les pieux, l'eau étant trop

trop basse, il s'y trouve arrêté, & l'on va l'y prendre. Le premier Poisson qu'on pêche & qui vient au Printemps est une espece d'Eperlan un peu moins bon que celuy de France, mais il ne laisse pas de passer pour tel, & l'on est bien-aise d'en avoir à manger. Celuy qui vient aprés est la Plye, & les Rivieres en sont toutes pleines; elle n'est pas meilleure là qu'ailleurs, mais c'est toûjours du Poisson frais, & si on y en prenoit en Carême, pendant qu'on n'en a que de salé, on seroit trop heureux. Je sçai combien j'en ay souffert, n'ayant à tous mes repas que de la Moruë seche & verte, encore falloit-il la manger à l'huile faute de beure. On en fait cependant dans le Pays, mais il n'est pas bon, & chaque Habitant n'en garde que fort peu pour sa provision, aimant mieux manger le lait.

Il vient ensuite le Gasparot, & l'on en prend plus qu'on en veut quand il monte dans les ruisseaux pour aller frayer dans l'eau douce : il est fait comme le Maquereau, bien plus petit, & bien moins bon, voilà leur difference. On en couvre les maisons dont les toits sont de planches pour le faire secher au Soleil.

L'Aloze le suit, & on en prend tant qu'on en perd plus de la moitié; on en

mange de fraîche tant qu'elle dure, & on en sale pour sa provision; chacun en remplit des tonneaux, mais ce Poisson est si gras qu'il ne se conserve pas toûjours bien dans le sel. Je ne sçay pas dequoy il se nourrit dans ce Pays là, mais j'ay vû un de mes Commis vomir jusqu'au sang aprés en avoir mangé de frais, l'autre en fut fort malade, & moy-même un peu incommodé, nous n'y étions pas faits aparemment, & nous les laissâmes aux Habitans qui s'en trouvoient fort bien. L'Esturgeon, le Bar, l'Anguille & la Sardine sont encore communs : Je ne sçai si le Bar est connu en France, je vais à tout hazard en faire a Description; il est de la forme d'un Brochet, & il devient aussi grand, sa chair est comme la sienne fort blanche & aussi ferme, & je la trouvois plus délicate aux sausses mêmes où le Brochet est le meilleur.

La Trüite & le Saumon se trouvent encore en abondance en certains lieux, mais je n'en vis jamais griller une dale au Port Royal. Dans un Voyage que je fis au fort de la Riviere Saint Jean, dont je ferai la Description dans la suite, j'en mangeai tant que j'en fus bien tôt dégoûté; mais je ne m'y fusse jamais lassé

lassé de l'Esturgeon à la sausse des Poulets fricassez. Si la pêche de tous ces Poissons fait tant de bien aux Habitans, elle n'est pas moins utile aux Sauvages; sans Poisson ils passeroient souvent de mauvais jours, n'ayant pas toûjours de la chair fraîche ou boucanée à manger.

De ces Peuples réduits à l'extrême besoin,
Il est déja péri la plus grande partie,
Et le reste n'ira pas loin,
Si la faveur d'en haut ne leur est départie.
Ces pauvres Habitans des bois.
Sont pourtant bons Sujets de leur Auguste Prince,
Ils défendent trés-bien sa plus vaste Province,
Quand l'Ennemi voisin entreprend sur ses Droits.

Mais ce n'est pas encore icy où je veux faire l'Histoire de leur vie. Retournons à ce qui sert encore à la nourriture des Acadiens. Ils ont beaucoup de Pommes de differentes especes qu'ils conser-

vent soigneusement dans leurs caves pour les manger pendant l'hyver, mais j'étois étonné de n'en pouvoir connoître aucunes, tout Normand que je suis.

Je les examinois avec attachement,
Je n'en sçavois pas davantage;
Elles tenoient aparemment
Un peu de leur Pays Sauvage.
Mais que dis-je? Peut-on mentir impunément?
J'en avois quantité de belles de Calville,
Dont je sçavois me faire un rafraîchissement
Autant agreable qu'utile.

J'en conservai dans la cave jusqu'à Pâques, & sans cela j'aurois fait de mauvaises Colations le Carême n'ayant porté que du Fromage de Hollande. Il y croit bien d'autres fruits dont je ne puis dire le nombre, ny en faire connoître la nature. Je parlerai seulement des Meures sauvages qui sont plus délicates que celles de nos Meuriers, & des Fram-

Framboises dont les Bois sont pleins; les Fraises ne sont pas moins communes par tout dans les champs, & on a le plaisir de les pouvoir manger avec un Sucre que le Pays produit.

Au lieu des Cannes dont les Pores
Rendent le Sucre blanc qui nons vient de plus loin,
Pour les Acadiens la Nature a pris soin
D'en mettre dans les Sycomores.
Au commencement du Printemps
De leur écorce il sort une liqueur sucrée
Qu'avec grand soin les Habitans
Recüeillent dans chaque contrée.
Ce breuvage me sembloit bon,
Et je le beuvois en rasade;
Il ne falloit que du Citron
Pour faire de la Limonade.

Pour recevoir cette douce Liqueur qui est aussi claire que de l'eau de Roche; on fait daus l'arbre à coups de hache un trou assez profond en forme d'auge, &

des taillardes à l'écorce qui aboutissent à ce reservoir, afin que l'eau en coulant tombe dedans. Quand il est plein, ce qui arrive assez promptement, la seve étant dans ce temps-là dans sa plus grande force; l'eau tombe par un petit dalot de bois apliqué sur le bord de l'auge dans un vaisseau qui est au pied de l'arbre. On fait la même chose à plusieurs arbres tout à la fois, de sorte qu'il en sort beaucoup de liqueur qu'on a soin de venir lever tous les jours tant qu'ils en fournissent. On la fait boüillir jusqu'à siccité dans un grand chaudron, en diminuant petit à petit elle devient en Sirop, & puis en Sucre roux qui est trés-bon.

Les Rossignols mélodieux
Des Habitans de là n'enchantent point l'oreille,
La Mezange, le Geay, le Corbeau, la Corneille
Me furent seuls connus dans ces sauvages lieux.

Il y en a dont les ramages ne laissent pas d'être fort agreables, & une infinité d'autres que nous n'avons point en France,

ce, dont les divers plumages font plaisir à voir & on les nomme selon leurs couleurs, l'Oyseau gris, l'Oyseau verd, l'Oyseau jaune, &c. A l'égard de tous les Oyseaux de Mer, de Riviere, & de Marais, comme Canards, Cercelles, tous les Oyseaux de plonge qu'on mange à Paris sous le nom de Macreuses, & qui n'en sont pas, Alloüettes de Mer, Cul-blancs, Courlis, Beccassines, Pluviers, & mille autres qui garnissent les Boutiques de nos Traiteurs, tout cela s'y trouve en quantité. On y voit encore des Merles faits comme les nôtres, sinon qu'ils ont le ventre de couleur Isabelle, ce qui les rend plus beaux: Ils sont passagers, ils s'en vont au commencement de l'hyver, & reviennent au commencement du Printemps gras à lard.

La neige est encor fort épaisse,
Ils reviennent de loin peut-être par les Mers;
Que trouvent-ils qui les engraisse,
Ou sur la terre, ou dans les airs.

Je n'en sçay rien, & ce fait m'étonna. Ce fut par eux que je rompis le Carême, mais le jour de Pâques, pour ne scan-

da-

daliſer perſonne, & je les trouvai fort bons ſur le gril. Les plus beaux Oyſeaux que j'ay vûs dans ce Pay-là, ſont les Canards branchus qu'on apelle ainſi parce qu'ils perchent ; rien n'eſt plus beau, ny mieux mélangé que la diverſité infinie des vives couleurs qui compoſent leur plumage : Mais j'en étois encore moins ſurpris que de les voir percher ſur un Sapin, un Hêtre, un Chêne, & de les voir faire leurs petits dans un creux de quelqu'un de ces arbres, qu'ils y élevent juſqu'à ce qu'ils ſoient aſſez forts pour dénicher, & ſelon leur naturel, aller avec leurs pere & mere chercher à vivre dans les eaux. Ils ſont bien differens des communs, qu'on apelle Noirs, & qui le ſont preſque effectivement, ſans être variez comme les nôtres : Les Branchus ont le corps plus fin, & ſont auſſi plus délicats à manger.

L'Aigle eſt commun dans ces climats ;
Des Oyſeaux ce Maitre ſuprême
Fait dans les Bois ſon nid d'une groſſeur extrême,
Qui le ſçait y dreſſe ſes pas.

On

On trouve au pied de l'arbre assez de beatilles

Pour nourrir au moins deux familles.

On n'ose pas aller dénicher ses petits

Comme ceux des autres especes,

Il n'est point dans ces lieux d'hommes assez hardis,

Par le pere & la mere ils seroient mis en pieces.

Mais on peut dénicher sûrement les œufs des Cygnes, des Outardes, des Oyes, & de mille autres Oyseaux de cette nature. Dans la saison que l'amour fait sentir ses feux à tout ce qui respire, & que les Oyseaux deviennent les premiers amoureux, ceux que j'ay marquez vont faire leurs nids dans une Isle qu'on apelle à cause de cela, l'Isle aux Oyseaux. Quand on sçait à peu prés qu'ils ont pondu, on va de compagnie enlever leurs œufs; les Oyseaux éfarouchez & troublez par tout ce qu'il y a d'hommes répandus dans l'Isle, se levent de dessus leurs nids avec de grands cris chac un à

sa maniere, & forment dans les airs par leur multitude innombrable une nuée si épaisse, que le jour en est obscurci sur toute l'Isle; on dit même qu'on n'y voit pas le Ciel. Pendant que les Oyseaux sont dans un si grand mouvement, agaçant toûjours les destructeurs de leur être, ils s'en aprochent de si prés, qu'ils les tuëroient bien à coups de bâton s'ils vouloient; mais n'allant là que pour les œufs, ils ramassent tout ce qu'ils en trouvent, en rempliſſent des canots, & les emportent: Ils s'en nourrissent un fort long-temps, & ces œufs-là valent mieux que ceux de leurs Poules. Ils font quelquefois plus d'une descente dans cette Isle, & cependant il ne laisse pas de s'y engendrer une trés-grande quantité d'Oyseaux.

Parlons de petits Oyseaux dont les œufs sont exempts d'un tel enlevement, n'étant pas plus gros que des grains de Chenevis; ce sont les œufs de Colibris, ou Oyseaux-Mouches les plus jolis du monde, & dont les couleurs sont si vives qu'elles semblent jetter des feux dans de certaines situations, principalement sous la gorge des mâles; il n'en est point de plus changeantes, & de plus brillantes en même temps.

On

On ne voit ces Oyſeaux qu'en la ſaiſon des fleurs,

Ils vont de l'une à l'autre ainſi que les Abeilles,

Tirer des pâles, des vermeilles,

Tout ce qu'elles ont de douceurs.

Avec quelle vîteſſe extrême

Font-ils ces mouvemens divers!

Nul Oyſeau ne vole de même,

A peine le voit-on en paſſant dans les airs.

Ils agiſſent de la même viteſſe en tout ce qu'ils font, ne ſe poſant point ſur les fleurs pour en tirer le miel caché dans leurs tuyaux; ils battent tout au tour ſans ceſſe des aîles d'une rapidité qu'il eſt impoſſible d'exprimer.

Admirez de quelle figure

A formé la ſage nature,

Et la langue, & le bec de ces petits Oyſeaux;

C'eſt une Ouvriere entendue,

Le bec noir & menu, pointu, presque tout droit,
A de long un travers de doigt,
Et la langue fine & fourchuë,
A bien le double d'étendue.
En les fichant dans une fleur,
Et remüant toûjours par un tel artifice,
Ils les chargent de la douceur
Contenue en chaque calice,
Quelque ressort à la langue attaché
La tire aprés vers leur petite pance',
Où ce doux suc est épanché
Pour faire seul leur subsistance.

Ils ont le ventre gris-blanc, & le dos verd argenté, la queuë noire émaillée de blanc, leurs aîles noires; & leurs pieds de la même couleur, répondent parfaitement à la petitesse de leur corps qui n'a pas plus de grosseur que le bout du doigt d'un enfant. Par raport à ces petits Oyseaux, faisons la Description de petits animaux qui ne sont pas moins jolis dans leur espece.

Ce

Ce ſont les Ecurcüils volans
Qui volant ſans avoir des aîles,
Avec des machines nouvelles,
Où la nature a mis des reſſorts excellens.
Deux membranes larges & plates,
Ou des alongemens de la peau des côtez,
Vont s'attacher, & ſont finement ajuſtez
Par devant, par derriere, aux genoux de leurs pates.
Ces peaux en s'étendant les ſoûtiennent en l'air,
Et pour le peu qu'ils les remuënt,
Quand d'un arbre à l'autre ils ſe ruënt,
Ils y paſſent comme un éclair.
Il en faut voir la diligence,
Les nôtres ne vont pas ny ſi bien ny ſi loin,
Ils voleroient trente pas de diſtance,
Et même plus s'il en étoit beſoin.
On voit encore entr'eux une autre difference,
Les Ecurcüils de la nouvelle France,
Sont tout blancs ſous le ventre, & ſur le dos tout gris,
Et de la moitié plus petits.

A-

Aprés avoir parlé des manieres & des occupations des Habitans de l'Acadie, & de ce qu'elle produit, il eſt temps que je paſſe aux Sauvages : Allons donc les chercher dans le fond des Bois les plus vaſtes, & parlons des emplois differens où la fatalité de leur malheureux ſort les engage.

HISTOIRE DES SAUVAGES.

LA Chaſſe eſt leur ſoin le plus grand,
Ils y ſont occupez ſous peine de la vie,
Car s'ils n'atrapent rien lorſque la faim les prend,
De la mort elle peut ſouvent être ſuivie.
Ils reſiſtent long-temps à ſes preſſans beſoins
Par une grande accoûtumance,
Il ſemble que la Providence
Qui pour leur entretien les partagea le moins,
Prenne pour eux en recompenſe
Les bons & ſalutaires ſoins

De

De les rendre plus forts contre la défaillance.

Ils feront sans manger huit jours & même plus,

Ils ont toûjours de l'eau pour boire,

Dont ils sont un peu soûtenus,

Alors les pauvres Gens rapellent la memoire

Des festins qui les ont repus.

Car lorsque qu'ils ont mis bas quelque Bête farouche,

Ils sçavent se bien regaler;

Des mets qu'ils ont goûtez l'eau leur vient à la bouche,

Et c'est tout ce qu'alors ils peuvent avaler.

Je vais commencer leurs Exploits de Chasse par un coup qui me surprit extrêmement, ce qui ne surprendra peut-être pas moins ceux qui l'aprendront.

Un Sauvage allant à la Chasse

Avec ses Compagnons de son fusil armé,

Et passant sur un peu de glace

Que sur un vaste Lac l'hyver avoit formé,

S'ar-

S'arrêta là tout court, & tirant des narines
L'air glaçant qui l'environnoit,
Dit à la troupe qu'il menoit;
Je sens un Ours, il est sur ces hautes Colines.
A plus d'un quart de lieuë il en montroit l'endroit,
Sa Compagnie alors en fut toute étonnée,
Mais enfin sous le vent il l'y mena si droit,
Qu'on trouva dans ce lieu-la Bête cabanée.
Si-tôt qu'elle se vit par eux environnée;
Elle voulut s'enfuïr pour prolonger ses jours
Mais un plomb meurtrier en arrêta le cours,
Et termina sa destinée;
Voilà comme perit cet Ours,
Qui devoit là passer la moitié de l'année.

Dès que l'Hyver qui commence dans ces lieux de bonne heure est venu, cet animal se bâtit une loge dans la terre, & la couvre de plusieurs branches de Sapin bien feüilluës, pour n'être pas incommodé de la neige jusqu'au Printemps

bien tardif à venir la faire fondre, & engager l'animal à sortir de sa demeure soûterraine.

Pendant qu'en sa Cabanne un long hyver le mâte,
De quoy vit-il ? je n'en sçay rien,
Chacun dit qu'il leche sa pate,
Et qu'il en sort un sue qui fait son entretien.
De quoy que ce soit qu'il y vive,
A tout ce qu'on voudra mon esprit se soûmet ;
Je dis seulement qu'il arrive
Qu'il en reflort toûjours plus gras qu'il ne s'y met.

Quand le Sauvage l'a fait perir, il en leve la peau qui luy sert de fourure pendant l'hyver, & il en mange la chair qu'on dit être trés-bonne. L'Orignal ou l'Elan coûte bien plus à atraper. Il faut le galoper, c'est le mot du Pays, pendant deux ou trois jours dans les Bois.

C'est

C'eſt un animal ſedentaire
Qui cherche pour ſa vie un fertile canton,
Où ſa nourriture ordinaire
Eſt d'un Bois qui porte ſon nom.
On connoît ſon bâtis par les rameaux qu'il broûte,
Il n'en ſortiroit point dans le temps des frimâts,
Si le Chaſſeur ne venoit pas
Troubler le repos qu'il y goute,
Le lancer & ſuivre ſes pas.

On le ſuit au pied ſur la neige, comme on fait un Lievre en France : Qnand il eſt une fois debout, il ne s'arrête point, & va jour & nuit juſqu'à ce qu'il n'en puiſſe plus, c'eſt dequoy bien exercer le Chaſſeur qui court aprés dans les Bois, dont l'épaiſſeur reſiſte ſouvent à l'ardeur qu'il a de les percer.

Les arbres renverſez par monceaux ſur la terre,
Dont les branches des morts accablent les vivans,
L'empêchent de courir grand erre,

L'Original grand & fort a bien loin les devants.
Il cherche dans son cours les plus fortes retraites,
La neige a par endroits quatre à cinq pieds de haut,
Et le Chasseur ardent qui le suit en raquette,
Ne l'atrape que lorsque sa force défaut.
Quand elle est toute dissipée,
Il s'arrête, & pour fuïr ne faisant plus d'effort,
Du Chasseur qui le joint le fusil ou l'épée,
Luy donne le coup de la mort.

C'est une des meilleures captures que les Sauvages puissent faire, ils en mangent la chair fraîche ou boucanée, & elle est trés-bonne. Quand ils l'ont bien fait secher, ils pourroient la conserver toute une année; mais ils ne sçauroient s'empêcher de toûjours manger, tant qu'ils ont dequoy, ils ne cessent. La chair du musle & de la langue en est trés-délicate, c'est ce qu'il y a de plus friant sur cet animal qui est aussi gros qu'un Mulet d'Au-

d'Auvergne, & qui porte un grand bois sur sa tête dont il ne se défend point contre les Sauvages qui le chassent. Ils en traitent la peau dont on connoît les usages, & ils la vendent bien.

Il est fort sujet au haut mal,
Mais dans les pieds fourchus de ce grand animal,
La Nature a mis le remede;
Quelle prévoyance! quel soin!
Il se gratte la tête en ce pressant besoin,
Et se délivre ainsi du mal qui le possede.
Voilà ce qu'on en dit, c'est peut-être de là
Que la Medecine en pratique
Par les notions qu'elle en a,
S'en sert pour garantir de chute Epileptique;
Mais ce n'est pas le seul d'entre les animaux,
Dont elle ait apris l'art de guérir d'autres maux.

Le Caribou ne donne pas tant de peine aux Sauvages pour l'attraper; sans courir aprés ils en viennent à bout, autrement ils y perdroient leur temps; c'est

une maniere de Cerf, qui a pour la course trop d'haleine & de disposition. On le guête dans une embuscade où il ne se défie de rien, & d'un coup de fusil on le jette à bas.

Il sert encor de nouriture
Au Sauvage peu dégouté;
De sa peau de rase fourure,
Il envelope sa figure,
C'est son petit habit d'Eté.

On en traite encore les peaux, mais cette pelleterie est peu recherchée quoique le grain en soit extrêmement fin, & qu'elle dure trés-long-tems quand elle est bien apreſtée. On en fera peut-être un jour un plus grand usage quand sa bonté sera mieux connuë. Pour moy j'ay experimenté que rien n'est plus simple, plus molet, ny meilleur pour doubler des culotes.

La Chasse aux Castors est celle qui produit le plus aux Sauvages, quoique le prix en soit bien diminué depuis quelque temps. On les tire ordinairement en sortant de l'eau, comme on tire les Lapins en sortant de terre, quand on les guête

guête sur leurs trous, ou bien ils s'enferrent d'eux-mêmes dans les pieges qu'on leur tend. Ils commencent à paroître quand le Soleil est prest à se coucher. Il faut les aprocher bien doucement, il est bien difficile de les surprendre, ils ont l'oüie si fine, que le moindre bruit qu'ils entendent les fait plonger aussi tôt, & lorsque la peur les fait descendre au fond des eaux, ils sont trés-long-temps à revenir dessus, & c'est toûjours bien loin de l'endroit où ils ont été effarouchez. Avant qu'ils plongent, ils frapent de leur queuë sur l'eau, & font un si grand bruit qu'on l'entend à plus d'une demy-lieuë de là, & c'est un avertissement pour leurs pareils qui les fait aussi retirer bien vîte. Leur queuë est d'une nature fort particuliere, elle est longue d'une coudée, plus ou moins selon leur grandeur, plate, & faite en batoir; aucun poil ne la couvre, & la peau en paroît écailleuse; la chair en est fort bonne, quoique ne ce soit qu'un tissu de graisse ferme, & de nerfs dont elle tire la force qui luy fait faire tant de bruit en frapant sur l'eau. Si le sens de l'oüie est si exquis en eux, ils ont l'odorat du moins aussi fin; ils sentent un canot au sillage qu'il laisse sur l'eau par où il a passé.

Dés qu'ils en ont le vent, ils font le plongeon, ou fuïent pour se cacher; les Sauvages s'obstineroient en vain à les guêter, ils ne reparoissent plus. S'ils avoient la vûë aussi bonne, ils seroient bien plus en sûreté de leur vie; mais ils ne voyent, comme les Lievres, que de côté, & ils ont les yeux fort petits, ainsi ils viennent quelquefois tout droit chercher le coup qui les tuë, faute de voir devant eux. Quand on les tuë sur l'eau d'un coup de fusil, il faut courir bien vîte dessus pour s'en saisir; car comme ils plongent pendant qu'ils sont vivans, ils coulent à fond quand ils sont morts. La maniere est plus sûre de les prendre à des pieges, joint à cela que l'apât qu'on y met qui n'est qu'un morceau d'écorce de Tremble, qu'ils aiment plus que toutes choses ne coûteroit pas tant que la poudre & le plomb qu'on use à les tirer. Voicy encore un autre moyen dont on se sert pour les atraper : Quand l'hyver a endurci la surface des eaux où sont leurs cabannes, & qu'ils s'y croyent à couvert de l'insulte des Chasseurs, on va sur la glace briser les cabannes à coups de hache, ils sont forcez de les abandonner, & ils fuïent aux bords du Lac pour se cacher en-

entre la glace & la terre, sur laquelle ils se couchent sur le ventre; mais en vain tâchent-ils par là de s'exempter de la mort; les Chasseurs font guêter leurs Chiens tout au tour du Lac, & ils ont si bon nez, qu'ils ne manquent point à les sentir où ils sont, & ils en marquent les endroits en s'y arrêtant : Alors on y casse la glace à grands coups de hache; les Castors, chose assez surprenante, ne fuyent point comme ailleurs le bruit qu'on y fait: Quand les trous sont faits, on découvre les animaux, on les prend par la queuë, on les tire dehors, & on leur casse la tête à coups de hache.

Décrivons la cabanne des Castors, & faisons voir qu'ils sçavent la bâtir avec autant d'adresse que les hommes font des maisons; ils la construisent ordinairement quand ils sont accouplez, & qu'ils veulent faire leurs petits, & ils la placent toûjours dans l'eau, sans qu'il en penetre une goute dans son creux : elle est faite comme un four dont la voûte est toûjours hors de l'eau; il n'entre dans sa structure que de la terre glaise & du bois verd; mais leur industrie est admirable pour mettre en œuvre ces materiaux.

Le bois va le premier & sert de fondement
A cet aquatique édifice,
Et la terre dessus mise avec artifice,
Fait le comble & le logement.

Que les arbres qu'ils employent soient petits ou grands, ils ne se servent que de leurs dents de devant faites en dents de Lapin, pour les abatre en les rongeant tout au tour du pied petit à petit, & leurs mesures sont si justement prises, qu'ils tombent toûjours du côté qu'ils veulent pour les voiturer avec plus de facilité au lieu destiné pour la cabanne. Des mêmes dents dont ils les mettent à bas, ils coupent les branches; & tirent les troncs hors du rivage, pour les aller planter dans l'eau & à sa hauteur, tous en un tas & en rond au niveau l'un de l'autre. La maniere dont ils les voiturent est difficile; car en les traînant, ils les portent tout le long de leur dos, & ce qui surprendra, c'est que ces arbres là sont quelquefois aussi gros que des hommes, & trois ou quatre fois plus long. Voicy comme ils font; ils prennent les arbres par un bout avec leurs dents, tournant la tête vers l'épaule qui porte, ils les levent, & font passer leur corps par-dessous pour les

les soûtenir. Cela n'est pas facile à expliquer, encore moins à comprendre, c'est cependant comme la chose se passe.

Ils s'y prennent d'une autre maniere à l'égard de la terre glaise, ils l'embrassent entre leurs pates de devant, & la portent en marchant sur celles de derriere. La premiere couche se fait sur le haut des arbres plantez comme des pieux, ils la battent bien avec leur queuë, & c'est le plancher de la cabanne, à un des bords duquel ils laissent un trou pour entrer & sortir, où l'eau bat sans cesse sans entrer : Ils continuent l'ouvrage en élevant sur ce plancher un petit dôme de la largeur du fond, & de la hauteur de trois à quatre pieds.

Aprés qu'ils ont mis tout leur soin,
A former ainsi leur demeure,
Ils occupent chacun leur coin
Sans jamais se quitter que l'un des deux ne meure.

Ils gardent, dit on, même au-delà du trepas
Une fidelité si belle,
Si le mâle perd sa femelle,
Avec une nouvelle il ne s'accouple pas;
C'est une amour de Tourterelle.

Ils élevent bien leurs petits qui ne sont ordinairement que deux ou trois, & qui viennent au Printemps. Ils vivent tous ensemble en fort bonne intelligence jusqu'à ce que le pere & la mere redeviennent amoureux ; Alors ils chassent leurs petits pour en faire d'autres en secret.

Ils veulent sans témoins contenter leur ardeur,
Est-il des animaux dont l'amour soit plus sage ?
A leur exemple alors & le frere & la sœur
Vont faire ensemble leur ménage.

Quand les chaleurs de l'Eté font abaisser l'eau des Lacs & des Rivieres où sont leurs cabannes, ils la font remonter par des digues qui arrêtent son cours, & ils ne les font qu'afin que l'eau soit toûjours à la hauteur du trou que j'ay marqué au fond de la cabanne, voulant sans en sortir se tremper le derriere quand il leur plaît : Ces digues sont tellement faites que l'eau n'est jamais ny plus ny moins haute qu'il faut, & c'est un ouvrage si surprenant qu'on ne sçauroit

roit assez en considerer la structure & l'usage. Tous les Castors qui sont là cabanez s'assemblent pour le préparer : Ils abattent des arbres de toutes les sortes pendant la nuit, & emportent les pieces comme je l'ay marqué.

A ce rude travail un vieux Castor preside,
Tous les Chasseurs l'ont observé,
Il sert aux plus jeunes de guide,
Jusqu'à ce qu'il soit achevé.
En traînant dans les Bois les arbres qu'ils abattent,
Si quelqu'un par malice agit trop foiblement
Les autres quitrent prise, & vigoureusement
Se jettent dessus & le battent.
Entre eux la justice est par tout,
Si les plus forts sont en un bout,
Et que les plus foibles languissent
Sous le poids du fardeau porté,
A la peine qu'ils ont quelques forts compatissent,
Et se rengent de leur côté.

Si je donne lieu d'admirer leur conduite à cet égard, je ne puis trop vanter leur adresse à mettre en œuvre tout le bois qu'ils employent: Les troncs & les rameaux entrelacez les uns dans les autres entre les pieux qui les soûtiennent, & contre qui l'eau dans son cours est arrêtée, est un ouvrage à voir pour le bien comprendre; n'allez pas vous figurer, car vous vous tromperiez, que ce ne soient que des petites Rivieres dont les Castors arrêtent ainsi les eaux, elles ne sont quelquefois gueres moins larges que la Sene: Les Sauvages sont trés-souvent arrêtez par ces digues dans leurs canots d'écorce.

Pour s'y faire un libre passage,
Et rompre le rempart qui s'opose à leurs cours,
Il faut souvent plus de deux jours
Mettre leurs haches en usage.
Quand ils ont fait la breche, & que chacun poursuit
Le cours de sa route ondoyante,
Les Castors dés la nuit suivante
Arrêtent l'Onde qui s'enfuit.

Ceux

Ceux qui se sont employez à faire ces ouvrages ne souffrent point que d'autres Castors viennent s'établir dans leur enceinte, ils se liguent entre eux, & leur font une si cruelle guerre, qu'ils les forcent d'aller autre part.

Sous le toit bouzillé de sa loge aquatique,
Chacun a son département;
Ils forment tous séparément
Une espece de Republiqne.

Il est de certains Castors que l'on appelle fuïards, & que l'on trouve par tout errans sans cabanner comme les autres, & ces Castors ne sont ainsi vagabons, que parce que ne voulant pas travailler, ils ont été battus & chassez par les sedentaires.

Quand l'hyver approche, les Castors amassent de toutes sortes de bois pour en faire leur nouriture jusqu'au Printemps, car tous Poissons qu'ils sont, ils ne se mangent jamais, & ne mangent pas non plus d'aucune autre sorte de Poisson, ce n'est pas comme les Loutres qui en vivent : ils ne mangent que de l'écorce de bois & des racines, & c'est pour cela qu'ils en font une bonne provi-

vision qu'ils mettent toûjours au fond de l'eau sous leurs cabanes, pour n'aller pas plus loin chercher à se repaître.

Ils usent de précaution
Dans tous les soins divers qui regardent la vie,
Et la Sauvage Nation
Croit qu'ils ont beaucoup de génie.
Elle peut décider justement sur ce point,
Connoissant tout leur artifice;
Elle dit bien aussi que s'ils ne parlent point,
Ce n'est que par pure malice.

Les Sauvages font encore la chasse aux Loutres, aux Carcajous, aux Peccans, aux Martres, aux Renards, aux Chats & Loups Cerviers, aux Chats sauvages, & aux Rats musquez pour en traiter les peaux, mais telle Chasse n'est qu'un jéu pour eux. Le temps de la faire est celuy de l'hyver, & sans s'y fatiguer, ils ne font pour prendre tous ces animaux, que tendre des pieges: Ils tirent cependant quelquefois les Loutres quand ils ont bonne provision de poudre & de plomb, qu'on leur donne ordinairement

en

en retour de leurs pelleteries, car c'eſt ce qui leur eſt plus neceſſaire avec le Tabac.

Je vais parler des manieres des Sauvages, & les décrire comme elles ſe preſenteront à mon eſprit, ſans m'embaraſſer du choix, & encore moins de l'ordre qu'il y a à tenir en ces ſortes de Relations. Je vais commencer par le mariage, il en vient des Enfans, & je les ſuivrai dans toutes les actions de leur vie. Quand un Garçon eſt amoureux d'une Fille qu'il trouve à ſon gré, il va trouver ſon pere, & luy dit ſans plus de façon en termes ſauvages, je voudrois bien entrer dans ta famille, car ils ſe tuteyent toûjours entre eux, & la réponſe qu'il en reçoit eſt qu'il faut en parler à la mere.

Une telle affaire de cœur
Tire rarement en longueur,
Elle eſt promptement terminée,
Et l'on conſent à l'Hymenée,
Si l'Amant eſt un bon Chaſſeur.

On n'agit pas cependant toûjours de même, il en coûte quelquefois bien des pas, des peines & des ſoins à un Amant pour

pour obtenir une Fille. Il faut qu'il s'engage à nourir de son gibier le Pere, la Mere & les Enfans pendant un temps qu'on limite, & que son impatience trouve quelquefois bien long à expirer. Ce n'est pas tout, si la Fille a plus que luy de mérite, on ne luy accorde qu'à force de presens.

La rage en est souvent lorsque l'on se marie,
Tout y va, l'on n'épargne rien
Pour posseder femme jolie;
Mais le Sauvage pour tout bien,
N'a que de la Pelleterie,
Il la donne aux parens qui se trouvent fort bien
De contenter ainsi son amoureuse envie,

Le Mariage se fait sans y aporter beaucoup de ceremonie, le Pere & la Mere de la Fille luy disent seulement: Suis-ce Garçon, c'est ton Mary.

Ils s'en vont dans les bois ensemble,
Et passent la nuit & le jour
A faire comme bon leur semble,
La Chasse & l'amour tour à tour,

Ils

Ils reviennent quelques Jours apres, & du Gibier qu'ils ont attrapé, on fait feſtin où chair & poiſſon ne manquent pas; on y convie les Sauvages de la contrée, & la nôce ſe fait avec beaucoup d'allegreſſe.

Le Pere de la Fille en faveur de ſon Gendre,
Dit les raiſons qui l'ont engagé de le prendre,
Il en raconte les exploits,
Cite de ſes Ayeux l'adreſſe & le courage,
Et tout ce qu'ils ont fait pour la Race Sauvage;
La Troupe par des cris aplaudit à la fois
A ſon éloquence, à ſon choix.

Le Mariage ſe fait en face de l'Egliſe quand les Amans n'en ſont pas éloignez. Ils ſont preſentement aſſez bien inſtruits ſur leurs devoirs, pour ſçavoir que ſans cette ceremonie, rien ne l'autoriſe, & j'en ay vû venir de bien loin recevoir ce Sacrement du Curé du Port Royal, & même j'ay vû que ceux qui étoient mariez à la Sauvage, renouvelloient leur Mariage au pied de nos Autels. Quoique

que la ceremonie fut des plus saintes, je ne pouvois m'empêcher d'en rire ; le Curé qui n'entendoit point le Sauvage, & qui ne le parloit pas mieux, avoit pour Interprête un de ses Paroissiens qui l'entendoit & le parloit fort bien: Il luy disoit en François tout ce qu'il pouvoit de plus beau sur l'excellence & les devois du mariage; l'Interprete repetoit en Sauvage la même chose aux futurs Epoux qui en paroissoient charmez par leurs démonstrations, & il leur demandoit aprés le Curé, s'ils ne suivroient pas de point en point tout ce qu'il leur enseignoit ; ils en faisoient la promesse en leur langage, & il l'interpretoit en bon François, en rendoit témoignage au Curé, qui enfin jusqu'au conjungo observoit la même maniere.

Autrefois dans leurs hymenées,
Les nouveaux mariez malgré leur passion,
Passoient sans se toucher ensemble des années,
Quand je le dis, me croira-t-on?
C'étoit cependant leur maxime?
Et rien ne marquoit tant & l'amour & l'estime.

Ces

Ces ſentimens d'amour ſont trop reſpectueux,
Nos beautez dans les ſacrez nœuds,
Demandent des preuves plus belles
De l'ardeur que l'ont ſent pour elles.

Mais ils ont reconnu depuis qu'ils perdoient en gens innocens le temps le plus précieux de leur vie, & qu'ils avoient trop de peine à ſe priver des plaiſirs que le bel âge leur inſpiroit.

Les Sauvages de ce temps
Sont aſſez du goût de nos Dames,
Elles ſe plaindroient d'être femmes,
Sans le plus doux plaiſir des ſens.
Elles n'ont pas encor moins de raport enſemble,
Quand un Garçon leur fait la cour,
Elles n'atendent pas que l'hymen les aſſemble,
Pour goûter le plaiſir d'amour.
Mais elles ſont bien plus heureuſes
Dans leurs paſſions amoureuſes,
Car en acordant la faveur,
Il n'y va point de leur honneur,

S'il

S'il arrive qu'elles conçoivent,
Si-tôt qu'elles s'en aperçoivent,
Elles n'ont qu'à dire le fait,
L'avoüer, c'eſt laver le crime,
Et l'Enfant n'eſt illégitime,
Que lors qu'elles en font ſecret.

Si-tôt qu'une Femme ſe croit groſſe, elle doit en avertir ſon Epoux, quoy qu'elle perde par cet aveu tout commerce avec luy, & qu'elle ſe prive du plaiſir qu'elle aime le mieux.

Son Epoux réjoüi de la ſçavoir feconde,
De peur de rien gâter ne veut plus la toucher;
Avant que de s'en raprocher,
Il faut que l'Enfant ſoit au monde.

Mais cette formalité n'eſt pas fort regulierement obſervée, & il y a bien des Maris qui riſquent le paquet. Quand la Femme eſt travaillée du mal d'Enfant, & qu'elle croit être prête d'accoucher, elle quitte la Cabanne, & s'en va dans le Bois à quelque diſtance de là, avec une Sauvageſſe qui l'aſſiſte, & l'affaire eſt bien-

bien-tôt faite. L'Accouchée donne à la Femme qui a délivré l'Enfant, le coûteau avec lequel elle a coupé le cordon, & c'eſt toute ſa récompenſe.

Alors pour endurcir ſa peau
Aux rigueurs de l'âpre froidure,
Que dans ces climâts on endure,
On va le laver en pleine eau,
C'eſt l'uſage en hyver, ſaiſon cruelle & dure,
Comme dans l'Eté le plus beau.

La premiere nouriture qu'il prend eſt de l'huile de Poiſſon, ou de la graiſſe fonduë de quelque animal. On en fait avaler au Poupon, & aprés cela il ne prend plus que du lait de ſa mere juſqu'à ce qu'il ſoit aſſez fort pour vivre comme les autres. On l'amaillote dans des peaux de Renards, de Cignes, d'Oyes, ou d'Outardes, & on luy met ſur le derriere un paquet de mouſſe, pour l'empêcher de gâter de ſi beaux langes. Vous admirez ſans doute ſa layette, admirez encore davantage ſon berceau, ce n'eſt qu'une eſpece de boëte plate ſans deſſus, dont la planche du fond a deux crochets au

au bout d'en bas, & une petite piece de bois au bout d'en haut, qui traverſe & deborde de trois ou quatre doigts, pour y atacher une bande de peau en forme de betelle, qui ſert à la porter, l'Enfant eſt dans cette machine bien garoté, ayant ſeulement la tête libre. Sa mere le porte par tout où elle va, & ils ſont toûjours dos à dos, quand elle veut s'en décharger, elle ne le couche jamais, mais elle le plante debout contre tout ce qu'elle rencontre de commode pour cela, ou bien elle le pend à tout ce qui peut le porter.

Si c'eſt un Fils on fait feſtin,
Tant les Garçons par tout ſon chers à la famille,
Car ſi ce n'étoit qu'une Fille,
Loin de s'en réjoüir on auroit du chagrin.

Si quelque Sauvage ou Sauvageſſe faiſant une courſe entre dans la cabanne, & voyant l'Enfant nouveau né, le prenne entre ſes bras & le careſſe, le Pere & la Mere luy font un preſent pour reconnoître les marques d'amitié, & ſi l'Enfant piſſe ſur la perſonne qui le tient, ce

ce qui arrive souvent, car on laisse toûjours un trou à ses langes de peaux vis-à-vis de l'endroit par où sort l'urine, on luy fait un autre present pour essuyer la tache.

A la premiere dent de l'Enfant on fait festin, & celles des vieux solemnisent la Fête, on y mâche beaucoup, & on se réjoüit ainsi de voir que le petit se servira bien-tôt des siennes. Quand il marche seul, on festine encore, & l'on danse bien à cette Fête.

Tous ces Festins bien ou mal ordonnez,
Marquent pour les Enfans une tendresse extrême,
Mais on ne traite pas de même,
Ceux qui ne sont point encore nez.
Si la Mere devient enceinte,
Pendant que son Enfant ne peut que la teter,
Elle prend un breuvage, & se fait avorter,
N'ayant alors de Dieu, ny des hommes la crainte,
Elle ne peut tout à la fois,
Dit-elle, en nourrir deux de sa propre substance,
Ny les porter errante dans les Bois,
Sans en tomber en défaillance.

C'eſt un fardeau d'Enfans trop lourd, trop importun,
Elle croit leur faire juſtice,
Lorſque pour en conſerver un,
Elle veut que l'autre periſſe.

Le premier Gibier qu'un Enfant tuë à la Chaſſe donne encore lieu à un grand feſtin; la famille s'aſſemble, & tous les Sauvages de la contrée ſont conviez, à cette Fête: S'ils couroient les Bois, on attendroit leur retour pour la celebrer, & pendant ce temps-là, on feroit boucaner le Gibier pour le mieux conſerver. On obſerve à ces feſtins une cérémonie aſſez particuliere, les parens du jeune Chaſſeur & luy-même ne goûtent point de ce Gibier, ils ſe font honneur de le partager à toute la Compagnie, quelque petit qu'il ſoit. On obſerve encore de le mettre le dernier dans la chaudiere; car là point de Rôty, tout eſt boüilli. On y mange tout ſon ſoû, ou plûtôt on devore, & on ne s'arrête de temps en temps que pour faire à l'honneur du Chaſſeur des cris & des chants d'allegreſſe. Tout ce qu'il tuë de Gibier pendant ſa plus grande jeuneſſe eſt donné aux

aux autres pour faire voir ſon adreſſe & ſon courage. il n'eſt pas ſi liberal de ſes captures, quand il eſt bon à marier.

L'eſpoir de commander dont il ſe ſent flaté,
L'anime à bien faire à la Chaſſe,
Car c'eſt par cette habileté
Que l'on peut parvenir à la plus haute place;
On n'a point là d'hérédité
Par droit de naiſſance ou de race,
C'eſt le mérite ſeul qui peut-être éxalté,
Lorque quelqu'un parvient à ce degré ſublime,
Ou chacun aſpire à ſe voir,
On ne l'en fait jamais déchoir
Que par quelque exécrable crime.
Dans ce rang élevé, les honneurs qu'on luy rend,
Ne ſont pas fort conſiderables,
Il n'eſt que le premier d'un cent de miſerables,
Ou plus, ou moins, ſelon que ſon canton eſt grand.

Ceux qui luy sont soûmis respectent sa
personne,
Soit dans la guerre, ou dans la paix,
On obéit quand il ordonne,
Comme à leur Roy sont les Sujets.

J'ay vû l'un de ces Chefs des Sauvages qu'on apelle Sagaino, venir au fort de la Riviere Saint Jean recevoir les presens que la France leur envoya. Mais décrivons ce fort avant que de dire ce que je remarquai à l'égard des honneurs qu'on rendit à ce Sagaino ou Chef des Sauvages. Il n'est fait que de terre avec quatre bastions fraisez, & garnis chacun de six gros canons.

Cependant il a sçû dans la derniere guerre,
Avec cent hommes seulement,
Se battant vigoureusemeut,
Rendre vains les efforts de la fiere Angleterre,

Ce Chef dont j'ay commencé à parler, étoit le petit fils d'un Sauvage ennobli par Henry IV. pour avoir chassé les Sau-

Sauvages Anglois de ſes Etats. Rien ne le diſtinguoit de ceux de ſa Troupe, ny dans ſa mine, ny dans ſon habit, il étoit de médiocre taille, & il falloit que tout ſon mérite fût dans ſon cœur où dans ſa tête. Dés qu'il fut entré dans le Fort, je remarquai qu'aprés de certains complimens qu'il fit aux Officiers, & que je n'entendis pas ſans beaucoup de cérémonie, il s'aſſit, obſervant cependant une grave contenance, pendant que ceux de ſa Compagnie qui étoient vingt ou trente, reſtoient debout arangez tout au tour de la Sale où l'on les recevoit. Ce fut le premier honneur que je luy vis rendre, mais ce qui fit une plaiſante ſcene pour les Spectateurs du Fort, ce fut de voir un de ces Sauvages ſe détacher des autres, & venir me ſalüer trés-profondement, en repetant pour tout compliment vingt fois le mot de Frere; je ne le connoiſſois point pour tel qu'en Jeſus Chriſt, & je luy répondis ſeulement par des reverences proportionnées aux ſiennes, mais je reconnus qu'il étoit un de ceux que j'avois regalez à Chiboüeton, & à qui j'avois donné de la poudre & du plomb, comme je l'ay marqué ailleurs. La femme d'un des principaux Officiers pleine d'eſprit, & fort

jolie perſonne s'aprocha de luy en riant de tout ſon cœur de l'avanture, & luy demanda en Sauvage, qu'elle parle auſſi-bien que le François, où il m'avoit vû: Il luy répondit ce que je viens de dire, & dit qu'il m'avoit aporté à Chiboüeton de toutes ſortes de Gibier en reconnoiſſance des biens que je luy avois faits, mais qu'il avoit eu la douleur de ne me plus trouver; la Dame me raconta tout cela, & le Sauvage s'en retourna à ſa place. On preſenta en ce temps-là à la Troupe Sauvage des Pipes, du Tabac, & de l'Eau de vie pour rafraîchiſſemens.

A cet aſpect ils parurent contens,
Rien ne les charma davantage,
Et ſans perdre un moment de temps,
Ils en voulurent faire uſage.

Un de la ſuite prit une Pipe, la chargea, & l'alluma, & puis il la preſenta au Sagaino, qui en pouſſa bien tôt par gros tourbillons la fumée en l'air, ſi-tôt qu'elle fut finie, il la rendit au même qui la luy avoit preſentée, pour la remettre de nouveau en état de bien fumer, ce que le Sagaino luy fit faire comme auparavant.

Quand

Quand ſes Gens le virent en train,
Ils en prirent tous une touche,
Ayant ſoin d'aroſer leur bouche
De temps en temps de Brandevin;
Tout autre n'a rien qui les touche.

Ce n'étoit-là qu'un prélude en attendant le feſtin qu'on leur préparoit avec des Poix, des Pruneaux & de la Farine.

Tout cela mis dans la Chaudiere,
Cuit ſans ſel pour être plus doux
Dans l'eau de Mare ou de Riviere,
Eſt un de leurs friants Ragoûts.
Quel Feſtin! Pourra-t-on le croire?
Mais ils le font encore ſans boire.
Je les vis là manger ainſi que des Pourceaux,
Je n'y mets point de difference,
Sinon qu'avec leurs mains ils rempliſſent leur panſe,
Ils ſont auſſi goulus que ces vils animaux,
Et pour toute préeminence,
Le Chef prit les premiers morceaux.

On fit servir ce ragoûtant potage :
Devant ces hommes bien mangeans,
Dans divers plats d'étain au lieu des Ouragans,
Ou plats d'corce à leur usage.

Ils ne demeurerent pas long-temps-là : Monsieur le Chevalier de Villebon Commandant de l'Acadie, grand homme, trés-bien fait & plein d'esprit, mourut le soir du jour même qu'ils étoient arrivez. Touchez de sa mort, ils ne songerent qu'à s'en aller bien vîte aprés avoir reçû leurs presens qui sont ordinairement des fusils.

Revenons aux festins que les Sauvages se font entr'eux ; on ne croira peut-être pas que le Chien est leur mêt le plus délitat. S'ils veulent traiter un Sagaino de l'honneur qu'il leur fait, ce pauvre animal est la triste victime, & c'est le plus honorable morceau qu'ils puissent luy presenter, & qui marque plus la consideration qu'ils ont pour luy : Il ne peut encore éviter la mort quand ils regalent un de leurs intimes amis, & ce n'est pas le plus méchant qu'ils tuent, c'est celuy dont ils font plus de cas pour la

la Chaſſe. Quand il eſt d'un Feſtin, tout y va, & ils ne ſe réjoüiſſent jamais mieux.

On voit là quelquefois les ris mêlez de pleurs,
Une caduque Sauvageſſe
Rapellant dans cette allegreſſe
Le ſouvenir de ſes malheurs,
Se plaint, & par des cris témoigne ſa triſteſſe.
Elle ſonge en un coin que depuis vingt, trente ans,
L'Anglois a fait perir quelqu'un de ſes Enfans,
C'eſt en bien garder la mémoire,
Et que s'il n'avoit pas traverſé l'Onde noire,
Il ſeroit avec les vivans
A beaucoup manger, à peu boire;
Car les mêts cuits ſans ſel ne ſont point alterans,
Et l'eau de quelque Lac ne les rend point friants,
Ils ſont contens pourvu qu'ils branlent la machoire.

De ſa vive douleur voilà le grand ſujet,
Si quelque curieux par pitié s'en enquête,
Elle n'en fait point un ſecret,
Et pour ſe conſoler luy demande la tête
D'un de la Nation qui commit le forfait;
Il part, le cherche, & ne s'arrête,
Qu'aprés qu'un ſi beau coup eſt fait,
Les autres charmez du Banquet,
Aiment mieux achever la Fête.
Pendant que la chaudiere bout,
En mangeant ce qui cuit, à meſure ils rempliſſent,
Et ces Carnaciers ne finiſſent
Qu'aprés que de leur proye ils ſont venus à bout;
Il eſt bien juſte qu'ils patiſſent,
Aprés avoir avalé tout.
Pendant que ceux-cy ſont bonbance
Le Vainqueur de la Vieille aporte quelquefois
Le Chef d'un innocent Anglois,

De rage elle en remplit sa panse,
Et satisfait tout à la fois
Son apetit & sa vengeance.

Les Femmes aprêtent ordinairement à manger à leurs maris, & ne mangent point avec eux; mais avec leurs enfans, donnant à chacun sa portion dans des plats d'écorce. Quand elles font des festins, & qu'elles ont mangé tout leur soû, elles se retirent, & vont ensemble danser & chanter assez loin de la Cabanne, pour ne pas troubler ceux qui y restent.

Alors les hommes seuls arangez sur la terre,
Mettent sur le tapis leurs belles actions,
La Pêche, la Chasse & la Guerre
Font le plus beau sujet des conversations.

Avant que d'en venir là, il faut que les moins gourmands ayent du moins dans le ventre quinze ou vingt livres de viande; car s'ils sçavent bien patir quand ils n'ont rien, ils sçavent encore mieux se remplir quand ils ont dequoy, mais n'ayant que de l'eau à boire, il faut qu'ils se contentent d'être soûs sans être yvres.

C'eſt un grand bien pour eux, ils faiſoient trop de maux,
Quand ils pouvoient traiter quelque pot d'Eau de vie,
Toûjours en la beuvant ils devenoient brutaux,
Ils enroient comme en frénéſie.
Plus animaux que ceux qui rempliſſent leurs corps,
Une Liqueur ſi chaude & ſi ſpiritueuſe,
Excitoit dans leurs cœurs la fureur amoureuſe,
Et le Frere & la Sœur dans les mêmes tranſports,
Enſemble contentoient leur paſſion honteuſe
Mais privez de cette liqueur,
Par des Ordres contre eux ſévéres,
Et d'ailleurs mieux inſtruits par nos Miſſionnaires,
Qui d'un peché ſi grand leur ont fait voir l'horreur,
Et leur ont enſeigné nos plus ſacrez Miſteres.
Ils ne reſſentent plus cette execrable ardeur.

Venons

Venons à la guerre des Sauvages, elle est ordinairement entre des Nations opposées, comme les Sauvages Anglois, & les Sauvages François, & quelquefois entre les Sauvages d'une même Nation.

Lorsque les Sagaino se trouvent insultez,
Par des maltraitemens, par des hostilitez,
Qu'exerce en leur Pays la Nouvelle Angleterre,
Ils assemblent leurs Gens pour luy faire la guerre.
Pour les mieux animer ils leur font un Discours,
Où la Sauvage Rethorique
Employe tous ses plus beaux tours;
Il est fort, il est patetique;
Le Prélude est toûjours à la gloire du Roy,
Dont ils étalent la puissance,
Et font voir qu'étans nez les Sujets de la France,
Ils doivent se faire une loy
De prendre par tout sa défense.

Ces Sagaino inſpirant ce noble deſſein à ceux qu'ils gouvernent; car chacun a ſon diſtric, & ſes Gens levent la hache, & demandent à tous, s'ils ne veulent pas comme eux la mettre en main.

Alors d'une voix unanime
La Troupe à ce Diſcours ſouſcrit, & ſe debat,
Et l'un contre l'autre s'eſcrime,
Comme s'ils étoient au combat.

C'eſt de leur conſentement la marque ordinaire, mais il n'eſt pas toûjours beſoin qu'ils ſouffrent les maux d'une telle guerre pour ſe mettre en état de défenſe. Sur le moindre ſoupçon qu'ils ont d'une guerre à arriver, ils ont auſſitôt recours à leurs Jongleurs pour en être certainement informez, afin de n'être pas ſurpris, & de ſe tenir prêts à repouſſer leurs ennemis.

Mais expliquons la Jonglerie,
Ce terme pourroit bien embaraſſer quelqu'un,
C'eſt une pure diablerie,

Car

Car parler au Demon, ou Jongleur, c'eſt tout un,
De ces Hôtes des Rois c'eſt l'Oracle commun.
Ils n'entreprennent point une affaire importante,
Qne ſur cette matiere il n'ait ſçû s'expliquer,
La maniere de l'invoquer
Vous paroîtra fort étonnance,
Dans un endroit du Bois aſſemblez à l'écart,
Evitant du Soleil la brillante lumiere;
Ils font les fonctions de leur diabolique art,
Et voicy quelle eſt leur maniere.
Le Sauvage choiſi pour être le Jongleur,
Fait des contorſions, des grimaces horribles,
Enfin elles ſont ſi terribles,
Que le Demon luy-même en devroit avoir peur.

Ses yeux étincelans luy roûlent dans la tête,
Il tire un pied de langue écumant comme un Chien,
Et cet enragé ne s'arrête
Qu'au moment desiré que le Demon s'aprête
A luy pronostiquer, ou le mal, ou le bien.
Avant que le Demon s'explique,
Et qu'il fasse entendre sa voix,
Tout tremble, tout se brise en cet endroit du Bois,
Se fait-il autrement un fracas diabolique?
La Troupe entend tout ce qu'il dit,
Elle est alors fort attentive,
Et ne doute point qu'il n'arrive
Ce que le Demon luy prédit.

Je ne voulus rien voir de tout cela, & j'avois beaucoup de peine à le croire, ne m'arrêtant point aux superstitions; cependant je vais raconter une avanture qui se passa dans le temps que j'étois dans le

le Pays, & qui me convainquit de la verité de la Jonglerie par un fait des plus extraordinaires.

Un Noble habitué dans ce Pays-Sauvage,
Avoit un Frere sur les flots,
Il tardoit tant à son Voyage,
Qu'il avoit peur que sur les eaux,
Il n'eût fait un fatal naufrage.
Il se plaignoit dans ses malheurs;
Pour se tirer d'inquietude,
Ou rendre sa peine plus rude,
Il voulut consulter l'Oracle des Jongleurs;
La chose étoit facile à faire,
Il trouva de ces bonnes Gens
Disposez à le satisfaire
Dans ses desirs impatiens:
Mais comme à l'Art Magique il se trouvoit luy-même,
En vain ils voulurent jongler,
Le Demon fit sçavoir qu'il ne pouvoit parler,
Parce qu'il avoit eu Baptême.

Ils

Ils le firent donc retirer,
Et commençant leur Magie,
Le Demon revint déclarer,
Qu'il verroit dans trois jours son Frere plein de vie;
On vint l'en avertir, il sçût se rassûrer,
Et dans le temps marqué par cette Jonglerie,
Ce qui fut dit, fut fait, au gré de son envie.

Il revint son Frere qui luy dit qu'il avoit pensé perir mille fois, & qu'il avoit beaucoup souffert dans une Ance où il avoit été retenu huit jours par des vents horribles & contraires qui le battoient sans cesse, sans qu'il pût se mettre à l'abry de leur fureur, ce que l'Oracle des Jongleurs avoit encore déclaré.

Continuons les superstitions des Sauvages. Leur Dieu étoit autrefois le Soleil, qu'ils appellent Nichekaminou, & qui veut dire en leur langage le trés-Grand; ils le remercioient du bien qu'il leur faisoit, & suplioient le Demon qu'ils ap-

appellent Mendon, de ne leur point faire de mal. Ils avoient des Magiciens qu'ils combloient de biens & d'honneurs, leur donnant dans leurs festins les morceaux les plus délicats des Bêtes & des Poissons qu'ils mangeoient. Ces Magiciens rusez abusoient de leur confiance ; car ils défendoient ces morceaux comme pernicieux, afin de s'en nourrir eux-mêmes, disant qu'ils servoient à leur art, & les autres étoient encore plus sots que superstitieux de les croire.

Quand ils payoient à la nature
Le tribut que la mort nous rend à tous commun,
On mettoit dans leur Sepulture
Chien vif, Hache, Fusil, Maïs, Pipe, Petun,
Chaudiere, Poudre, Plomb, Canot & Couverture,
Ils croyoient que celuy qui venoit de mourir,
Entreprenoit un grand voyage,
Et qu'il avoit besoin de tout cet Equipage,
Pour se vétir & se nourrir.

Mais

Mais nos Missionnaires zelez les ont corrigez de ces sortes d'abus, leur en ayant fait connoître le ridicule & la vanité, & s'ils n'en sont pas encore tout-à-fait revenus, du moins n'y ajoûtent-ils plus guéres de croyance. Ce qui leur reste de superstition, c'est d'arracher les yeux des Poissons, des Oyseaux & des Bêtes, & de les jetter, disant que sans cela ils seroient aperçus de leurs semblables, & n'en pourroient plus aprocher, & ils n'en brûlent jamais les os, ny les arrêtes. Par un même abus, ils ne flambent jamais les pieds des Canards, des Oyes, des Outardes, des Cignes, & de tout autre Gibier d'eau à pied plat, croyant que ceux qui restent vivans ne pourroient plus se poser sur le sable, & qu'à cause de cela ils n'en attraperoient guéres.

Quand une Fille est dans un certain état que la Lune luy cause par une regle assez ordinaire, si elle passe par-dessus un Garçon, quand ils sont cabanez ensemble, il se croit tout perclus de ses membres, & il est si persuadé de leur débilité, qu'il ne voudroit pas s'exposer à faire un pas, & il se tient couché jusqu'à ce que la cause imaginaire du mal, qui ne l'est pas moins, se passe. Si elle touchoit

choit ſon fuſil dans ce temps-là, il le croiroit enchanté, & qu'il n'en pourroit jamais rien tuer; cette opinion le poſſede ſi fort qu'il craindroit moins le charme du plus méchant de leurs Magiciens. Quand une Femme eſt dans cet état, il faut qu'elle ſe mette à l'écart, & qu'elle en avertiſſe ſon Mary, de peur qu'il ne luy prît envie de la toucher ſans le ſçavoir.

Il ne l'aproche point pendant tout ce
temps-là,
Quel obſtacle fâcheux aux deſirs de ſon
Ame!
En France il eſt plus d'une Femme
Qui ſcauroitſe taire en cela.

Il en eſt cependant beaucoup entre les Sauvageſſes, qui quoique bien amoureuſes, ſe privent long-temps des plaiſirs qu'elles goûtent avec leurs Maris, regardant comme des Concubines celles qui ont beaucoup d'Enfans.

Des ſottes ſuperſtitions des Sauvages, paſſons à une de leurs plus belles & loüables

bles qualitez ; c'eſt leur amour pour l'hoſpitalité, ils ſe ſecourent entr'eux de tout leur pouvoir ; ſi quelqu'un a des vivres, il ne manque jamais de les partager avec ceux qui n'en ont pas, & qui en ſouffrent. Un Sauvage ſe verroit mourir de faim, qu'il ne voudroit pas manger ſeul une Cercelle qu'il auroit tuée, & qui pourroit luy rendre la vie, il la porteroit à la Cabanne où il ſcauroit que d'autres en auroient beſoin comme luy, & chacun en auroit ſa part. Lors qu'un d'eux en va viſiter un autre, celuy qui reçoit la viſite, ne demande point à l'autre ce qui l'amene, il commence par luy donner à manger, après cela ils parlent d'affaires s'ils en ont, c'eſt leur maniere ; & voicy la raiſon qui les engage à en uſer de la ſorte : Ils diſent que ſi on demandoit d'abord ce que l'on veut, on n'auroit plus qu'à s'en aller quand on l'auroit dit, & qu'on y auroit répondu. Quand ils chaſſent pluſieurs de compagnie, celuy qui tuë une Bête, content de ſon adreſſe & de l'honneur qui luy en revient, il l'abandonne à ſes Compagnons, qui par un genereux retour en la partageant entr'eux, luy en font toûjours la meilleure part.

Admi-

Admirez dans ces Nations,
Quelle eſt en même temps & la peur & l'audace!
Ils donnent ſur un Ours en braves Champions,
Quand il ſe preſente à la Chaſſe;
Et s'ils rencontrent un Cheval,
Ce n'eſt point une fauſſe hiſtoire,
Ils tremblent à l'aſpect de ce doux Animal,
Je l'ay vû dans le Port Royal
Plus d'une fois, on peut m'en croire.

Quand un Sauvage vieux & caduque ne peut plus aller à la Chaſſe, & qu'il perd à la guerre un Fils unique, accablé de douleur, & comme deſeſperé, il aſſemble ſes amis, les regale, & leur dit le triſte & funeſte ſujet de ſa peine. Touchez de compaſſion, ils entrent dans ſa miſere, & forment en même temps le charitable deſſein de rendre à ce Pere affligé un autre Enfant, ils luy en donnent leur parole, & bien-tôt aprés ils travaillent à l'effectuer. Ils s'en vont dans la Terre Etrangere où a peri ce Fils ſi regretté, & cherchent un autre

tre Garçon pour le malheureux Pere qui a perdu le ſien : ils le trouvent, le luy amenent, & il l'adopte,

Le jeune Homme conſent à cette adoption,
Il l'aſſure par ſa parole
Qui vaut le jeu chez cette Nation,
Et ſon faux Pere ſe conſole
De la mort de ſon vray Garçon.

Quoique les Sauvages vivent dans les Bois avec les Bêtes, ils ne laiſſent pas d'avoir beaucoup d'honnêteté. Un Frere devant ſa Sœur ne dira jamais un mot qui puiſſe choquer en rien ſa pudeur: Un démenty ſeroit la plus cruelle des offenſes, & le Pere & la Mere ne le regarderoient plus que comme un indigne Frere, & luy en marqueroient ſans ceſſe avec aigreur leur mécontentement; auſſi eſt-il toûjours fort ſage, & ſon reſpect pour ſa Sœur va à un excés qui va vous étonner. S'il ſe ſentoit preſſé, mais vous le dirai-je ? d'un vent, matiere facile à s'échaper, il aimeroit mieux crever que de le faire entendre. Je vais vous dire ſur ce ſujet une avanture fort particuliere.

Un

Un Frere avec sa Sœur se sentit par hazard
Pressé d'une plus forte envie,
Rien n'est plus commun dans la vie,
Il fut la contenter dans le Bois à l'écart.
Que ce recit n'ait rien qui vous chagrine,
Quand il se vit là seul, il mit culote bas,
Ou plûtôt il leva sa robe Castorine,
Pour faire..... je ne le dis pas,
Chacun aisément le devine,
On est souvent en pareil cas.
Ce n'est pas tout, il faut dire le reste,
Ecoutez, l'Histoire est funeste.
Pendant qu'en l'action son derriere est à l'air,
Les Maringoüins ardents à donner sur la chair,
Voulurent de son sang faire leur nouriture,
Car ils aiment le sang humain;
Ils le piquoient bien fort, il y porta la main,
Qu'il barboüilla de son ordure.
D'autres en même temps le piquerent au front,
La même main y fut portée,
Et comme elle étoit fort gâtée,

La tache y demeura qui luy fit un affront.
Pour fuïr cette race maudite,
On fait en ces lieux-là son affaire bien vîte :
Dés qu'il eut fait la sienne, il alla vers sa Sœur,
Elle vit cette tache, elle en fremit d'horreur,
Et d'un prompt desespoir ne pouvant se défendre,
Pour faire moins souffrir sa trop grande pudeur
De honte elle courut se pendre.

Lorsque les Sauvages ont quelque necessité naturelle, telle qu'elle soit, il faut bien se donner de garde de le faire connoître, on la cache avec beaucoup de soin, & on se retire sans dire mot pour aller à l'écart se décharger du poids qui incommode.

Rien n'est mieux observé chez les Peuples Sauvages,
Ils sont insolens quelquefois,
Ils viennent au logis d'un Habitant François,
Luy faire de sanglans outrages.

Il

Il faut pour cela qu'ils soient soûs,
Qu'ils ayent trop bû d'Eau de vie;
Mais si leur insolence ost rudement punie
Quand ils ont merité des coups,
Ils ne sont pas long-temps sans revenir chez vous
Vous demander pardon d'avoir fait la folie.
Ils marquent le chagrin que leur cœur en ressent,
Pour effacer le tort de leur faute commise,
Ils vous font encore un present
De leurs plus belles Marchandises.
Mais si quelqu'un est maltraité,
Et qu'il ne l'ait point merité,
Car il sçait bien quand il offense,
Il en conservera tout le ressentiment,
Jusqu'à ce qu'il ait pû rencontrer le moment
D'exercer contre vous la plus grande vengeance,
La Hache, ou le fusil en sera l'instrument.

Parlons des Habillemens des Sauvages, ils ne couvrent leur nudité que des

dépoüilles des animaux, ou de quelques couvertures qu'on leur traite pour leurs Pelleteries, & dont ils s'envelopent. Entre les Habits des Hommes & ceux des Femmes, il n'y a presque point de difference; ceux des Femmes descendent jusqu'au bas des Jambes, en maniere de Cotillon, & ceux des Hommes ne passent point le Genoüil; ils veulent avoir les Jambes libres pour mieux aller à la Chasse. Pendant l'Eté quelques Garçons n'ont qu'une Chemise, encore est-elle si courte qu'ils sont obligez de se servir d'une ceinture à laquelle est attaché un morceau d'étoffe ou de peau, pour couvrir les parties que la pudeur empêche de montrer. Cette Chemise leur pourrit au dos, quand ils l'ont une fois mise, ils ne l'ôtent jamais qu'elle ne soit toute en lambeaux. Ils ont presque toûjours la tête nuë, les Femmes comme les Hommes: Quelquefois ils mettent un petit Bonnet d'étoffe, en forme de Calote, qui ne leur couvre que le sommet de la tête: Quelques-uns portent des Bas & des Souliers, mais le plus souvent ils n'en ont pas. Les Bas sont faits de deux morceaux d'étoffe qu'on appelle Mazamet, ils les cousent en dehors, & il y a toûjours deux aîles qui débordent de quatre

quatre doigts la couture. Leurs Souliers sont faits de peau de Loup Marin, en Escarpins, toûjours plats & commodes; ils ressemblent mieux à nos Chaussons, n'ayant point de talons; ils s'attachent avec des couroyes qui passent par des trous dans les quartiers, comme les cordons d'une bourse. Ils en font encore de peau d'Orignal qu'ils embellissent de peinture & de bordure de poil de Porc-Epi blanc & rouge; mais c'est pour les vendre à ceux qui veulent en aporter pour les faire voir en leur Païs; ils se mettent du fard, Hommes & Femmes plus abondamment qu'aucune Nation du monde.

En cent manieres differentes,
Ils se barboüilloient de ce fard,
Nos Dames avec bien plus d'art,
Le sçavent employer pour être plus brillantes.

Ils attachent leurs Cheveux avec de la Rassade, qui est une espece de petites Perles, il y en a de noire & de blanche, & ils en font un gros nœud qui ne descend guere plus bas que l'oreille. Cet

ornement eſt commun aux Hommes comme aux Femmes, & ils n'ont pas plus de barbes qu'elles. Leurs cheveux ne blanchiſſent jamais, & ſont toûjours fort plats ; ils dégoutent preſque toûjours de graiſſe d'animaux, ou d'huile de Poiſſons, tant ils y en mettent particulierement ſur le front, & c'eſt leur eſſence ordinaire.

Parmy ces Porteurs de guenilles,
On ne laiſſe pas quelquefois
De rencontrer certains bons Drilles,
Qui ſe donnent des airs François.
Lorſque pendant l'hyver ils prennent maintes Bêtes,
Ils traitent leurs peaux au Printemps ;
Des retours qu'on leur fait en bons habillemens,
Ils ſçavent s'ajuſter des pieds juſqu'à la tête.
Mais ils ont beau changer d'Habits
Avec leurs mines de Boëme,
Ayant le teint encor plus obſcur & plus bis,

On

On les prend toûjours pour eux-mêmes.

Mais il faut dire à leur honneur,

Que s'ils ont le teint Olivâtre,

Leurs dents imittent la blancheur,

Et de la neige & de l'albâtre.

Ils fument cependant comme des vrais Dragons,

Avec une fureur extrême;

Hommes, Femmes, Filles, Garçons,

En font tous leur plaisir suprême.

Parlons d'une chose qu'ils regardent encore comme un ornement. Ils se font marquer sous la peau en divers endroits du corps, & même du visage; mais il faut qu'ils s'arment d'une grande patience, & d'un grand courage: On est long temps à le faire, & ils souffrent beaucoup à l'endurer. Quelques François en ont fait l'épreuve, qui pourroient en rendre témoignage: Pour moy je n'ay pas été curieux de porter de telles marques. Elles se font avec du Ver-

millon, & de la poudre à canon qu'on ne mêle point ensemble. On met ces ingrediens en poudre séparément, & on les employe avec une aiguille.

Entre cuir & chair, ouf, je croy qu'elle me
blesse,
On la fiche tout doucement,
Ce qui fait toutefois un vigoureux tourment,
Et dans la trace qu'elle laisse,
On fourre avec beaucoup d'adresse
Un peu de chaque poudre alternativement.

Les couleurs sont ainsi differenciées sous la peau, & l'on en fait toutes sortes de Figures, des Croix, des Noms de Jesus, des Fleurs; enfin tout ce que l'on veut, & ces marques ne s'effaçent jamais. J'ay vû mourir à l'Hôtel-Dieu de Paris un Sauvage qui étoit marqué de la sorte, les Chirurgiens l'écorcherent, & en firent passer la peau, sans que cela y aportât aucun changement.

Ce

Ce qui me surprenoit assez,
Etoit de voir des Gens qui n'ont nulle teinture
Du Dessein ny de l'Ecriture,
Faire ces traits divers & si bien compassez.
Mais sur des cuirs par eux passez,
Des sucs de quelques fruits ils font de la peinture,
Où les traits sont encor artistement tracez.

Leur façon de s'écrire est tout-à fait particuliere; à la difference des Orientaux qui se parlent par des Fleurs, ils se font entendre par de petits morceaux de bois arrangez de differente maniere. De ces petits batonnets ils font des Coliers qui servent à déclarer la guerre, ou à demander la paix, & ils les envoyent aux Nations avec lesquelles ils ont des differends.

Lorsque j'étois à l'Acadie,
Il en vint de la part des cruels Iroquois,
Ils devoient y venir égorger les François,
Mais par un grand bonheur ils changerent d'envie.

Dans ces lieux si peu défendus,
Nous aurions été tous perdus.
Nos Sauvages étoient dans de grandes allarmes,
Et les Chefs qui les commandoient,
Car les Iroquois demandoient,
Qu'avec eux contre nous ils tournassent les armes.

Nous en fûmes quittes pour la peur qui ne fut pas petite. Quand la guerre est terminée, ils enterrent la hache dans un trou le plus creux qu'ils peuvent faire, afin qu'on ne puisse plus la retrouver, ils veulent faire voir par là, la maniere est nouvelle, que la paix est si douce & si précieuse qu'on ne doit jamais la troubler.

Ils ne comptent point les années par les jours, par les semaines, ny par les mois, ce n'est que par les nuits, ou par les évenemens considerables qui arrivent dans leur cours, & souvent ils passent le temps sans le connoître. Quand ils sont dans un canton où ils trouvent des Bêtes & du Gibier, ils y demeurent tant qu'il y en a : Quand ils ont presque tout tué,

tué, & que la Chaudiere ne va plus comme il faut, ils vont autre part chercher mieux, & ils ne sont jamais si bien qu'aux lieux où ils trouvent beaucoup à manger: Ils en marquent leur joie par leurs chants & par leurs danses. Leurs voix sont fort agreables quand ils veulent bien chanter; mais leurs danses, quoy qu'ils fassent, sont toûjours trés-importunes. Je les ay plus d'une fois entendu chanter dans l'Eglise du Port Royal a la grande Messe & à Vespres; les voix des Femmes particulierement étoient si douces & si touchantes, que je croyois entendre les Anges chanter les loüanges de Dieu; ce qui me le faisoit croire davantage, c'est que je ne voyois point remüer leurs levres. Les voix des Hommes se mêloient de temps en temps si justement avec celles des Femmes, que cela faisoit un effet admirable, & j'en étois charmé.

Ils chantoient sur des tons les plus harmonieux
Tous nos Hymnes sacrez traduits en leur langage,
Et c'étoit le Divin Ouvrage
D'un Missionnaire * établi dans ces lieux.

* *Mr. Thury.*

Sa charité pour eux étoit ardente & pure ;

Il demeura long-temps parmy la Nation,

Mais enseignant à tous nôtre Religion,

Il paya le tribut fatal à la Nature,

Les Sauvages firent en luy une grande perte, il prenoit un soin tout particulier de les instruire dans la connoissance de Dieu ; aussi furent-ils sensiblement touchez de la mort de ce saint Homme qui vivoit parmy eux de ce qu'ils avoient, & qu'ils appelloient leur Patriarche. Ils l'enterrerent à Chibouëton le plus honnêtement qu'ils purent, & c'est le même Missionnaire dont j'ay décrit le tombeau. Quittons les tristes idées de la mort, & revenons aux danses des Sauvages pour les décrire, s'il est possible. Ces ridicules Danseurs se suivent en rond colez l'un contre l'autre, avançant en sautant tout doucement les pieds joints, & faisant des contorsions & des grimaces plus affreuses les unes que les autres. Un certain son de voix que voicy, si on peut l'exprimer, hoüen, hoüen, hoüen, marque la cadence, & ils s'arrêtent de temps en temps pour faire des cris épouventables, & par lesquels finissent toûjours

jours les danſes. L'Inſtrument répond à tout cela parfaitement bien ; c'eſt un petit bâton long d'un pied dont un Sauvage qui ne danſe point frape contre un arbre, ou autre choſe, ſelon le lieu où ils ſont, chantant du nez en même temps. Leurs pieds tournez en-dedans dés le berceau, & tenus long-temps de même pour mieux aller en raquette quand ils ſont grands Garçons, conviennent à de telles danſes. Ces groteſques Danſeurs ſont venus pluſieurs fois par troupes en de certains jours de joye, me donner ce divertiſſement ; mais je crois qu'ils le faiſoient moins pour me réjoüir, que pour avoir quelque petit pot d'Eau de vie à boire à mà ſanté, cette Liqueur les feroit aller bien loin.

Voicy une connoiſſance aſſez particuliere des Sauvages : Si quelqu'un en paſſant dans les Bois voit ſur la neige, ou ſur la terre molle la marque du pied d'un autre, il ne manque jamais à connoître ſûrement par l'arrangement du talon, des doigts, ou de tout le pied enſemble, de quelle Nation eſt celuy qui l'a faite.

J'ay déja fait voir dans un Exploit de Chaſſe qu'un Sauvage à l'odorat bon, & qu'il ſent une Bête de fort loin : Je vais encore faire connoître qu'il ne ſent

pas moins bien l'Eau de vie. Un François en avoit un reste dans un Flacon qu'il conservoit soigneusement, en attendant qu'il luy en vînt de nouvelle; il n'en buvoit qu'à l'extrême besoin, & peu à la fois pour la faire durer plus longtemps. Un Sauvage arriva chez luy dans son Habitation sur la Côte, il étoit tres-abatu, & presque en défaillance par la fatigue qu'il avoit euë, & par le jeûne qu'il avoit souffert; il demanda par grace à l'Habitant un coup de cette Liqueur qu'il ménageoit si bien; l'Habitant qui la gardoit pour luy, n'hesita point à dire qu'il n'en avoit pas. Tu n'en as pas? luy répondit le Sauvage en sa Langue, pourquoy mens-tu? Je la sens bien, donne-m'en, tu me rendras la vie, je ne sens plus mon cœur de foiblesse & d'abatement, tiens, vois-là dedans, & tu en trouveras. il luy montroit l'endroit assez proche, mais il l'auroit sentie de cent pas: L'Habitant ne put se défendre de secourir le Sauvage, mais ce fut sous condition, il luy fit promettre qu'il n'en parleroit point à ses Compagnons, le Sauvage y consentit, mais en luy disant que sa précaution étoit inutile, & que s'ils venoient dans sa maison, ils la sentiroient comme luy.

L'Hô-

L'Hôte, quoy qu'il en fût, ne put pas aller
contre,
Deux coups de ſa Liqueur au Sauvage
donnez,
Luy firent voir qu'en certaine rencontre,
Il étoit bon d'avoir du nez.

Malgré la vie irréguliere que les Sauvages menent, ils ne laiſſent pas de vivre fort vieux : ils pouſſent leur carriere juſqu'au dernier âge. D'un excés de manger ils paſſent ſouvent à une extrême diſette, ſans que cela change l'état de leur ſanté.

Qui croiroit que ſans Medecins
Il fût poſſible de tant vivre;
C'eſt peut-être, diront quelques eſprits malins,
Ce qui de cent maux les délivre.

Quand ils ſont bien fatiguez & accablez de laſſitudes & de peſanteurs, leurs plus ordinaires maladies, ils ſe guériſſent par

par de copieuſes ſueurs. Voicy comment ils ſe les provoquent. Ils font un trou de leur longueur qu'ils garniſſent des deux côtez de roches qu'ils font preſque rougir à force de feu ; aprés cela ils mettent une couche de branches de Sapin au fond, & ſe couchent deſſus tout de leur long ; on les couvre enſuite d'autres branches qui s'échauffent & rendent par leur nature bitumineuſe une épaiſſe fumée ; ils ne ſont pas longtemps là ſans ſuer juſqu'aux os, & ſi long-temps qu'ils veulent, mais ce qui me ſurprenoit le plus, étoit de ſçavoir que ces Fourneaux ſudorifiques étoient toûjours faits ſur le bord d'un Lac, ou d'une Riviere, & que les Sauvages n'en ſortoient tout en nage, que pour ſe jetter à l'inſtant dans l'eau. Quelle maniere ! Si nous nous expoſions de même à des contraires ſi oppoſez, nous en mourrions, & par là ils ſe guériſſent ſur le champ.

Ils ſe bleſſent fort ſouvent, mais la nature a mis ſous l'écorce des épinettes, arbres trés-communs dans toute l'Acadie, un remede merveilleux à tous leurs maux ; c'eſt une Térébentine plus fine, & plus balſamique que celle qui nous vient de Veniſe, & elle ſe trouve par tout où l'on peut en avoir beſoin pour ſe penſer.

S'ils

S'ils se cassent les Bras ou les Jambes, ils remettent les os au niveau, & font de grands plumaceaux de fine mousse qu'ils couvrent de leur Térébentine, & ils en environnent le membre rompu ; ils mettent par-dessus un morceau d'écorce de bois de Bouleau, qui prend en se pliant aisément la forme de la partie; les écliſſes ne sont pas oubliées, & pour tenir tout cela sujet, ils prennent de longs bouts d'écorces plus minces dont ils font des bandages convenables, ils mettent ensuite le malade en situation sur un tas de mousse, & cela reüssit toûjours fort bien. Si un tel accadent arrivoit à un Sauvage tout seul, il tireroit des coups de Fusil pour appeller du secours, ou il feroit de la fumée s'il n'avoit point d'arme, signaux ordinaires parmy eux, & qui ne leur manquent point au besoin. On fait une Cabanne au lieu où le malheur arrive : Voicy comment elle est bâtie. On plante en rond quinze ou seize Piquets, plus ou moins selon qu'elle est grande, à deux pieds l'un de l'autre, ils ont une toise ou toise & demie de haut, leurs extrêmitez superieures s'uniſſent en pointe, & sont attachez ensemble ; on couvre les Piquets de branches de Sapin, & de grands mor-

morceaux d'écorce du même bois, ou de Bouleau, quelquefois de peaux, & on n'y laisse qu'un trou en bas, qui ne permet d'entrer & sortir qu'à quatre pattes. Il y a une Perche en-dedans qui traverse par le milieu à quatre ou cinq pieds de haut, & qui sert à pendre la Chaudiere sur le feu qui est toûjours petit, & au centre du fond de la Cabanne. Les Compagnons du Blessé vont à la Chasse, & ils ont soin de luy jusqu'à ce qu'il puisse marcher comme eux.

Je vais sur ce sujet dire une avanture qu'on aura peut-être de la peine à croire, c'est pourtant la verité même, & je n'écris icy rien qui ne me soit dicté par elle.

Un Habitant de ce Païs Sauvage,
Homme de qualité, qui servoit autrefois
Sous les Etendats des François,
Avec honneur, avec courage.
Venant au Port Royal de Quebec par les Bois,
Se fracassa la Jambe en faisant ce Voyage,
Voyage à mettre un mois, & même davantage:

Il

Il n'étoit qu'à moitié chemin,
Quel malheur! Quel cruel chagrin
Pour un Homme en cet équipage!
Il n'avoit avec luy qu'un Chien,
Que faire? Il gémit, ſe lamente,
Et ſonge à ce qui peut luy procurer du bien
Dans cette avanture affligeante,
Dans les preſſans beſoins l'eſprit de l'Homme invente
Bien mieux que dans le temps qu'il ne manque de rien.
Il imagine un ſtratagême
Qui reüſſit des mieux dans ſon malheur extrême.
Il avoit par bonheur du Papier, un Crayon,
Il écrivit ſon mal ſur un petit Broüillon;
Le mieux qu'il put il fit entendre
L'endroit fatal du Bois, la diſtance, les jours,
Qu'il falloit mettre pour s'y rendre,
Le run du vent qu'il failloit prendre

Pour

Pour venir vîte à ſon ſecours.
Il mit au col du Chien ſon Meſſager fidelle
Le Billet inſtructif de ſa peine cruelle,
Il le battit aprés comme un Chien qu'il étoit,
A ce maltraitement l'Animal reſiſtoit,
Il ne pouvoit quitter ſon Maître;
Mais tant de coups il luy donna,
Qu'à la fin il l'abandonna;
Le beſoin qu'il avoit d'ailleurs de ſe repaitre,
A s'enfuit le détermina.
Il revint à Quebec, dés qu'on l'y vit paroître,
Les Parens du Bleſſé le prirent au colet,
Défirent le colier & lurent le Billet,
Qui leur fit triſtement connoitre
De ſon prompt retour le ſujet.
On mit des Coureurs en Campagne,
Bons Sauvages, cela s'entend,
Et le Chien qui les accompagne,
Bon Guide, les conduit où le Malade attend.

Il

Il failloit bien des jours pour faire ce
Voyage,
On va fort peu de nuit dans ce Païs Sauvage.
Pendant ce temps l'Estropié
Qui jeûnoit, & tenoit sur la mousse étenduë
La Jambe qu'il avoit rompuë,
Etoit bien digne de pitié.
Le secours vint, quelle allegresse
Dans ses desirs impatiens,
Quand il revit son Chien luy marquer sa
tendresse.
Suivy d'une troupe de Gens!
Aprés une longue souffrance,
Il reçût beaucoup d'assistance;
Ils avoient aporté des vivres avec eux;
On travaille d'abord à sa Jambe blessée,
A leur mode elle fut pensée,
Et l'on cabanna dans ces lieux.
On fit boüillir la Chaudiere,
Les Sauvages chasserent bien;
Jusqu'à sa guérison entiere,
Le Blessé ne manqua de rien.

En-

Enfin guéri de sa blessûre,
Avec ses Compagnons il vint tant bien
que mal
Raconter sa triste avanture
A ses Amis du Port Royal;
Il devoit à son industrie
Dans un accident si fatal
Le bonheur d'être encore en vie.

Revenons aux Sauvages qui se guérissent de la mort même; Quel Paradoxe, dira-t-on! Mais je le prouve. Ces pauvres Gens sont sujets à se noyer, & cela n'arrive que trop souvent dans leurs Canots d'écorce qui virent pour la moindre chose. Ceux qui s'échapent heureusement du naufrage, s'empressent à retirer de l'eau ceux qui y sont demeurez; ils rempliſſent de fumée de Tabac une pance d'animal, ou un gros & long boyau, leurs vaisſeaux ordinaires pour conserver leurs huiles de Poisſon, ou de Loup Marin; aprés cela ils apliquent à un des bouts, l'autre étant bien lié, un bout de calumet ou de Pipe pour servir de Canule qu'ils introduisent dans le derriere des Noyez, pour leur faire recevoir

voir la fumée contenuë dans le boyau, en le comprimant avec les mains: Ils les pendent enſuite par les pieds au plus prochain arbre qu'ils trouvent, ils les y obſervent, & ils ont préſque toûjours le plaiſir de voir que ce Lavement de vapeur leur fait rendre toute l'eau qu'ils ont priſe, & leur remet la vie au corps; ils reconnoiſſent ce ſurprenant & ſalutaire effet par des gambillemens que les Pendus ne ſont pas long-temps à faire. N'oubliez pas ce divin remede aſſûré par mille experiences, ſa vertu dans l'occaſion n'opereroit pas moins dans vos amis, que dans les Sauvages.

Ils ont un remede infaillible pour l'Epilepſie. Un Soldat du Fort de la Riuiere Saint Jean en étoit tourmenté depuis quinze ou vingt ans, & il en tomboit preſque tous les jours. Une Sauvageſſe ſe trouvant là par hazard dans le temps du Paroxiſme, fut ſi ſenſiblement touchée de le voir écumer, & faire des mouvemens extraordinaires, qu'elle alla dans les Bois d'alentour chercher un remede qu'elle ſçavoit ſpecifique pour ſon mal. Elle aporta deux priſes groſſes comme deux Féves d'une racine de plante ratiſſée; elle en fit prendre une au Malade quand ſon mal fut paſſé, & le

fit

fit bien couvrir; elle fit entendre qu'il ſuëroit fort, & qu'il rendroit beaucoup par haut & par bas, effets bien ſurprenans tous à la fois dans un même remede. On obſerva la choſe, & l'on vit arriver tout ce qu'elle avoit marqué. On en informa le Commandant du Fort qui n'y fit pas grande attention, il dit ſeulement qu'il ne falloit plus que la guériſon du Malade, pour ajoûter foy aux promeſſes de la Sauvageſſe. Elle le laiſſa le lendemain en repos, & comme elle s'en alla ce jour-là, elle dit qu'on luy donnât le jour ſuivant la priſe qui reſtoit, & qu'il ſeroit entierement guéri; il fit ce qu'elle avoit dit, le même effet du remede arriva comme auparavant, & depuis ce temps-là le Malade n'a eu aucune attaque de ſon mal: Je l'ay vû long temps aprés en parfaite ſanté. Quand ſept ou huit jours furent paſſez, & qu'on vit que ſon mal ne le reprenoit plus contre l'ordinaire, le Commandant étoit bien fâché de n'avoir pas demandé la compoſition d'un remede ſi rare & ſi ſalutaire. Il fit chercher par tout où il put la Sauvageſſe, mais toûjours vainement, il n'a pû en avoir de nouvelles, quelques perquiſitions qu'il ait faites. Si cela étoit arrivé au Fort dans le temps que j'y étois

étois, j'aurois mieux profité d'une si belle découverte, & j'aurois aporté de l'Acadie un remede qui m'auroit été en France aussi avantageux qu'utile au Public. Je fis tout ce que je pus pour en avoir connoissance, mais je ne fus pas assez heureux pour y reüssir, & ce fut un grand malheur.

Parlons des tours de Gobelet des Sauvages. Les plus habiles Joüeurs du Pont-Neuf ne feroient que blanchir devant eux ; les prodiges ne sont dans leurs mains que des effets ordinaires : Vous l'allez remarquer dans deux tours que je vais seulement raconter, car j'en pourrois dire mille, & vous conviendrez qu'il faut que le Diable s'en mêle, pour moy je le croy. Voicy le premier tour, ils mâchent dans leur bouche une pierre à fusil, & la broyent comme du Gravier, qu'ils font voir dans leurs mains aprés l'y avoir craché, & ils l'avalent ensuite jusqu'au dernier grain : On ne voit rien jusques-là qu'un autre ne puisse faire sans se donner au Diable, avec de bonnes dents & un gosier pavé; mais voicy le fin : Quand ils ont dans le ventre la pierre à fusil tout en gravier, ils prennent un petit bâton long environ d'un pied, & fort uni, ils fument, & luy

font recevoir la fumée du Tabac en marmotant quelques mots du Grimoire ; ils le fourent enſuite dans leur goſier, leur face en devient toute livide, il ſemble qu'ils vont étouffer ; ils fourgonnent, ſi je puis parler ainſi avec le bâton, & aprés quelques grimaces, ils le retirent avec la pierre à fuſil au bout toute entiere.

Voicy le ſecond tour qui ne vaut pas moins que le premier. Ils font marcher la peau d'une Loutre qu'ils ont écorchée il y a peut-être ſix mois, & voilà comment ils s'y prennent. Aprés l'avoir étenduë le ventre en bas, ils raprochent par des plis qu'ils font, la tête du derriere ; de ſorte qu'elle eſt comme en un monceau. Ils mettent au droit de la tête à quatre ou cinq pieds loin, un petit miroir de fer blanc ; ils aiment tant à ſe mirer qu'ils croyent ſans doute, qu'il en eſt de même des animaux : Que cela ſoit ou non, voilà la peau de la Loutre en état de marcher ſur ſes pattes, car ils les laiſſent toûjours en les écorchant quand ils veulent garder les peaux en leur entier, ſans les fendre par le ventre, ce qu'on apelle là en *Chipotis*. Alors le Sauvage qui veut par ruſe ou par magie, qu'on le prenne comme on voudra, faire aller la peau, fait un groteſque manége au tour d'elle.

Il

Il danſe, il capriole, il ſaute par-deſſus,
Il ſe jette par terre, il ſe roule, il ſe creve,
Bat des pieds, des mains, ſe releve,
Et fait retentir l'air de mille cris aigus.
Comme un Demon il ſe tourmente,
Il ſuë, il devient tout en eau,
Ses yeux jettent du feu, ſa bouche eſt écumante,
Il fait tant qu'à la fin on voit marcher la peau.

Elle ne ſe remuë d'abord qu'avec beaucoup de difficulté, mais petit à petit elle s'étend, & ſe traîne juſqu'au Miroir, où elle s'arrête. Quand la peau eſt lente à ſe mettre en train de marcher, le Sauvage dit aux Spectateurs d'autre Nation, devant leſquels il fait ce tour-là, que leur eſprit eſt plus fort que le ſien; il a raiſon, car par leur eſprit il entend le Dieu que nous adorons, & par le ſien, il n'entend que le Demon. Cet Eſprit malin les bat quelquefois d'une

étrange force, il les meurtrit & marque de contusions par toutes les parties de leur corps.

Quand le Demon bat, il bat bien,
Ils disent seulement qu'il est fort en colere;
Et ces pauvres battus ne se plaignent de rien
Que des marques qu'il sçait leur faire.

Je ne m'arrêterai point à marquer les differentes Nations Sauvages, le nombre en est trop grand pour en faire un détail ; je vais seulement en faire assez connoître pour satisfaire là-dessus les Curieux. Les Sauvages qui sont aux environs du Port Royal, sont nommez Miquemaques ; les mêmes sont encore le long de la Riviere Saint Jean, dont les bords sablonneux & fort étendus sont les plus beaux de toutes les autres Rivieres de l'Acadie. Elle est fort poissonneuse, & l'on y pêche aisément la Truite & le Saumon qui y abondent : Les Maricites y habitent aussi, & sont plus nombreux que les autres. Sur la Riviere Saint George qui sépare la Nouvelle France de la Nouvelle Angleterre, on trouve les Kanibas, & les Abénakis.

Du

Du côté de Quebec habitent les Papinachois, les Saguenets, les Algonquins, les Iroquois, les Hurons, les Loups, les Socokis bons & mauvais pour la France. Les meilleurs sont les Outaois, mais Nation plus reculée. Vers le Nord sont les Esquimos, les Christinaux, les Sauteurs, les Savanois, les Pla-côtez des Chiens, & les Assenciboils. Quels noms? Je croy que le Diable les a forgez; il faut pourtant en repeter quelques-uns, pour marquer ce qu'il y a de particulier en eux.

Commençons par les Algonquins, c'est la Nation la plus brave & la plus belliqueuse qu'il y ait parmi les Sauvages. Ils sont ordinairement en guerre avec les Iroquois qui les regardent comme leurs plus formidables ennemis, & par qui ils ont toûjours été vaincus. Ils n'ont point de lieu arrêté, étans toûjours errans dans les Bois, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Ils ne cultivent point la terre comme d'autres qui font du Maïs ou Bled d'Inde: Ils disent que ces soins n'appartiennent qu'à des Ames basses & serviles, & que de Grands Guerriers qui sçavent triompher de leurs ennemis & attaquer les Bêtes les plus feroces, ne doivent vivre que de celles qu'ils

tuënt. Voilà de grands sentimens, mais les Iroquois sont plus sages, ils cultivent la terre avec grand soin, & font beaucoup de Bled d'Inde & de Legumes pour se nourrir ; ils ont aussi dans un des plus beaux Pays du monde, de grandes & belles Plaines, & des Villages bien peuplez qu'ils fortifient de toutes parts, & où ils font bonne sentinelle, pour n'être pas insultez par les Troupes de Quebec, quand elle font des courses chez eux. On dit même qu'ils ont des Bestiaux & des Volailles en quantité. Je ne parlerai point des tourmens horribles qu'ils exercent sur nous quand ils nous tiennent, ils sont connus de tout le monde. Nous ne les traitons pas avec moins de rigueur quand ils tombent entre nos mains, mais ils ont bien plus de courage à suporter tout le mal qu'on leur fait.

Leur fermeté surprend dans ces cruels momens,
Ils souffrent constamment la torture & les flames,
Ils meurent sans pousser aucuns gemissemens,
Et disent qu'il ne siet qu'aux Femmes
De se plaindre dans les tourmens.

Tous

Tous Barbares qu'ils sont, ils ne laissent pas d'attirer à eux de Quebec de la Jeunesse de tout sexe que son mauvais penchant entraine au mal ; les Garçons y deviennent pires que les Iroquois mêmes, & c'est ce qui les y fait bien recevoir, autrement ils n'y trouveroient pas leur compte. En vain leurs parens les rappellent, ces Renegats ne retournent point à eux, ils leurs préferent les Iroquois.

Les Filles qui sont libertines
Les trouvent grands, bien faits, propres pour leurs plaisirs,
Et sans s'éfaroucher de leurs horribles mines,
Elles vont avec eux assouvir leurs desirs.
La taille, la vigueur plûrent toujours aux Femmes
Et sans aller si loin nous les voyons plus prés,
Combien est-il icy de Dames,
Qui préferent de grands & vigoureux Laquais
A de petits Maris fluets ?

Ces Filles-là se marient quelquefois avec eux ; ils en prennent mille soins, rien ne leur manque, la chaudiere & l'amour vont trés-bien, que leur faut-il davantage pour être heureuses.

Alors plus de libertinage,
Il faut bien sagement sçavoir se comporter,
Autrement on verroit un Mary s'emporter
A des sentimens de fureur & de rage ;
Ce n'est pas comme ailleurs où les pauvres Epoux,
Sont Cocus, & forcez de filer encor doux.

Tous les Sauvages n'entendent point raillerie sur ce sujet, leurs Femmes ne sçauroient trop se contenir, sur le moindre soupçon ils entrent en fureur, & les battent jusqu'à les assommer.

Laissons-là les Iroquois, & parlons des Outaois bons amis de la France. Lors qu'un François negocie avec eux, il prend pour le servir une de leurs Filles, celle qui est apparemment le plus à son gré : il la demande au Pere, & cela se fait à de certaines conditions, il promet de luy donner quelques couvertures, quel-

quelques Chemiſes, un Fuſil de la Poudre & du Plomb, du Tabac, des Outils; enfin ils conviennent enſemble des choſes, & font leur marché? La Fille qui a la connoiſſance du Païs, s'engage de ſon côté à ſervir le François en toutes manieres, d'accommoder ſes peaux, & de vendre ſes Marchandiſes pendant un temps qui eſt marqué, & cela s'éxecute trés-fidellement de part & d'autre. L'amour eſt ordinairement le devoir dont on s'aquitte le premier, car le marché eſt fait ainſi; mais comme la paſſion des Hommes, là comme icy, ne ſe contente pas toûjours de la même Perſonne; pour en avoir un autre, voilà ce qu'on fait. On ſe munit d'un paquet d'Allumettes, & ſur le ſoir on va dans les Cabannes où l'on ſçait qu'il y a des Filles; quand on y eſt entré, on allume quelques-unes des Allumettes, c'eſt alors le flambeau de l'amour; on les paſſe par-devant les yeux des Sauvageſſes qui plaiſent le plus, & ſi par un bonheur aſſez commun, une de ces Filles les ſouffle dans les mains du Garçon, c'eſt le ſignal aſſûré de ſa bonne Fortune, il n'a qu'à contenter ſes deſirs en toute ſûreté, & y paſſer toute la nuit, Perſonne ne troublera ſon amour.

C'eſt le faire à bien juſte prix,
Ce n'eſt pas de même à Paris;
Qui veut gagner une Coquette,
Dont la Cour eſt nombreuſe, & qui fait grand fracas,
Fait bien des preſens & des pas,
Avant que ſon ardeur puiſſe être ſatisfaite;
Vous qui voulez *gratis* prendre bien vos ébats,
Allez tous courir l'Allumette,
C'eſt le mot, ne l'oubliez pas.

Ces Sauvages-là ne vivent toûjours que de chair, ou fraîche, ou boucanée, & ils en mangent en grande quantité; ce ſont les plus grands Carnaciers, & les Sauteurs leurs Voiſins tout au contraire ne mangent jamais que du Poiſſon; le Lac Erier qu'ils habitent leur en fournit en tout temps. Cette nourriture legere les rend fort diſpos; ce ſont les Sau-

Sauvages qui courent le mieux, & qui resistent davantage à la course. Ils n'ont point l'usage des Armes à feu, mais ils tirent de l'Arc avec une adresse toute particuliere, & ils en font un exercice fort divertissant. Ils se munissent de balons legers & de dards à tête platte & grosse comme un œuf, & s'en vont par troupes s'exercer dans une Prairie.

Entre deux partis faits, également nombreux,
Eloignez l'un de l'autre à certaine distance,
Un balon est jetté par un bras vigoureux,
Et chacun à l'instant commence,
A luy porter des coups pour l'élever sur eux.
Il est baloté là d'une belle maniere;
En se le renvoyant alternativement,
Ils le frapent si justement,
Qu'il est souvent en l'air une heure toute entiere.

Chacun l'y soûtient à l'enuy,
Car du côté qu'il fait sa chûte,
Un certain prix que l'on dispute
Par les plus adroits est rauy.

Les Esquinos ne se donnent point la peine de faire cuire leurs viandes comme les autres, ils les mangent toutes cruës. On croit que ces Sauvages ont été engendrez par les premiers Basques qui se sont perdus à la Pêche de la Baleine ; cela pourroit bien être, car ils ont conservé quelque chose de leur patois, ne faisant que bredoüiller quand ils parlent. Lors qu'ils sont pris d'une tourmente sur la Mer, qui est souvent trés-rude dans leur Païs, ils s'enferment dans leurs Canots qui ont des couvercles exprés, & qui joignent si exactement, qu'il n'y entre pas une goute d'eau ; ils se laissent roûler ensuite au gré des Ondes, jusqu'à ce que le calme revienne, & permette de reprendre les Avirons.

Pour finir avec les Sauvages, disons encore quelque chose des Plaçotez des Chiens

Chiens les plus sots, & les plus miserables de tous. Ils n'ont aucun Commerce, & sont toûjours en guerre avec les Savanois, braves Gens, & qui les prennent souvent pour en faire leurs Esclaves. Tous les autres ne font rien de particulier qui mérite d'être rapporté.

Je ne dois pas quitter ce Sauvage Pays,
Sans parler des divers Tapis,
Qu'étale dans ces lieux l'Auteur de la Nature;
Tout est rare, tout est nouveau,
Quelle diversité de fleurs & de verdure?
On ne peut rien voir de plus beau.
Mille Plantes, divines Herbes,
Que la terre y produit sous les Sapins superbes,
Et que pour la santé des hommes Dieu créa;
Ne se trouvent point dans nos terres,
Il faut aller les chercher là,

Les Bois de l'Acadie en ſont les ſeules ſer-
res.

J'étois chargé du ſoin glorieux d'en cüeillir
Pour le Jardin Royal du plus grand des Mo-
narques,
Et j'ay ſçu donner quelques marques
Du plaiſir que j'ay pris à pouvoir l'embellir.

RETOUR DU VOYAGE.

IL ne me reste plus qu'à dire comment je suis revenu de la Nouvelle France, ce fut fort agréablement. Dans le temps que je commençois à m'y accoûtumer, & que j'en connoissois mieux le mal & le bien, je reçûs des ordres pour la quitter & revenir en France, dont je fus bien aise. Je ne devois repasser les Mers qu'avec des Matelots dans une petite Fregate de Rochefort, fretée par une Compagnie qui negocie dans ce Païs-là, & avec laquelle celle dont j'avois la direction, avoit traité des Marchandises qui me restoient, sur les avis que j'avois

vois donné du peu de profit qu'il y avoit à faire. Mais pendant que je travaillois à regler mes affaires pour m'aprêter à partir, l'Avenant bon Navire du Roy monté de quarante-quatre canons, & qui avoit aporté les proviſions de guerre & de bouche que Plaiſance, & le Fort de la Riviere Saint Jean reçoivent tous les ans, arriva au Port Royal pour y charger trente ou quarante beaux Mâts que les Habitans fourniſſoient au Roy, & les joindre à ceux que quatorze Charpentiers & Mâteurs entretenus par Sa Majeſté, avoient embarquez à la Riviere Saint Jean. Mr. le Chevalier de Chavagnac qui commandoit ce Navire eut la bonté pour moy de m'y offrir une place pour mon retour le plus obligeamment du monde, me repreſentant que je ſerois beaucoup mieux que dans l'autre Vaiſſeau qui devoit me raporter: J'acceptai le parti avec plaiſir, & je laiſſa à deux Commis que j'avois le ſoin du peu d'affaires qui demeuroient à regler. Nous partîmes le ſixiéme d'Octobre, & eux trois ſemaines aprés dans la Fregate où je devois m'embarquer: Ils penſerent y périr dés la premiere journée; dans ce danger ils firent un vœu dont je les vis s'aquitter à la Rochelle avec

avec tout l'équipage. Monſieur le Chevalier de Chavagnac m'avoit exempté de la peur que j'aurois euë comme eux d'être mangé des Poiſſons, & je luy étois d'autant plus obligé de la grace qu'il m'avoit faite.

Si cette grace en elle avoit dequoy me
plaire,
Et me rendre le cœur ſenſible à ce bien fait,
La maniere de me la faire,
M'y fit encor trouver un plus charmant
attrait.

Mais on ſçait que l'honnêteté & la politeſſe, qualitez rares autrefois dans les Hommes de Mer, ſont jointes preſentement à la plus parfaite connoiſſance de la Navigation dans tous les Officiers de la Marine.

Il n'eſt point de perils qu'ils ne bravent ſur
l'Onde,
Pour la gloire ils iroient juſques au bout du
Monde;

C'eſt

C'eſt ainſi qu'il les faut pour le plus grand
des Rois
Dans l'execution des projets qu'il médite ;
Il ſuffit qu'ils ſoient de ſon choix,
C'eſt la preuve de leur mérite.

Mais ſi Monſieur le Chevalier de Chavagnac étoit tout à la fois auſſi galant & honnête Homme que très-habile Officier, marquons le caractere des autres qui l'accompagnoient, & qui ſervoient dans ſon Bord.

Monſieur de Fontenu qui ſervoit en qualité de Commiſſaire de la Marine, & qui étoit chargé des Ordres de la Cour pour l'établiſſement qu'elle projette en la Nouvelle France, homme poly, d'une humeur enjoüée & toûjours égale, me faiſoit admirer tous les jours la beauté de ſon eſprit ; à l'entendre parler il eſt malaiſé de juger s'il a plus de brillant que de ſolidité.

Monſieur des Places qui ſervoit de Lieutenant à Monſieur de Chavagnac, rempliſſoit auſſi agréablement qu'utilement ſa place : c'eſt un Homme ſage, plein d'eſprit, & toûjours attentif à ce qui ſe paſſe dans un Vaiſſeau ; nul ne ſçait

sçait mieux y commander & se faire obeïr. Comme il a beaucoup voyagé, j'appris de luy quelques particularitez des Sauvages que je ne sçavois pas.

Monsieur d'Albon qui servoit d'Enseigne du Vaisseau, d'une humeur sociable, & toûjours prêt à faire tout ce que l'on veut, quoique studieux & toûjours appliqué à la connoissance de la Navigation, nous donnoit d'agreables momens; il aime la Musique & chante assez bien.

Monsieur le Gardeur encore jeune, & cependant autre Enseigne du Vaisseau qui promet devenir un bon Officier de Mer, & qui n'y voit jamais de perils qu'il craigne, chantoit encore fort agreablement.

Monsieur Obrien Irlandois nôtre Aumônier, homme de commerce & d'esprit, rempliſſoit parfaitement bien tous ses devoirs, & ne laissoit pas de faire voir qu'il aimoit sobrement le plaisir. Enfin je ne vis jamais une Compagnie de plus honnêtes Gens.

Pouvois-je m'ennuyer un moment avec eux,

Les jours ne passoient que trop vite;

Sur le vaste sein d'Amphitrite,

Il sembloit que les ris, les plaisirs & les jeux
Etoient toûjours à nôtre suite.

Monsieur de Fontenu qui aime beaucoup la Musique, & qui chante proprement, avoit mené un Musicien avec luy: Il avoit un Claveſſin, une Basſe, & d'autres Instrumens ausquels trois Haut-bois de la Compagnie de Monsieur le Chevalier de Chavagnac joignoient les leurs: Dans le beau temps on concertoit, & le plaisir que nous y trouvions, nous faisoit oublier que nous étions sur les flots.

Je n'étois plus alors dans la Royale Paix,
Où le chagrin, l'ennuy, la peur, l'inquitude,
Me causerent toûjours une peine si rude,
Que je crûs n'en sortir jamais.
Pour me faire oublier tant de peines cruelles,
Et m'en épargner de nouvelles,

J'a-

J'avois besoin de l'Avenant ;
Je n'avois en allant senti que des allarmes,
Il étoit juste en revenant,
Que je trouvasse quelques charmes.
La Musique, ses instrumens,
Sans cesse nous donnoient mille contentemens :
Sur le vaste Empire des Ondes,
Nous faisions retentir nos Airs,
Les Dieux Marins quittoient leurs demeures profondes,
Pour mieux entendre nos Concerts.
Eole retenoit l'haleine
Des impetueux Aquilons,
La plus venteuse des Saisons,
Nous laissoit naviguer sans peine :
De nos doux Instrumens rien ne troubloit les sons,

Les

Les Muſes quittoient l'Hippocrene
Pour venir ſur les Eaux de la liquide plaine
Nous inſpirer mille Chanſons.

Ce n'étoit pas aſſez pour nous que d'en avoir de faites. Apollon m'en inſpira de nouvelles que je fis ſur les Airs d'un petit divertiſſement que nôtre Muſicien avoit tiré de pluſieurs Opera. Les voicy pour ceux qui voudront les chanter aprés nous.

FUjons les Rivages
De ces lieux Sauvages ;
Le vent eſt pour nous.

Il s'eſt fait attendre,
Nous devons le prendre,
Pour plûtôt nous rendre
Dans des climats plus doux.

Fuyons les rivages, &c.

L'A-

L'Amour a des aîles,
Auprés de nos Belles
Tendres & fidelles,
Volons, volons tous.

Fuyons les rivages, &c.

Aprés la souffrance
D'une longue absence,
Qu'il est doux, je pense,
D'être à leurs genoux;

Fayons les rivages, &c.

Que les vents, que les flots ne troublent point nos Fêtes,
Regnez doux calme sur les Mers;
Que le bruit étonnant des vagues, des tempêtes
N'interrompe pas nos Concerts.

Il n'eſt icy permis qu'à la voix des Syrennes,
De joindre à nos Chanſons leurs accens les plus doux;
Chantons tous à l'envy ſur ces liquides plaines,
Et de nos Jeux charmans rendons leurs Dieux jaloux.

La Mer eſt pour nous ſans tourmente,
Chantons, profitons du beau temps,
Tout eſt calme, tout nous enchante,
Quel charme eſt plus doux que nos Chants?

Ne craignons nuls dangers ſur l'empire de l'Onde,
Le Dieu puiſſant qui regne ſur les eaux,
Du plus grand Roy qui regne dans le monde,
Prend toûjours ſoin de garder les Vaiſſeaux.

Les Dieux ſont avec luy toûjours d'intelligence,
Ce Heros l'a bien merité,
Il imite icy bas leur ſuprême puiſſance,

Par

Par mille exploits de valeur, de prudence
Il s'assûre comme eux de l'immortalité.

Navigons avec courage,
Navigons sans nul effroy;
Sur les Vaisseaux du plus grand Roy,
Est-il permis d'avoir peur de l'orage?

L'amour va contenter nos plus tendres desirs,
Tout nous rit, tout nous seconde,
Mais si jamais nous goûtons ces plaisirs,
Préferons la terre à l'Onde.

On voit par tout des Opera de Ville & de Village, il falloit bien au moins qu'il parût une petite Piece Maritime. Ce divertissement avec d'autres faisoit alternativement nôtre plaisir en nous éloignant de la Nouvelle France; mais une tempête assez subite, nous fit bien changer de notte aux accords du grand Banc.

Les vents perdirent le respect
Qu'ils avoient jusques-là gardé pour le Navire,
Ils nous firent sentir leur force & leur empire,
La Mer devint affreuse, à ce terrible aspect,
On n'est point en humeur de chanter & de rire.
Nous ne faisions toûjours que tanquer & roûler,
Nous ne pouvions porter de Voilles,
Les vents toûjours forcez ne souffroient point ces Toilles,
On n'osoit pas les déferler.
Nous fûmes toute la journée
A combattre ces vents déchaînez contre nous,
Et la Mer toûjours obstinée,
A nous porter ses plus grands coups.

Sa

Sa fureur cependant fut inutile & vaine,
Tout ce qu'elle nous fit de peine,
Ne servoit qu'à nous faire voir
Que nôtre habile Capitaine
Dans tous ces embarras sçavoit à tout pourvoir.
Faire agir & changer sans cesse de Manœuvre,
Selon les differens besoins,
Mettre la main soy-même à l'œuvre,
Malgré de si penibles soins;
Dans un temps si fâcheux, si rude,
Prevoir les mouvemens divers,
Que faisoient les vents & les Mers,
Et satisfaire à tout avec exactitude,
C'étoit de Chavagnac l'utile & seule étude.

A le voir commander & servir à propos;
Avec une prudence extrême;
Ce fut de la tourmente même,
Que mon esprit craintif sçut tirer son repos,
Je n'aprehendois plus, ny les vents, ny les flots.

Aprés quelques perils passez on ne craint pas tant de perir, & on s'accoûtume enfin au mauvais temps. La nuit qui préceda ce jour de tempête en fit voir le préſage ; le feu Sainte Elme parut au haut du grand Mât : Jaurois bien voulu le voir, mais j'étois couché, & il étoit, je croy, auſſi bon de dormir ; c'eſt peu de choſe, on dit que ce n'eſt qu'un amas lumineux de quelques goutes d'eau que la tempête prochaine forme, & qui s'attache partout.

Deux jours aprés la Mer devint plus pacifique,
Nous vîmes des Poiſſons volans,
Et chacun ſelon ſes talens,
Sçut recommencer la Muſique.

On

On eſt ſujet dans un Voyage de long cours à avoir de bonnes & de mauvaiſes heures. Il ſe paſſa huit jours ſans que nous euſſions ſujet de nous loüer, ny de nous plaindre des vents, ils ſouffloient tantôt un peu trop fort, & tantôt pas aſſez ; enfin ils ſembloient ſe joüer de nous.

Mais il en vint d'épouventables
Aprés un jour des plus ſereins,
Oüy la veille de tous les Saints,
Il fit un vent de tous les Diables.

Ce n'étoit plus un Jeu, nous en ſouffrîmes beaucoup, ils nous foüetta pendant tout un jour d'une terrible force, & quoique ce fût par derriere, nous n'en allions pas plus vîte.

Les Ondes par ſes coups terriblement émuës,
Se ſoulevoient juſqu'aux nuës,
Nous ſuivions leur rapide cours,
Montant & deſcendant toujours.

Ah! Quels mouvemens! Quel manege?
Les boüillons qui s'en ſéparoient,
Et que les vents dans l'air briſoient,
Retomboient comme de la neige.
La Mer en avoit la couleur,
De colere toute écumante,
Et dans cette horrible tourmente,
La peine fut jointe á la peur.
Dans un roulis ſubit je ne pus me défendre
D'être rudement ſecoüé,
Sans que je puſſe à quoy me prendre,
Pour m'empêcher d'être roüé.

Je crûs qu'il m'en coûteroit au moins Bras où Jambe, mais j'en fus quitte pour quelques meurtriſſures, & je m'en conſolai, voyant quelques Officiers auſſi maltraitez que moy du même roulis: Les peines que ſouffrent nos Compagnons,

gnons, nous font mieux ſuporter les nôtres. Les Matelots n'avoient pas un moment de relâche ; mais ne les plaignons point, le Capitaine toûjours actif, quoy qu'on ne pût ſe ſoûtenir debout, agiſſoit comme eux, & partageoit leur peine.

Pour éviter le ſort fatal
De périt dans un tel orage,
D'un ſimple Matelot il ſe donnoit le mal ;
Il fit bien, dans ſa Chambre il auroit fait naufrage.
Elle s'emplit d'un coup de Mer,
Qui penſa nous faire abimer.
Nos doux Inſtrumens de Muſique
Juſqu'au Claveſſin haut monté,
Par ce rude coup aquatique,
Tout fut entierement gâté.
De cette Chambre enfin il briſa le vitrage,
Et le cruel n'épargna pas
Les charmes de maint beau viſage

Dont le pinceau faiſoit admirer les appas,
Ah! Quelle fureur! Quelle rage!
A de telles Beautez les Dieux rendroient
hommage.

L'heure de ſouper vint, mais pendant un ſi mauvais temps, on n'avoit pû faire la cuiſine, les Marmites ſe renverſerent malgré les chaînes qui les tenoient bien arrêtées, mauvaiſe affaire pour des Matelots extremement fatiguez, & qui ont beſoin de reprendre des forces. Nous ne fûmes pas mieux traitez qu'eux, car nous ne pûmes avoir que des Noiſettes à croquer avec nôtre pain, encore ne pouvions nous les manger en paix, nous ne faiſions que roûler au gré des vagues, contraints de nous aſſeoir ſur le Gaillard, de peur de nous caſſer les os en culbutant.

Ce ne fut pas encore toute nôtre avanture,
Aprés avoir ſi mal ſoupé,
Quand on voulut aller repoſer ſa nature,
On trouva ſon lit tout trempé.

La

La Sainte Barbe étoit mon gîte,
L'eau de la Chambre avoit pénétré le
plancher,
Et lorsque dans mon lit je vins à me
coucher,
Le trouvant tout moüillé, je le quittai bien
vîte.
De repos comme moy d'autres avoient be-
soin,
Nos forces etoient abattues,
Il falloit nous voir tous chacun à nôtre
coin,
Appuyez comme des Statues.
Je passai là fort mal le temps,
Pestant contre la Mer en pareille disgrace;
Mais il falloit m'en prendre aux vents,
Car s'ils n'étoient jamais méchants,
On auroit toujours la bonace.

Les vents qui nous étoient si cruels, devenant moins impetueux, nous laisse-

rent sans chagrin continuer nôtre route. Lorsque l'on se voit hors du danger, on ne songe gueres à tout ce qu'il en a coûté.

Pendant deux ou trois jours au gré de nos souhaits,
Nôtre Vaisseau voguoit par un vent bon, & frais,
Nous nous approchions de la Ville,
Où Loüis le Juste autrefois,
Armé pour soûtenir les droits de l'Evangile,
Vainquit & remit sous ses loix
Un rebelle parti de Protestans François.
La Mer étoit belle & tranquille,
Mais le vent devenant & contraire & trop gros,
Nous força de chercher promptement un azile
Contre sa fureur & les flots;
Nous le trouvâmes à Belisle,
Où nous moüillâmes en repos.

Nous

* *La Rochelle.*

Nous y passâmes deux jours fort paisiblement sans craindre les vents; plusieurs Officiers du Fort vinrent nous visiter, & nous congratuler sur nôtre heureux Retour, aportant avec eux pour rafraîchissemens des Fruits & du Vin nouveau de leur crû.

Il n'étoit pas si bon que celuy de Champagne,
Nous primes cependant plaisir à le gouter;
Chacun s'empressa de conter
Les nouvelles du temps depuis nôtre Campagne,
Et nous fûmes ravis d'entendre debiter
Celle du Duc d'Anjou déclaré Roy d'Espagne,
Au grand regret de l'Allemagne;
Dans de pareils avenemens,
Tous ne sçauroient avoir les mêmes sentimens,
Pleure qui perd, & rit qui gagne.

Le vent qui se rendit favorable pour

nous tirer de là, nous fit lever l'ancre ; mais par malheur le cable fila, & cet accident nous retarda de deux heures : Nous partîmes enfin, & le Navire alloit auſſi bien qu'on le pouvoit ſouhaiter ; il ſembloit braver les flots encore tout agitez de la veille ; mais il n'alla pas long-temps de même, le vent changea, & nous fit ſentir en deux heures de temps trois riſées auſſi terribles les unes que les autres. La premiere qui nous ſurprit, ne nous permit pas de mettre bas les voilles, elles penſerent être miſes en pieces, & nous aprehendions encore davantage pour les Mâts.

Le vent toujours forcé nous jettoit ſur la
terre,
Choc en Mer plus fatal que celui du Ton-
nerre ;
Il falloit tenir contre, ou périr ſans quartier,
Pour ſortir de ces lieux il n'eſt point de
ſentier,
On chercheroit en vain des portes de der-
riere,

Il faut franchir le pas, ou trouver son
tombeau;
Au moment que du jour le celebre flam-
beau;
Alloit à nos regards dérober sa lumiere,
On aperçut la terre aussi plate que l'eau.
Nous pouvions toucher au Rivage,
Dans deux heures & même avant,
Les Pilotes craignant un funeste atterrage,
Sans perdre cependant courage,
Crioient alors haut & souvent
Au lof, au lof, au lof, & c'est en leur lan-
gage
Dire. Tiens bien le Cap au vent.
La chose étoit presque impossible,
Le vent devenant plus terrible,
Et la Mer toujours grossissant;
Nature patissoit dans ce danger pressant.

La nuit vient, la crainte redouble,
Dans son obscurité on ne sçait où l'on est,
Et pendant qu'il y va tant de nôtre interest,
Aisément nôtre Esprit s'embarasse & se trouble;
Nous aurions bien voulu de peur d'être engloutis,
Etre encor à l'endroit d'où nous étions sortis.

Chacun sur son visage triste & blême montroit sa peine mortelle, & ne sçavoit à quel Saint se voüer. Le Capitaine dont la sagesse & la prudence méritoient les plus grandes loüanges, consultoit sa Carte sans cesse pour nous faire éviter le danger qui nous menaçoit de naufrage. Pendant qu'il n'étoit attentif qu'à nous tirer d'affaire, y étant aussi interessé que nous, je luy demandai ce qu'il pensoit de nôtre sort; mais loin de me-

me rassûrer dans mon inquietude mortelle, il ne fit que l'augmenter; nous sommes à la grace de Dieu, me dit-il, c'est être bien placé, repliquai-je; mais cependant en cet endroit, je crus l'expression tout-à-fait mauvaise, & je n'en étois point du tout content : Il étoit environ huit heures du soir, il me donna si peu d'esperance, qu'il me dit en l'interrogeant davantage, qu'à mi-nuit l'affaire en seroit faite, & que nous serions ou sauvez, ou peris. Un tel discours effraye beaucoup, & met terriblement les esprits en desordre.

Il fallut se résoudre à tout,
Des Arrêts du destin, on ne peut se défendre,
J'allai sur mon lit les attendre,
On meurt plus doucement bien couché que debout.
Dans cette triste conjoncture,
Je regardai mon Lit comme ma Sepulture,

Et me jettant tout habillé deſſus ;
Du meilleur de mon cœur je dis mon *In manus*.
Cette nuit que je crus des miennes la derniere,
Je ne fermai point la paupiere,
Juſqu'à mi-nuit je comptai les momens.
Dans l'Oraiſon, dans la Priere,
On m'en croira ſans faire des ſermens.

Lorſque j'entendis la cloche ſonner douze heures, je crûs, ſur la parole du Capitaine, que le peril étoit paſſé, & mes ennuis devinrent plus legers. De plus les chants de quelques Matelots qui alloient aprés leur quart ſe repoſer, lorſque d'autres montoient pour aller veiller à leur tour, me confirmerent que ſur les flots, les vents nous avoient fait grace. Moins inquiet, je dormis fort bien juſqu'au point du jour, & mon ſommeil eût été plus loin, ſi un Offi-

Officier ne fût pas venu m'éveiller pour me faire voir la terre que nous avions évitée : Je me levai, & on me la montra assez loin derriere nous : Ce spectacle avoit dequoy me consoler de mon repos interrompu. Cette dangereuse terre étoit l'Isle Dieu, malheur à qui l'aproche de nuit ; il ne seroit pas plus fâcheux de donner sur un Rocher que sur les Sables de ces Platins ; mais en France l'atterrage est par tout trés-dangereux, tous les Pilotes en demeurent d'accord, & les plus habiles, trop souvent y font naufrage aprés avoir passé toutes les Mers.

Nous eumes le bonheur d'éviter un tel
sort,
Par les soins vigilans de nôtre Capitaï-
taine,
Qui des vents & des flots sçut soutenir
l'effort,
Nous voguâmes enfin lentement & sans
peine,

Et sur la fin du jour nous moüillâmes au Port.

Ce fut à l'Isle d'Aix proche de la Rochelle,

Où l'on desarmera desormais les Vaisseaux;

Nous fumes visiter la Place & les Travaux,

Où l'Art de Vauban & de Mansard excelle.

Là mes desirs furent contens,

Le lendemain à l'eau nous mîmes la Chaloupe,

Et quelques Officiers & moy le vent en poupe,

Fumes dans Rochefort rendus en peu de temps.

Nous

Nous nous trouvâmes quatre Freres
Assemblez dans ce lieu par un heureux
destin;
C'étoit le jour de Saint Martin,
Quel plaisir ! Quelle joye aprés tant de
miseres,
De nous voir tous dans un Festin,
Celebrer cette Feste en buuant de bon
Vin.

Voilà le détail de mon Voyage de la Nouvelle France, où j'ai mis cinquante-quatre jours pour y aller, & trente-trois pour en revenir, joyeux dans le beau temps, & triste dans le mauvais.

A bien examiner les plaisirs & les maux,
On trouvera toujours la Voiture importune:

J'en

J'en ay couru la bonne & mauvaise fortune,
Je goute sur la terre un tranquille repos,
Et las de naviguer je promets à Neptune
De ne m'exposer plus au caprice des Flots.

FIN.

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

A Chevant d'imprimer le Voyage de l'Acadie, *il paroît dans la Gazette du du 25. Février 1708. une Relation d'un combat donné entre les François & les Acadiens, contre les Anglois, qui mérite être mise à la suite de ce Voyage.*

Un Navire arrivé de la Colonie du Port Royal dans l'Acadie, qui est la partie Meridionale de la Nouvelle France, a apporté les nouvelles suivantes. Les Anglois de la Nouvelle Angleterre ayant été contraints au mois de Juin de se retirer,

rer, & d'abandonner l'entrepriſe qu'ils avoient faite ſur cette Colonie, le Sieur de Subercaſe qui y commande, fut averti par un Flibuſtier, qu'ils n'avoient pas deſarmé leurs Vaiſſeaux, & qu'ils ſe préparoient à revenir avec de plus grandes forces. Il fit auſſi tôt travailler à des retranchemens, à augmenter les fortifications du Fort, & à faire toutes les diſpoſitions neceſſaires pour bien recevoir les ennemis. Les Habitans retirerent leurs beſtiaux, leurs meubles & leurs effets en lieu de ſûreté, pour ſe mettere en état de le ſeconder. Il craignoit neanmoins de manquer de vivres qui avoient été la plûpart conſomnez durant la premiere attaque; mais dix jours avant l'arrivée des Anglois, un Armateur de Saint Domingue amena deux priſes Angloiſes, dont l'une étoit chargée d'environ trois cens quarante bariques de farine, de lard, de jambons & de beurre. Dans le même tems, les Anglois de la Nouvelle Angleterre qui croyoient l'entrepriſe infaillible, étoient venus avec plus de trente bâtimens pour choiſir des poſtes propres à la pêche, entre le Port Royal & le Cap de Sable. Les Sauvages de ces quartiers-là s'en étant apperçûs, ſe mirent dans leurs canots, ſurprirent la nuit deux de

ces

ces bâtimens, tuerent une partie des équipages & firent le reſte priſonnier. Enſuite avec l'un de ces bâtimens, ils en ſurprirent deux autres; ce qui donna une ſi grande épouvente au reſte, qu'ils couperent leurs cables & s'enfuïrent à force de voiles. Le 20. d'Aouſt enſuivant, le Sieur de Subercaſe fut averti qu'il paroiſſoit une flote de vingt-deux bâtimens qui n'attendoit que la marée, pour entrer dans la riviere, où en effet elle entra à une heure aprés midy, & débarqua douze cens hommes à trois quarts de lieuë au-deſſous du Fort & de l'autre côté de la Riviere. Ils occuperent quelques habitations abandonnées, preſque vis-à-vis du Fort, a une pointe de terre à un quart de lieuë au-deſſus; mais comme la riviere étoit étroite en cet endroit, il étoit facile de les empêcher avec la Mouſqueterie de la traverſer. Le 22. ils débarquerent leurs vivres & leurs munitions, & ils établirent leurs quartiers. Comme il parut qu'ils vouloient dreſſer vis à vis du Fort une batterie de bombes, le Sieur de Subercaſe fit faire ſi grand feu de canons & de mortiers, qu'il les empêcha d'executer leur deſſein. Le 23. il fit faire durant tout le jour un ſi grand feu de mouſqueterie ſur ceux qui occupoient la pointe au-deſſus du Fort,

qui

qui les obligea à rentrer dans leur Camp. Le 24. un parti François & de Sauvages passa la Riviere & surprit huit Anglois, dont six furent tuez & deux faits prisonniers, dont l'un étoit premier pilote d'un Vaisseau. On apprit de luy qu'il s'étoit avancé avec d'autres pilotes pour sonder le passage de l'Isle aux Cochons: que leur dessein étoit de remonter au haut de la Riviere avec le vent & la marée pour y débarquer, enfermer le Fort de tous côtez & affamer la garnison; que leur flote étoît composée d'un Vaisseau de cinquante-quatre canons, d'un de quarante-cinq, de cinq fregates de dix-huit à trente canons, de huit brigantins, & de sept flutes: qu'ils avoient seize cens hommes de débarquement, outre quatre cens qui étoient dans le gros Vaisseau: qu'une partie de leurs provisions étoit gâtée, mais qu'ils attendoient une fregate de quarante-quatre canons avec des vivres. Sur ces avis, le sieur de Subercase fit pointer toute son artillerie sur la riviere: il ordonna qu'on fit bonne garde par tout & il garnit de soldats toutes les pointes: en sorte qu'ils n'oserent tenter le passage. Le 25. voyant qu'ils n'entreprenoient rien, il fit faire un si grand feu de canons & de mortiers, qu'ils

qu'ils abandonnerent leur Camp, & se retirerent dans les bois. Le 28 ils allerent se poster vis à vis de leurs Vaisseaux, & le 31. ils s'embarquerent tous dans leurs chaloupes & leurs canots, & passerent de l'autre côté de la riviere. Le Sieur de S. Castin qui étoit de garde de ce côté avec soixante habitans ou Sauvages, fit faire un grand feu sur les premiers débarquez: mais craignant d'être coupé, il se retira toûjours combattant de ruisseau en ruisseau. Il les arrêta même long-temps à une habitation, où il leur tua & blessa beaucoup de gens: ensuite il fit retraite suivant l'ordre qu'il avoit de ne rien engager, & vint joindre le gros des habitans & des Sauvages qui étoient résolus de disputer aux ennemis le passage du ruisseau du Moulin. Le Sieur de Subercase s'y rendit avec cent hommes tirez de la garnison, & fit en peu de tems faire des retranchemens capables d'arrêter deux mille hommes. Les ennemis n'avancerent point, ce qui fit juger qu'ils avoient dessein de se retirer, ce qui fit résoudre le Sieur de Subercase à s'avancer avec deux cens cinquante hommes, pour les charger dans le tems qu'ils se rembarqueroient. Il avoit une lieuë & demie à faire au travers des bois & par de mauvais chemins,

& les Sieurs de la Boularderie, de Saint Castin & de Saillant, prirent les devants avec soixante hommes. Ils apprirent d'un Sauvage qu'il n'y avoit plus que trois cens hommes sur le bord de la mer. Ils se mirent à courir pour les charger: mais en traversant un champ de blé, ils y trouverent un grand nombre d'Anglois couchez pour se reposer, que le Sauvage n'avoit pas vûs, dont les uns prirent la fuite & les autres se mirent en défense. Il y en eut un grand nombre de tuez, avant qu'ils eussent reconnu le petit nombre des François. Ils furent soutenus par les trois cens qui étoient au bord de la mer & par ceux que les chaloupes menoient aux Vaisseaux & qui revinrent à terre. Ainsi les François se retirerent sans autre perte que d'un Sauvage tué & onze blessez, parmi lesquels le Sieur de Saillant & un habitant le furent dangereusement.

Les Anglois dans les divers combats de cette journée, perdirent plus de six vingt hommes: & si le reste du détachement avoit pû joindre, on croit qu'ils auroient été entierement défaits. Ils continuerent de se rembarquer le premier Septembre: ils descendirent vers l'embouchure de la riviere, où ils firent de l'eau, & ils partirent le 4 au soir. Le 10 au ma-

tin, la Fregate l'Annibal vint moüiller à l'entrée de la riviere, chargée de vivres, & de deux cens quarante hommes de débarquement, avec deux brigantins, dont l'un remonta pour chercher leur armée: mais en un endroit étroit, prés de l'Isle aux Chevres, il reçût une si furieuse décharge des Habitans de ce quartier-là, qui se retira bien vîte avec les deux autres bâtimens. Ces nouvelles ont été confirmées par des lettres de Quebec du 13 Novembre dernier, qui ajoûtent que ce mauvais succez avoit fait soulever le peuple de Baston Capitale de la Nouvelle Angleterre, qui vouloit que l'on fit mourir le Colonel Marsh, qui commandoit les Troupes de débarquement? que les Abenakis & autre Sauvages amis des François, faisoient une cruelle guerre aux Anglois, en leur enlevant la Chevelure, en tuant un grand nombre, faisant des prisonniers qu'ils amenoient à Quebec, & dont plusieurs ont embrassé la Religion Catholique, & pillant leurs bestiaux, leurs volailles & leurs maisons: de maniere qu'ils leur avoient fait abandonner cinquante lieuës de païs, & qu'ils n'osoient sortir ni aller faire leur recolte que la nuit ou avec escorte, & qu'on avoit publié à Baston que l'on donneroit cent livres sterlin pour cha-

chaque Sauvage au dessus de douze ans qu'on ameneroit. Le Sieur Dierfield Gouverneur d'Orange dans la nouvelle York, auoit plusieurs fois sollicité les Sauvages de faire la paix avec les Anglois de la Nouvelle Angleterre : mais ils avoient toújours répondu que pour faire la paix, il falloit la traiter avec le Gouverneur de Canada. Le Sieur de Beaubassin étant allé en course avec cent François de Canada, avoit fait plusieurs prises le long des côtes de l'Isle de Terre-neuve.

Fin de la Relation

04732

D714
W128v